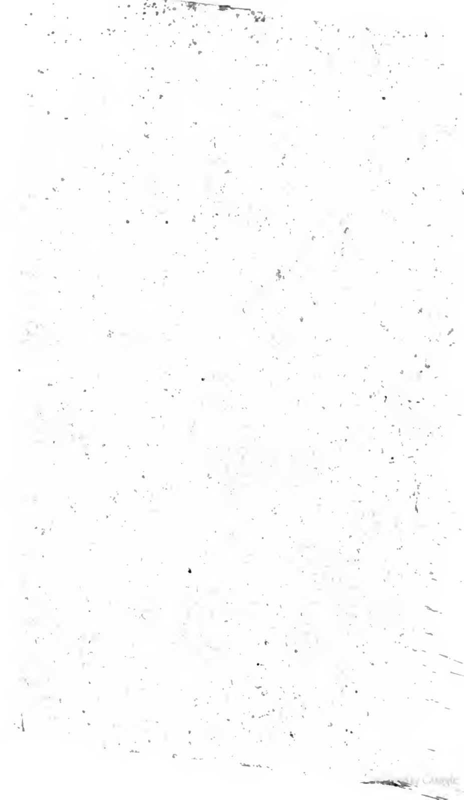


[illegible]

TRAITÉ DES MALADIES DES ENFANS,

OUVRAGE qui est le fruit d'une longue observation, et appuyé sur les faits les plus authentiques.

TRADUIT DU SUÉDOIS,

De feu M. NILS ROSEN DE ROSENSTEIN, Chevalier de l'Étoile-Polaire, Président de l'Académie Royale des Sciences de Stockholm, Médecin de la Famille Royale,

Par M. LE FEBVRE DE VILLEBRUNE, D. M.

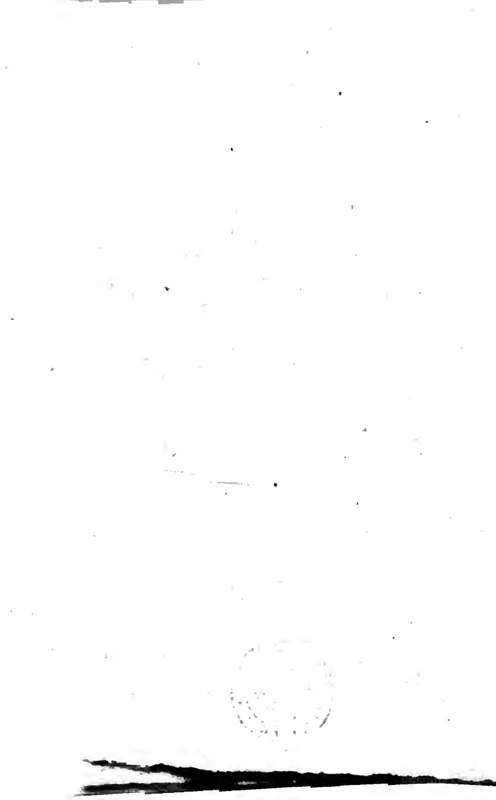
NOUVELLE ÉDITION.

A MONTPELLIER;

Chez JOSEPH-FRANÇOIS TOURNEL, père et fils, Imprimeurs-Libraires, rue de l'Aiguillerie, n°. 43.

1792.





TRAITÉ DES MALADIES DES ENFANS.

Il y a deux ans que je dois cette Traduction au Public : je l'ai promise en publiant ma version du *Traité de la Dissenterie* de M. Zimmermann. Différentes occupations m'ont empêché d'exécuter ce travail aussi promptement que je l'aurois voulu. Mais *sat citò, si sat benè.* Sept éditions de ce Traité, faites en peu d'années, tant en Suédois qu'en Allemand et en Hollandais, m'ont donné lieu de croire que (1) M. Zimmermann ne s'étoit pas trompé, lorsqu'il l'avoit regardé comme un des meilleurs Ouvrages de Médecine de notre siècle.

J'ai tâché de me conformer à l'extrême simplicité de l'original, afin de mettre l'ouvrage à la portée de toutes les classes de la Société. MM. Murray et Sandifort, qui l'ont traduit chacun en leur langue, en ont usé de même : j'ai suivi leur exemple. Ces deux habiles Médecins ont joint à leur Traduction un grand nombre de remarques, dont j'ai pris tout ce qui pouvoit rendre ma Traduction plus utile ; et j'ai mieux aimé me répéter que de laisser la moindre obscurité dans un ouvrage de cette importance. *Malim equidem indisertam prudentiam, quàm stultitiam loquacem,* dit Ciceron, *de Orat. l.* 3, §. 21.

Il me siéroit mal de juger ici nommément ceux

(1) Dans son Traité de la Dyssenterie.

qui ont précédé notre Auteur dans la même carrière. Leurs travaux, plus ou moins heureux, ont produit des avantages réels. C'est au Public à comparer leurs Ouvrages avec celui-ci. Voyons quelques détails sur l'Auteur.

Nils (Nicolas) Rosen nâquit en 1706, le premier Février, dans le voisinage de Gothenbourg. Son père Erich Rosen étoit alors Aumônier d'un Régiment. Sa mère Anne Wekander étoit aussi de famille Ecclésiastique. Cette bonne mère, persuadée qu'aucune occupation ne pouvoit la dispenser du devoir que lui imposoit la Nature, voulut le nourrir elle-même. A l'âge de quatre ans, Nils Rosen fut attaqué de la peste. Laissé pour mort pendant vingt-quatre heures, il dut la vie à la tendresse de sa mère, qui, croyant appercevoir en lui quelques signes de vie, ne voulut pas qu'on l'ensevelît. Son père lui donna les premiers principes de Morale et des Lettres, et ne l'éloigna de lui que lorsqu'il l'eut assez bien formé pour être garanti de la corruption des Collèges. Il passa donc à douze ans au Gymnase de Gothenbourg. En 1720, il alla étudier à Lund, Son père le destinoit à l'état ecclésiastique. Il eut là pour Maître le Savant André Rydelius, qui fut ensuite Evêque. Mais Rosen se sentoit une inclination décidée pour la Médecine. Sans s'écarter des vues de son père, il se livra à l'étude de la Philosophie et des Mathématiques; y fit les progrès

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

Habemus enim liberos parvos: incertum est quàm longa nostrûm cujusque vita futura sit. Consulere vivi, ac prospicere debemus ut illorum solitudo et pueritia quàm firmissimo præsidio munita sit. Cic. in Verr. 6.

L'ACADÉMIE des Sciences de Stockholm publie elle-même, dans ce volume, les différens articles que j'avois auparavant fait imprimer les uns après les autres, dans les Calendriers de Suède, sur les Maladies des Enfans. Elle a jugé que c'étoit rendre un vrai service au Public, d'autant plus que les exemplaires où sont répandus ces morceaux ne se trouvent plus aisément. Si l'Académie ne m'avoit elle-même chargé de cette entreprise, je n'aurois jamais osé m'y résoudre, tant la matière me paroissoit importante et l'exécution difficultueuse: mais la déférence que je dois à ce Corps illustre, et l'accueil

tentions à l'usage de ses talens. Il y retourna, revit à Lund le Docteur Stobe, son ancien Maître.

En 1731, il entra à Upsal dans l'exercice de sa place d'Adjoint; et c'est une des plus glorieuses époques pour la Médecine en Suède. Ce fut alors que la Société littéraire l'agrégea à son Corps. En 1732, Stobe ayant quitté la chaire de Professeur, pour enseigner l'Histoire, sa place fut offerte à son Disciple Rosen. Mais les Professeurs d'Upsal eurent recours à l'autorité du Roi pour le retenir parmi eux. Dès ce moment les connoissances médicales, firent, par son moyen, les plus grands progrès : le nombre des Etudians se multiplia, et les Etrangers n'eurent plus espérance de prétendre aux places de Professeurs en Suède. Rosen avoit déjà formé plus de Sujets qu'il n'en falloit. Son mérite fut bientôt connu à la Cour.

Le roi Frédéric eut même recours aux lumières de Rosen, dans un dérangement de santé, dont les suites étoient des plus à craindre. Les succès de Rosen lui mériterent le titre de Médecin du Roi. Sa Majesté avoit voulu se l'attacher particulièrement; mais Rosen fit alors tant d'instances pour n'être pas séparé du Corps Académique d'Upsal, que le Roi crut devoir sacrifier au bien public son intérêt particulier.

En 1739, époque glorieuse pour la ville de Stockholm, l'Académie Royale des Sciences fut établie dans cette Capitale. Rosen fut nommé

parmi les premiers Membres de ce Corps, dont il exerça deux fois la Présidence. Le Roi voulut même être présent à sa seconde inauguration. Le professeur Rudbeck vint à mourir en 1731. Rosen, qui avoit suppléé à ses fonctions pendant neuf ans, de même qu'à celles du Professeur Roberg, fut nommé pour lui succéder. Le surcroît de ses travaux étant alors diminué, il se livra tout entier à la partie de la médecine, qu'il avoit toujours préférée. Malgré les connoissances supérieures qu'il avoit dans la botanique, et qui l'égaloient à Linnée, il se voua tout entier à l'enseignement de l'Anatomie, de la Physiologie et de la Médecine-pratique. En quittant sa place d'Adjoint, il fit nommer pour le remplacer l'habile Naturaliste Wallérius, qu'il avoit formé. Les talens supérieurs du Disciple prouverent le discernement du Maître. Rosen, à la place où sa capacité l'appeloit, donna dès ce moment à l'étude et aux progrès de la Médecine en Suède, toute l'étendue dont elle y étoit susceptible. Il obtint la fondation d'un (1) Hôpital pour les leçons de pratique, d'une chaire particulière pour les dissections anatomiques, et d'une autre pour les leçons expérimentales de Chimie. Il ne veilla pas moins à rectifier toutes les parties de l'enseignement. La théologie, la Philosophie, furent aussi l'objet

(1) Il y eut même un logement destiné au professeur qui seroit occupé de cette fonction.

les plus rapides, et suivit en même temps les leçons de Médecine du Professeur Kilian Stobe. Rydelius crut ne pas devoir le gêner, et le père céda à l'inclination de son fils. Rosen, malgré son étroite fortune, apprit plusieurs Langues étrangères, passa avec cette ressource à Stockholm en 1724. Il y fut chargé d'instruire les trois fils du Conseiller Sandberg, et celui de l'Archiâtre Mathia Riben. Infatigable, il instruisoit ses Elèves, poussoit plus loin ses connoissances, écrivoit, traduisoit des Ouvrages étrangers, et se procuroit avec les Libraires certaine aisance. En 1728, la mort prématurée de l'Assesseur Pierre Martin laissoit vacante une place d'Adjoint en Médecine à Upsal. L'Archiâtre et Professeur Rudbeck jetta les yeux sur Rosen, en exigeant cependant que ce choix fût confirmé par un acte public, où le Récipiendaire soutint une thèse, *De usu methodi Mechanicæ in Medicinâ*. Tous les suffrages se réunirent en sa faveur, et il obtint ses provisions.

Rosen voulut voyager pour augmenter et perfectionner ses connoissances, en voyant la nature sous ses différents aspects. Il s'attacha au Conseiller d'État Maurice Posse, Comte de Cronhielm, et partit avec lui. Ils virent les endroits les plus remarquables du nord de l'Allemagne, Berlin, Halle, où il jouit quelque temps de la conversation du célèbre Hoffmann. A Léipsic,

Malgré ses occupations auxquelles trois et quatre autres auroient à peine suffi, il nous reste de lui,

1°. Près de cinquante Dissertations latines sur différens sujets de Médecine. Les matières y sont traitées avec le plus grand intérêt.

2°. En Suédois, un traité d'Anatomie, ouvrage lumineux, et que l'Auteur vouloit retoucher sur la fin de sa vie : il n'a pas eu le temps de le faire Les Observations physiologiques et pratiques y accompagnent par-tout les détails anatomiques.

3° Plusieurs Mémoires importans, qu'on retrouvera dans la Collection académique de Stockolm.

4°. Un traité de Médecine domestique, fait par ordre de la Reine ; ouvrage du genre de celui de Tissot, mais infiniment mieux travaillé.

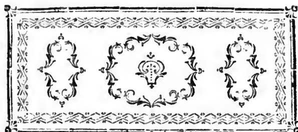
5°. Un Discours sur les devoirs d'un Médecin raisonnable et libre de tout esprit de parti ; et l'on peut assurer que jamais Médecin n'a mieux rempli que lui les devoirs qu'il y fait connoître.

6°. Ce Traité des Maladies des Enfans, dont il répandit les articles dans les Calendriers, persuadé que c'étoit la voie la plus convenable pour détruire les préjugés du Peuple.

de ses soins. Les thèses se soutinrent même dans ces deux parties des études sans aucuns frais de la part des Etudians, tant qu'il fut à Upsal; avantage que les Sujets ont perdu depuis qu'il l'eut quitté. Loin de perdre de vue les Etudians hors des heures de Collège, il les réunissoit chez lui, levoit leurs doutes, dirigeoit leurs travaux, animoit leur activité, aidoit ceux qui se trouvoient gênés. Les pauvres qu'il visitoit, avoient également part à sa fortune; et jamais il ne reçut aucune gratification, sans que ses auditeurs y eussent part. Tels sont, en bref, les principales obligations que lui eut l'Académie d'Upsal, tout le temps qu'il y resta.

Obligé de paroître à Stockholm, il quitta sa chère Upsal, pour laquelle il ne pouvoit plus rien faire de mieux, et fut remplacé par le Docteur Auriville, son gendre. Il laissa tout en très-bon ordre, et entre les mains d'habiles Professeurs, qu'il avoit imbus de ses sages maximes. L'essentiel est qu'il les avoit tous mis en garde contre cet esprit de cabale qui déshonore et détruit enfin tous les Corps. Consulté de toutes les parties du Royaume, et même des princes étrangers les plus éloignés, il se rendit à Stockholm, où il fut aussi utile qu'il l'avoit été à Upsal. Les fréquentes visites qu'il faisoit à la Cour, les conférences qu'il avoit avec le Collège Royal de Médecine et avec l'Académie, dont il étoit un des principaux ornemens, achevèrent de donner à la Médecine tout le lustre qu'il

lui désiroit. Il aima mieux instruire et mettre ses Disciples en état d'écrire, que de faire imprimer un grand nombre d'Ouvrages. La prudence avec laquelle il traita Leurs Majestés en différentes maladies, lui mériterent enfin l'Ordre de l'Etoile-Polaire, qu'il fut obligé d'accepter, après avoir déja refusé la Noblesse et le titre d'intendant de la Cour. La Reine elle-même lui ordonna de céder aux désirs de Leurs Majestés. Elle voulut avoir son portrait exécuté en médaillon, par l'habile Artiste Larchevêque, et le fit placer à Drottingholm, parmi ceux des Savans, qui ont contribué à la perfection des arts et des sciences. Ses amis firent même graver son portrait à Paris à son insu, Rosen ne pouvoit prétendre à plus de gloire et d'estime. Il avoit joui de tous les honneurs dont Hippocrate avoit été comblé à Athènes, et s'il n'eût laissé à ses Descendans une assez riche fortune, ils eussent sans doute été soutenus et produits par le gouvernement. En 1734, le 18 mai, il s'étoit marié avec Anne-Christine d'Hermanson, sœur du Comte d'Hermanson, Conseiller d'Etat. Il ne reste de ses trois enfans que M. de Rosenstein, qui jouit de la plus grande considération à la Cour de Stockholm. Rosen mourut en 1773, le 16 Juillet, universellement regretté. Son éloge fut prononcé par M. Schulzenheim, dont on peut voir le discours, pour savoir plus en détail les circonstances de la vie de cet homme, si cher à sa patrie.



TRAITÉ DES MALADIES DES ENFANS.

CHAPITRE PREMIER.

Des Nourrices.

IL faut, pour la santé d'un enfant, une nourrice bonne et suffisante. La plus avantageuse est, sans contredit, le lait de la mère. Un enfant se trouve même toujours assez bien, lorsqu'il est allaité par sa mère, quoique le lait n'ait pas toutes les qualités qu'on a coutume de requérir pour le trouver bon : au contraire, un enfant étranger à sa nourrice se trouve bientôt mal de son lait. Ainsi une mère, jalouse de son devoir le plus essentiel, doit allaiter son enfant ; d'ailleurs, elle y gagne beaucoup ; elle passe au moins le temps de ses couches plus aisément ; elle

évite en général la fièvre de lait et les éruptions cutanées, l'inflammation de la matrice, accident assez fréquent lorsque le lait se jette à ce viscère ; elle se garantit aussi des tumeurs laiteuses des aines, qui viennent souvent à suppuration avec les suites les plus fâcheuses ; des fleurs blanches, qui résultent des épanchemens laiteux.

Toutes ces circonstances doivent donc engager une mère à nourrir, au moins pendant qu'elle doit garder la chambre. Son premier lait est ce qu'il y a de plus propre à purger l'enfant de son *méconium*, et prévient nombre d'incommodités que l'enfant essuie autrement. Il est constant que l'enfant (1) prend avec le lait le caractère de sa nourrice et ses inclinations. On a remarqué que des lionceaux allaités par une vache ou par une chèvre, en étoient devenus aussi privés que leur nourrice : au contraire, on a vu des chiens allaités par une louve, dégénérer en animaux féroces et cruels.

Mais supposé que la mère manque de lait, ou qu'elle ait les bouts trop gros, trop petits ou trop pointus, de sorte que l'enfant ne puisse les tenir à la bouche pour téter ; supposons aussi que les bouts soient blessés, ou que la mère soit valétudinaire, ou d'une foible constitution, qu'elle soit phthisique, ou qu'elle ait la pierre ou toute autre maladie qu'elle pût donner à son enfant avec le lait, ou qu'elle se livre trop légèrement à la joie ou à la tristesse, ou qu'elle ne puisse être assez maîtresse d'elle-même

---

(1) Van-Swieten mérite d'être comparé avec notre Auteur, qu'il contredit. *Voy. Edit. Paris*, t. 4, p. 593.

pour ne pas s'irriter à la moindre occasion ; dans toutes ces circonstances, elle ne doit pas nourrir, mais donner son enfant à la nourrice qui réunira le plus des qualités nécessaires au bien-être de l'enfant.

Il faut qu'une nourrice étrangère soit d'un caractère tranquille, doux, modéré, gai et vertueux. Elle doit avoir depuis vingt jusqu'à trente ans, être accouchée un peu plutôt que la mère, et avoir déjà manié des enfans. On doit être sûr qu'elle est saine; de sorte qu'il n'y ait pas à craindre qu'elle communique aucun mal à son nourrisson : sur-tout elle doit être exempte de la moindre impression de scorbut : ainsi l'on examinera soigneusement si ses gensives sont fermes et saines. On prendra garde aussi qu'elle n'ait aucune attaque de virus cachés, ni aucune éruption cutanée, ni les glandes endurcies, ni toute autre affection qui décèle une dépravation des humeurs.

Il est avantageux qu'une nourrice soit plutôt grasse que maigre; le mieux est lorsque sa constitution revient le plus à celle de la mère. Elle doit être en état d'allaiter des deux mammelles, et avoir des bouts d'une grosseur bien proportionnée; ces bouts doivent être assez irritables pour devenir fermes, lorsqu'on y passe le bout du doigt : car autrement c'est un obstacle à la sortie du lait.

Il est nécessaire que le lait, pour être bon, ait les qualités suivantes :

1°. La couleur doit en être d'un blanc bleuâtre. 2°. Il ne doit avoir aucune odeur. 3°. La saveur doit en être très-douce, et non saline, ni amère, ni semblable à celle qu'a le premier lait d'une mère,

lorsqu'il commence à changer & à devenir un vrai lait. Le mieux est lorsqu'il a la saveur du lait ordinaire, atténué avec un peu d'eau, et adouci avec une légère dose de sucre. 4°. Le lait doit avoir peu de corps, et tomber aisément de dessus l'ongle où l'on en aura exprimé une goutte, pour peu qu'on incline l'ongle; et si l'on secoue la main subitement, il ne doit rester aucun trait blanchâtre sur l'ongle. 5°. Le lait ne doit faire aucune impression dans l'œil si l'on y en laisse tomber une goutte. 6°. Si en le faisant cailler il donne beaucoup de fromage, il ne vaut rien. 7°. Si en le laissant reposer pendant quelques heures, il rend beaucoup de crême, ce n'est pas un bon signe : ce qu'on reconnoît aussi en pesant le lait; car plus il est léger, plus il rend de crême. 8°. Plus le lait est vieux, plus il est épais et désavantageux. Si l'on a donc à choisir entre deux nourrices, dont l'une est âgée de trente ans, avec un lait d'un mois de plus que celui de la mère, et dont l'autre n'auroit que vingt ans, mais avec un lait de six ou sept mois, la première, quoique plus âgée, doit être préférée, toutes choses égales d'ailleurs.

Si l'on ne peut se procurer de nourrice, et que la mère ne puisse allaiter, il faut accoutumer l'enfant au (1) *biberon*, et l'on s'en sert avec beaucoup

---

(1) On a objecté, contre l'usage du biberon, que l'aliment devant y être délayé, pour passer par les trous de la peau dont on le garnit, affoiblit l'estomac de l'enfant : ce qui est aisément suivi de diarrhée. Conséquemment on a préféré un vaisseau de figure oblongue, dans lequel on jette l'aliment à la dose de trois ou quatre cuillerées ordinaires, chaque fois que l'enfant doit prendre quelque chose. On préférera un vaisseau de terre ou de fayence, que l'on aura soin de tenir propre.

d'avantage dans l'Ost-Bothnie. On a soin de tenir le vaisseau toujours bien net. Le bout de ce biberon se garnit d'un mammelon de vache, ou d'une peau fine percée de plusieurs petits trous. On y verse autant de lait crud de vache ou de chèvre, qu'on présume que l'enfant en a besoin chaque fois. Il faut délayer ce lait avec un peu d'eau, et l'adoucir d'un peu de sucre. Lorsque l'enfant est plus fort, on lui donne plus de nourriture, comme on le verra ci-après.

Il ne suffit pas d'avoir une nourrice qui ait les qualités mentionnées : la santé de l'enfant exige encore qu'elle tienne un bon régime. D'abord on lui donne, si l'on peut, une chambre assez spacieuse, exempte de tout passage, de vents coulis, et claire. Elle doit être modérément chaude, et d'une grande propreté ; autrement il s'y manifeste une mauvaise odeur, et l'enfant et la nourrice y deviennent galleux. La nourrice ne doit pas s'exposer imprudemment au froid ; au moins son sein sera toujours bien couvert. Si elle y a senti du froid, elle doit le réchauffer avant de le présenter à l'enfant ; autrement il en gagneroit une toux ou un rhume de cerveau. Cependant je suis bien éloigné d'obliger une nourrice à garder toujours la chambre ; au contraire, elle aura la liberté d'aller à son gré dans les autres appartemens, et de s'occuper du ménage. J'ai remarqué qu'en renfermant une bonne nourrice dans sa chambre, son lait s'étoit altéré ; il reprit ses bonnes qualités en quatorze jours, après lui avoit permis d'aller et de venir dans la maison, et de s'occuper de quelques petits travaux.

Elle doit avoir à manger suffisamment et à des heures réglées ; on ne lui refusera pas la petite bière, dont elle boira autant qu'elle voudra, en observant qu'elle ne soit ni aigre, ni nouvelle, ni de baissière, ni tirée de la veille. Le vin (1), l'eau-de-vie, la bière double, le café ne lui conviennent pas. On peut lui permettre, quoique rarement, le thé au lait. Le vase dont elle boit sera bien rincé tous les jours : il sera de terre. Quelques-uns ont coutume de jetter du syrop dans la bière de la nourrice ; mais j'en ai vu le nourrisson pris d'un dévoiement considérable. Il n'y a pas de choix si scrupuleux à faire pour les alimens. Les meilleurs sont ceux auxquels la nourrice est accoutumée, et qu'elle prend le plus volontiers. Cependant elle doit se garder des acides et de toutes les espèces d'oignons. De temps à autre on lui accordera quelque aliment salé (2) : mais l'enfant sera bientôt tourmenté de

---

(1) Un enfant sain et bien portant avoit une très-bonne nourrice, et se trouvoit toujours très-bien lorsqu'il étoit à la ville. Emmené à la campagne avec cette même nourrice pendant l'été, il y étoit incommodé tous les dimanches. Je ne pus m'imaginer la cause de ce dérangement périodique, voyant que la nourrice observoit le même régime que tous les autres jours. Je découvris enfin qu'elle prenoit le matin un petit verre d'eau-de-vie ce jour-là. Je le défendis, et l'enfant n'eut pas de récidive de son dérangement. " Le vin détrempé d'un peu d'eau, pris modérément, ne peut que faire du bien à une nourrice. „ La petite bière est la boisson ordinaire du pays de l'auteur.

(2) On excite par ce moyen la nourrice à boire, et son lait en devient plus fluide : ce qui doit se faire de temps en temps, sur-tout lorsqu'on s'apperçoit que l'enfant râle en dormant plusieurs fois de suite, sans avoir pris trop de lait. Je propose plus bas un autre moyen pour éviter la moindre acrimonie dans les humeurs.

vents, si elle mange des pois, des navets, des choux.

La nourrice doit aller à la selle tous les jours, et elle est indispensablement obligée d'avertir si le contraire lui arrive. On y remédie, moyennant un suppositoire fait de deux gros de miel, d'un demi-gros de sel, et de coton qu'on y trempe. Il faut éviter les purgatifs, relativement aux nourrices; car si le sein n'est pas plein lorsqu'ils sont administrés, et que la nourrice, peu après cela, soit obligée de donner à téter, les purgatifs restent sans effets; l'enfant devient foible, malingre, et en perd aisément la vie. Si la nourrice est prise d'un cours de ventre, on lui donne un demi-gros de rhubarbe, et huit heures après, s'il est besoin, plein une cuillère à thé d'électuaire *diascordi*. Dans l'intervalle on donne à l'enfant une (1) autre nourriture que son lait.

---

(1) L'auteur conseille de faire prendre du petit-lait clarifié, dont on a fait le départ avec des œufs, dans le cas où la nourrice doit interrompre la lactation. Cette nourriture seroit bonne pour un jour ou deux: mais il faut quelque chose de plus substantiel, si l'enfant doit ne pas téter pendant plusieurs jours, et qu'il ait plus de quinze jours. Voici un lait qui soutient très-bien ces petites plantes thérantrophes, d'après l'expérience que j'en ai faite.

℞	Amandes douces pelées. . .	*deux.*
Ecrasez en versant peu-à-peu,	eau bouillie. . .	*quatre onces*
Jettez-y	lait.	*six onces.*
	sucre fin.	*une drachme.*

On observera cette proportion pour en donner à l'enfant autant qu'il en a besoin, et on lui fera passer deux cuillerées de

Une nourrice qui allaite bien, est rarement prise de ses règles. Si cela lui arrive, elle sent le plus souvent des tranchées. J'ai distinctement observé que les enfans qui tétoient alors, s'en trouvoient assez mal. Le plus sûr pour la nourrice, est de faire tirer son sein par une autre femme, et de ne donner pendant ce temps-là à l'enfant que du petit-lait clarifié, dont on a fait le départ avec des œufs. On a soin de bien couvrir les vaisseaux où l'on met ce que l'on fait prendre à l'enfant, de peur qu'il n'y tombe des insectes ou autre chose de malpropre.

Il n'est pas moins avantageux d'accoutumer de bonne heure l'enfant à une autre nourriture que son lait. Aussi long-temps qu'il est encore très-jeune, on lui donne celle que je viens d'indiquer, et surtout avec un biberon; ensuite on pourra essayer du lait crud, que l'on atténuera avec de l'eau de riz ou d'orge perlée. Si on lui voit de la disposition à être resserré, on mêle ce lait avec une décoction de gruau d'avoine passé au tamis, et l'on y délaie un peu de miel (1) purifié. La bouillie (2) de farine,

---

bouillon léger à trois différentes fois dans la journée : j'ai soutenu un enfant pendant deux mois avec ce seul aliment, et il s'en accommodoit très-bien.

(1) Si l'on donne cet aliment à l'enfant, on préférera un peu de sucre, il fait mieux passer le lait. Le *gruau* d'avoine, quoi qu'en dise l'auteur, peut être suivi de cours de ventre opiniâtres, où il faut ne le donner que de temps en temps.

(2) On ne sauroit trop insister sur ce conseil de l'auteur. Voyez ma traduction du *Traité de l'Expérience* de M. de Zimmermann. Voici avec quoi l'on supplée à la bouillie de farine, sans courir aucun risque: Prenez mie de pain rassis, émié très-

même claire, ne convient pas aux enfans. C'est une nourriture visqueuse, glaireuse, qui produit les obstructions au mésentère, l'endurcissement de l'estomac, les aigreurs, les flatuosités et mille autres maux qui font périr au moins la moitié des enfans. La 263e. Observation de Moriceaux, et celles que M. Zimmermann a produites dans les Mémoires de Zurich et dans son Traité de l'Expérience, le démontrent assez évidemment. Lorsque l'enfant a six mois, on peut commencer à lui donner du lait crud chaud, dans lequel on jette un peu de pain très-cuit, fait de farine de seigle bien fermentée; on fait d'abord tremper ce pain dans un peu d'eau chaude.

Une nourrice ne doit pas écouter l'amour : l'enfant en souffre, parce que le lait devient alors salin et mal-sain. Ainsi on apportera tous les soins pour qu'une nourrice mariée ne se laisse pas approcher de son mari. Si on remarque qu'elle le désire, il faut qu'elle quitte l'enfant; elle n'est plus propre à nourrir. Il en est de même, à plus forte raison, si elle devient grosse (1).

---

fin, *une once* : faites bouillir quelques minutes dans moitié eau, moitié lait, *huit onces*. Pendant que cela chauffe, jettez-y peu à peu *farine de seigle* passée au four, *quatre petites pincées*; passez cela dans un linge fin, en pressant de manière que tout passe.

(1) Voyez Brouzet, *Education médicinale* des Enfans : et Van-Swieten. t. 4, p. 598, sur la nécessité de la continence pendant la lactation, et dans le cas de grossesse. Van-Swieten n'est pas si sévère que M. Murray le pense. Il est cependant vrai que le manque de réserve dans les circonstances où se trouve une nourrice, peut rendre le mal plus considérable si

Le mouvement est d'une nécessité indispensable à une nourrice, tant par rapport à sa santé, que pour se faire un bon lait, qui ne soit pas trop épais, et qui ne s'aigrisse pas trop aisément. Ainsi on la fera aller et venir, et même travailler un peu tous les jours, de manière à lui susciter une légère sueur. Mais il faut qu'elle prenne ce mouvement une heure avant le repas, et non immédiatement après.

Si l'enfant n'est pas assez tranquille pour laisser bien dormir sa nourrice, elle sent des chaleurs, le lait s'arrête, il devient jaune et nuisible. Alors on donne une garde à la nourrice, afin qu'elle puisse dormir sept ou huit heures par jour.

---

l'enfant est dérangé; mais un médecin doit s'être bien informé du tempérament de la nourrice, avant de lui interdire les approches de son mari. Voici un exemple qui peut servir de règle à cet égard : Je fus appelé, il y a environ quatorze mois, chez une dame de la rue Aubry-le-Boucher, jeune et d'un tempérament plein de feu; elle nourrissoit elle-même et s'en trouvoit très-bien. Son enfant, âgé de cinq mois et demi, commençoit à dépérir depuis cinq ou six semaines. Après toutes les questions nécessaires, je conseillai certaine continence; l'enfant s'en trouva bien. La mère, charmée de voir son enfant reprendre nourriture, prit le parti d'une continence absolue, et tomba, trois mois après, dans la plus sombre mélancolie. Je fus appelé. Instruit de ce qui s'étoit passé, je conseillai moins de réserve sur les besoins de la nature. L'enfant et la mère s'en trouvèrent aussi bien que je pouvois l'espérer. Les physiologistes font voir que si la déperdition excessive du fluide génital tend à la ruine du tempérament, la surabondance n'en est pas moins dangereuse. Quant à la fréquence des approches pendant la grossesse, voyez l'exemple important que produit M. Zimmermann, *Traité de l'Expérience en Médecine.*

Une nourrice doit savoir modérer ses mouvemens colères : car si elle donne le sein après quelque emportement, l'enfant s'en ressent aussi-tôt ; il a des mouvemens convulsifs ou d'autres affections dangereuses, qui souvent lui coûtent la vie. Albinus rapporte l'exemple suivant : Une femme prise d'un mouvement de colère, donna alors le sein à son enfant : aussi-tôt l'enfant eut une hémorragie par les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, l'anus, etc. et mourut. Voy. un autre exemple au chap. 10 *de l'Eclampsie.* Il est donc très-intéressant que tous les gens de la maison, sur-tout la garde, ne donnent à la nourrice aucun sujet de se fâcher ; si cela arrive, on doit l'empêcher de présenter le sein, jusqu'à ce que sa colère soit passée, et qu'elle se soit fait téter par une autre femme, pour prendre ensuite une poudre de huit à dix grains de nitre purifié, et trente grains de trochisques de citron. J'ai dit que la nourrice devoit se faire téter ; car se traire elle-même ou se faire traire, comme on le fait dans le cas de plénitude laiteuse, je condamne cette manœuvre, qui d'ailleurs est désavantageuse au sein.

Il n'est pas moins nuisible pour l'enfant de prendre le lait immédiatement après une peur qu'aura eue sa nourrice. Elle doit encore se faire téter par une femme, et prendre ensuite trente gouttes de *liquor. corn. cerv. succin.* avant de présenter le sein à l'enfant. On voit aisément si la peur se passe pendant ce temps-là.

Si la nourrice a quelque inquiétude d'esprit, ou du chagrin, l'enfant ne tarde pas à diminuer et à

perdre sa santé. Il faut tâcher de connoître la cause de cet état de la nourrice, et si l'on ne peut y remédier, il faut la changer.

Lorsque la nourrice vient à être malade, l'enfant doit en être éloigné jusqu'à ce qu'elle soit guérie. Pendant ce temps-là il prend le lait d'un autre, ou les alimens dont j'ai parlé ci-devant.

Il n'y a point de danger à changer la nourrice pour l'une ou l'autre des causes mentionnées, si celle qu'on prend en sa place a les qualités requises, et que son lait soit d'ailleurs un peu plus jeune que celui de la première, de six semaines au plus ; autrement l'enfant en auroit aisément un cours de ventre très-mauvais.

La nourrice doit présenter le sein toutes les fois que l'enfant a faim ou soif, mais non toutes les fois qu'il crie ; autrement l'estomac de l'enfant seroit surchargé par un aliment qu'il ne digéreroit pas. Le lait toujours disposé à son altération naturelle, devient alors aigre, acrimonieux, cause des vomissemens et des tranchées. Les mères et les nourrices regardent ces vomissemens comme très-avantageux aux enfans ; sans doute ils leurs sont aussi utiles que ceux qui arrivent aux adultes qui mangent et boivent si souvent pendant la journée, qu'ils sont forcés de vomir plusieurs fois. Mais une nourrice fait très bien d'accoutumer son enfant à ne prendre le sein qu'à des heures réglées, et lorsqu'il a réellement besoin. Elle reconnoîtra aux signes suivans s'il a besoin : 1°. S'il y a du temps qu'il n'a rien pris. 2°. S'il fixe ses regards sur sa nourrice et la suit des yeux lorsqu'elle va et vient. 3°. Si la

joie est peinte dans les yeux de l'enfant, au moment où elle découvre son sein. 4°. Si en lui présentant le bout du doigt bien propre à la bouche, il le serre comme pour téter.

La nourrice, en sortant de ses repas, ne doit pas donner le sein à l'enfant ; autrement le lait s'aigrit très-promptement et cause des tranchées. Elle ne le fera pas non plus le matin avant d'avoir pris quelque chose, parce que le lait a nécessairement alors un peu d'acrimonie.

Si le lait diminue, la nourrice doit prendre du lait de vache atténué avec de l'eau où l'on a fait bouillir de la semence de fenouil. Mais si elle est grosse, cela est inutile.

Pour éviter que l'enfant devienne contrefait, il faut lui donner tantôt l'un, tantôt l'autre sein. C'est aussi un abus dangereux, que de toujours porter l'enfant sur le même bras.

Il est de la dernière importance qu'une nourrice sache bien emmailloter un enfant : sur-tout il ne faut pas que la bande soit serrée, ni qu'elle soit conduite jusqu'à l'estomac et la poitrine. Il ne faut pas non plus oublier de conduire la bande alternativement du côté droit et du côté gauche : autrement l'enfant devient contrefait. Si l'enfant crie après être emmailloté, il faut le démailloter sur le champ ; peut-être qu'il est alors molesté par quelque pli de ses langes, ou par une épingle, ou qu'il s'est dérangé l'un ou l'autre membre (1) pendant qu'on l'arran-

(1) Un enfant de trois mois crioit un jour très-fort après avoir été emmailloté ; on lui donna le *specific. cephalic.* du doct. Michael, mais ses cris redoublèrent. Une jeune dame qui se

goit. Il faut démailloter un enfant aussi souvent qu'il a lâché son urine ou ses excrémens ; autrement il se gerce dans les cuisses. Pendant qu'on l'emmaillote, il faut tenir les portes fermées, de peur qu'il ne soit pris d'un air frais ou froid. Mais *il seroit beaucoup plus raisonnable de ne* (1) *pas emmailloter les enfans.* Les médecins l'ont prouvé par les exemples les plus convaincans ; et M. le professeur Schultzenheim par ses propres enfans, de manière à ne laisser aucun doute sur mon assertion. En effet, si un adulte se trouvoit au lit dans la gêne où l'on y met les enfans, ne regarderoit-il pas cela comme un très-grand tourment ? Mais nous sommes sans pitié pour ces pauvres innocens.

Les bonnets d'un enfant doivent être changés souvent, et sur-tout être tenus aisés : autrement, la tête trop serrée ne prend pas un accroissement convenable. Nombre de nourrices ont coutume de mettre sur la fontanelle un morceau de drap, pour tenir cet endroit-là chaud ; mais il vaut mieux coudre ce morceau dans le bonnet, ou garnir un peu plus le bonnet à cet endroit. Il faut aussi avoir cette attention pour la fontanelle de l'occiput ; car celle-ci reste quelquefois assez long-temps ouverte. (Il en

---

trouvoit là, dit qu'il falloit le démailloter. A peine l'enfant fut-il desserré, qu'il se tut. Il avoit un bras tourné sous le dos, et qui devenoit déjà bleu. Un autre, dont la garde avoit plié un pied sur la jambe en l'arrangeant, se plaignoit également par les cris les plus amers : on le débanda, et l'on reconnut la cause de ses plaintes. Heureusement il n'en fut pas blessé.

(1) Voy. Van-Swieten, sur l'abus des maillots, pag. 590, tom. 4, *édit. de Paris.*

est de même à tous les angles des os qui forment la boëte du crâne).

On aura grand soin de laver avec de l'eau de savon les saletés que les enfans ont sur la tête après la naissance, et réitérer cela aussi souvent qu'il est besoin, autrement cela devient le principe d'une très-mauvaise galle. Ce qu'il y a de visqueux à la peau du corps se lave avec de l'eau tiède : autrement cela se dessèche, et tombe par desquammation.

Il ne faut pas permettre à une nourrice (1), sujette à s'endormir, d'être auprès du feu avec son enfant. Il n'y a que trop d'exemples des malheurs qui peuvent en résulter. Il faut aussi se garder d'allumer des charbons dans la chambre ; nombre d'enfans en sont morts suffoqués. Les moindres

(1) On ne sauroit être trop en garde avec de pareilles nourrices. Une nourrice ne doit pas coucher son enfant avec elle. La suffocation des enfans dans le lit en est souvent la suite. J'ai vu le cas arriver ces jours derniers dans la rue de Jouy, le lendemain de la naissance de l'enfant. On compte en Suède, moyen terme, près de sept cents enfans étouffés au lit. On a recommandé à Florence le berceau qu'on y appelle *Arcuccio*. Les couvertures des enfans y sont soutenues par de petits demi-cercles de bois, ou, comme les Italiens s'expriment : « *Arcuccio,* » *orneze arcato, fato di strisce di legno : si tiene nella zana a-* » *bambini* per tener sollalzate le coperte che non gli affoghino » *afin qu'ils n'en soient pas étouffés*. M. Murray a décrit le berceau très-commode de Laponie, dans les Mémoires de Gottingue, 1769 ; et M. Knud-Leem en a fait graver la figure dans les détails qu'il a donnés sur la Laponie, 1767, planche 36. Ce berceau a l'avantage de bien soutenir le corps des enfans, et l'on peut les y porter. Un peu d'enjolivement, dit M. Murray, feroit peut-être adopter ce berceau de nos dames Européennes, éloignées du pôle. Nous avons nos petites Barcelonnettes.

symptômes qui résultent de cette imprudence sont des maux de tête et des vomissemens. On dissipe ces symptômes, (si cela est arrivé) avec un morceau de linge trempé dans du vinaigre rosat, que l'on applique sur le front. Le mal qui peut en être résulté pour la nourrice, se dissipe bientôt, si elle passe dans une chambre plus fraiche, et s'applique une tranche de gazon sur le front.

Quand on arrange l'enfant à la lumière, il faut qu'elle soit posée du côté des pieds. Or, l'enfant la regarde sans cesse et très-fixement. Il pourroit donc devenir louche si on la mettoit à côté de lui. On guérit le strabisme des enfans de cet âge, en leur mettant un bandeau sur l'œil non dérangé, pour les obliger à regarder directement de celui qui l'est.

Lorsqu'un enfant ne tète pas bien, nos femmes disent qu'il a la langue liée, et veulent conséquemment qu'on lui coupe le filet. Mais je n'ai jamais remarqué cet inconvénient. La cause de cela vient sans doute ordinairement des tranchées que sent l'enfant, ou de ce que le lait a pris une mauvaise saveur. Le plus souvent ce sont les bouts de la mère ou de la nourrice qui en sont la cause, par les raisons que j'ai rapportées plus haut. Il semble alors que l'enfant mâchonne avec le bout dans la bouche. Les vices des bouts ne peuvent guère disparoître : il faut donc changer de nourrice. Si l'enfant en criant n'applique pas la langue au palais, ou la pousse hors des lèvres, non ovale, mais avec une espèce de bifurcation, on peut croire alors qu'il a langue tenue de trop court.

Mais

Mais s'il faut la lâcher, que ce ne soit jamais avec les ongles qu'on coupe le prétendu filet : il faut pour cela un habile Chirurgien ; autrement on pourroit couper les *ranines* avec le filet. Les hémorragies qui en font la conséquence, ne s'apperçoivent pas toujours, parce que l'enfant avale le sang. Moriceau, Observ. 30, & Dionis dans son cours d'opérations, nous donnent des exemples de ces accidens. On a vu même une suffocation à la suite de cette section du filet ; l'enfant a replié sa langue vers la gorge, & s'est étouffé. Petit nous en fait mention dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris, an. 1742.

Un enfant a d'abord l'ouïe extrêmement foible : c'est pourquoi, loin de parler bas dans la chambre où il est, il faut l'accoutumer peu à peu au bruit. Une nourrice aura soin aussi de passer de temps en temps le doigt propre sur les gencives du nourrisson, & de différens côtés de la bouche. Outre que cela donne certaine aisance aux muscles, cela facilite encore la sortie des dents.

Lorsqu'elle tient droit un enfant encore tendre, il faut qu'elle lui soutienne la tête. Elle doit avoir autant d'attention à la manière dont elle le couche. Sa tête sera toujours un peu plus élevée que le reste du corps ; parce qu'un enfant est déjà de lui-même assez sujet aux coups de sang. Il faut aussi le tenir peu long-temps couché du même côté. S'il s'éveille, ou que pendant son sommeil il jette quelque cri ou quelque soupir un peu fort, il faut aussitôt le changer de côté.

Il seroit à souhaiter qu'on quittât la mauvaise

coutume de bercer les (1) enfans. Cela leur entreprend la tête & les étourdit ; le lait en digère mal dans l'estomac, ou il y réside en caillots : d'ailleurs, c'est toujours un mauvais sommeil qu'on leur procure par-là. Il n'y a qu'à faire cesser les causes des cris des enfans ; ils s'endorment assez d'eux mêmes quand ils ont pris de la nourriture, & leur sommeil est tranquille. Nos paysans se servent communément de berceaux suspendus, dont le mouvement est plus doux. Van-Swieten fait mention de cet exemple-ci. Un jeune homme de huit ans fut mis dans un berceau par ses camarades, qui l'y tinrent ferme, & le bercèrent au point qu'il fut pris d'un étourdissement considérable, & vomit une bile semblale à du verdet. Le berceau ne doit pas être près de la cheminée, ni d'un four, ni de la muraille le long de laquelle s'élève le tuyau de la cheminée d'une autre chambre où l'on fait du feu. L'enfant s'accoutumeroit trop à la chaleur, & auroit un rhume de cerveau pour peu qu'il prît l'air à la fenêtre. Il faut aussi que le berceau de l'enfant soit situé de manière qu'il ne lui tombe pas un trop grand jour sur les yeux, ni obliquement. Chacun a pu remarquer combien la vue est fatiguée lorsqu'on travaille

(1) J'ai souvent vu en Allemagne, en Flandre, en Suisse et ailleurs, les enfans devenir tout bouffis, et avoir les yeux très-prominens, après avoir été long-temps bercés sans s'endormir. J'en ai vu d'autres agiter les bras par secousses pendant la première heure de leur sommeil, et faire des grimaces qui ne sont que les préludes d'une apoploxie imminente. C'est donc un abus extrême de les bercer. Ainsi le conseil de l'Auteur est des plus sages.

sur une table, le visage tourné devant la fenêtre, même de côté avec un trop grand jour.

Pour empêcher que l'enfant n'ait la galle, il ne suffit pas de tenir son appartement propre; la nourrice doit également tenir les linges, les langes, les bandes bien propres, & en changer avec soin.

On donne le sein à un enfant en général, jusqu'à ce qu'il ait ses dents de lait; ainsi il n'y a pas de temps bien fixe à cet égard. Un enfant d'une foible complexion a plus long-temps besoin du téton, qu'un enfant robuste. Il faut cependant l'en déshabituer peu à peu, de manière qu'il ne l'ait plus que pendant la nuit, s'il a besoin. Lorsqu'on voudra le sévrer entièrement, la nourrice se frottera les bouts du sein avec de l'essence d'absynthe, & l'enfant y renoncera bientôt.

Lorsque l'enfant est sévré, son ventre se resserre. Cependant il mange beaucoup : ce qui cause des espèces d'indigestions & des douleurs d'estomac. Ainsi on lui donnera de l'électuaire de manne à sucer, ou, de temps à autre, un peu de teinture de rhubarbe, qui lâche le ventre, & en même temps tempère les acides, fortifie l'estomac et les intestins.

Les enfans, dans leur premier âge, ont ordinairement le derrière des oreilles humide, et peuvent, malgré cela, se bien porter. Il faut se garder de tout répercussif, autrement cette humidité se jette aisément sur les yeux. C'est ainsi qu'on frotta le derrière des oreilles d'un enfant bien né, avec un onguent de blanc de plomb. Les

oreilles se desséchèrent à la vérité ; mais les paupières en furent si offensées et les yeux si rouges, que je craignis pour lui la perte de la vue. Néanmoins l'enfant fut guéri, moyennant une petite mouche peu active, appliquée derrière les oreilles ; et on lui oignit le bord des paupières avec l'onguent (1) rouge de St. Yves.

Il est avantageux que l'enfant n'ait aucune occasion de crier ; car cela peut avoir de mauvaises suites. Le sang, pendant les cris, est retenu dans les ventricules du cerveau ; il entre aussi dans les artères pulmonaires, sans pouvoir en revenir ; sans parler de la sécheresse qui arrive à la gorge, de la chaleur que l'enfant contracte, et d'une descente, qui n'est arrivé que trop souvent dans ces cas-là.

Tout l'art de tranquilliser un enfant, consiste à éviter les occasions des cris, à le distraire par quelque objet qui le fixe, de sorte qu'il ne pense plus à ces occasions, ou n'y fasse plus d'attention suivie.

S'il crie pour quelque maladie, comme on pourroit le conjecturer, de ce qu'il laissera perdre son hochet, ou que ses crachats seront verdâtres, ou ses langes tachés par les urines, ou pour quelque cause externe, comme des gerçures entre les cuisses, quelques tumeurs, ou autre choses,

(1) Boerhaave y ajoute trois grains d'opium, à la proportion que St. Yves donne des simples de son onguent. Quant à cette humidité, elle vient de la transudation du fluide séreux dont le cerveau est abreuvé. Les os ne sont pas si-tôt joints là qu'on le penseroit.

alors la nourrice est obligée d'en avertir, afin qu'on y porte promptement remède.

Si l'enfant a faim ou soif, il faut lui présenter le sein.

S'il a trop tété, il n'aura de repos qu'après avoir vomi.

Il faut faire attention que son berceau soit suffisamment chaud.

S'il est resté trop long-temps sur un côté, de manière qu'il en ait été incommodé, il faut le mettre sur l'autre.

Si l'enfant est mal emmailloté ou trop serré, ou s'est dérangé un membre en dormant, ou a lâché ses excrémens ou ses urines, on le calme bientôt en le démaillotant, présentant ses pieds au feu, et lui mettant du linge propre. Une bande trop serrée fait monter, et trop vîte, le sang à la tête. Voilà pourquoi un enfant bien portant a toujours un air plus revenant après être démailloté.

Un enfant crie aussi quand il entend parler haut près de son berceau une personne à laquelle il n'est pas accoutumé. Ou la personne doit changer de ton de voix, ou s'éloigner du berceau, ou se taire entièrement.

Si l'enfant crie, parce qu'on a négligé le temps de l'arranger ou de le mettre au lit, il faut être plus attentif par la suite ; car pour peu qu'on se dérange des heures ordinaires, un enfant crie et témoigne son mécontentement.

Il faut aussi s'informer de la nourrice si ses règles ne lui seroient pas survenues ; car l'en-

fant est toujours agité dans de telles circonstances. La vraie cause est que les femmes sont alors plus sensibles et plus irritables qu'en tout autre temps.

Si l'on ne peut pas découvrir la cause des cris, ou la faire cesser promptement, on se sert d'un autre moyen. On montre à l'enfant quelque chose d'étranger ou de singulier, dont la couleur, l'éclat, l'ornement puisse fixer ses regards. On le met à la fenêtre, devant un miroir, on tape quelque chose, on agite une clochette, un grelot, on chante d'un air de gaieté, on l'agite prudemment; mais jamais après qu'il a pris son lait : on le porte dans une autre chambre, ne le laissant pas prendre à une personne qu'il refuse. On lui montre un joujou, un colifichet, une poupée, un cheval de carton, si c'est un garçon, etc., et on remarque par-là ce qui le tranquillise ordinairement. Il faut surtout prendre garde que la nourrice ne donne à un enfant du *Philonium*, de la *thériaque* ou autre chose semblable; car les enfans à qui on donne souvent de pareilles choses deviennent idiots, stupides, ont des convulsions, et en meurent.

On peut conclure de tout ce que je viens de dire, combien une nourrice peut être coupable du dépérissement d'un enfant; combien on doit être attentif à la choisir et à veiller sur sa conduite. La santé de l'enfant dépend de la complexion de la nourrice, et c'est de sa conduite qu'il peut arriver des défauts ou des malheurs au nourrisson. Celui qui ne s'abandonne pas au hasard dans un point aussi délicat, met en usage tous les moyens

que lui offre la providence pour le bien-être de ses enfans.

On peut voir à ce sujet le discours que le Professeur Schultzenheim a prononcé dans notre Académie des Sciences en 1760.

CHAPITRE II.

De la Constipation.

UN enfant nouveau-né ne doit prendre le sein qu'après (1) vingt-quatre heures : on lui donne à

(1) Il est étonnant combien les opinions ont été partagées à cet égard. Il ne s'agit que de savoir si c'est 1°. la mère qui doit allaiter, ou, 2°. une nourrice étrangère à l'enfant. Dans le premier cas consultons la nature, et nous verrons le parti le plus sûr qu'il y ait à prendre. Dès que la mère a reposé après l'accouchement, on lui présente son enfant, qui ne manque pas d'ouvrir la bouche pour prendre le sein ; et le meilleur purgatif qu'il prend alors pour évacuer le méconium, est sans doute le lait très-délayé de sa mère. Il faut être dans le délire pour prétendre que le lait d'une mère est dangereux jusqu'à ce que les vuidanges aient cessé. Si l'on s'appercevoit que l'enfant ouvrit la bouche pendant que la mère repose, on se contenteroit de lui présenter, en le tenant de côté, un peu d'eau tiède très-peu sucrée, soit avec un petit cuillier, soit avec un linge roulé et bien imbibé de cette eau, et cela seulement pour déterger la bouche et la gorge. Je ne vois pas pourquoi la mère laisseroit passer vingt-quatre heures avant de présenter le sein. Le moment où l'enfant ouvre la bouche pour saisir le sein, est le plus intéressant pour le succès de la lactation. 3°. Si l'enfant doit avoir une nourrice étrangère, on fera ce que dit l'Auteur ; ou même mieux, en délayant vingt gouttes environ de sirop de chicorée, composé dans un cuillier à café d'eau chaude. L'enfant avale

succer un nouet de mousseline où l'on a mis un peu d'électuaire de manne : car, en général, un enfant doit lâcher ses excrémens trois ou quatre fois par jour dans les deux ou trois premiers jours, afin que son méconium soit bien évacué ; après quoi il suffit qu'il fasse deux selles par jour. Plus l'enfant tète, plus il doit aussi évacuer.

Si l'enfant ne lâche rien dans les vingt-quatre premières heures, il est alors constipé. Le plus sûr moyen de le lâcher est (1) l'électuaire mentionné, dont on prend une once pour lui en faire avaler plein un cuillier à café toutes les trois heures, jusqu'à ce qu'on en apperçoive quelque effet par le trouble de l'estomac. Pour un enfant de six mois, on en donne deux cuillerées semblables chaque fois. Si cela reste sans effet, on sollicite les selles par un suppositoire de toile trempé dans de l'huile, ou fait d'un grain de raisin sec, dont on ôte les pepins, et trempés dans de l'huile. Les enfans que l'on serre fort dans leurs langes,

---

cela très-bien. On réitère cette dose deux ou trois fois pendant le premier jour sur-tout, et on le présente à la nourrice lorsqu'il a évacué. En attendant, on lui donne, dans les intervalles du purgatif, un peu d'eau chaude très-légèrement sucrée. Cette conduite est la plus sage. Si l'on ne peut se procurer une nourrice qui ait un lait aussi délayé qu'on le voudroit, il faut qu'elle fasse prendre de cette eau sucrée différentes fois par jour à l'enfant pendant les quinze premiers jours. En général, plus le lait est délayé pendant ce période, mieux l'enfant s'en trouve.

(1) Le sirop de chicorée, comme je l'ai prescrit, est préférable. Van-Swieten y joint un peu de savon de Venise. Tom. 4, pag. 581. L'expérience m'a prouvé la bonté de son avis.

ne rendent leurs selles que lorsqu'ils sont desserrés et dégagés de leurs bandes.

Un bouillon de viande fort clair passe presque totalement dans le sang; ce qui n'a pas lieu avec le lait. Voilà pourquoi le lait laisse beaucoup de matière excrémenteuse à rendre par les selles. Les enfans sont d'ailleurs foibles et ne digèrent pas trop bien. Leurs intestins sont proportionnément plus grands que ceux des adultes : ce qui fait que les alimens laissent dans leur estomac beaucoup plus de résidu, ou de sabure, et que leurs selles sont aussi proportionnément plus considérables que dans les adultes.

Si le lait de la nourrice est ancien, les enfans sont la plupart du temps tourmentés d'une constipation douloureuse. On parvient à les soulager quelquefois en faisant manger le matin à la nourrice un peu de hareng (1) salé : alors elle boit davantage et se fait un lait plus coulant. Si cela ne produit pas l'effet qu'on attend, il faut prendre une nourrice qui ait un lait plus jeune, mais de plus de six semaines.

Si un enfant sévré est encore disposé à la constipation, on lui frotte tous les jours, avec la main chaude, le ventre et l'estomac; on lui donne un peu de lait avec une décoction de gruau d'avoine

(1) L'Auteur l'entend du *Clupea Harengus*, dont on use beaucoup dans le Nord. J'aimerois mieux faire une eau légère de chiendent, et y mettre ensuite infuser de la bourrache nouvellement cueillie : je dis *infuser*, car ceux qui font bouillir cette plante en perdent tout le sel nitreux dans lequel réside sa vertu.

mêlée d'un peu de miel ; on le laisse courir çà et là, et l'on sollicite ensuite les selles à une heure déterminée. Lorsque cela est arrivé quelques jours de suite au matin, on parvient enfin à lui procurer à temps les évacuations nécessaires. Recourir continuellement aux médicamens, c'est augmenter le mal. On rend par-là les intestins insensibles.

L'huile, le beurre, la graisse nuisent à l'estomac, diminuent le mouvement péristaltique des intestins, et ne rendent pas le ventre plus libre habituellement. On a la même chose à craindre du lait de la mère ou de la nourrice, si elle est trop grasse. *Voy.* Haller, Physiolog., tom. 6. p. 200, et tom. 7. pag. 90, 103. Voilà pourquoi les Suisses, qui prennent beaucoup de laitage, soutiennent de si fortes doses de purgatifs, comme dit M. Tissot, pag. 573.

CHAPITRE III.

De la chûte de l'Anus.

IL arrive assez souvent (1) une chûte du rectum aux enfans qui ont un cours de ventre ; cet acci-

(1) L'intestin dans ce cas-ci fort simplement tombé par atonie, ou il est comme étranglé par le resserrement du sphincter, ce qui lui donne l'apparence d'un corps d'un rouge obscur ou livide. Ceux qui ne sont pas instruits de cet accident, pourroient prendre cette tumeur pour des hémoroïdes, chose extrêmement rare à cet âge, à moins que quelque topique irritant appliqué à cet endroit n'y ait donné

dent devient quelquefois permanent si l'on n'y porte un prompt remède. Je n'ai pas trouvé de meilleur remède que de fomenter la partie avec une éponge fine trempée dans de bon vin chaud. La suie bien fine ou l'écorce de pin pulvérisée et passée au tamis sont utiles ; on en saupoudre la partie, que l'on fait ensuite rentrer. Il est aussi avantageux d'exposer l'anus à une fumigation de mastic.

Si le mal est opiniâtre, on soulage certainement l'enfant, en le mettant à la selle sur un vase soutenu par un escabeau élevé, de manière que l'enfant n'ait pas non plus les pieds à terre. On empêche par-là le rectum de tomber. Du reste, on ne doit pas trop s'inquiéter de cet accident, qui se passe assez ordinairement de soi-même, à mesure que l'enfant prend de l'âge et des forces.

CHAPITRE IV.

Des Gerçures.

LES rougeurs et les gerçures des cuisses ou des fesses se guérissent aisément en saupoudrant

lieu. Une personne m'a assuré que l'os de sèche, dont on fait usage pour amuser les oiseaux, légèrement calciné sur la pêle, étoit très-bon en poudre pour les vues de l'Auteur, et même pour les descentes de matrice, employé de la même manière. Si cela étoit vrai, les Médecins devroient y faire attention, en se souvenant du précepte de Ruland, *non est tutum aliquid in corpore humano experiri quod longo usu non sit comprobatum.* Mais avec de la prudence on peut essayer.

ces parties-là avec de la farine de (1) *Lycopodium*, ou mousse terrestre, *muscus repus*, C. B. Si le mal est déjà avancé, on oint les parties affectées avec l'onguent suivant:

♃ Onguent. pommad. céra. *demi-once.*
Flor. Zinc. de chacun *un gros.*
Farin. Lycopod. de chacun *un gros....* Mêlez exactement.

CHAPITRE V.

Du Pneumatocèle.

ON guérit aisément cette (2) maladie des enfans, en appliquant sur la partie un morceau de flanelle

(1) Quelques personnes sont assez imprudentes pour y suppléer par le blanc de plomb et autres choses qu'il n'est pas indifférent d'employer. On a remarqué que le blanc de plomb a causé des convulsions, et les autres drogues une galle opiniâtre.

(2) On sait à présent que le *Pneumatocèle* auquel les enfans sont sujets, n'est pas un amas d'air dans le scrotum, dit M. Murray, mais que cela provient d'un peu d'humidité qui est restée dans la tunique vaginale, après que la communication de cette partie avec les anneaux du bas-ventre a cessé, ou c'est même une vraie hernie, quoique peu considérable. Heister, et Pott, dans leur *Traité de Pneumatocèle*, ont prouvé qu'il n'y avoit pas d'air dans ce cas-là. Levret observe, que cette humeur aqueuse tombe même quelquefois dans le prépuce, et que des gardes ignorantes ont envain essayé de l'en tirer par succion, ce qui fait plus de mal que de bien. Les enfans apportent quelquefois cette incommodité en naissant, ou ils la gagnent par leurs cris violens. M. Murray auroit dû ajouter qu'il arrive très-souvent une hernie de l'épiploon infiltré; c'est même le cas le plus fréquent. Les topiques sont absolument inuti-

ou du coton parfumé de mastic. On fomente aussi très-souvent la partie avec des linges trempés dans du vin de France chaud, ou de l'eau de chaux, ou l'on y met avantageusement l'emplâtre de Klein (1), fait avec le baume de soufre de Ruland. Les pauvres gens négligent assez souvent les secours nécessaires dans ces circonstances, et les enfans deviennent par-là inhabiles à de forts travaux. C'est de-là qu'il arrive qu'un huitième des hommes est aujourd'hui incommodé de descente. Les enfans en sont aussi pris très-aisément par leurs cris, vu la délicatesse de leurs tuniques intestinales, quant aux endroits où ces accidens peuvent arriver. *Voyez* Haller, *Physiol.* tom. 6, pag. 378; et Arnauld, *Mémoires de Chirurgie.* Le secours le plus sûr dans ce cas-là est un bandage, et le plus commode que l'on peut.

CHAPITRE VI.

Du Rhume de Cerveau.

CES rhumes empêchent les enfans de dormir, et les incommodent beaucoup pendant qu'ils tètent.

les; je l'ai éprouvé sur mon fils. Un suspensoir seul qui prenoit bien les bourses, et serré sans gêner la verge, l'a parfaitement guéri.

(1) Martin Ruland, le père, vante beaucoup son baume soufré, *centur.* 1. *curat. empiric.* C'est de là que Klein l'a pris. *Select. ration. medicantin*, pages 86 et 89. M. Murray dit que Ruland le décrit dans cette centurie; il se trompe. Il ne parle que de ses vertus depuis n°. 83, 93 et cent. 2, n°. 10. Mais, comme je viens de le dire, ces topiques peuvent faire plus de mal que de bien.

Ceux que l'on tient trop chaudement, ou dont les berceaux sont près des fours, ou exposés au passage des allans et venans, ou à un vent coulis, attrapent aisément ces rhumes. On les calme en oignant le nez de beurre lavé dans de l'eau de marjolaine, ou en leur soufflant du sucre dans le nez. Mais ce que j'ai vu réussir le mieux, c'est de l'huile d'œuf, dont on leur frotte soigneusement le nez. Si le mal est si opiniâtre que l'enfant ne puisse téter, il faut prendre un linge trempé dans un mêlange d'une demi-once d'eau de marjolaine chaude, d'un ou deux gros de vitriol blanc, et d'autant d'élatérium blanc, et le lui porter dans les narines.

CHAPITRE VII.

Des Tranchées.

Un enfant a des tranchées lorsqu'il s'agite, est inquiet, et que tout à-coup même il crie, se courbe, s'agite les pieds, ne dort pas bien, rit dans le sommeil, ou que quelquefois, criant après le sein, il le prend et le laisse aller aussi-tôt. Les selles sont alors ou déjà verdâtres, ou le deviennent bientôt : ses linges sont teints de couleur vertes lorsqu'ils sont secs : l'enfant a aussi une odeur aigre, de même que les rots qu'il pousse de temps en temps ; si cela dure quelque temps, ses excrémens tiennent d'une nature dyssentérique. Lorsqu'un enfant lâche plus d'urine que de coutume, de sorte qu'il se mouille jusque sous les bras, il a des tranchées. On doit regarder ce phénomène comme un effet probable de la constipation.

Il est important d'user alors de prompts secours ; autrement les tranchées se termineront par des convulsions et une *éclampsie* Il est remarquable qu'un enfant qui a des tranchées et ne veut pas téter, prend le sein volontiers, tète sans difficulté jusqu'à se rassasier, lorsque quelqu'un le tient droit devant (1) sa nourrice.

L'enfant est constipé ou non, dans le cas de tranchées : s'il est constipé, il faut le lâcher avec l'électuaire de manne mentionné, comme nous l'avons vu ; si même l'effet en est trop tardif, on lui donne un clystère fait de six cuillerées de lait, de quatre d'huile, et d'un peu de sucre, le tout bien mêlé; si au contraire l'enfant a le ventre libre, on adoucit ses douleurs en lui appliquant sur l'estomac un gâteau chaud, fait d'un peu d'huile d'olive, de farine, de jaunes d'œuf, et cuit dans une poële. On peut aussi prendre un peu de baume de (2) Schetzer, le faire fondre dans un cuillier, en oindre une peau, et la lui appliquer sur le nom-

(1) L'enfant seroit-il tranquille tout droit, parce que les acides contenus dans l'estomac ne causent plus alors d'irritation au *cardia* ? On sait combien cette partie est garnie de nerfs. Cette demande n'est assurément pas mal fondée.

(2) Voici la composition de ce baume, selon la Pharmac. Suéd.

♃ Huile de Muscade par express. *une once*.
essentielle de Rue,
de Lavande, } de chacune *une drachme*.
d'Origan,
de Succi... *huit gouttes*.... M. f. un baume. La Pharmacopée de Berlin, pag. 37, et Klein dans son *Choix des médicamens raisonnés*, pag. 23, prennent un plus grand nombre d'huiles essentielles ; mais cela est très-inutile.

bril ; mais cela ne procure que quelques heures de soulagement. Les poudres absorbantes laissent entrevoir quelqu'utilité pour soulager les enfans même très-jeunes ; mais la difficulté est de savoir quand ils en ont pris assez. La magnésie blanche, préparée selon la pharmacopée d'Edimbourg, est ce qu'il y a de mieux : elle émousse les acides (1), et procure en même-temps des selles. On peut l'administrer dans les boissons ordinaires des enfans, dans un lait d'amande, ou de l'eau de fenouil ; outre cela, je fais prendre à la mère ou à la nourrice, quatre ou cinq fois par jour, dans de l'eau chaude, de la poudre suivante, autant qu'il en tient sur la pointe d'un couteau :

♃ Magnésie blanche, *une once*.
Ecorce d'orange confite et sèche.
Semence de fenouil.
Sucre blanc ; de chaque *deux gros*. Mêlez pour en faire une poudre.

Comme cela peut se prendre sans répugnance et sans causer aucune sensation désagréable, la nourrice

(1) Un Pharmacien de Paris, et qui jouit de certaine réputation, me soutenoit, il y a quelque temps, que la magnésie blanche étoit un médicament inutile à tous égards. Voyez cependant ce qu'en pense M. Lewis, d'après la distinction qu'il fait. *Nouveau Dispensaire*. Comme on en fait aujourd'hui un grand usage, les Praticiens éclairés sont intéressés à examiner cette question. Pour moi, jamais je ne l'emploie. Tout ce fatras de remèdes chymiques est de la pure drogue en bonne Médécine. Quand à la quantité que les enfans peuvent prendre de ces absorbans, on jugera qu'ils en ont pris assez, si après quelques selles fréquentes, les selles retardent plus que dans l'état naturel, et si les poudres ne paroissent plus altérées.

rice peut en continuer l'usage aussi long-temps que l'enfant sent des tranchées. Je me rappelle une nourrice qui, il y a quatre ans, fut obligée d'en user pendant huit mois de suite soir et matin. Dès qu'elle en cessoit l'usage pendant deux jours, l'enfant redevenoit malade et avoit ses tranchées. Tous les deux vivent et se portent bien aujourd'hui.

Je fais même prendre à l'enfant un peu de gelée de corne de cerf, mais préparée sans acides, et même chaque heure ou chaque demi-heure, plein une cuillier à café de la potion suivante, que j'appellerai *lait d'enfant.*

℞ Eau de fleurs de tilleul, *deux onces.*

De cerises noires.

Huile d'amande douce, tirée a froid par express.; de chaqu'une *une once.*

Sel de tartre (alkali), *un scrupule.*

Jaune d'œufs frais, *trois gros.*

Mucilage de gom. Arab. *un gros.* M. f. pot.

S'il étoit possible en même-temps de faire prendre aux enfans des pillules d'un demi-grain, faites de fiel d'anguille et de safran, on émousseroit beaucoup mieux les acides avec cela, et l'on favoriseroit les digestions. Le savon seroit avantageux, s'il n'étoit si disposé à devenir rance. Voyez à ce sujet Van-Swieten, tom. 4, pag. 581, et particulièrement sur l'usage de la bile, Haller, *Physiol.* tom. 6, pag. 608.

La nourrice doit alors ne prendre pour mets que la viande ordinaire et du bouillon peu fort de viande, où l'on bat quelques jaunes d'œufs, et éviter aussi tout ce qui se sent un peu d'acidité.

Il faut qu'elle ait avec elle une femme pour la seconder dans les soins qu'elle doit à l'enfant, de peur que son lait ne s'altère par la trop grande agitation et le manque de repos nécessaire. On lui recommandera cependant de prendre un mouvement suffisant pour entretenir chez elle une douce transpiration, si nécessaire dans ces circonstances, comme en toute autre; car j'ai déjà remarqué qu'une vie trop sédentaire corrompoit le lait en quatorze jours, et que le lait reprenoit ses bonnes qualités dans le même espace de temps, avec un mouvement convenable. Si ces avis ne réussissoient pas, il faudroit prendre une autre nourrice, dont le lait n'eût aucune aigreur, et fût plus jeune que le précédent.

Les tranchées sont fort communes parmi les enfans de la campagne, sur-tout pendant l'été, lorsque la nourriture de la mère est principalement du lait aigre, et nombre d'enfans en périssent. En effet, ces tranchées sont suivies de convulsions, d'éclampsie, et enfin d'apoplexie.

Si les femmes de la campagne n'étoient pas dans un mouvement continuel, occupées des travaux du labourage et des prairies, ce qui affoiblit en grande partie leurs acides, elles verroient presque toutes périr leurs enfans.

On soulage ces enfans, en faisant prendre à la mère plusieurs fois par jour, dans de l'eau, autant qu'il tient sur la pointe d'un couteau, *d'écailles d'huîtres* pulvérisées, jusqu'à ce que la couleur verdâtre des selles des enfans, et leur odeur aigre aient cessé. La mère doit aussi avoir

près d'elle une bouteille d'eau de fontaine, où elle aura fait foudre du sel de tartre, pour en prendre souvent dans la journée, à la dose d'une cuillerée ordinaire, lorsque l'enfant est tourmenté de tranchées, et elle ne doit pas tarder de le faire, dès que l'enfant paroît malade; car si elle diffère, comme on fait assez ordinairement, jusqu'à ce que l'enfant ait des mouvemens convulsifs, la réussite en est très-incertaine.

CHAPITRE VIII.

De la Dentition difficile.

DÈS qu'un enfant de quatre mois se sent mal à son aise, on rapporte cela à la dentition, quoique souvent ces incommodités aient une toute autre cause. On laisse ainsi gagner la maladie qui se fortifie, et les enfans ne tardent pas à en être les victimes. Il ne faut donc pas de traitement précipité dans ces circonstances; mais au contraire on doit faire de tout l'examen le plus prudent, pour savoir au juste si l'on doit attribuer ce mal-aise à la dentition.

On pourra se conduire d'après les signes suivans (1). Examinez donc,

(1) Le premier signe que Van-Swieten a remarqué, tom. 4, pag. 665, est que le bord supérieur de la mâchoire commence à s'élargir, tandis que les deux tables qui forment cet os, se séparent un peu l'une de l'autre; de sorte que la dent trouve moyen de se faire jour. J'ai eu occasion d'avoir

1°. Si l'enfant porte souvent à sa bouche ses doigts, ou ce qu'il a à la main, ou presse trop fort les bouts de sa nourrice, c'est signe que la dent veut faire éruption, et cause un chatouillement à la gencive par sa pression, qui est encore modérée à cet instant.

2°. Si l'enfant bave, ou avale sa salive : dans ce dernier cas, il lui arrive souvent un vomissement ou un cours de ventre ; et la dent en sort plus aisément.

3°. Si la gencive est douloureuse, enflée, ou même déjà réellement enflammée, ce qu'on peut en partie voir et en partie sentir, car l'enfant a la bouche chaude, et pleure lorsqu'il veut prendre le sein.

4°. Si les amygdales, les yeux, les joues paroissent tuméfiées et rouges.

C'est en général par ces signes que se décèle une dentition difficile ; et les choses vont dans l'ordre que j'ai marqué. S'il n'y a qu'une dent qui veuille percer, tout se passe sans beaucoup de douleur et de peine ; mais lorsqu'il y en a plu-

des enfans qui pendant trois semaines entières avant l'éruption me présentèrent les signes n°. 1, 2, ce qui les rendit assez malades pendant cinq ou six jours. Malgré cela, ils s'en tirèrent heureusement. Trois semaines après j'apperçus au bord de la gencive un petit trou par où sortirent les dents le jour suivant, et sans difficulté. Ceci semble confirmer que l'éruption des dents a deux périodes marqués, comme le prétend Harris. Le premier est lorsque la mâchoire commence à se séparer, et qu'ensuite la peau et les chairs qui recouvrent les alvéoles, se dilatent. Le second, lorsque la dent va perforer cette peau et les chairs des gencives.

sieurs qui percent en même-temps, il se manifeste une fièvre, des insomnies, des mouvemens spasmodiques aux yeux, une grande agitation pendant le sommeil, l'éclampsie ; et si les choses vont mal, une léthargie qui doit faire craindre la mort. Lorsqu'un enfant est venu à terme, né de père et mère bien-portans, qu'en outre la mère, loin de s'être livrée à ses passions pendant sa grossesse, a toujours eu l'esprit tranquille, et ne s'est pas jetée non plus sur des alimens bizarres ou de fantaisie; si d'ailleurs l'enfant a eu à sa naissance un bon lait, les dents percent toujours sans de grandes douleurs et assez aisément. Plus les circonstances ont été contraires à celles que je viens de rapporter, plus la dentition est difficile, et plus aussi le danger est grand pour la vie de l'enfant. Les œillères et les dents opposées de la mâchoire inférieure, sont celles qui percent le plus difficilement quand elles ne paroissent pas avant les premières molaires, comme cela arrive ordinairement, parce qu'alors elles doivent percer entre ces dents et les incisives antérieures, qui souvent sont trop serrées les unes contre les autres.

La dent, pour paroître, doit percer (1) la chair de la gencive. Si la dent n'est pas dure intérieurement, elle ne peut exercer assez de pression par le haut. Si d'ailleurs la gencive est fort épaisse, il faut plus de temps pour que la dent sorte : car alors il y a plus de fibres charnues à pénétrer

(1) Voyez ce qu'on dit au sujet de la difficulté de la dentition, Bertin, Eustache, *de dentibus*, et Albinus, *annot. Academic.* L. 2.

ou à déchirer, ce qui cause de l'irritation, de la douleur : or l'irritation et la douleur causent de la chaleur à la bouche, une plus grande affluence de sérosité, du gonflement, de l'inflammation, des insomnies, etc.

Il suit de là que pour en faciliter la sortie, on doit tâcher de donner certaine dureté aux dents encore cachées, et de diminuer la densité et la sensibilité de la mâchoire. On parvient au premier point en donnant un bon lait à l'enfant. Le second s'obtiendra de cette manière : dès que l'enfant a trois mois, la nourrice doit souvent passer çà et là le bout du doigt sur la gencive. Ce frottement léger souvent réitéré, diminue l'épaisseur de la mâchoire, au point que la dent perce sans presque faire de mal. Je ne parle pas d'aprés une théorie de pure spéculation, mais d'après nombre d'expériences. On tire aussi beaucoup d'avantage d'un hochet d'os, d'ivoire, qu'on attache aux enfans, le leur faisant souvent porter à la bouche. Il faut seulement prendre garde qu'ils ne se frappent les yeux, la tempe, etc. en jouant. Si l'on a négligé cette manœuvre, ou que cela soit rarement arrivé, et que l'enfant, au premier terme de la dentition, présente les symptômes mentionnés, il faut amollir les gencives et les stupéfier ; enfin conduire les choses de manière qu'il éprouve le moins de douleur qu'il est possible par la pression de la dent qui veut percer.

Pour amollir la gencive, on oindra l'endroit douloureux, et très-soigneusement, avec du miel chaud, du sirop violat, du sirop d'althæa, ou

de bonne huile d'olive, de l'huile d'amande douce, tirée à froid par expression, du beurre frais, de la cervelle toute fraîche de veau, de lièvre, et autres choses semblables. Ce qui amollit le plus, et reste plus long-temps attaché sur la gencive, est toujours ce qu'il y a de plus utile.

Si l'on a accoutumé l'enfant à se laisser toucher dans la bouche, on peut lui mettre sur l'endroit enflammé une figue rôtie, ou une éponge fine trempée dans la décoction d'une carotte ou dans du lait où l'on a fait bouillir quelques figues, de la racine d'althæa, et un peu de safran. Ceci procure un grand soulagement; et il faut le changer souvent. Quelques personnes font cuire dans du miel un morceau entier de racine d'althæa et le donnent à mâchonner aux enfans; ce qui est également bon : mais les enfans ne veulent rien mordre lorsque la gencive est enflammée. Si l'inflammation est assez considérable pour faire craindre la gangrene, il faut mettre sur l'endroit, qui est d'un rouge terne, du miel rosat, avec quelque gouttes d'esprit de sel marin. *Voyez* Van-Swieten, tom. 4, pag. *666.*

Pour rendre les douleurs moins sensibles, on donne à l'enfant une très-légère dose de sirop de pavot de la Pharmacopée de Londres; cela lui procurera du repos. On commence par une très-petite dose, qu'on augmente jusqu'à ce qu'on en voie l'effet; et par ce moyen-là, on voit où l'on doit s'en tenir pour tranquilliser l'enfant; car la même dose ne leur convient pas à tous. On commencera donc par dix ou douze grains pesant, chaque

demi-heure. Si la dose a été poussée à une drachme, et que l'enfant recommence à crier cinq ou six heures après, on sait alors qu'il faut lui donner cette dose après cet espace de temps. Mais on continuera avec cela les médicamens émolliens externes mentionnés ; et la nourrice tiendra un régime rafraîchissant. On a cependant observé qu'il faut faire prendre à l'enfant assez d'électuaire de manne pour lui lâcher le ventre, ou on le lâchera avec un clystère ; car il y a un inconvénient dans l'usage du sirop de pavot, c'est qu'il supprime les selles. Or les douleurs sont toujours plus supportables lorsque le ventre est libre.

Si rien ne réussit, (quoique je n'aye jamais échoué avec ces médicamens et cette conduite) et que l'enfant crie continuellement, qu'il ne dorme pas, ait la fièvre, des mouvemens convulsifs dans les yeux, s'agite, et qu'on apperçoive enfin les signes précurseurs de l'éclampsie, il n'y a pas d'autre ressource que la saignée, ou d'appliquer les sang-sues derrière les oreilles ; et si cela est sans effet, il faut aussitôt lui donner, quoique prudemment, une assez forte dose de sirop de pavot, même une ou deux gouttes de laudanum liquide dans ce même sirop, (supposé cependant que la maladie ne soit encore que commençante) et par-là on prévient les convulsions qui surviennent à la suite des douleurs. Il pourroit cependant arriver que cela fût encore sans effet, et que la gencive fut très-rouge et très-enflée : pour lors, il faut la faire ouvrir. Il n'y a pas (1) de danger,

(1) Il faut prendre garde d'ordonner cette section mal-à-

si l'on a soin de ne laisser aucune fibre charnue sur l'endroit où la dent presse ; autrement les symptômes augmentent même jusqu'à ce que ces fibres restantes aient été coupées. Lorsqu'on a ouvert la gencive, on bassine la section et les parties voisines avec une éponge fine trempée dans du vin chaud impregné d'un peu de sucre candi.

Il arrive néanmoins quelquefois qu'il reste encore plusieurs fibres sur la dent après la section faite avec le plus d'attention ; et cela est même fréquent lorsque les dents percent d'elles-mêmes sans aucun secours de l'art. Si l'on s'apperçoit donc que l'enfant est toujours aussi malade, lorsqu'on pense que la deut a percé, il faut bien examiner sa bouche, et l'on s'appercevra de la cause qui fait continuer ses douleurs. On coupera ces fibres sans différer. On verra aussitôt l'enfant se calmer et reprendre : au lieu qu'il lui en eût peut-être coûté la vie, si l'on n'eût pas examiné sa bouche.

Autant un léger cours de ventre est utile à la dentition, autant un considérable est nuisible. Les insomnies continuelles abattent. Si, outre cela,

---

propos. L'état de la gencive en peut imposer. L'enfant souffre de cette opération, et souffrira encore plus (si la plaie se referme sans que la dent paroisse) lorsque cette dent voudra pousser après la section refermée. La cicatrice opposera une résistance beaucoup plus grande que les chairs dans leur état naturel ; et les douleurs qu'occasionnera la dent comprimée, seront plus que suffisantes pour faire périr l'enfant dans les convulsions. Outre l'honneur du Médecin, que Van-Swieten envisage, on voit qu'il s'agit aussi de la vie de l'enfant. *Voyez* Van-Swieten, tom. 4, pag. 668.

l'enfant est épuisé par de nombreuses évacuations, on ne peut attendre que les convulsions et la mort. On peut voir (ch. XI.) par les détails que j'ai donnés sur la diarrhée, dans quels cas elle est trop considérable, et les moyens efficaces dont on doit user pour la guérir.

On voit donc par les détails de ce chapitre :

1°. Quels enfans ont leurs dents à temps et sans difficulté.

2°. Qui sont ceux au contraire qui les ont tard, et avec de mauvais symptômes.

3°. Qu'un père qui a une maladie, une mère qui s'est livrée à ses passions et a tenu un mauvais régime pendant sa grossesse, ou qu'une nourrice qui n'a pas un lait de bonne qualité, sont cause de la dentition difficile d'un enfant, qui en perd assez souvent la vie.

4°. Combien il est nécessaire d'accoutumer de bonne heure les enfans à se laisser toucher dans la bouche avec un doigt bien propre.

5°. Combien il est important de bien discerner et bien différencier les maladies ; et que ce n'est pas d'une sage-femme, ni d'une garde-malade qu'il faut attendre ce discernement.

6°. Que les médicamens émolliens ne sont utiles que lorsque la gencive est douloureuse et enflammée.

7°. Que la cervelle d'un lièvre, ou le sang de la crête d'un coq noir ne sont pas préférables aux émolliens mentionnés, toujours plus efficaces qu'un hochet de crystal, ou d'os, ou d'ivoire.

8°. On voit aussi quand il faut ouvrir la gencive.

Ce seroit une imprudence de le faire au premier période; et au second, on ne doit le faire que lorsque tous les autres moyens sont inutiles.

9°. Qu'il ne faut pas arrêter aussitôt un petit vomissement, ou un foible cours de ventre.

10°. Qu'il ne faut pas rapporter aux dents la maladie d'un enfant qui a déjà vingt dents : car un enfant n'a jamais plus de vingt dents avant sept ans.

CHAPITRE IX.

Des Aphtes.

LORSQUE les enfans ont dans la bouche des pustules qui se couvrent aussitôt d'une croute, ils ont une maladie que nous appelons *des aphtes*.

Ces aphtes sont accompagnés de douleurs, et même deviennent quelquefois mortels; car outre que les enfans crient alors jours et nuits, par rapport à leurs douleurs, ils ne peuvent non plus téter, et sont par-là exposés à souffrir la faim et la soif. S'ils tètent, les bouts de la nourrice en sont endommagés, et deviennent purulens. Si les aphtes gagnent la gorge de l'enfant, il ne peut plus avaler. S'ils se portent jusque dans l'estomac, il s'ensuit un violent vomissement et un hoquet dangereux. S'ils se jette jusque dans les intestins, le lait que l'enfant a pris ne passe plus dans les secondes voies, mais sort par les selles en dévoiement. C'est pourquoi, si cela dure quelque temps, l'enfant doit en mourir, faute de prendre nourriture.

Les aphtes sont ordinairement de couleur blanche, et diaphanes, ou jaunâtres. Plus la couleur tire sur le noir, plus les aphtes sont dangereux; car tous les boutons de cette dernière couleur sont autant de boutons gangreneux. Plus les boutons sont denses et profonds, plus la maladie est mauvaise. Ceux qui disparoissent et reviennent bientôt en plus grande quantité, sont également dangereux.

Ces boutons se différencient aussi par le lieu qu'ils occupent. 1°. On guérit le plus aisément ceux qui paroissent d'abord aux lèvres, aux gencives, à la langue, à l'intérieur des joues, au palais, à la luette, aux amygdales. 2°. Ceux qui poussent aux pharynx, à l'estomac dans les intestins sont très-mauvais. 3°. S'ils se portent à la gorge, dans les poumons par la trachée, ils sont encore plus dangereux. 4°. Mais les plus funestes de tous sont ceux qui après avoir commencé dans les intestins ou dans l'estomac, montent par l'œsophage et prennent l'apparence d'une couenne de lard dans le gosier.

Il faut bien différencier ces diverses espèces. On peut voir les premiers, les seconds se laissent appercevoir en partie, et en partie on en reconnoît la présence par le hoquet et le vomissement de l'enfant, sur-tout lorsqu'il tète, ou par un dévoiement qui laisse voir le lait parmi les excrémens. Dans le troisième cas, l'enfant est enroué, tousse beaucoup, et sa voix sort comme par un tuyau de métal. On présume le quatrième cas par la forte fièvre, et par les selles fréquentes que l'enfant a

faites plusieurs jours de suite ; par son agitation, son hoquet, la rougeur extrême de sa langue, et en ce qu'il ne peut retenir son lait.

Les enfans dont on ne tient pas la bouche propre, sont sur-tout exposés aux aphtes, de même que ceux qui prennent un lait trop vieux ou aigre, ou qui s'endorment (1) le bout dans la bouche : car il arrive souvent à ceux-ci de s'endormir ayant encore dans la bouche du lait qui devient alors aigre et acrimonieux. On remarque aussi des aphtes à ceux qui ont eu un grand dévoiement lors d'une fièvre. Les aphtes se manifestent particulièrement, lorsque les dents veulent percer.

Les aphtes de la bouche sont les plus communs. On peut les éviter en ordonnant à la nourrice de regarder tous les jours la bouche de l'enfant, et de la tenir propre. Le meilleur moyen pour cela est de faire bouillir des feuilles de sauge, bien lavées, dans de l'eau, ou avec de l'eau et un peu de vin de France. On passe cela, et on y délaye un peu de miel purifié. La nourrice y trempe alors un linge dont elle s'entortille le bout du doigt, qu'elle porte doucement dans la bouche de l'enfant çà et là, sur-tout où elle apperçoit quelques taches blanches.

Si l'on a négligé cela, et que l'enfant ait réellement des aphtes, alors on fait prendre, quatre ou cinq fois par jour, à la nourrice de la poudre dont j'ai parlé, et on la fait boire un peu plus

---

(1) Cette remarque est de la dernière importance : presque toutes les nourrices commettent cette faute.

que de contume. 2°. On mêle ensemble, *Rob. diamor. Rob. dianuc. mel. rosat. ana drachm. semis.* dans quoi on jette quelques gouttes d'acide vitriolique, autant qu'il est besoin pour donner à ce mêlange une saveur légèrement acidule. La nourrice bassinera de cela les endroits affectés cinq ou six fois par jour; quelque temps après l'avoir fait, elle lui lavera la bouche avec la décoction de sauge, mais toujours avant de lui donner le sein. On peut aussi employer le vitriol blanc, dissous dans de l'eau tiède, à la dose de quelques grains, penchant ensuite la tête de l'enfant en devant. Les aphtes se passeront sûrement en peu de jours, si on fait comme il faut ce que je prescris ici. Si, outre cela, l'enfant a des tranchées, on emploie la magnésie blanche seule, ou avec un peu de rhubarbe : car il faut avoir grand soin d'émousser les acides et de les faire évacuer aussi bien que les glaires, dès qu'on en soupçonne dans les premières voies.

Si les cris subits et violens de l'enfant donnent lieu de croire qu'il souffre beaucoup des aphtes, on fait prendre à la nourrice, une ou deux fois par jour, du sirop de pavot mentionné. Si elle a les seins vuides lorsqu'on lui en fait prendre, on se contentera de deux drachmes. S'ils sont pleins, on peut en donner jusqu'à trois ou quatre drachmes, et l'enfant en sera certainement tranquillisé en tétant. Si l'on ne veut pas que la nourrice prenne de sirop, on peut en toute sûreté donner à l'enfant, une ou deux fois par jour, selon la différence de l'âge, une ou deux gouttes

de la panacée du (1) Doct. John. Riviere n'a pas hésité de donner à son fils un grain entier de laudanum, et avec grand succès. Le médicament que propose Boyle contre les aphtes, est très-bon, comme les expériences l'ont prouvé. On prend du jus de grande joubarbe, à la dose de quelques demi-onces, avec autant de miel : lorsque cela a bouilli, on y jette assez d'alun pour donner au mêlange une saveur légèrement acerbe; et on en bassine les aphtes toutes les heures. La fiente de poule, délayée dans du vin blanc de France, et filtrée, est aussi un bon moyen. On en bassine souvent les lieux affectés avec un linge très-tendre.

Si l'enfant a encore quelque lésion à la bouche après que la croûte des aphtes est tombée, on lui bassine les lieux avec du mucilage de coin, ou seul, ou mêlé avec autant de sirop de grande joubarbe.

Si les aphtes sont internes, ou se sont portés à l'estomac et aux intestins, on prend du jus de raves cuites sous la cendre; on y mêle un peu de miel

---

(1) Selon M. *Tralles* (*usus opii salub. et noxius*, *sect.* 1, *pag.* 327.) cette panacée liquide n'est autre chose qu'une solution aqueuse d'opium, dont il a probablement pris la description dans l'ouvrage anglois de John, intitulé : *Mystère de l'Opium révélé.* Lond. 1700 8°. On fait dissoudre huit onces d'opium dans deux livres d'eau de pluie, et on passe cela: *c'est la panacée liquide.* Celle qui est solide se prépare en tirant du résidu de la première une teinture aqueuse qu'on réduit à consistance d'extrait. John Jone a imaginé cette panacée, croyant que le principe dangereux de l'opium ne résidoit que dans la partie résineuse, dont l'eau ne se charge pas apparemment, selon lui. M. Murray pouvoit dire sans risque que cela est faux.

rosat, et on en fait prendre souvent une cuillerée à café à l'enfant, ou l'on mêle une décoction de carottes jaunes, avec un peu de miel rosat, et on en use de même. On peut aussi prendre une demi-once de graine de lin écrasée, la faire cuire dans une livre d'eau jusqu'à consistance de sirop, que l'on filtre, pour y mêler ensuite deux onces de miel rosat, et s'en servir de même. Mais la nourrice doit en même-temps prendre soigneusement de la poudre méntionnée ci-devant pour atténuer son lait.

Lorsque les croûtes des aphtes commencent à partir par les selles, il est temps de donner à l'enfant un léger purgatif qui fortifie aussi les intestins. Le sirop de rhubarbe seul, ou mêlé avec quelques grains de rhubarbe en substance, est très-utile pour ces vues. *Voy. le dixième art.* de la diarrhée.

La prudence exige qu'on ne donne qu'un très-foible purgatif à chaque fois, et toutes les trois heures, jusqu'à ce qu'on en apperçoive un effet marqué : car les intestins sont très-sensibles lorsque les croûtes sont tombées ; de sorte même qu'une très-petite dose du purgatif produit un très-grand effet. Si on apperçoit le moindre signe d'une dyssenterie rouge, on donne soigneusement à l'enfant une émulsion faite de gomme arabique, ou un breuvage fait de gruau de millet, cuit dans du lait et de l'eau.

♃ Gomme arabique, *trois drachmes.*
Faites bouillir Eau, *deux livres.*
Ecrasez-y ---- Amandes douces pelées, *une once* (1).

(1) L'émulsion de gomme arabique de la Pharmacopée d'Edimbourg, pourroit être d'un avantage plus marqué.

CHAPITRE

CHAPITRE X.

Des Convulsions & de l'Eclampsie.

LES enfans sont fort sensibles, et ont aisément les nerfs entrepris. Ces attaques nerveuses sont proportionnément plus vives chez eux que chez les adultes. D'ailleurs la quantité d'humeurs dont ils abondent, rend leurs nerfs incomparablement plus foibles. Outre cela ces nerfs sont couverts d'une tunique très-fine, et par conséquent très-susceptible d'irritation. C'est-là ce qui rend les enfans si sujets aux mouvemens convulsifs.

Lorsque ces mouvemens saisissent l'un ou l'autre membre, nous disons donc que l'enfant a des convulsions. Si ces mouvemens entreprennent tout le corps, et que le visage devienne bleu, nous appellons cette attaque (1) *éclampsie.* Cette maladie a par conséquent beaucoup d'analogie avec l'épilepsie, et les médecins l'ont appelée par cette raison *épilepsie des enfans.* Hippocrate l'appelle *éclampsie.*

La maladie semble très-dangereuse; et il n'est

(1) J'ai conservé le mot d'*éclampsie* dont se sert Hippocrate, pour caractériser cette maladie. Voyez Foës, *œconom. Hippocrat.* L'habile traducteur Allemand dit que sa langue ne lui a fourni aucun mot convenable pour rendre le Suédois *Hiertsprång*, *cordis subsultus*, mot équivoque qui peut signifier *serrement* ou *palpitation de cœur.* Ce sont cependant deux mots réellement Allemands dans un, et qui ne sont pas rendus par *Iammer*, *angor ærumna*, qu'a choisis M. Murray. Du reste, le mot d'eclampsie exprime bien l'idée de l'auteur.

réellement pas toujours si aisé d'en faire cesser les attaques, ni de les prévenir. Ainsi il est nécessaire de savoir quand on a lieu de les craindre. On a raison de les craindre lorsque l'enfant sourît pendant le sommeil, mais sur-tout lorsqu'il veille. Ce signe n'est cependant pas si grave en lui-même; mais si outre cela l'enfant ne fait pas de selles convenables; s'il a de la fièvre ou des tranchées, ou de la difficulté à uriner; si ses dents poussent, ou que la nourrice se soit chagrinée; si l'on a mal-à-propos appliqué quelque topique à l'enfant contre la galle; s'il est tourmenté de vers, il faut être très-attentif; l'éclampsie pourra se manifester.

Dès qu'il commence à agiter les yeux, qu'il les tourne fixement vers le front, le nez, et que son visage devient bleu, il est déjà pris de la maladie. L'attaque entreprend, ou tout le corps en même-temps, ou les membres l'un après l'autre; l'enfant serre les mâchoires, ou a la bouche pleine d'écume. Après un temps plus ou moins long, cela cesse, il survient un profond sommeil; l'enfant s'éveille et paroît assez bien; mais si l'on ne fait pas cesser la cause du mal, il en est encore pris le lendemain, ordinairement à pareille heure, ce qui récidive encore le troisième jour. Alors la maladie cesse pour quelque temps; cependant elle reprend aisément, soit par la cause primitive, soit par toute autre qui peut ébranler le genre nerveux. Elle ne se termine pas non plus toujours aussi heureusement : la mort en est souvent la dernière scène.

Chaque attaque de cette maladie a deux périodes. Le premier est celui des mouvemens convulsifs. Le

second, celui du profond sommeil, accompagné de (1) râlement. C'est à ce période qu'arrive la mort. Comme les enfans sont étendus dans ces attaques, de même que des gens frappés d'apoplexie, on dit que ces enfans meurent de cette dernière maladie. Voilà pourquoi nos feuilles périodiques de Suède font mention de tant d'enfans morts d'apoplexie, qui réellement ne sont péris que d'éclampsie.

Les causes de l'éclampsie sont assez nombreuses et très-différentes. Il est essentiel de bien discerner la vraie cause dans un cas actuel, si l'on veut opérer avec succès. Il ne s'agit pas de savoir comment en général on doit guérir la maladie, mais comment on peut tirer un enfant de danger, en supposant cette cause déterminée. Je vais donc différencier les espèces de la maladie par les causes; montrer comment on doit les chercher, et comment on les fait cesser chacune en particulier.

Première espèce.

Un enfant nouveau né doit faire trois ou quatre selles par jour; autrement son méconium n'est pas évacué en assez grande quantité. Ce qui reste devient acrimonieux, irrite les intestins et cause l'é-

(1) Quelque danger que semble d'abord présenter cette maladie en général, il n'est pas si grand dans nos climats tempérés que dans les pays chauds, dit M. Murray, où la maladie est aisément suivie d'un *tetanos* ou *opisthotonos* chez les enfans, par rapport à leur extrême sensibilité. Or, il n'est presque pas possible de donner de secours contre ces deux derniers accidens. Voyez Hillary, *Observations sur les changemens de l'air et les maladies de Barbados*, pag. 240, Edit. Angloise.

clampsie. On voit donc aisément par-là quand cette première espèce peut avoir lieu, et qu'un lavement suffit pour la guérir. On prend pour cela six cuillerées de lait tiède, quatre cuillerées d'huile d'olive et un peu de sucre; mais on obvie encore mieux à tout inconvénient avec l'électuaire de manne mentionné à l'article de la constipation.

Les enfans même plus âgés peuvent aussi être tourmentés des suites d'une constipation opiniâtre. La cause des douleurs sera, ou la dureté ou l'acrimonie des excrémens qui fatiguent les intestins. On s'informe alors, de la nourrice ou de la garde, si l'enfant, depuis un ou plusieurs jours, n'a pas fait de selles; on tâte doucement l'abdomen; on examine s'il est tendu et si l'on y sent quelque dureté. Dans ces cas-ci, on prescrit le lavement mentionné ou l'électuaire de manne, ou un peu de sirop de rhubarbe, avec autant d'huile d'amandes douces tirée à froid, ou de bonne huile d'olive, et un peu de sucre; on bat cela ensemble, et on en donne à l'enfant une ou deux cuillerées à café toutes les trois heures jusqu'à ce qu'on s'apperçoive de quelques mouvemens dans le bas-ventre, et que les selles paroissent. La rhubarbe fortifie les intestins, et leur donne le ton nécessaire pour se décharger des matières excrémenteuses. Le sucre amollit les matières, et l'huile lubréfie les intestins. Voilà pourquoi plusieurs médecins prétendent qu'on doit donner tous les jours aux enfans, pendant quelque-temps, un peu d'huile d'olive au matin, lorsqu'ils sont disposés à être constipés. Je ne m'en sers ordinairement que pour procurer un soulagement momentané, parce

que l'usage continué (1) en est dangereux, en ce qu'il relâche extrêmement l'estomac, affoiblit le mouvement péristaltique des intestins, et donne même par-là lieu aux constipations.

Seconde espèce.

Cette maladie a aussi lieu chez les enfans à la suite des tranchées; cette cause est des plus fréquentes. Les enfans ont des tranchées, lorsque le lait qu'ils prennent n'est pas bon, ou quand on leur en donne trop, ce qui arrive souvent, dans l'intention de (2) les endormir, ou si leur estomac et leurs intestins trop foibles ne font pas de bonnes digestions. Il est possible qu'un enfant ait des tranchees, sans que la nourrice en soit cause : c'est ce que j'ai vu sans réplique. Deux enfans, l'un fort et l'autre foible, tétoient la même nourrice : ni l'un ni l'autre ne prenoit plus de lait qu'il ne lui en falloit. L'enfant fort se trouvoit très-bien, et le foible étoit tourmenté de tranchées continuelles, rendoit des excrémens verdâtres, et se trouvoit dans un état de débilité aussi grand que s'il eût eu une mauvaise nourrice, quoiqu'après cela on lui eût donné une nourrice pour lui seul. Il fut cependant guéri; mais lui et la nourrice qu'on lui donna durent prendre

(1) Voyez ce que Tissot a dit si sensément sur l'abus qu'on fait de l'huile dans ces cas-là. Avis au peuple, *édit. de Lyon*, page 463.

(2) Il vaut beaucoup mieux frotter doucement le creux de l'estomac et le dos de l'enfant quand on le met au lit; on lui fait, par cette manœuvre, rendre les vents qu'il peut avoir dans le ventricule, et il s'endort promptement.

long-temps des alimens appropriés à son état, et il ne reprit de santé qu'à proportion de l'augmentation de ses forces.

Si les tranchées sont la cause de cette seconde espèce, il faut pareillement donner un lavement à l'enfant au moment de l'attaque. Il seroit inutile de tenter de lui donner quelque chose par la bouche, parce qu'alors il ne peut avaler ; mais dès que l'accès est passé, la nourrice prendra, plusieurs jours de suite, quatre ou cinq fois de la poudre pour les nourrices, (*Voyez* chap. des Tranchées,) autant qu'il en tient sur la pointe d'un couteau ; et on fera pour l'enfant ce que j'ai ordonné au même chapitre.

La nourrice et l'enfant continueront ces médicamens, jusqu'à ce que les excrémens de l'enfant aient pris une couleur naturelle. Outre cela, la nourrice suivra le régime que j'ai prescris pour elle au même endroit, pour éviter à l'enfant le cas de récidive.

M. Zimmermann, dans les Mémoires de Zurich, fait mention d'un enfant qui, les six premiers mois de sa naissance, eut des convulsions continuelles, et l'éclampsie, dont les retours ne cessèrent que lorsqu'on eut cessé de lui donner de la bouillie.

Troisième espèce.

Si la nourrice s'est fort fâchée, et qu'ensuite elle donne le sein à l'enfant, il pourra être pris sur le champ de la maladie. Aucune passion ne fait sur l'enfant d'effet plus mauvais et plus dangereux que les colères secrètes d'une nourrice ; c'est aussi une passion qui sait le mieux se cacher ; mais la vivacité des regards, la pâleur et la rougeur alternative du

visage, le changement et la précipitation de la parole donnent lieu de soupçonner la cause du mal. On en est encore plus sûr, lorsqu'on voit un enfant, bien portant peu auparavant, devenir jaune, ou vomir aussi-tôt qu'il tète, se plaindre par des cris, s'agiter, se tourmenter pendant le sommeil, et tomber enfin dans une éclampsie décidée; car s'il vomissoit pour n'avoir que trop tété, il seroit après cela soulagé. Il est de la prudence de s'informer des gens de la maison, de ce qui peut s'être passé. Il périroit certainement plus d'enfans des mouvemens colères des nourrices, si la (1) crainte qui décèle ces mouvemens ne les arrêtoit.

---

(1) Cette réflexion sensée fait voir combien les enfans courent de risques dans des mains étrangères, et souvent très-éloignées de la maison paternelle. Sera-t-on surpris d'apprendre la mort inopinée d'un enfant qui peu auparavant se portoit bien? J'ai tous les jours sous les yeux l'enfant d'une voisine assez riche, que des chagrins domestiques mettent très-souvent en colère; malgré tous les soins de la mère, qui nourrit elle-même et se prive de tous les plaisirs pour le bien-être de son fils, il est foible, languissant, plus souvent malade qu'en santé, à deux ans et demi il ne se soutient pas. D'où cela vient-il? Du mauvais lait qu'il prend, quoique d'une mère très-saine. Voici un autre exemple, qui donne tout à craindre aux mères qui ne nourrissent pas, ou qui ne savent pas se modérer. Deux nourrices allaitoient chacune un jumeau dans une même maison, et ne s'accordoient pas entr'elles. Celle qui nourrissoit le plus foible, lui donna un jour le sein après un mouvement de colère; l'enfant se trouva aussi-tôt si mal, qu'il ne pouvoit plus remuer ni bras ni jambes; il pâlit sans jetter un cri, comme suffoqué. On fit promptement chauffer du vin de Rhin, (tout autre bon vin blanc peut y suppléer), dans lequel on trempa des linges, dont on enveloppa l'enfant; il revint de cet état, et on lui donna une nourrice plus modérée. En général, les femmes sont beaucoup plus irritables lorsqu'elles nourrissent : il faut donc

J'ai dit au chapitre des nourrices, ce qu'il y a à faire lorsque la nourrice s'est irritée ou effrayée, afin que l'enfant n'en souffre pas. Si le mal vient donc de cette cause, il faut donner un lavement à l'enfant. Lorsque l'accès est passé, on lui voit faire une bonne selle, que l'on peut soutenir prudemment avec les purgatifs que nous avons déjà indiqués. La nourrice fait aussi usage des médicamens et du régime prescrits dans le chapitre qui la concerne. Si, malgré cela, l'enfant passe encore la nuit suivante sans repos, s'agitant pendant le sommeil, on lui donnera quelques gouttes de sirop de pavot mentionné ; le second jour il prendra un lavement, deux heures avant le moment où la maladie l'a pris le jour précédent.

Une mère ou une nourrice ne doit pas donner le sein à son enfant après un transport de joie considérable et inopiné ; car l'expérience a prouvé qu'il est mort d'éclampsie des enfans qui avoient pris le sein dans cette circonstance.

Les enfans y sont encore exposés, s'ils tètent lorsque (1) les règles surviennent à la nourrice :

éviter de les chagriner, ou l'on expose la vie de leur enfant. En vain prescrira-t-on des médicamens à une nourrice, dont le genre nerveux est sans cesse, ou très-souvent irrité. Une mère exposée à cela de la part d'un mari, doit renoncer à nourrir.

(1) Quelle que soit l'autorité de notre auteur, le conseil de Van-Swieten ne paroît pas moins important. « On demande, dit-il, à une nourrice qu'on veut prendre, si elle a eu ses règles lorsqu'elle allaitoit, et l'on pense qu'elle ne doit pas être admise, si elle dit que oui. J'ai vu changer six fois de nourrice en un an pour cette seule cause ; mais dans ce cas-ci j'ai coutume d'examiner soigneusement et la personne et le lait. Si je n'ap-

il est nombre d'observations qui le prouvent. La raison est sans doute que cette évacuation cause beaucoup de douleur et de coliques à la nourrice, ou que les femmes sont beaucoup plus sensibles dans ces momens-là. Quoi qu'il en soit, il est essentiel qu'un enfant ne tète plus une pareille nourrice. La maladie qui est arrivée à l'enfant se passera, moyennant un lavement, et en faisant prendre après cela un peu de sirop de pavot mentionné.

Quatrième Espèce.

Si la dentition ne va pas bien, et que le ventre ne soit pas alors un peu relâché, la maladie pourra attaquer l'enfant; cependant les mouvemens spasmodiques se font plus appercevoir au visage qu'ailleurs, dans ces circonstances. J'ai fait voir, au chapitre de la Dentition, comment on pouvoit reconnoître cette cause : on y a vu des avis utiles, tant

---

perçois aucune altération dans la santé ni dans le lait, je m'oppose au changement, en supposant néanmoins que le lait soit suffisant pour la nourriture du sujet. Il faut faire attention que les nourrices se troublent dès qu'elles s'apperçoivent de leurs règles, par la crainte qu'elles ont d'être changées, ce qui altère le lait aussi-tôt : au lieu qu'en leur parlant avec douceur, et en leur promettant de les garder, on voit aussi-tôt la joie paroître sur leur visage, et il ne résulte aucun dérangement. Je puis assurer de bonne foi que je n'ai jamais apperçu le moindre dommage des règles sous les conditions mentionnées, et en s'y prenant, avec les nourrices comme je l'ai dit; il y a beaucoup plus à craindre du changement », tom. 4, pag. 597. D'après les deux opinions de ces habiles médecins, on voit que ce sont les circonstances individuelles qui doivent régler la conduite du médecin. J'ai été surpris que l'habile professeur Murray n'ait pas parlé ici du sentiment de Van-Swieten.

pour prévenir que pour guérir le mal ; car aussi long-temps que le mal dure, il n'y a rien à administrer qu'un lavement ; mais si l'enfant crie continuellement, s'agite pendant le sommeil, ou ne peut pas dormir, et que la maladie soit encore à son commencement, sans fièvre déterminée, on peut, sans risque, donner à l'enfant une goutte de la panacée de John, ou un grain de laudanum de Sydenham, sous forme fluide convenable. On peut être sûr de prévenir par-là l'éclampsie, sur-tout si on réitère une ou deux fois la dose avec prudence, sous l'inspection d'un médecin, en cas qu'il soit besoin de le faire, dans la crainte de récidive. Mais s'il y a réellement de la fièvre, on passera à la saignée, ou l'on fera usage des sangsues. Voyez le chapitre de la Dentition difficile.

Cinquième Espèce.

Il est aisé de reconoître la cause de la maladie, lorsqu'on a répercuté une galle, soit en exposant l'enfant au froid, soit en le frottant avec un topique. Pendant l'accès, il ne faut qu'un lavement ; lorsqu'il est passé, il est essentiel de faire prendre tous les jours à la nourrice un peu de fleur de souffre dans de l'eau tiède ; ou, toutes les deux ou trois heures, plein une cuiller à bouche de la mixture suivante :

♃ Camphe, *demi-drachme.*
Sucre blanc, } *de chaque une drachme.*
Mucilage de gom. arab. }
Broyez cela dans un mortier, et ajoutez :
Eau de fleur de reine-des-prés, *six onces.*

Sirop de framboise (1), *quantité suffisante.*

Mêlez le tout.

Outre cela, on tâche de faire prendre à l'enfant, une ou deux fois par jour, un ou deux grains de musc (2) bien trituré, avec dix grains de sucre. Si la galle reparoît, l'enfant est aussi-tôt hors d'affaire pour cette fois-là ; ou bien on fait mettre à l'enfant des linges d'un galleux, pour faire revenir la galle. *Voy.* Sauvage, *Nosolog.* t. 3, pag. 431. Je dirai plus bas, dans un chapitre particulier, comment on doit prévenir ou guérir la galle.

Sixième Espè.

Dans les cas de petite vérole, de rougeole, de fièvre scarlatine, les enfans sont quelquefois pris d'éclampsie peu de temps avant l'éruption. Mais ra-

(1) L'auteur dit, *Sirop de baies de Norland.* Voici ce que dit à ce sujet l'habile traducteur Allemand. « C'est ainsi que Linné, dans sa matière Médicale, *éd.* 2, *n.* 268, appelle les baies d'un arbrisseau particulier aux pays du nord, *rubus arcticus*, et qui a beaucoup de rapport au framboisier ordinaire ; sa vertu rafraîchissante et la saveur agréable de son fruit, surpasse de beaucoup celle du nôtre. Voyez-en la figure, *flora danica*, fascicul. 9, tab. 488. On envoie ce fruit confit de Norland en Suède, et on en prépare un vin fort agréable. L'auteur ordonne souvent ce fruit, dans cet ouvrage, comme cordial. On y suppléera, si l'on veut, par les framboises ordinaires, soit en sirop, soit autrement. Linné a donné en 1762, dans les Mémoires de Stockholm, la manière dont on doit cultiver cet arbrisseau dans les jardins ». Ne dégénéreroit-il pas dans nos climats plus chauds ?

(2) Le julep musqué dont j'ai fait mention dans ma traduction du Traité des Fièvres de Grant, seroit au moins aussi utile. J'en ai plusieurs fois tiré les plus grands avantages comme calmant, dans des circonstances où l'éther avoit échoué.

rement il y a pour lors quelque danger à craindre de ces attaques ; c'est au contraire un signe que la petite vérole est d'un bon caractère ; il ne faut alors faire attention qu'à la maladie principale. J'en parlerai dans des articles particuliers. Il suffit donc de savoir que l'enfant n'a pas eu la petite vérole, etc. qu'il court des petites véroles, etc. : que la contagion a pu être apportée au logis de manière ou d'autre, et que l'enfant a déjà eu, dans les trois jours, une fièvre accompagnée de symptômes qui annoncent cette fièvre éruptive. D'ailleurs, on doit être tranquille, lorsqu'on est prévenu que dans ce cas-là l'éclampsie est de bon augure. On m'a cependant rapporté l'exemple d'un enfant mort d'éclampsie après l'éruption.

Septième Espèce.

Si les vers sont la cause de la maladie, l'éclampsie est alors très-violente et sujette à reparoître souvent. Il est heureux que les enfans qui ne vivent encore que de leur lait, ne soient pas exposés à cette espèce : car je n'ai jamais observé de signe de ver chez les enfans, que lorsqu'ils avoient pris avec le lait quelqu'autre nourriture. Cette espèce est extrêmement difficile à différencier. En effet, j'ai souvent remarqué des vers chez des enfans très-sains et très-robustes ; ainsi, l'on ne peut tirer aucune induction certaine de l'état du visage. Cependant si l'on s'apperçoit que l'enfant se frotte souvent le nez, qu'il s'agite pendant le sommeil, ou qu'alors il se fasse entendre comme s'il vouloit avaler quelque chose ; s'il a une haleine forte ou aigre, la

bouche pleine d'eau en s'éveillant le matin ; si la couleur de son visage change alternativement ; s'il a tantôt du dégoût, tantôt une envie de manger si grande, qu'il tombe en foiblesse dès qu'il ne peut prendre à l'instant quelque chose qu'il désire ; s'il a l'estomac dur et gonflé hors du temps ordinaire des repas ; si le sucre ou autre chose d'une saveur douce lui font mal ; s'il est bien dans un instant, malade bientôt après, et qu'il se plaigne de l'estomac ou de colique vers le nombril ; s'il est pris d'une fièvre ou d'un vomissement qui se passe en grande partie rapidement, et revienne une autre fois aussi inopinément sans cause manifeste : alors on ne peut douter de la présence des vers, sur-tout si avant cela il a déjà lâché quelques vers. J'ai toujours vu le nombril *prominer* pendant les attaques d'éclampsie chez les enfans pris de cette maladie à la suite des vers.

Autant cette espèce est violente, autant il est aisé d'en faire cesser les attaques. Il ne faut dans le moment que donner un lavement de lait tiède à l'enfant, où l'on aura jetté quelques grains de sel, si l'enfant est constipé ; autrement il n'en faut pas. Il ne faut y joindre ni huile, ni miel, ni sucre par le bas, parce que les vers ne se plaisant pas à ces médicamens, comme l'expérience le fait voir, ils se porteroient plus haut dans les intestins ; mais quoique ces attaques cessent aisément par le moyen d'un lavement, la guérison n'en dure pas long-temps si les vers ne sont pas chassés dehors. La maladie reparoit dès qu'ils se font sentir de nouveau à l'enfant. Il ne faut donc pas tarder à faire ensorte de les expulser ; autrement les vers augmenteront le danger en se

fortifiant et en se multipliant. J'ai traité fort au long cette matière dans un chapitre particulier. Je me contente donc de dire ici que les petits enfans doivent prendre tous les jours du miel et manger des carottes fraîches lorsqu'on peut en avoir. Les enfans plus âgés boivent d'une eau minérale, sur-tout amère. S'ils ont de la répugnance à la boire, on peut les exciter à en prendre, en jettant au fond du vase quelque sucrerie qu'on leur fait espérer d'avoir s'ils boivent bien. Quant au petits vers blancs qui se nichent au bas dans les cellules des intestins, on les détruit aisément avec des lavemens d'eau minérale tiède : on y ajoute un peu de sel, si l'on s'apperçoit que le premier n'ait pas procuré de selle. Les vers ne se détruisent pas tout d'un coup : il faut souvent recommencer la cure. Voyez le chapitre *des Vers*.

Huitième Espèce.

J'ai aussi vu des enfans pris d'éclampsie pendant les accès des fièvres intermittentes. Comme dans ces cas là l'éclampsie reparoissoit au retour des accès, et finissoit à la cessation de la fièvre, je regardai cette espèce comme ayant sa cause dans la fièvre même : un lavement calmoit aussitôt l'attaque ; mais dès que l'enfant commençoit à se ravoir un peu, après l'accès, je lui donnois avec prudence un très-doux vomitif, tel que je l'ai écrit à la fin du chapitre de la Coqueluche. Dès que le vomitif avoit opéré, j'employois le quinquina.

Neuvième Espèce.

Mais il y a plus d'exemples d'enfans pris d'éclampsie à la suite de la présence de la pierre. Il est vrai que chez nous on voit rarement la pierre chez les enfans ; et elle est d'autant plus difficile à reconnoître, que les enfans ne peuvent exposer leurs besoins et leurs maux. On peut présumer la présence d'une pierre dans la vessie, si l'enfant crie en urinant ; si l'urine sortant avec douleur et abondance s'arrête subitement ; si l'on sait que le père ou la mère, ou tous les deux sont sujets à la goutte, aux maladies articulaires, ou à la pierre, on est plus sûr dans les conjectures. Mais si en portant le doigt dans le rectum vers la vessie, on sent quelque chose de dur et de movible, on est encore plus certain : la chose est enfin moins équivoque lorsqu'on sent la pierre avec la sonde.

Il faut ouvrir la veine (1) pendant l'accès, et employer divers lavemens. D'abord on prendra quelques cuillerées de lait tiède, autant d'huile, et un peu de sucre : après cela on employera l'huile seule. On appliquera aux endroits douloureux, en dessus et en dessous, deux vessies remplies à moitié de graines de lin écrasées, d'un peu de safran et de lait qu'on aura fait cuire ensemble. On les changera dès qu'elles commenceront à se refroidir. Les demi-bains sont aussi fort utiles. Intérieurement on fait prendre un lait adoucissant,

(1) Tous ces remèdes ne sont que palliatifs. Le plus sûr est d'en venir à l'opération avant que la pierre augmente de volume. Voyez de Haën, sur l'utilité du *raisin d'ours*.

fait d'une infusion de fleurs de mauve, d'huile d'amandes douces, de jaunes d'œufs et d'un peu de sirop de pavot de Londres. Voici les doses :

Infusion, *six onces.*
Huile, *une once.*
Jaune d'œuf, *un demi.*
Sirop, *deux gros.*

On agite bien cela dans une bouteille de verre, et on en fait boire peu à peu à l'enfant jusqu'à ce qu'il soit soulagé.

Dixième Espèce.

J'ai déjà fait voir combien il étoit préjudiciable que la nourrice ou d'autres personnes fissent prendre à l'enfant de la thériaque, du diascordium, du philonium, ou autres médicamens qui contiennent de l'opium, vu l'abus qu'on en peut faire avec les enfans, qui ne peuvent en soutenir qu'une dose extrêmement foible, et en périssent souvent, ou au moins en éprouvent des convulsions. Nous en avons les exemples les plus tristes. Mais il est fort difficile de deviner cela lorsqu'on a commis cette imprudence, que l'on a soin de taire. Il faut donc d'abord s'informer soigneusement des gens de la maison, s'ils en ont connoissance. Voici comment on pourra conjecturer que la chose est arrivée. Les effets généraux que l'opium produit sur le corps, se réduisent à ceux-ci, il cause des chaleurs, rend le pouls très-fréquent, aussi bien que la respiration, qui outre cela, devient encore difficile ; il fait suer, et la sueur a souvent l'odeur du médicament ; il supprime les selles, les urines, rend

rend le visage bouffi et rouge, pousse le sang à la tête, y cause de la douleur et de la pesanteur, rend les yeux hagards, cause une espèce de *coma vigil*, ou une grande envie de dormir sans sommeil, et quelquefois un vrai sommeil accompagné de songes et d'agitation.

Cependant ces signes ne sont pas encore une preuve décisive de l'administration imprudente de l'opium. Mais si l'on découvre la vérité, il faut, sans tarder, faire prendre à l'enfant de l'eau tiède avec du beurre ou de l'huile, et lui tenir prudemment le bout poilu d'une plume trempée dans l'huile, à l'entrée du gosier, pour solliciter un vomissement. Si cela ne réussit pas, on donne un lavement avec du sel; on frotte les pieds de l'enfant avec une brosse un peu ferme: on y applique un sinapisme qu'on laisse jusqu'à ce que la peau devienne rouge; on lui bassine la tête avec du vinaigre chaud, et on lui en tient de fort sous le nez avec une éponge. Si l'on peut ouvrir la veine, c'est un avantage. Il vaut encore mieux mettre des sangsues au cou, aux tempes. Si tous ces moyens sont sans effet, on pourra peut-être hasarder intérieurement les acides, sur-tout le vinaigre de vin, au cas que l'enfant en veuille prendre quelques gouttes; ce qui est fort douteux, malheureusement. Il n'y a cependant pas de moyen plus efficace pour arrêter les suites fâcheuses de l'opium, et des autres poisons végétaux que les enfans plus âgés prennent quelquefois sans en savoir le danger, tels que la jusquiame, les baies de la bella donna, et autres semblables: ce qui

est ordinairement suivi de convulsions effrayantes. Si l'on peut parvenir à faire avaler quelques gouttes de vinaigre, on donnera ensuite un vomitif.

AUTRES ESPÈCES.

Je ne parlerai pas ici de l'éclampsie qui arrive à la suite d'un virus vénérien. On verra cela dans le chapitre que j'ai destiné au traitement de ces maladies. Je passe aussi sous silence celle qui arrive faute de nourriture, lorsque la nourrice cache qu'elle ne peut allaiter. On y remédie aisément, en changeant de nourrice. On doit rapporter ici celle qui a lieu à la suite d'évacuations considérables, soit par le haut, soit par le bas. On y remédie en faisant cesser ces évacuations. Voyez les chapitres *du Vomissement & de la Diarrhée*. Les Médecins disent que les enfans sont encore exposés à cette maladie, lorsqu'ils avalent quelques gouttes de sang après qu'on leur a coupé le filet. Mais un doux vomitif, ou un peu de sirop de rhubarbe et un lavement obvient à tout inconvénient. Il est dangereux de chatouiller les enfans ; les convulsions et l'éclampsie peuvent en être la suite ; ils peuvent même en mourir. Voy. Van-Swieten, t. 3, *de Epilepsia* ; et Robinson *on the sple en* (mal de rate) p. 148.

On observe en général :

1°. Que la seconde, troisième, quatrième et septième espèces sont les plus communes.

2°. Qu'il faut saigner si l'enfant est fort, et s'il a plus d'un an, en supposant qu'il n'ait pas été épuisé par d'autres maladies. Mais les sangsues sont encore plus avantageuses.

3°. Qu'il faut tenir quelque chose dans la bouche de l'enfant, de peur de lésion à la langue.

4°. Que les lavemens sont les moyens curatifs, les meilleurs lors des accès. Ce qu'on fait prendre par la bouche, revient ordinairement ; et si l'accès est violent, les enfans ne peuvent rien avaler. Un bain tiède est en général efficace, il appaise les mouvemens convulsifs ; de sorte que pendant ce temps-là, on peut faire prendre quelque chose.

5°. J'ai aussi observé un avantage extrême de faire envelopper le corps de l'enfant dans un linge chaud, imbibé de bon vin de Rhin, lors de l'accès. Les pauvres gens peuvent appliquer sur le creux de l'estomac un linge chaud mouillé dans de l'eau-de-vie.

6°. La verveine portée au cou de l'enfant n'est pas un moyen préservatif. J'en ai vu un grand nombre attaqué malgré ce phylactère ou cette amulette.

Il y a des pères et mères qui craignent que leurs enfans ne deviennent enfin épileptiques à la suite de plusieurs récidives d'éclampsie : je dois leur dire, pour les rassurer, que cette maladie disparoît avec les années, à proportion que les enfans prennent plus de forces ; car, à mesure que les années et les forces augmentent ensemble, la sensibilité des nerfs diminue aussi ; et ce n'est que l'extrême sensibilité des nerfs des enfans qui les rend sujets à cette maladie. Voyez Haller, *Phisiolog.* t. 4, pag. 293, 294.

On doit soigneusement observer ce qui arrive aux enfans avant, pendant, et après chaque accès, et remarquer si l'accès se termine par un vomisse-

ment ou une diarrhée ; ou si l'on peut découvrir quelque chose dans le boire, le manger ou autres circonstances, qui puisse rendre les attaques plus ou moins graves ; ou quelle est la cause qui rend les invasions plus ou moins fréquentes. Si le Médecin à qui l'on confie le soin de l'enfant, découvre quelque chose de semblable, il a par-là des lumières qui le conduisent plus promptement à son but. Ceux mêmes qui ont soin de l'enfant et qui n'ont pas un Médecin à leur disposition, peuvent voir par ces observations comment et pourquoi ils doivent suivre de près l'enfant, et ce qu'ils ont au moins à commencer en attendant des secours. Si, par exemple, on observe que les attaques viennent tous les quatorze jours, et se terminent chaque fois par un vomissement ou une diarrhée, il est aisé de voir qu'en donnant dans le premier cas un vomitif à l'enfant, dix jours après l'attaque, ou un purgatif modéré dans le second cas, pendant deux ou trois jours, après le même temps, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de matière dans les premières voies, on évitera probablement les rechûtes. Si l'on a remarqué que les attaques n'arrivent que tous les mois, on a par-là de bonnes raisons pour examiner si la. nourrice n'est pas prise alors de ses règles, et on en prend un autre, si cela est : car une nourrice, dans cet état, ne peut qu'être extrêmement sensible ; et la moindre chose la fâche et la chagrine ; ce qui tourne au préjudice de l'enfant. Si l'on remarque, quelques jours avant les attaques, que l'enfant a la bouche forte et mauvaise, on apprend par-là qu'il a des vers ou l'esto-

mac sale ; et l'on prend le régime et le traitement convenable. L'expérience des âges postérieurs apprendra ce que l'on doit attendre du *dictam blanc* ou *fraxinelle*, dans les cas d'épilepsie. Storck (1) en a fait beaucoup d'éloges (*de flammula jovis*, *Viennæ* 1769, ch. 2.) Backer loue les fleurs de cresson de prés (*cardamine pratensis*) à la dose de demi-gros chaque fois. Voyez les Transactions Médicales, par le Collége des Médecins de Londres.

CHAPITRE XI.

De la Diarrhée.

AVANT de passer à ce qui regarde proprement les enfans, je ferai quelques observations générales sur cette maladie.

Nous appelons *Diarrhée*, des selles plus délayées et plus fréquentes que de coutume. C'est le mouvement vermiculaire ou péristaltique des intestins qui produit la sortie ordinaire des matières excrémenteuses. Les intestins sont lubréfiés par l'humeur muqueuse qui s'y filtre du sang par de petites glandes dans le conduit intestinal. L'humeur séreuse que les vaisseaux exhalans jettent

(1) Les expériences de Storck n'ont cependant pas été toutes heureuses ; ce qui prouve que les spécifiques ne sont bons que dans des cas particuliers. Backer n'a pas été le premier qui se soit servi des fleurs de cresson dans ce cas-ci : et l'on échoue avec ce remède comme avec tous les autres, qui n'en sont pas moins anti-épileptiques pour quelques individus. De Haën fait à cet égard des réflexions fort sensées.

dans l'œsophage, l'estomac et les intestins, empêche que les excrémens ne se dessèchent et ne se durcissent. Cette humeur est reprise par les vaisseaux absorbans. La salive qu'on avale, la bile, le suc pancréatique, qui tombe continuellement dans le duodenum, et qui délaye la bile, contribuent beaucoup aussi à amollir les matières.

La bile sur-tout soutient et augmente le mouvement vermiculaire des intestins : mais les selles sont dérangées dans la jaunisse, ou lorsque la vésicule du fiel est percée ou obstruée, ou lorsque la bile est trop affoiblie par l'usage des acides, soit solides, soit fluides, comme il arrive dans la colique de Poitou.

Il peut résulter une diarrhée de tout ce qui produit un grand amas ou une trop grande affluence d'humeurs séreuses dans les intestins, ou de ce qui arrête l'effet des vaisseaux absorbans, ou qui augmente le mouvement péristaltique des intestins.

Les amas des matières se font sur-tout en buvant et mangeant beaucoup; si l'estomac et les intestins ne peuvent digérer les alimens, il s'y amasse des crudités qui contractent ensuite de l'acrimonie et augmentent le mouvement des intestins par l'irritation qu'ils y causent ; d'où il résulte enfin un écoulement plus extraordinaire de matières fluides : comme on voit les yeux pleurer lorsqu'ils sont molestés par la présence d'un grain de sable. La même chose arrive si le sang a de l'acrimonie, parce que les humeurs qui se séparent du sang dans l'estomac et les intestins, ont aussi la même nature, et irritent ainsi les intestins : d'où résulte

le même écoulement abondant. Voilà pourquoi on éprouve du trouble aux intestins, des borborygmes peu de temps avant un cours de ventre : ce qui ne vient que de l'augmentation du mouvement péristaltique, la bière nouvelle produit aussi ces effets. Le changement d'eau produit les mêmes symptômes, sur-tout dans ceux qui en font leur boisson ordinaire. Si l'on mange beaucoup de melons, de framboises, ou de tout autre fruit, on est exposé aux mêmes inconvéniens. Si la transpiration est arrêtée, elle prend son cours par les intestins, et augmentent ainsi l'affluence des sérosités. Voilà pourquoi ceux qui sont ordinairement resserrés, se lâchent en sortant du lit de bon matin; ce qui supprime en parti la transpiration. Les forts purgatifs produisent encore de semblables effets, quoique plus considérables. S'il y a suppuration aux intestins ou à d'autres viscères, ou à l'extérieur du corps, et que le pus se jette de-là dans les intestins ou dans le sang, qui le portent ensuite dans le canal intestinal, il arrive la même chose.

Quelquefois cela arrive à l'avantage des malades : mais le plus souvent le sang en est dépravé et dissous, au point qu'il ne reste plus dans le corps, mais se dissipe par des sueurs nocturnes ou par des cours de ventre incurables : le malade s'éteint (1) enfin comme une lampe mourante, à proportion que sa substance se dissipe.

Les sérosités s'amassent encore dans les intestins lorsque les orifices des vaisseaux exhalans ou des glandes sont flasques, ou trop lâches, ou corro-

(1) Voyez le traité *de la Dyssenterie* de M. Zimmermann.

dés ; ou lorsque les vaisseaux absorbans ne peuvent pas reprendre convenablement les humeurs séreuses : ce qui arrive lorsqu'ils sont flasques ou obstrués par des glaires, par les croûtes des aphtes, de la petite-vérole, ou les desquamations de la rougeole, ou lorsqu'il est survenu une obstruction au foie, aux glandes du mésentère. Les sérosités se trouvent aussi renfermées dans les intestins par une acrimonie. En effet, pendant que cette agrimonie augmente l'affluence des humeurs par les vaisseaux exhalans, elle occasionne aussi certaines astriction aux vaisseaux absorbans qui ne peuvent plus rien reprendre.

L'urine coule en très-petite quantité dans les cours de ventre : elle est plus rouge qu'à l'ordinaire : c'est pourquoi c'est un bon signe que l'urine redevienne abondante et plus claire. Cela fait voir que les sérosités ne se jettent plus en si grande quantité aux intestins, mais se distribuent plus également ; de sorte que l'urine vient alors plus délayée. Une bonne transpiration ou même une sueur, dans ce cas-là, sont de bon augure. Il est probable alors que le cours de ventre va cesser. Ceux qui font beaucoup d'exercice, ou suent beaucoup, ou urinent souvent, sont sujets à être constipés par la même raison. C'est par ce principe que Rivière se guérit lui-même d'un cours de ventre par le moyen des bains chauds.

Le vomissement est ordinairement de bon augure dans les diarrhées. Il diminue en partie les matières qui causent la maladie : d'un autre côté il occasionne le rebroussement du mouvement péris-

taltique des intestins : outre cela il fait lâcher prise aux matières qui se seroient fixées dans quelque endroit du canal intestinal, et y causeroient de l'irritation.

La diarrhée, dans la pulmonie, annonce une mort prochaine. Si même elle ne procure pas un prompt soulagement dans les autres cas de suppuration interne ou externe, elle accélère la mort. Il en est de même dans l'hydropisie : voilà pourquoi les purgatifs ne conviennent pas dans les hydropisies qui viennent de la dépravation de l'estomac ou des intestins, ou d'une transpiration supprimée: ils affoiblissent encore plus ces viscères, et empêchent les digestions. Ils arrêtent aussi la transpiration, et mettent le corps dans le cas d'attirer encore plus à lui l'humidité de l'air par les pores exhalans. Le dévoiement est aussi pernicieux après les coups à la tête; chez les femmes en couche ou grosses (1); il ne l'est pas moins au commencement des fièvres aiguës, si l'estomac et les intestins n'étoient pas pleins de crudités.

Il ne faut pas arrêter une diarrhée aussi longtemps qu'elle est sans fièvre, qu'elle n'affoiblit pas l'appétit ou les forces, que les coliques ne sont pas trop vives, et que le sujet sent du soulagement après les selles. Ces dévoiemens emportent souvent quantité d'impuretés amassées dans l'esto-

(1) Il est des exceptions. Hippocrate le prouve par la femme d'Epicharme. Amatus et d'autres ont rapporté des cas semblables. Je crains davantage un dévoiement opiniâtre qui survient à la suite des couches, lorsque les lochies ont cessé, même à leur temps convenable.

mac ou les intestins, ou dans d'autres endroits du corps où elles s'étoient fixées faute d'excrétion convenable. C'est même un effet salutaire de la nature, qui prévient par-là beaucoup de maladies qui auroient eu lieu sans cela : il faut sur-tout ne pas arrêter précipitamment les diarrhées chez les sujets qui sont tourmentés de maux de tête généraux, ou de migraine, ou de pituite à la gorge, ou de maux d'yeux, d'oreille, ou qui ont une leucophlegmatie ; car le cours de ventre est avantageux à ces sujets. Il faut aussi se garder d'éviter le cours de ventre qui arrive aux enfans à leur dentition.

Cependant il y a des termes à observer. Si le cours de ventre devient excessif, on l'arrêtera prudemment, de peur que les intestins n'en soient trop affoiblis, et ne perdent enfin le ton nécessaire à la digestion des alimens. D'ailleurs les sucs ou autres humeurs nécessaires à la digestion, s'écoulent avec ces dévoiemens : ainsi le sang ne peut plus être atténué par un nouveau chyle, et devient acrimonieux. Pour lors le corps ne prend plus de nourriture, et dépérit nécessairement. Les forces s'abattent, les pieds s'enflent, et la scène se termine par une phthisie ou par une hydropisie.

La diarrhée est trop considérable lorsqu'elle est accompagnée de fièvre, de dégoût, de fortes tranchées. Lorsque les selles sont suivies de grandes foiblesses, que les excrémens ont une couleur ou une odeur contre nature, que loin de sentir du soulagement des maux qu'ils avoient auparavant, les sujets éprouvent tout le contraire de ce qu'on

devoit espérer du cours de ventre ; si d'ailleurs on sait que le sujet avoit auparavant un bon estomac, étoit accoutumé à prendre un mouvement convenable, on peut arrêter le cours de ventre, qui autrement dégénéreroit en diarrhée habituelle. On doit sur-tout prendre garde à une diarrhée de long cours pendant Juillet et Août, lors des grandes chaleurs, parce que cela dégénère aisément en dyssenterie.

On voit, par ce que je viens de dire, qu'il est plusieurs espèces de diarrhées. Je vais m'occuper de celles qui concernent les enfans.

Première Espèce.

Plus nous sommes jeunes, plus nous rendons nos selles et nous goûtons le sommeil aisément : mais le corps se resserre, et le sommeil diminue à proportion de l'âge. Ainsi il ne faut pas croire que l'enfant a un cours de ventre, lorsqu'il fait trois ou quatre selles par jour, s'il tête bien.

Les enfans du premier âge sont rarement pris de cours de ventre. Si cela arrive, c'est la faute de la mère ou de la nourrice, qui n'a pas bien soin de l'enfant, ou qui lui donne un mauvais lait, ou un bon sans règle. Un enfant est mal soigné lorsqu'on n'observe pas ce que j'ai dit au *chapitre des Nourrices.* L'enfant souffre sur-tout, si on lui a laissé refroidir les pieds ou l'estomac ; si l'on a suspendu dans sa chambre des linges mouillés pour y sécher ; si la nourrice lui donne le sein immédiatement après qu'elle a mangé, ou le matin avant d'avoir pris quelque chose, et laisse certain

intervalle entre ce moment et la lactation ; si elle l'allaite trop souvent, ou toutes les fois qu'il crie ; si elle lui donne des nourritures solides avant qu'il ait des dents ; si elle prend trop souvent des choses salées, beaucoup de fruit, des concombres, des fraises, de la bière aigre ; si elle a elle-même des douleurs de colique, sans en avertir ; si en changeant de nourrice on a pris un lait trop jeune. Voyez ce que j'ai dit de ce lait au chap. *de la Nourrice.*

Il ne faut dans presque toutes ces circonstances qu'une attention convenable pour faire cesser ce dévoiement. S'il continue, malgré les précautions requises, la nourrice prendra de la *poudre pour les nourrices.* Voyez le chap. *des Tranchées.* On frottera aussi le bas-ventre de l'enfant avec du baume de muscade. On peut aussi lui oindre une peau avec la mixture suivante, que l'on applique au creux de l'estomac.

♃ Thériaque, *deux drachmes.*
Baume de muscade, *une drachme.*
Huile de cumin, *six gouttes.* Mêlez-bien le tout.

S'il est besoin, on lui donne un ou deux lavemens avec du lait tiède et un peu d'amidon. Un dévoiement qui est la suite des tranchées cessera si on fait cesser cette cause.

Seconde Espèce.

Un enfant qui mange et boit trop ne peut bien digérer. Les alimens, par leur poids seul, causeront de l'irritation aux intestins : ce qui peut être suivi d'un cours de ventre.

Les alimens sont aussi préjudiciables par leur nature que par leur quantité : ils sont susceptibles de subir dans les intestins le même changement que dans un vaisseau chaud et humide ; c'est-à-dire, de devenir acrimonieux, et de causer par-là un cours de ventre. Voyez l'art. *de la Toux*, sur-tout de celle qui provient de l'estomac ; celui *du Vomissement*, particulièrement la quatrième espèce, où j'ai exposé *les signes des crudités* et leurs diverses espèces.

Cette seconde espèce de dévoiement arrive le plus ordinairement, et on ne doit pas l'arrêter trop tôt, parce qu'il emporte la cause du mal : cause qui produiroit les plus sérieuses maladies si on en arrêtoit l'effet par des médicamens astringens ou obstruans. Mais s'il ne cesse pas de soi même, que les tranchées augmentent, que les flatuosités, les borborygmes deviennent considérables, et que le malade s'abatte, il faut recourir aux médicamens nécessaires.

Comme dans ce cas-là il y a toujours du dégoût pour le boire et le manger, un vomitif devient très-utile, et il ne faut pas le différer.

Si le malade n'a pas de dégoût, mais seulement des tranchées et des borborygmes, on se sert de rhubarbe : on la fait prendre en poudre ou en teinture (infusion), Voyez l'article du vomissement. La dose de la poudre est de dix à douze grains, selon l'âge du malade. La teinture se prendra plein sept ou huit petites cuillers à café, à quelque intervalle l'une de l'autre, jusqu'à ce qu'on en voie l'effet ; mais il est prudent de ne pas aller trop vîte. Quelquefois une seule dose

suffit. Il arrive aussi qu'on est obligé de réitérer cela plusieurs jours de suite au matin, sur-tout pour ceux qui ont long-temps tenu un mauvais régime (1).

On verra aussi à l'article du vomissement les signes nécessaires pour reconnoître l'acrimonie des crudités. Dans ce cas d'acrimonie, il faut joindre à la rhubarbe les autres médicamens qui y sont rapportés, ou employer ces médicamens seuls. Si les crudités sont d'un caractère acide, on se sert encore de magnésie blanche, ou de poudre d'écaille d'huître, ou l'on jette dans l'infusion de rhubarbe un peu de sel de tartre. Si elles sont putrides, ont fait boire de la limonade très-foible ou du lait d'amandes. La boisson ordinaire sera une eau de millet ou de riz, avec quoi l'on pourra aussi faire ce lait d'amandes. Si l'enfant est déjà foible, on fait cailler du lait avec du vin, pour en avoir le petit-lait. S'il est temps d'arrêter le cours de ventre, on jette le petit-lait sur du pain de froment rôti, avec un peu de canelle, et on filtre à froid. Dans le cas de crudités acides, un foible bouillon de viande est ce qu'il y a de meilleur.

Si, malgré cela, le cours de ventre ne cesse pas, il faut employer d'autres moyens auxiliaires. On met sur le creux de l'estomac le liniment thériacal mentionné ci-devant; et par-dessus une serviette chaude, recouverte en outre par un petit plat de bois, et l'on fait prendre à l'enfant des baies de myrrhe. On mettra, si l'on veut, au lieu

(1) Dans ce dernier cas on peut triturer trois grains d'ipecacuanha, avec dix ou douze grains de rhubarde ; et l'on en donne peu à peu à l'enfant, qui en est plus proptement soulagé.

du liniment susdit, l'emplâtre stomacal de la Pharmacopée de Londres. Si cela est sans succès, on prépare la poudre suivante.

♃ Bole (1) rouge, *dix grains.*
Gomme adragante, *cinq grains.* Mêlez.

On la fait prendre après chaque selle dans la boisson suivante.

♃ Gomme arab. *deux gros.*
Eau de riz très-claire, *deux livres.*

Faites-y dissoudre la gomme.

On peut aussi prendre deux gros de cire, que l'on fait fondre, pour y jetter et remuer soigneusement autant de poudre d'écailles d'huître que la cire peut en envelopper ; et l'on s'en sert de même. Le soir on donne avec avantage à l'enfant quelques grains de thériaque dans du lait ou de l'eau simple de canelle. Voyez l'article *de la toux.* Plusieurs enfans ont pris chaud avec succès, deux ou trois gros de cire jettée par petits morceaux dans du lait où on l'avoit fait bouillir. D'autres se sont bien trouvés d'un bouillon fait d'un poulet, dans lequel on avoit bien enfermé un peu de cire. Quelques-uns enfin ont, à la fin du cours de ventre, pris avec avantage deux ou trois pommes cuites au feu, où l'on avoit aussi enfermé de la cire. Mais il faut toujours employer auparavant un vomitif ou la rhubarbe. Rarement on réussit sans cela.

Après que le vomissement a cessé entièrement, on prend tous les soins possibles pour rétablir le

(1) Il faut être bien sûr que ce bol n'est pas sophistique, autrement on doit s'en abstenir. Voyez Lewis. *Dispens.*

ton de l'estomac et des intestins par un régime prudemment conduit, et par l'élixir (1) stomacal.

Mais si après la cessation du cours de ventre il survenoit des maux (2) de tête ou autres symptômes, on devroit conclure qu'il a été arrêté trop tôt, et qu'il reste encore dans les intestins des matières qu'il faudroit chasser. On fait donc prendre encore de la rhubarbe à l'enfant, comme il a été prescrit.

Troisième Espèce.

Lorsque les orifices des pores inhalans et exhalans, ou des glandes intestinales sont si flasques, qu'ils laissent couler les humeurs séreuses dans le canal sans qu'elles puissent être reprises par les vaisseaux absorbans, il arrive une diarrhée qui épuise très-aisément.

Elle est différente des autres espèces, en ce qu'elle n'est accompagnée ni de douleurs, ni de tranchées. On n'apperçoit aucune marque de purulence, ni rien d'extraordinaire, ni même aucun signe de crudité. Les sujets qui en sont pris sont foibles, pâles, abattus.

Comme l'écoulement est ordinairement abondant, et que toutes les humeurs du corps se dissipent en peu de temps, plutôt on l'arrêtera, mieux on fera. On y parviendra en faisant prendre des alimens secs au malade. Il s'abstiendra de bouillons, de pain avec du beurre, et de ce qui peut

(1) Voyez le chapitre du vomissement.

(2) De la prudence ici : le purgatif pourroit susciter une fièvre, s'il n'est pas indispensable.

augmenter

augmenter la flacidité interne. La boisson sera de l'eau où l'on aura fait bouillir un peu de canelle, ou de l'écorce d'orage, que l'on filtrera, et qu'on laissera refroidir : on fera prendre dans un peu d'eau de canelle, deux ou trois fois par jour, plein une cuiller à café de *vin chalibé*, ou autre teinture martiale, ou quelques grains de l'*éthiops martial* de Paris. M. de Haën loue la (1) lysimachie (*salicaria flore purpureo*) vulgaire en poudre.

Cette espèce est souvent une suite d'autres cours de ventre qui ont été négligés et ont duré trop long-temps, comme il arrive aux pauvres gens.

Quelquefois elle vient de souci, d'une peur, d'un mécontentement. Il est vrai que les soucis et les inquiétudes des enfans ne durent pas long-temps, pourvu que cela ne vienne pas de la faute d'une mauvaise mère ou de semblables conducteurs qui les entretiennent. La frayeur est aussi suivie de pareils cours de ventre, au moins quelquefois. Le mécontentement des enfans vient plus ordinairement de ce qu'on paroît avoir plus d'égards et d'amitié pour leurs frères et sœurs que pour eux. La diarrhée ne cessera probablement pas si cette cause continue : au lieu qu'il faut rarement des médicamens, si la cause de leur chagrin disparoît.

(1) Zuinger loue l'eau distillée de la plante contre la dyssenterie. Voyez son *Herbier* allemand. D'autres ont vanté l'herbe seule : ceux-ci la racine; ceux-là les fleurs. Les anciens l'avoient employée dans ces cas-ci. M. de Haën l'a beaucoup préconisée. Mais les expériences que M. Heuerman a faites avec la poudre des fleurs, ont été bien contraires à ces éloges. Enfin il est autant et peut-être plus d'expériences qui en défendroient l'usage, qu'on n'en a pour la recommander.

Quatrième Espèce.

Si l'on permet aux enfans de s'exposer tard à l'air frais de l'Eté ou de l'Automne, lorsqu'il a fait fort chaud pendant le jour, ils sont pris de rhume de cerveau et de toux, ou ils lâchent souvent leurs urines, ou ils ont des cours de ventre, la plupart du temps accompagnés de coliques très-douloureuses. On sait que la chaleur ouvre les pores et excite une grande transpiration que l'air frais arrête subitement et avec danger vers le soir. Les humeurs qui devoient transpirer sont donc répercutées, se jettent sur les intestins, et elles causent aussi la même diarrhée. Mais les enfans l'ont encore plus certainement, s'ils se couchent sur terre après s'être fort échauffés et mis en sueur. Les enfans ont la peau très-délicate et fort sensible : voilà pourquoi l'alternative de la chaleur et du froid leur fait beaucoup d'impression, comme à tous les sujets foibles : ce qui n'arrive que rarement aux gens forts et robustes, qui se sont durci la peau en travaillant et en portant de gros linge.

D'après ces circonstances, il est aisé de différencier cette espèce des autres. On en voit déterminément les causes, et la cure n'en est pas difficile. D'abord il faut examiner si l'enfant n'a pas de crudités dans l'estomac et les intestins. Voyez à ce sujet les signes que j'ai marqués à l'article *de la toux*. Dans ce cas-là, il faut, sans tarder, donner un vomitif ou un peu de rhubarbe : ensuite on mettra l'enfant chaudement au lit, et il prendra une infusion chaude de fleurs de sureau : on lui

appliquera sur l'estomac trois ou quatre feuilles de papier brouillard trempées dans l'eau-de-vie, ou mieux dans de l'esprit-de-vin camphré, que l'on fait promptement chauffer dans un plat profond. Ces feuilles s'enveloppent aussitôt dans un linge fin, et on les pose au creux de l'estomac. La diarrhée cesse le plus souvent dès qu'on a ainsi sollicité les sueurs. Si le cours de ventre et les tranchées persistent malgré cela, il faut donner encore une fois un peu de rhubarbe; le soir un peu de thériaque avec un grain de camphre dans la même infusion de sureau.

Cinquième espèce.

Les enfans à qui l'on fait manger des substances grasses, du lard, des beignets, ou du pain et du beurre, sont exposés à une autre espèce de diarrhée. Ils en amassent des crudités qui suscitent enfin, par leur acrimonie, une diarrhée fort pénible, accompagnée de tranchées. Les Médecins l'appellent diarrhée bilieuse, parce qu'elle provient d'une bile âcre, mordicante. Soit que cette bile ait été précipitée en trop grande quantité dans les intestins par l'effet de quelque mouvement de colère, soit que la quantité ordinaire qui coule dans les viscères, ait contracté de l'acrimonie dans les sécheresses de l'Eté, et qu'aux approches (1) de l'Automne, lorsque la transpiration est diminuée, elle cause une mauvaise fièvre ou une diarrhée, le cours de ventre est souvent un inconvénient

(1) Voyez, pour plus grand éclaircissement, le Traité des Fièvres, de Grant, tom. 1, pag. 1, 8 et 157.

avantageux dans ces cas-là, en ce qu'il prévient une fièvre, qui même ne peut se guérir aisément sans cela, si elle a lieu.

Les circonstances que je viens de rapporter, et la couleur des excrémens, font connoître le caractère de cette espèce de diarrhée. Quelque mauvaise qu'elle soit, elle prévient cependant ou guérit les douleurs d'estomac, les nausées, les mal-aises, les vomissemens, les coliques, les fièvres intermittes et bilieuses.

Il ne faut donc pas arrêter trop tôt cette évacuation; mais au contraire, délayer et adoucir les crudités rances et la bile acrimonieuse, afin que le cours de ventre ne soit pas trop violent. On y parviendra en faisant prendre souvent à l'enfant un peu d'eau tiède et de petit-lait (dont on a fait le départ avec (1) de la bière) du jus de citron, d'épine-vinette, du vinaigre, du pain sûr, du fruit d'églantier. On lui fera aussi boire avec avantage du lait de beurre passé au tamis, du lait d'amandes, une émulsion de gomme arabique, une infusion de fleurs de mauve, ou une décoction de millet. On prendra le temps convenable pour le purger une ou deux fois (ou plus) avec quelques tasses de teinture de rhubarbe, ou une décoction de tamarin, à la dose d'une once dans demi-livre

(1) L'Auteur recommande souvent dans cet ouvrage son petit-ait de bière. C'est un *serum* dont on a fait le départ en jettant de la bière dans le lait chaud. On aide même ce départ avec l'un des acides mentionnés, ou on le fait avec ces acides même selon la vertu acidule qu'on veut donner au serum Rien de meilleur que ces petits-laits dans les maladies inflammatoires.

d'eau, qu'on passe ensuite. Si cependant le mal s'opiniâtre, on donnera six ou huit grains de rhubarbe (1) rôtie après chaque évacuation, ou une boisson faite d'un gros de cachou, dissous dans une demi-livre d'eau, et cela peu à peu ; ou une décoction de feuilles de plantin ; et si les douleurs de ventre ne cessent pas, on dissoudra dans cette décoction quelques grains de thériaque pour la nuit.

Il faut toujours avoir une attention particulière à rendre, le plus promptement qu'il est possible, à l'estomac et aux intestins leur ton naturel, par un bon régime, avec l'élixir stomacal, quelque teinture martiale, et autres choses appropriées aux circonstances, lorsque la maladie est à sa fin.

Sixième Espèce.

Les forts purgatifs administrés imprudemment aux enfans, peuvent susciter de violentes tranchées, des convulsions et donner la mort. On y remédie encore en leur faisant prendre du bouillon très-gras (2), du lait chaud et de l'huile, de la

(1) La rhubarbe rôtie est une chimère dans la pratique de la médecine. La torréfaction lui ôte justement la qualité astringente, et en fait tout au plus un absorbant. Elle peut être plus utile dans le traitement de la troisième espèce de ces dyssenteries. Quant au cachou, je ne crois pas qu'il convienne bien aux enfans, en quelque état qu'ils soient. Loin de resserrer, je lui ai vu causer un cours de ventre des plus violens après plusieurs purgatifs préliminaires. Etoit-il sophistique ? C'est une raison de plus pour être prudent sur son usage. Il est d'autres médicamens plus sûr.

(2) On remédie très-bien à cet inconvénient avec le lait d'amande suivant, qui est plus sûr que ces substances grasses

crême, du beurre frais. Les remèdes astringens ou obstruans ne conviennent que lorsque le purgatif est hors du corps ; autrement il en seroit arrêté dans les viscères, et y causeroit de l'inflammation. On se servira aussi des substances susdites en lavement, pour lubréfier les intestins et en enduire les parois internes, ce qui enveloppe en même-temps le purgatif dangereux, et en émousse l'activité. Dès que les selles diminueront, on donnera un calmant, selon l'âge, comme une ou deux gouttes de laudanum de Sydenham dans du lait. Mais point de précipitation avec ce médicament : autrement on fixeroit le poison dans le corps, et la mort en seroit peut-être la conséquence. Les essais d'Edimbourg nous rapportent un exemple de mort causée par vingt gouttes de laudanum de Sydenham, administrées pour arrêter les violens vomissemens et les superpurgations qui resultèrent de l'effet de six grains de tartre émétique. Le Professeur Cellarius fut plus heureux après avoir pris pour sa surdité, en une fois, une dose de pillules qu'il ne devoit prendre que pendant le cours de plusieurs jours. Dès qu'il eut fait part de son erreur, on lui fit prendre beaucoup de bouil-

---

dont l'effet est à craindre après avoir calmé la superpurgation.

℞ Eau de canelle simple, *six onces.*

Dissolvez-y..... Gomme adragante, *trente grains.*

Jettez-y...... Amandes douces pélées; n°. *six*, que vous aurez auparavant écrasées dans un peu d'eau de rivière. Mêlez-bien.

Faites-en prendre par cuillerées à des intervalles fréquents, en agitant la bouteille chaque fois que vous en donnez. Cela vaut mieux que les substances grasses.

lon : ce qui fut suivi d'un si grand succès, qu'il en recouvra l'ouïe.

Septième Espèce.

La diarrhée qui survient à la répercussion d'une galle ou d'une éruption quelconque, se traite comme on le verra au chapitre de la Toux, §. 7.

Huitième Espèce.

La diarrhée qui arrrive lors de la petite-vérole, se traitera comme il est dit à cet article-là.

Neuvième Espèce.

Celle qui a lieu dans le cas de rougeole, se verra aussi à cet article-là.

Dixième Espèce.

Quant à celle qui arrive dans les cas d'aphtes, lorsque les croûtes font départ, et qui est mêlée d'un peu de sang, on peut lire l'article des aphtes. On usera si l'on veut alors de ces médicamens officinaux, outre les autres, si l'on croit en avoir besoin.

♃ Blanc de baleine.
Mucilage de gom. arab. de chaque *deux drach.*
Mêlez et ajoutez y :
Eau de canelle simple, *six onces.*
Mêlez en agitant, pour en prendre plein une cuiller à bouche chaque heure.

L'eau de canelle spiritueuse seroit trop pénétrante : on n'en prendra donc qu'une demi-once si

on veut en user, et on la mêlera avec une eau de riz en place des ingrédiens précédens.

Ou bien

℞ Beurre de cire *de batte*, *demi-drachme* (1).
Mucilage de gom. arab., *une drachme.*

Mêlez en triturant, *et ajoutez* :

Eau de canelle spiritueuse,
Sirop de diacode; de chaque *une drachme.*
Décoction d'orge perlée, *vingt-quatre onces.*

Mêlez en agitant.

On en donnera une cuillerée à bouche toutes les heures, en commençant, et ensuite après chaque selle.

Onzième Espèce.

Lorsque les alimens sont rendus par les selles, sans être digérés peu de temps après avoir été pris, l'enfant a une espèce de cours de ventre, qu'on nomme *lientérie.* Il est aisé de le distinguer des autres espèces : d'abord par ce premier signe ; ensuite en ce qu'il est sans douleur. Outre cela il est communément la suite d'une diarrhée ordinaire, mais de long cours, d'une dyssenterie, d'aphtes dans l'estomac, ou de toute autre maladie lente qui détruit les forces de l'estomac et des intestins, et les rend incapables de faire leurs fonctions naturelles. Cette maladie est d'autant plus dangereuse, qu'elle prive le corps de nourriture, et qu'il est par-là bientôt épuisé.

(1) Ce beurre se fait en mettant dissoudre de la cire jaune dans l'esprit-de-vin. On filtre au papier gris, et il y reste dessus une substance mollasse : c'est le beurre. Voyez *Pharm. Bat.* pag. 23, *édit.* 1734.

Les rapports aigres sont un bon signe dans cette maladie : ils marquent que les alimens commencent à s'arrêter dans les viscères destinés à la digestion et à se digérer.

Cette maladie est bientôt (1) terminée chez les sujets âgés qui en sont pris.

On peut aider et guérir les enfans des gens aisés, si,

1°. On les tient au régime que j'ai marqué à l'article *du rachitis.*

2°. En leur faisant tenir continuellement sur l'estomac l'emplâtre stomacal de la Pharmacopée de Londres.

3°. En les frottant (2) soir et matin de baume

(1) Si cela vient à la suite d'une indigestion, ou d'une sueur répercutée, comme je l'ai vu ; ouï, avec des secours l'incommodité cesse bientôt à l'avantage des sujets. Mais dans d'autres circonstances, la mort en est souvent le dernier terme.

(2) Ces frictions sont trop négligées dans la pratique. M. D. P. riche Juif, et naturalisé Français se trouva il y a deux ans et demi à Paris avec une fièvre quarte et un dévoiement qui duroient depuis sept mois. Malgré toutes les tentatives d'habiles Médecins, son état empiroit de plus en plus. Je lui prescrivis à ce période un régime approprié, lui défendant toute substance grasse sans exception. Pendant onze jours qu'il fut à ce régime, je lui fit frotter deux fois par jour toute l'épine du dos avec le mélange suivant.

℞ Esprit de génièvre, *deux onces.*
Jettey-y..... Huile de girofle.
De muscade ; de chaque *un scrupule.*
Agitez-bien le tout.

On en prend plein une cuiller à café, et l'on frotte sans violence en versant peu-à-peu le long de l'épine.

La fièvre et le dévoiement avoient presqu'entièrement cessé au deuxième jour, et je le purgeai, malgré la crainte que j'avois

de muscade, tout le long de l'épine du dos, avec la main chaude.

4°. En leur faisant prendre tous les jours, une heure avant le dîner, selon l'âge, vingt, trente ou quarante gouttes du *vin chalybée* de la Pharmacopée de Londres, dans de l'eau de canelle simple.

5°. En leur donnant tous les jours, matin et soir, trois des pillules suivantes.

♃ Extrait (1) d'écorce de cascarille,
Etiops martial de Paris; de chacun *deux drachmes.*
Sirop de canelle *quantité suffisante.*

Mêlez; faites-en des pillules de deux grains chaque.

L'eau de Spa, de la fontaine (2) Pouhon, est

---

de rappeler la fièvre par les purgatifs. Les frictions continuées soir et matin eurent le plus heureux succès : la fièvre disparut entièrement; déjà il digéroit bien, et je lui fis prendre le vin suivant, sur les bons effets duquel on peut compter pour couper une fièvre, lorsque le sujet est bien préparé.

♃ Bon quinquina en poudre, *deux onces.*
Sommités de petite centaurée, *une once.*
Fleurs de camomille, *deux onces.*
Corail rouge en poudre, *deux drachmes.*

Jettez cela dans de bon vin blanc vieux : deux bouteilles (deux pintes de Paris.)

Laissez infuser sur un four, ou au soleil, pendant vingt-quatre heures dans un vaisseau bien bouché, passez pour en boire demi-setier de Paris en se levant, et autant en se couchant, jusqu'à ce que la dose soit achevée. Le malade étoit ce printemps dernier de retour de Marseille, et avoit repris tout son embonpoint.

(1) Je n'aurois pas grande foi à cette formule.

(2) Cette eau n'a pas plus de vertu que bien d'autres vantées dans ces cas-là: L'Auteur n'en parle que par ouï-dire : d'ailleurs

pareillement un bon médicament dans cette maladie.

Quant aux pauvres gens, ils suivront le régime prescrit autant qu'il leur sera possible, et prendront à midi et au soir du vin chalybée susdit. Pour en diminuer le prix par rapport à eux, on le prépare avec du vin (1) de France : ils le boiront avec de l'eau où l'on aura fait bouillir un petit rouleau de canelle. *Forestus* guérit un de ses parens avec de la muscade broyée, mêlée avec des jaunes d'œufs, le tout cuit ensemble sur une brique rouge.

Une Dame qui se trouvoit au milieu de sa grossesse, et qui en huit jours de cette maladie pouvoit à peine se traîner, fut guérie en prenant un demi-gros de *la* (2) *féve pecairo*, après avoir tenté en vain différens autres médicamens.

---

je soutiendrai toujours que les eaux minérales perdent toute leur vertu, si elles ne sont pas prises sur les lieux. Le plus sûr est d'en faire d'artificielles, ou même de s'en abstenir dans tous les cours de ventre, ou il ne faut commencer à en user que lorsque les selles reparoissent naturelles. L'eau froide toute simple est presque toujours préférable.

(1) L'autre est fait avec du vin de Rhin, qui par sa plus grande acidité, se charge de plus de particules martiales.

(2) L'Auteur avoue aussi à la fin de ce chapitre, que cette féve à souvent frustré son espoir. Elle vient de Portugal, ou plutôt de l'île Maranhon, voisine du Brésil. Voyez Linne. *diss. observ. in mater. médic.* Ups. 1772. On s'en sert en Portugal contre les coliques, les diarrhées. Mais on est encore si ignorant dans ce royaume-là ! Malgré les expériences heureuses que quelques habiles Médecins en ont faites, on convient que la vertu n'en est pas aussi spécifique qu'on l'avoit d'abord espéré. L'Auteur de l'*Hist. philos. et polit.* etc. en recommande la culture. Tous ces spécifiques sentent le Charlatan.

Douzième Espèce.

Il y a une autre espèce de diarrhée à laquelle les enfans sont sujets. Les médecins l'appellent *flux* (1) *cæliaque*. Ceux qui en sont pris ont des tranchées et rendent de grandes selles ; ce qui n'est cependant pas continuel, mais a lieu par intervalle. Les excrémens sont tantôt très-fétides, tantôt inodores. La couleur varie aussi ; elle est tantôt grise, tantôt jaune, tantôt d'un brun rougeâtre, quelquefois même il y a du sang dans ces selles. L'appétit (2) est tantôt très-grand, très-foible. Les malades ont un air pâle, maigrissent et perdent toutes leurs forces. Les mains et les pieds leur enflent ; le ventre est météorisé. Les flatuosités fatigent les malades, les glandes du mésentère sont obstruées ; et si les humeurs sont très-corrompues, le foie se gonfle, se durcit, aussi-bien que le pancréas.

Le principe de cette maladie peut donc être dans toute la masse du sang, lorsqu'il est corrompu ; mais sur-tout dans les humeurs qui tombent dans les intestins, et empêchent par leur corruption les

(1) Vogel, dans une dissertation intitulée : *fluxus cæliaci genuina notio atque ratio*, prétend que les modernes se sont trompés relativement à cette maladie, et que le chyle n'y sort pas avec les excrémens. Voyez aussi, pag. 255 de son Traité, *Prælectiones de cognoscendis et curandis corpor. hum. affectib.* C'est, ajoute notre auteur, la réputation de Baillou, qui a abusé les médecins les uns après les autres. En faisant ce reproche à tous les médecins qui ont suivi Baillou, l'auteur devoit au moins en excepter ceux de Breslaw, d'où il a tiré son étiologie. Voy. le *Recueil des malad. de Breslaw*, édit. Haller, pag. 339. *Fernel* a tourné autour des mêmes idées. *Pathol.* l. 6, c. 10.

(2) Voyez Cartheuser, *Pathol.* t. 2, p. 165.

digestions avantageuses des alimens qui contractent alors le même caractère vicieux. L'estomac et les intestins dans ces cas-là ont perdu toute leur force.

On voit par ce détail que la maladie est lente et dangereuse, que c'est, ou une cachexie décidée, (dépravation de toute la constitution naturelle), ou au moins qu'elle y tend nécessairement.

Quant à la guérison, il faut recourir avec prudence, tantôt au vomitif, et tantôt à la rhubarbe; après cela, le malade fera long-temps usage de fortifians pris *du Mars*, en y joignant *l'élixir stomacal* dont j'ai parlé : outre cela, on lui fera tenir le régime prescrit au rachitis. Si l'on est déjà parvenu à faire cesser le cours de ventre, et que cependant on ait lieu de craindre que les glandes mésentériques, le foie, la rate ou le pancréas soient obstrués, on frottera doucement et souvent le bas-ventre du malade avec la main chaude, ou un morceau de flanelle. On promène aussi l'enfant, autant qu'il est possible, dans un petit charriot; on l'égaie, on l'engage à jouer avec ses camarades, à courir, surtout s'il fait beau, et que la saison le permette. On lui fera boire de l'hydromel foible, ou du petit-lait préparé avec des blancs d'œufs. On prendra pour cela le lait d'une vache qui a porté depuis peu, et se trouve au printemps dans un pâturage où il y a des ruisseaux, de belles eaux et de l'ombre. Un tel lait n'est que le suc des herbes, et a une vertu résolutive singulière. Il est même si atténué, qu'on pourroit le boire comme du petit-lait, sans le faire cailler.

S'il y a des signes d'acides ou d'aigreurs dans les

premières voies, on se sert de pillules faites de l'*offa* (1) ou *daulec*, de Van-Helmont. Voyez l'article du rachitis. Ces pillules sont très-propres à dompter les acides et à les prévenir ; elles résolvent très-bien les humeurs visqueuses, et sont par conséquent utiles dans cette maladie. Cependant, si l'on avoit intention de lever les obstructions du mésentère, et d'en résoudre les duretés, rien ne me paroît plus puissant que les pillules de ciguë de Storck, à la dose (2) d'un, deux, trois, quatre grains par jour, en faisant boire par-dessus chaque prise de l'hydromel foible, ou du petit-lait. On commencera par une très-foible dose de ces pillules, et on l'augmentera peu-à-peu selon l'effet, les forces et l'âge de l'enfant.

Si la maladie étoit la suite de quelque lésion considérable aux intestins, comme plusieurs ont prétendu l'avoir remarqué, elle seroit absolument incurable : car il me semble impossible qu'on puisse se tirer d'une dyssenterie où les intestins seroient endommagés à ce point.

---

(1) M. Murray remarque que cette belle préparation est due à Raimond Lulle. Voyez Boerhaave, chym. t. 2, *proces.* 122, et Spielman, inst. chym.

(2) Commencez toujours par le quart au plus d'un grain, continuez ainsi pendant deux ou trois jours, puis augmentez par quart de grain jusqu'à trois grains ; et c'est beaucoup pour la fibre très-sensible d'un enfant dans nos climats. Nous n'avons pas la fibre abreuvée d'autant d'humidité que les habitans du Nord ; et je dirai à cette occasion-ci, que c'est la raison pour laquelle les résineux quelconques, soit solides, soit liquides, ni les médicamens un peu actifs ne nous conviennent pas, ou au moins très-peu.

Treizième Espèce.

Les enfans ont quelquefois un cours de ventre dans lequel ils rendent du pus. Cela arrive à la suite d'une violente dyssenterie, d'une inflammation des intestins, des glandes du mésentère, du foie, de la rate, de l'estomac, si l'on n'a pas discuté l'inflammation, qui pour lors est venue à suppuration. On reconnoîtra qu'il y a quelque part une suppuration interne, lorsqu'il a précédé quelque maladie de celle que je viens de rapporter, et que l'enfant étant devenu après cela valétudinaire, il s'est senti en outre, après le dîner ou le soir, des chaleurs, de la fièvre, les mains brûlantes, il a eu des taches rouges aux joues, les lèvres sèches, la langue aride, pâteuse, peu d'appétit, des insomnies, des sueurs nocturnes, avec affoiblissement et consomption.

Il arrive intérieurement dans ces cas-là tout ce qu'on remarque extérieurement lorsqu'un membre, ou une partie de la superficie du corps s'enflamme; on sent à cette partie une chaleur considérable; il y a de la rougeur; la partie s'enfle et devient plus ou moins douloureuse. Si on ne résoud pas l'inflammation, elle abontit à suppuration. L'abcès s'ouvre, ou de lui-même, ou par des secours étrangers, et le pus en découle; mais si l'abcès n'est pas ouvert, soit par négligence, soit par une pitié mal entendue, le pus devient moins épais, acrimonieux, est repris dans les veines par les vaisseaux absorbans, se mêle avec le sang, cause d'abord des tressaillemens extraordinaires, quoique fort légers, et enfin une fièvre hectique. Pendant ce temps-là, le sang

se corrompt, perd son suc nourricier, comme on voit un blanc d'œuf s'atténuer en pourrissant. Les forces se minent, le corps se consume, les humeurs sont comme absorbées par un feu interne, ou si atténuées, qu'elles se dissipent par des sueurs nocturnes, ou se précipitent dehors par un cours de ventre ou une diarrhée colliquative, qui n'est que la fonte totale de la partie la plus robuste du sang et des humeurs. Cette espèce de diarrhée est la suite de la diarrhée purulente dont je parle à cet article-ci. Il arrive quelquefois à un sujet entre mille, que le pus, après avoir été repris par les vaisseaux (1)

---

(1) J'ai parlé fort au long, dit M. Murray, de la circulation du pus, sans qu'il soit mêlé avec le sang, et de son écoulement par le nez, les oreilles, les urines, les selles dans ma thèse *de puris basque prægressâ inflammationis origine*, 1756. M. Murray devoit au moins nous donner une idée de son opinion. Presque toutes ces dissertations particulières sont perdues pour le grand nombre des lecteurs. Je n'ai pas vu la sienne. Tous les physiologistes s'accordent à dire que le pus est résorbé par les vaisseaux sanguins, dont le tissu cellulaire est garni. En admettant même avec Van-Swieten, que les membranes regardées par les anciens comme *exsangues*, ne sont qu'un tissu de vaisseaux sanguins, §. 374, pag. 578; je ne crois point devoir me rendre à l'opinion commune. Le tissu cellulaire est une membrane dont la production se continue jusques dans l'intimité de nos parties, même les plus solides, telles que les os, sur-tout dans la jeunesse : car elle s'oblitère dans les os à mesure qu'ils durcissent. Ce tissu est coupé en mille sens différens, par une quantité innombrable de *locules* qui s'ouvrent les uns dans les autres, comme le prouve l'expérience du soufflet, par le vent duquel on fait gonfler un animal, en faisant une ouverture à la peau. Les locules ne sont nullement déchirés, mais gonflés. Le vent passe donc de l'un à l'autre : ainsi il faut qu'il y ait communication. C'est ce que prouvent encore les expériences de absorbans,

absorbans, ne se mêle pas avec le sang, et ne suit le sang que jusqu'aux reins et aux intestins, d'où,

---

Hales, *Hæmastatiq.* exp. XIV. Que peut-il donc arriver lorsque le pus a été porté dans ces *locules*, soit par les artères, soit autrement? Il y reste ordinairement en stagnation lorsqu'il n'est pas acrimonieux; mais s'il est d'un caractère *mordicant*, *poignant*, il fatigue, irrite les nerfs dont ce tissu est parsemé; le nerf ébranlé souffre une astriction; le locule est comprimé; le pus refoulé ou comprimé passe dans les locules voisins, et se porte ainsi ailleurs: de-là vient cette fluitation vagabonde ou ces métastases d'humeurs que les vaisseaux avoient déposées par un heureux effort de la nature. Je ne nie pas que les veines ne reprennent quelquefois ces dépôts, qui peuvent ensuite se décharger par des voies ordinaires ou insolites; mais cela n'arrive pas toujours ainsi. En effet, comment expliquer ces métastases d'humeurs rhumatismales que les sujets éprouvent en sentant un picotement douloureux sous la peau dans différens endroits, à mesure que l'humeur change de place? Je fus un jour pris d'une douleur assez vive et très-brusque au côté droit. Elle se porta bientôt aux muscles pectoraux. Je me frottai le devant de la poitrine avec un linge chaud. Dans le moment, l'humeur mordicante se porta à l'épaule et au bras gauche avec la même sensation que si quelque insecte m'eût couru entre la chemise et la peau. J'éprouvai ensuite certaine stupeur au bras. Sans doute que l'humeur s'étoit jettée sur les gros nerfs en suivant le tissu cellulaire. Cet événement me donna lieu d'observer ceux qui se plaignoient à moi de ces douleurs rhumatisantes, et ils me dirent avoir plusieurs fois éprouvé la même chose; c'est donc par le tissu cellulaire que se font la plupart de ces métastases. Cette théorie a ses avantages. On voit par-là qu'il est souvent très-avantageux de faire une section aux parties douloureuses, lorsqu'il y a tumeur, et même sans attendre long-temps. L'expérience du goutteux Anglais, rapportée par M. Zimmermann, mérite attention: *de l'Expérience.* On voit aussi que les frictions au moins un peu fortes ne sont pas toujours avantageuses, puisqu'on risque en pressant de refouler l'humeur sur d'autres parties. Voilà pourquoi la plupart de ceux qui les mettent en usage, sentent bientôt ailleurs la douleur qu'ils ont fait cesser dans un

dans le premier cas, il s'écoule par les urines, et dans le second, par les selles. C'est ainsi que dans un cas d'abcès à la hanche, lequel devoit être ouvert le lendemain, le pus disparut pendant la nuit, et fut rendu moyennant quelques selles. Voy. *Misc.*

---

endroit. Dans ces cas-là, je conseille un frottement léger, et de faire en même-temps agir les muscles de la partie douloureuse exposée à la fumigation du mélange suivant : prenez parties égales (deux onces) de

Romarin.
Lavande.
Pouliot.
Petite sauge.

Triturez légèrement ces plantes sèches avec

Mastic en larmes, ou *colophone*, une once.

Jettez cela peu à peu sur un réchaud, et exposez la partie à la fumée, toujours en frottant légèrement ; après quoi frottez la partie avec un peu d'esprit-de-genièvre, et tenez-là chaudement. Cette opération doit se recommencer deux fois par jour. Je puis assurer qu'on tirera plus de soulagement de cette manœuvre, qu'on ne le penseroit dans les cas d'humeurs rhumatisantes.

Quant aux dépôts internes, je soutiens aussi qu'ils se font très-souvent par la voie du tissu cellulaire. C'est donc un bonheur de pouvoir saisir ces humeurs à la circonférence, si elles s'y portent, au lieu de leur donner le temps de rentrer. Si l'on a quelque transport à craindre, pourquoi ne pas en venir aux grands moyens ? il faut de la hardiesse sans témérité. Il n'est de grands secours que dans le moment favorable. J'ai plusieurs fois ordonné un vésicatoire bien dosé dans ces cas-là, et il a fait sortir (sans retour) des humeurs visqueuses, qui s'étoient déjà portées en plusieurs endroits. Il est inconcevable combien ce moyen seul peut procurer de réussite ; mais si l'on y a recours, il faut qu'il soit actif ; autrement on fatigue le malade sans succès. J'ai sauvé par-là, il y a deux ans, une fille abandonnée pour des ulcères dans la poitrine : il n'est pas croyable combien elle a rendu de matières infectes par le dos et par le bras.

nat. cur. dec. 2. A. 2. ; nous y lisons encore, qu'une personne ayant une grosse tumeur au bras, en fut guérie par une selle purulente. *Dec.* 3, An. 3, *Observ.* 2, p. 6. Voyez encore A. 5 et 6 *Obs.* 281, pag. 635.

Mais ce bonheur n'arrive qu'à très-peu de sujets, et l'on ne sait pas encore par quel moyen on peut empêcher le pus de se mêler avec le sang. Dans les fièvres inflammatoires, le sang ne se mêle pas à l'eau qu'on boit; mais l'eau est rendue claire par les urines sans aucun mêlange, à moins qu'on n'y joigne quelque substance qui ait une vertu savonneuse, comme le sucre, la gelée de groseilles, et autres choses semblables.

Les abcès internes, dont le pus n'a pas d'issue, ne peuvent se guérir que par une espèce de miracle; on a même bien de la peine à le guérir lorsqu'il en a une.

Si l'abcès se trouve dans les intestins ou les mésentères, et qu'il s'ouvre dans les intestins, on peut concevoir quelque léger espoir de guérison; mais il faut que le pus n'ait pas corrodé les intestins, et qu'aucune partie du pus n'ait été résorbée dans le sang. Les intestins deviennent aisément cancéreux par rapport au grand nombre des glandes qui y sont semées. On a des exemples d'abcès guéris à l'estomac; mais s'ils sont dans les poumons ou dans le foie, rien de si difficile que de les guérir, à moins qu'ils ne soient à la surface de ces viscères et aux parties des poumons adhérens à la plèvre, ou à la partie du foie adhérente au péritoine : ce qui arrive ordinairement dans les inflammations. Dans ces cas-

ci, on fait extérieurement une ouverture qui pénètre jusqu'au siége du mal ou vis-à-vis : le pus trouve alors un écoulement, et l'on peut déterger l'abcès et le guérir ; au moins en a-t-on des exemples. On a encore par-là la facilité de pomper et d'attirer le pus au-dehors avec des instrumens appropriés, en les portant dans l'ouverture qu'on a pratiquée vis-à-vis de l'endroit malade, et en plongeant autant qu'on ose prudemment le risquer ; mais cela doit être fait sans différer : autrement le pus, devenu acrimonieux, corrode les parties voisines, s'épanche ou se répand dans le sang qu'il déprave. Les cures heureuses qu'on a déjà faites dans ces cas-là, doivent encourager à perfectionner les moyens de les hasarder.

On sent aisément qu'un cours de ventre purulent ne doit pas être arrêté. Si le pus des selles est encore blanchâtre, et d'une seule couleur, il y a encore quelque espoir ; mais tout ce que l'on peut entreprendre, c'est de prescrire au malade une diète sévère, de s'abstenir de tout aliment grossier et salé du règne animal, de tout ce qui échauffe, et de ne vivre que du lait d'un animal mis au verd, comme je l'ai dit plus haut ; d'en prendre le petit-lait, le lait de beurre, d'user de gruau d'orge, d'avoine, de bouillons aux herbes, avec l'épinard, le cerfeuil, l'endive, l'oseille, de l'eau de Sedlitz avec du lait, de la tisanne de *Faltranc* (1) Suisse (vulnéraire).

(1) Ces vulnéraires sont un mêlange de plus ou moins de plantes qu'on peut avoir ici et reconnoître aisément, vu qu'elles ne sont pas hachées fort menu. D'après l'assertion de M. Sulzer,

S'il y a des tranchées, il faut donner vers la nuit un calmant ou anodin, tel que la confection de Japon, d'Edimbourg, ou quelque chose de semblable. Dans un cours de ventre trop violent et trop long, nous sommes forcés de donner quelques astringens, tels que le *cachou*, l'*éthiops martial*, l'extrait de cascarille et autres choses de cette nature. Nécessité n'a pas de loi, quoique nous risquions peut-être alors de retenir les matières purulentes dans les intestins. Je n'ai jamais vu de bons effets des balsamiques, tels que le baume du Pérou, la myrrhe, le styrax, et autres semblables. Ils échauffent beaucoup, et augmentent l'inflammation aux lèvres de l'ulcère; le

---

médecin Suisse, et conseiller à Gotha, les espèces suivantes sont les plus ordinaires :

1°. ♃ Sanicle, alchimille, hépatique nob.
Véronique, pulmonaire, bétoine; de chacune *trois poignées.*
Bouglosse, domte-venin, pervenche.
Bleuet, pied-de-chat, mille-feuille, sauge; de chacune *une poignée et demie.*

Ou bien,

2°. ♃ Agremoine véronique, bétoine.
Sanicle, sauge, scolopendre, alchimille, *autant de l'une que de l'autre.*

Hachez bien, et mêlez ces plantes de l'une ou l'autre recette.

On peut voir la Matière médicale de Geoffroi, et l'Abrégé de M. Lieutaud, pour en avoir d'autres formules. (Il n'y a pas grand secours à attendre de ces plantes seules en général, dont les charlatans font tant d'étalage aux yeux du peuple. Si elles font suer, c'est à l'eau chaude qu'il faut rapporter la sueur : or, voilà le seul effet que j'en aie jamais vu; mais fermentées avec du miel, elles sont dans la pulmonie d'un plus grand secours qu'on ne le penseroit. J'en dirai davantage ailleurs sur ce sujet.

pus en devient plus abondant et l'ulcère plus grand. On peut attendre quelque avantage du quinquina dans de l'eau rose, en le donnant aux heures où la fièvre a cessé.

Un enfant fut pris d'une mauvaise diarrhée avec du pus dans les selles, après une coqueluche très-longue ; il fut rétabli en prenant certain temps une tisanne faite de roses, de petit-lait, de lait aigre et d'un peu de miel, que je lui prescrivis.

Le régime prescrit ci-devant conserva la vie pendant sept ans à un officier qui avoit un abcès au foie. Pendant ces sept ans il put faire son service ; mais il fut enfin pris d'une anasarque, dont on lui fit trois fois évacuer les eaux, qui s'amassèrent encore et le firent enfin périr. On l'ouvrit, et on lui trouva un grand abcès au foie. Cet abcès avoit son ouverture dans la vésicule du fiel : c'étoit par-là que le pus se jettoit dans les intestins (1).

J'ai aussi eu lieu de voir un homme de rang, et de moyen âge, qui, après une inflammation au foie (hépatitis) fut pris d'une maladie semblable à celle que je viens de rapporter. Ce régime le fit encore vivre huit ans, et il mourut enfin d'une fièvre hectique. Il avoit quelquefois une diarrhée si considérable, que j'étois obligé de l'arrêter : ce que je ne pouvois même faire qu'avec des glands rôtis en poudre, et pris dans de l'eau. (Le gland tout naturel auroit encore fait plus d'effet).

(1) Je viens de voir mourir un homme de la même maladie. Après cinq mois de résidence à l'hôtel-dieu, il en étoit sorti sans guérison.

Je ne pus sauver un autre homme de qualité, âgé de vingt-sept ans : il touchoit à sa fin quand je le vis. Il avoit un abcès aux intestins et une diarrhée très-douloureuse, qui duroit depuis long-temps. Il s'étoit joué de sa santé très-forte et très-robuste auparavant, et s'étoit, outre cela, inconsidérément exposé nud au froid. Depuis ce temps-là ses selles avoient été fluides, d'un rouge brun, et mêlées de sang, quoique sans tranchées. Quelqu'un lui conseilla de boire du petit-lait dont le départ fut fait avec de l'alun : ce qui avoit été suivi de tranchées, d'une dureté au côté droit, et d'une constipation qui dura jusqu'à dix ou douze jours. Enfin un cordonnier entreprit de lui rétablir sa santé. Ce (*malus Sutor inopiâ deperditus.*) cordonnier prit donc de la mer des morceaux de bouleau imprégnés d'acide marin, les mit en travers les uns sur les autres dans un four chauffé, afin d'en faire découler une eau blanchâtre qu'il reçoit dans un vase. Le malade en but sans aucun effet la première fois ; il en reprit huit jours après. Depuis ce moment-là le malade avoit senti le plus grand trouble à l'estomac, des flatuosités, des tranchées si vives qu'il se mordoit la langue où l'on voyoit même plusieurs cicatrices. Il rendoit quelquefois de l'eau dans ses selles, quelquefois un pus de plusieurs couleurs, et de temps à autres, comme des corps glanduleux, et du sang. Vers la fin de sa vie, il se manifesta une petite fièvre hectique ; les pieds et les mains lui enflèrent ; le reste du corps n'étoit qu'un squelette recouvert de sa peau.

De tous les médicamens que j'employai, rien ne calma plus ses douleurs que l'électuaire de diascor-

dium, la confection de Japon, d'Edimbourg, encore ce n'étoit que pour huit ou dix heures. Comme il alloit jusqu'à soixante-dix ou quatre-vingt fois à la selle par nuit, j'etois obligé de lui donner beaucoup de pois rôtis à mâcher et à avaler : ce qui, chaque fois qu'il en usoit, suspendoit ses douleurs et sa diarrhée pendant trois jours.

Quatorzième Espèce.

J'ai parlé plus haut des diarrhées qui arrivent à la fin de la phthisie ou de l'hydropisie, ou lorsqu'il s'est jetté, de ces ulcères internes ou externes, certaine quantité de pus dans le sang, qui en est, pour ainsi dire, fondu. Il n'y a pas de remède à ces diarrhées colliquatives. Tout ce qu'on peut y faire, c'est de prolonger la vie, au moyen de petits lavemens de lait et d'amidon, où l'on aura jetté un peu de bonne eau-de-vie, ou depuis dix jusqu'à vingt gouttes de laudanum liquide. On fait aussi de semblables lavemens avec demi-livre de lait et un demi-gros de thériaque ; ou avec de l'eau de chaux, la confection de Japon, le baume de Lucatelli, dissous auparavant dans un jaune d'œuf. J'ai procuré pendant deux semaines quelque soulagement dans la diarrhée avec un demi-gros de *feve pécairo*, prise de temps à autre. Il mourut de phthisie. Je dois avouer ici que cela m'a aussi manqué très-souvent.



CHAPITRE XII.

De la Petite-Vérole.

IL est fort difficile de fixer l'époque de la petite-vérole en (1) Suède. On sait qu'elle passa d'Arabie en Egypte en 622 ou 640, et en Espagne en 714. Elle étoit déjà généralement connue en Angleterre dès l'an 1270 ou 1280. Elle a passé d'Europe en Amérique, et du Danemarck dans le Groënland. Cette maladie a été des plus mortelles la première fois qu'elle s'est montrée dans l'une ou l'autre contrée : le danger en a diminué à proportion du temps qu'elle avoit régné : cependant elle enlève encore plus de monde que la peste.

Depuis qu'elle s'est manifestée en Europe, elle a toujours régné, tantôt dans une contrée, tantôt dans une autre. C'est dans les grandes villes, et dans les endroits fort peuplés où elle est le plus souvent répandue. Il suffit pour la communiquer au loin, qu'une personne de l'endroit où elle règne passe ailleurs. L'expérience a fait voir que la contagion se répand aussi bien par les habits que par les miasmes ou les exhalaisons des corps attaqués de la maladie :

(1) La plus ancienne date de la petite-vérole en Suède, est 1578. Benedictus Olai, médecin d'*Eric XIV* et de *Jean III*, en fait mention sous le nom de rougeole ; mais la description qu'il en donne fait voir qu'il parle de la petite-vérole, et même de ses différentes espèces. Cette maladie s'est manifestée en Arabie vers le temps de Mahomet. C'est la plus ancienne date qu'on en connoisse. Voyez Lorry, *de morb. cutan.* et Van-Swieten, §. 1379.

on voit donc en même-temps pourquoi elle est si rare dans les couvents de religieuses.

En février 1755, personne n'en étoit attaqué à Upsal. Un étudiant y vint d'Oerebro, où la maladie régnoit, et l'apporta avec lui. Un autre étudiant en fut pris et en mourut. Le frère de celui-ci fit le voyage de Stockholm à Upsal pour le faire inhumer, et rapporta la contagion à Stockholm.

Un navire Hollandais mouilla au cap de Bonne-espérance en 1718; il avoit à bord trois enfans guéris depuis peu de cette maladie. Dès qu'on eut pris terre, quelques personnes de l'équipage voulurent laver les linges qui avoient servi à ces enfans, et en furent attaqués aussi-tôt. La contagion fit les progrès les plus rapides. Les Hottentots, avertis du danger par une funeste expérience, élevèrent une muraille pour couper toute communication, y mirent des gardes, empêchèrent de pénétrer plus avant dans le pays, et arrêtèrent ainsi les progrès ultérieurs de ce fléau.

Ainsi l'on peut conclure que c'est une maladie contagieuse. Il est vrai qu'elle n'attaque que ceux qui ne l'ont pas encore eue, et qui ont dans leurs humeurs une disposition à en être pris. Mais il suit aussi de-là que le virus variolique n'est pas produit dans l'air, ni propagé (1) avec l'air; et que conséquemment il seroit possible de garantir une ville de cette contagion, si l'on prenoit, pour s'en pré-

(1) Dès qu'il suffit d'être dans l'athmosphère d'une personne qui a eu la maladie, ou qui a été près de ces malades, si le virus se communique sans contact immédiat, c'est donc par l'air ? L'Auteur devoit donc s'expliquer différemment.

server, les mêmes précautions que l'on prend contre la peste. On pourroit même en préserver un royaume entier, si l'on inoculoit en même temps tous ceux qui n'ont pas encore eu la maladie, ayant soin d'enterrer les habits, les linges de tous les convalescens, et de prévenir toutes les approches du mal, de quelque côté qu'il pût pénétrer, par le commerce, ou par les voyageurs.

A plus forte raison seroit-il possible d'arrêter les (1) progrès de la petite-vérole, lorsqu'elle s'est manifestée dans une ville ou dans une maison. Il ne faut pour cela qu'abandonner le soin des malades à ceux qui l'ont déjà eue, enterrer les habits et les linges qui ont servi aux convalescens, empêcher toute communication avec le voisinage. Pour lors la maladie n'a plus de suite, et ne reparoît que lorsqu'il vient quelqu'un d'un endroit où elle a régné.

La petite-vérole se propage ainsi. 1°. Si n'ayant pas encore eu la maladie, l'on s'expose au contact de l'athmosphère de celui qui l'a, le virus se communique ou par la déglutition de la salive, ou par les pores absorbans. J'ai eu plusieurs fois occasion de voir une éruption analogue à la petite-vérole sur le visage de ceux qui soignoient ces malades ou qui étoient restés quelque-temps, à différens intervalles, près de leur lit. Cette éruption n'étoit accompagnée d'aucune fièvre, et ne laissoit aucune cicatrice. On peut voir quelque chose de semblable dans les Mémoires de la Société de

(1) Cela est bon pour la théorie : d'autres ont eu les mêmes vues, qu'on ne peut cependant réaliser.

Londres, n°. 473 et 390. Kirckpatrick dit que dans une pareille circonstance il lui étoit survenu un bouton variolique (1) à la lèvre supérieure. Voyez son *Essai sur l'Inoculation*, édit. 2. p. 21.

2°. Si l'on manie, ou si l'on touche même seulement les habits ou les linges des malades. On ignore jusqu'à quel temps le virus peut se conserver dans les habits : ce qu'il y a de certain, c'est qu'après avoir été gardé dans une boîte bien fermée pendant tout un hiver, il s'est encore trouvé propre à l'inoculation le printemps suivant. Il est donc très-probable qu'on peut être pris de la maladie sans y penser, lorsqu'on touche du linge qui a été jetté sur celui dont se sont servi les malades.

3°. Si l'on est piqué avec une (2) lancette qui a servi il n'y a pas long-temps à l'un ou l'autre de ces malades. En 1741, on saigna M. V. G. Le bord de la plaie devint purulent, et la petite-vérole ne tarda pas à paroître. C'étoit une vraie inoculation.

4°. On applique une pièce d'argent sur quelques boutons varioliques ouverts, le pus s'y attache, et alors on serre cette pièce sur la jambe nue avec une bande, le virus s'insinue par les pores. Ou bien l'on pique la peau avec une aiguille, et l'on fait entrer le virus par cette plaie légère. De l'une ou l'autre manière, la maladie est comme implantée. C'est une vraie inoculation qui se pratique

(1) J'ai vu une femme qui en eut deux boutons bien marqués à la tête en pareilles circonstances. Sa fille gardant aussi un de ces malades, en a eu trois boutons, l'un au bras, les deux autres à la lèvre inférieure. Tous les jours les Médecins éprouvent ce même inconvénient. Voyez Van-Swieten.

(2) Van-Swieten rapporte un pareil exemple.

ainsi dans la Saxe, le Gothland, et dans le Duché de Wallis.

5°. Par une autre manière d'inoculer ordinaire à la Chine. On laisse imbiber un petit rouleau de coton (1) dans le pus d'un bouton bien mûr; ensuite on le porte dans les narines, et la maladie paroît bientôt.

6°. En pratiquant l'inoculation comme le font les Circassiens. Les Anglois ont bien perfectionné cette méthode. Voyez le Mémoire de M. de la Condamine, sur l'inoculation.

Les signes précurseurs de cette maladie ne sont pas aussi décisifs que quelques-uns l'ont pensé. Ainsi l'on ne peut prononcer avec une entière certitude que tel sujet est sur le point d'avoir la petite-vérole. Cependant voici ceux qui la présagent ordinairement.

1°. On doit prendre garde si la maladie s'est répandue dans l'endroit où est le malade.

2°. Si le malade ne l'a pas encore eue; s'il est entré dans un appartement où quelqu'un l'a eue; s'il s'est approché d'une personne qui a été près d'un de ces malades, ou qui en a touché les habits, les linges.

3°. Si l'on remarque les signes qui précèdent ordinairement les fièvres accompagnées d'éruption. Tels que certaine langueur, certain affoiblissement sans cause manifeste, un frissonnement (2)

(1) Pratique abusive, dont Van-Swieten a fait sentir le danger.

(2) Ce frissonnement n'a pas toujours lieu, non plus que les douleurs des lombes, dans les petites-véroles bénignes.

suivi de chaleur, de la douleur dans les lombes, un serrement de poitrine, des soupirs.

4°. Si le visage est bouffi, les yeux abattus, s'il coule quelques larmes, sur-tout de l'œil gauche, de manière que ces larmes ne soient pas aussi chaudes qu'elles le sont dans la rougeole; si le malade sent de la douleur au creux de l'estomac lorsqu'on y appuie du bout du doigt, sans violence; s'il a envie de dormir à des heures indues; s'il est agité pendant le sommeil, et vomit (1) souvent. Si, dis-je, l'on remarque ces différens signes, on peut présumer avec assez de confiance que le malade aura la petite-vérole.

La fièvre se soutient alors, mais non avec la même force, jusqu'au moment de l'éruption. A ce moment quelques malades, sur-tout les enfans, sont attaqués de (2) l'éclampsie; et si la dentition n'y contribue en rien, c'est ordinairement le signe d'une petite-vérole (3) de bon caractère. C'est-là le premier période de la maladie : il dure environ soixante-douze heures, et même quatre jours.

Vers le quatrième jour, la fièvre baisse, et l'éruption se manifeste par de petits points rouges. Ils paroissent d'abord au visage, à la lèvre supérieure, aux côtés du nez; de-là ils se répandent par tout le visage : ensuite ils se font appercevoir à la poitrine, aux lombes, aux jambes, aux pieds.

---

(1) Le vomissement n'a pas toujours lieu.

(2) Voyez le chapitre de l'Eclampsie.

(3) Quelques malades après ce symptôme sont restés muets, ou perclus de l'un ou de l'autre membre, pendant certain temps. Voyez Kirckpatrick, et Van-Swieten.

On en voit rarement au bas ventre, où la peau est fort coriace; sous la plante des pieds, sur tout aux sujets qui marchent pieds nuds; le cuir y est extrêmement dur. L'éruption augmente peu à peu; les boutons s'élèvent et deviennent plus larges, blancs à la pointe et rouges à la base. La peau qui est dans les intervalles des boutons est également (1) rouge. Le corps est par-tout comme tuméfié; l'œil, sur tout les paupières, s'enflent au point de ne pouvoir presque plus s'ouvrir. Plus l'éruption est abondante et élevée sur la surface de la peau, plus la fièvre et le vomissement diminuent promptement; et l'un et l'autre cessent dès que l'éruption a paru totalement. C'est-là le second période: il dure trois ou quatre jours.

Le troisième période se prend du moment où les boutons ont paru sur le visage, à celui où ils commencent à se dessécher. C'est pendant cet espace de temps, c'es-à-dire, vers le huitième ou neuvième jour que les boutons mûrissent et prennent une teinte jaunâtre. Ils se remplissent alors de pus, s'élèvent et acquièrent plus de dimension. Le fond en est absolument rouge et douloureux. L'enflure du visage devient si considérable, que le malade, comme nous l'avons dit, peut à peine ouvrir les yeux. On diroit qu'il est aveugle. Il commence à les rouvrir lorsque l'enflure a diminué; et il voit comme auparavant. Elle passe du visage aux mains, aux doigts, aux pieds. Pendant cet espace il survient de la fièvre : c'est la fièvre suppuratoire.

(1) Ce qui est un bon signe à ce moment-là.

Le quatrième période se prend au onzième jour. Alors les boutons commencent à se dessécher. La fin de ce période est le moment où les boutons tombent. L'éruption se dessèche dans le même ordre (1) qu'elle a paru. Pendant ce temps-là il arrive quelquefois qu'une partie de pus est résorbée par les pores inhalans, et reportée dans le torrent de la circulation. Pour lors il survient une fièvre que les Médecins appellent la seconde fièvre de la petite-vérole : mais c'en est réellement une troisième. Comme elle a quelquefois lieu lorsque la précédente ne fait à peine que cesser, on l'a confondue avec l'autre, et cela mal-à-propos. On voit des petites véroles où la fièvre ne se fait presque pas appercevoir. La vraie petite-vérole ne se termine jamais dans l'espace de huit jours.

Tel est le cours ordinaire (2) de cette maladie, lorsqu'elle est de bon caractère. Si, au contraire, elle

(1) Cela n'est pas généralement vrai.

(2) Les autres espèces de petites-véroles illégitimes, telles que celles que Van-Swieten appelle *steen-pocken*, *varioli lapidei*, *water-pocken*, *varioli aquei*, *wind-pocken*, *varioli flatuosi*, paroissent en vingt-quatre heures, ou le second jour, rarement le troisième, et se passent en cinq ou six jours au plus tard. Souvent les boutons *venteux* ou *séreux* disparoissent en peu de temps. Il ne faut pas les confondre avec la petite-vérole légitime. J'ai vu une femme prise de deux espèce illégitimes différentes et en même-temps ; une partie des boutons étoient durs comme pierre ; les autres ne formoient que des vésicules séreuses. Les assistans prenoient la maladie pour une vraie petite-vérole ; je leur montrai leur erreur. Voilà pourquoi tant de gens ont assuré mal-à-propos qu'on avoit la vraie maladie deux fois. Mais un Médecin ne doit rien avancer que ce dont il a été lui-même témoin : encore je le suppose en état de voir, et non de regarder seulement. Ce n'est pas le grand nombre.

elle est maligne, l'éruption se fait entre les soixante-douze heures; non peu-à-peu, mais subitement et en grande quantité; de manière que l'intérieur du nez est souvent bouché par les boutons; il en survient dans la gorge, et la déglutition devient très-difficile. L'éruption ne se fait pas dans l'ordre mentionné ci-devant, mais en tout autre endroit en même-temps qu'au visage. Les boutons sont très-petits sur la face, compliqués les uns avec les autres, et comme agglutinés ou par-tout ou en différens endroits. Ils ne jaunissent ni ne mûrissent pas, et conséquemment ne se remplissent pas de pus. Loin de s'élever en pointe, ils font des espèces de cavités. Si on en ouvre quelqu'un vers le douzième jour, il en coule encore une sérosité très-claire; ils prennent une couleur insolite, sont verdâtres, violets ou noirs. Le huitième ou le neuvième jour la peau est comme un parchemin.

La petite-vérole est encore de mauvais caractère, lorsqu'elle est accompagnée de violente hémorragie, ou de fièvre pétéchiale, ou de point-de-côté. La fièvre, qui devoit cesser après l'éruption, continue toujours. La seconde fièvre, c'est-à-dire, la suppuratoire, ne vient pas peu-à-peu, mais subitement et avec violence. Les malades commencent à baver dès le second période. La salive devient de plus en plus visqueuse et gluante, s'épaissit enfin au point de faire craindre une suffocation. M. Schroeder a fait voir de la manière la plus satifaisante, les distinctions qu'il y avoit à faire dans les différentes espèces de cette maladie. *Disput. circà variolarum distributionem*, *impri-*

mis ratione febris cum iis conjunctarum, quædam analecta. Voyez aussi ce qu'en a dit le Docteur Grant dans son Traité des Fievres.

Il est difficile, au commencement d'une épidémie varioleuse, de prédire si la maladie sera de bon ou de mauvais caractère. Elle est ordinairement moins mauvaise au commencement ou à la fin de l'épidémie. Mais il y a des exceptions. Celle qui parut à Stockholm pendant l'automne de 1751, et dura jusqu'à l'été suivant, fut d'abord très-bénigne (1), et sur la fin, du plus mauvais caractère. S'il regne une autre maladie (2) pendant l'épidémie varioleuse; cette dernière est alors fort critique, à cause de la complication presque inévitable. Lorsque la petite-vérole a régné quelque temps, elle est assez bénigne sur la fin. Plus elle avoit régné dans l'île de Minorque en 1746, moins il y avoit de danger; de sorte qu'il est mort moins de monde au *Nord* de cette île, où elle se porta vers la fin. Le contraire arriva au *Sud*, où elle avoit commencé. Si elle a été long-temps sans reparoître dans un endroit, elle ne s'y manifeste ensuite qu'avec beaucoup de malignité, comme on

(1) M. Faxe a observé à Wæstervick, dans le Smoland, le contraire de ce phénomène. La maladie y fut très-mortelle au commencement, et très-bénigne à la fin de l'épidémie. Voyez l'ouvrage Suédois *Forsettning of provincial-medic. Berættelser*; c'est-à-dire, Continuation des rapports des Médecins de Province, p. 278.

(2) Hippocrate avoit déjà observé que la maladie qui prédomine, donne son caractère aux autres maladies de la saison. Voyez comment j'ai exposé sa doctrine dans mon discours préliminaire, Traité de l'Expérience de Zimmermann.

le vit dans cette même île en 1742, où elle n'avoit pas paru depuis 1725 : aussi y fut-elle extrêmement mortelle.

On a remarqué que de tous ceux qui en étoient attaqués dans une même maison, c'étoient les derniers qui couroient les plus grands risques. J'ai aussi observé que ceux qui étoient malades auparavant, avoient été les plus exposés pendant la petite-vérole. Mais il y a des exceptions. Six enfans furent pris de la maladie dans la même maison. Le premier qui l'eut paroissoit le mieux portant, et très-sain. Il eut cependant une petite-vérole confluente, très-maligne : les autres à qui il communiqua la maladie, n'en eurent qu'une très-bénigne.

Pour savoir si tel sujet aura une petite-vérole bénigne ou maligne, il faut faire attention aux circonstances que nous venons de rapporter, et aux suivantes.

En général la maladie sera bénigne dans un sujet médiocrement gras, qui a le sang doux, la peau molle et blanche, les couleurs du visage vives, le regard gai et gracieux, l'œil clair sans être trop animé. Le contraire arrivera dans un sujet maigre, qui a la peau rude, épaisse, dure, brune, des cheveux noirs, un regard sombre, l'œil abbattu, la voix rude (1).

Si l'on est pris de la maladie après avoir été

(1) M. Lorry, ce sage et docte Médecin, croit que la petite-vérole est aussi plus pernicieuse aux roux, *iis eas esse pessimas, nemine contradicente, observaverim.* De morb. cut. pag. 14 et 71. *initio.* Et 537, il assure qu'ils sont plus exposés dans toutes les maladies éruptives.

bien préparé, bien purgé, elle ne peut être que bénigne (1) par elle-même; et *vice versâ*.

On ne doit attendre qu'une petite-vérole bénigne au commencement d'une épidémie de ce caractère : mais si elle a duré six ou sept semaines, il y a plus à craindre de malignité. Il y a en général moins de risque vers la fin d'une épidémie qui étoit dangereuse au commencement.

Les sujets accoutumés à manger beaucoup de viande; ceux qui prennent des alimens trop ou trop peu nourrissans, ou en général fort chétifs; ceux qui ont fait quelques excès dans le boire et dans le manger, ou qui veillent trop long-temps, ou sont épuisés par une maladie antérieure, ne peuvent s'attendre qu'à une petite-vérole de mauvais caractère.

Une femme grosse a tout à craindte de cette maladie, tant pour elle que pour son fruit. Le danger n'est pas moins grand pour les femmes en couche (2).

La galle, même la plus étendue, est une cause de petite-vérole plus considérable, loin de donner lieu d'attendre une éruption moins grande. L'éruption est aussi plus forte après une fièvre pourprée qu'on auroit essuyée depuis peu de temps.

(1) Pourquoi donc des sujets bien préparés, dans une saison favorable, et inoculés avec le pus d'une petite-vérole bénigne, ont-ils été à deux doigts de la mort, et d'autres en sont-ils restés perclus ou borgnes.

(2) L'histoire que Kirckpatrick rapporte (analyse, pag. 316), feroit croire que le moment le plus avantageux de l'éruption est pour une femme celui de l'apparition de ses règles. Mais ont peut dire que ce sont les circonstances qui décident de l'avantage.

Lorsqu'un enfant est pris de la petite-vérole pendant une fièvre intermittente, celle-ci (1) disparoît, au moins à parler généralement.

J'ai dit que ceux qui avoient la peau d'une texture plus lâche, étoient moins exposés aux mauvaises suites de cette maladie. C'est par une raison contraire que les Anglois y courent toujours de très-grands risques. Les bains fréquens d'eau froide dont ils usent, leur condensent extrêmement la peau. Les Nègres y sont encore plus en danger, par rapport aux baumes, aux résines et autres matières visqueuses dont ils s'oignent le corps.

La petite-vérole est moins mauvaise chez les jeunes sujets. Moins ils sont âgés, plus elle est bénigne. Cependant on a des exemples d'enfans à la mammelle morts de petite-vérole maligne. Dans ces cas-ci, ce pouvoit être par la faute de la nourrice, et par manque de soins. Si la nourrice mangeoit beaucoup de viande, s'est mise dans une grande colère, est devenue amoureuse, avoit ses règles, avoit mis l'enfant dans un endroit mal-sain; si elle ne le nétoyoit que rarement, ou l'essuyoit avec un linge qui n'étoit pas assez sec, ou qu'elle ne l'eût pas emmaillotté dans des langes chauds; si elle l'avoit posé à terre et l'avoit laissé-là trop de temps, est-il étonnant qu'un enfant ait été la victime de ces négligences? Les douleurs de la

(1) Cette fièvre reparoît souvent lorsque la petite-vérole est terminée. Le Professeur Bergier en a aussi produit deux exemples dans les Mémoires de Suède. M. le Professeur Ludwig en présente aussi un (*Adversaria de contagio varioloso, pag.* 14). Voyez les Médecins de Breslaw, Huxham, Schulzenheim, de Haën, Dimsdale, etc.

dentition peuvent aussi contribuer à faire prendre à la maladie un mauvais caractère, par rapport au trouble où est alors toute l'économie animale. Un enfant périt encore dans cette circoustance, faute de pouvoir téter, parce qu'il lui sera survenu quelque bouton aux lèvres.

L'âge où cette maladie a moins de danger, est depuis quatre jusqu'à quatorze ans; ensuite depuis seize jusqu'à vingt-cinq : celui-ci est plus critique.

J'ai souvent observé que les enfans gras ou maigres se tirent également bien de cette maladie.

Selon le dire ordinaire, un enfant doit en mourir, lorsque le pus des boutons a une saveur saline : autrement, non.

La petite-vérole devient maligne lorsque les pieds, les mains font remarquer au tact certain tremblement pendant le premier période.

Les sujets qui ont bien vécu, ou qui ont essuyé quelque hémorragie, soit par une blessure, soit autrement, peuvent s'attendre à une maladie de bon caractère, si la petite-vérole les prend peu après (1) les pertes de sang.

C'est au contraire un mauvais signe lorsque le malade a (2) le dévoiement au moment où l'érup-

(1) L'Auteur cite en note deux cas rapportés par Fuller, mais qui ne prouvent rien en faveur de sa théorie. Ce que rapporte Haller, *Opusc. min.* t. 3. p. 352, mérite d'être lu. Comparez Kirckpatrick, p. 78.

(2) L'habile Observateur Dimsdale et d'autres prétendent au contraire que cela est très-avantageux, en ce qu'une partie du foyer de la maladie est entraînée par ces évacuations. Rien de plus sage que ce que dit Van-Swieten à ce sujet. Les avis sont partagés.

tion est près de paroître, et quelques jours encore pendant qu'elle a lieu.

Si les boutons démangent immédiatement après l'éruption, les choses ne vont pas aussi bien qu'on le désireroit; au moins la maladie est-elle plus lente.

Si les douleurs des lombes, le vomissement ne sont pas considérables, que l'haleine ne sente pas mauvais, et que le nez ne soit pas bouché, on peut alors avoir beaucoup d'espérance; et *vice versâ*.

C'est un signe dangereux qu'une hémorragie, soit de la poitrine, soit par les selles; et si elle avoit lieu avec les urines, il ne reviendroit pas un des sujets sur mille à qui cela (1) arriveroit.

S'il se complique une éruption pétéchiale à celle de la petite-vérole, il périt trois sujets sur quatre.

De ceux qui ont une petite vérole confluente, il périt ordinairement un sujet sur quatre ou cinq. (Cela est faux, au moins en France).

Il y a lieu de s'inquiéter sur l'issue de la maladie, lorsque les boutons varioliques du visage sont petits, plats, ont une espèce de cavité où l'on voit un point noir sur un fond d'un rouge obscur ou pâle; lorsque les boutons ne deviennent pas douloureux au troisième période, qu'ils ne sont ni ronds, ni fermes, mais mollasses et comme striés et vuides.

Il n'est pas non plus trop bon que le malade lâche souvent son urine, et en petite quantité. Si les urines sont pâles, on doit craindre le délire

(1) Cette éruption sanguine n'a lieu que dans le cas d'une acrimonie extrêmement maligne qui dissout la masse du sang Voy. Van-Swieten.

ou les convulsions, si l'on n'a pas appliqué un emplâtre vésicatoire peu de temps auparavant.

Le dévoiement n'est pas avantageux dans les trois premiers périodes, et peut être très-utile au quatrième. Lorsque les selles paroissent comme purulentes, mêlées de sang, ou noires, que le ventre est météorisé, s'enfle même avec de la douleur, on a lieu de craindre la gangrène aux intestins.

Si la fièvre suppuratoire au lieu de paroître peu-à-peu, vient tout-à-coup, avec un pouls dur, de la douleur de tête, de la rougeur aux yeux, des insomnies et beaucoup de jactation, c'est un grand mal. Si l'on observe que les artères du cou et des tempes battent avec dureté et fréquence, on doit attendre un grand transport; et si les artères sus-dites battent de cette manière, tandis que le pouls est foible au carpe, la mort n'est pas loin, au moins ordinairement.

C'est un très-mauvais signe que les paupières et les lèvres se tuméfient, sans que le visage paroisse bouffi.

Le malade ne tarde pas à mourir lorsque l'enflure du visage disparoît subitement, sans se manifester aux mains; si la salivation (1) cesse; si la peau devient pâle entre les bases des (2) boutons; s'il survient une oppression de poitrine, et que le ton

(1) Voyez Van-Swieten sur les avantages ou les dangers de la salivation. Baglivi, qui parle par-tout en jeune présomptueux, dit qu'il n'a jamais vu périr ceux qui ont bien salivé; mais Baglivi n'a pas tout vu; l'âge lui auroit fait rétracter bien des choses.

(2) Avant leur entière maturité.

de voix change, ou que le malade devienne comme enroué et perde la mémoire.

Si la boisson revient au malade par les narines, c'est une marque qu'il y a beaucoup de boutons dans la gorge. Voilà pourquoi les enfans se prêtent si difficilement à boire dans cette maladie. Le signe est d'autant plus dangereux, qu'ils ne peuvent rien prendre, et que dans la petite-vérole il faut ou beaucoup boire, ou mourir.

Si le malade sent un grand froid au troisieme période, la salivation s'arrête aisément.

Plusieurs sujets se tirent d'une mauvaise petite-vérole par de grosses tumeurs. Il ne faut alors qu'appercevoir ces éruptions à temps convenable, et les ouvrir (1).

Je vais reprendre par ordre, et mettre en parallèle les bons et les mauvais signes de cette maladie.

(1) Même sans tarder, vu l'acrimonie extrême que contracte ce pus par la moindre résidence. L'Auteur devoit au moins ajouter quelques autres avis sur le traitement de ces dépôts. Dès qu'on leur a procuré un écoulement, on déterge bien la plaie avec une forte décoction de quinquina, deux fois par jour, avant d'y remettre l'emplâtre ou la charpie. Sur-tout que les substances qu'on emploie pour les pansemens ne soient pas trop onctueuses; car le pus formeroit promptement un clapier, ou attaqueroit les os malgré tous les soins. Le traitement de ces sortes de dépôts n'est pas l'ouvrage d'un Chirurgien peu instruit. Les exemples que rapporte Van-Swieten prouvent combien il faut de prudence et d'adresse pour réussir. Il est étonnant que l'Auteur s'énonce avec autant d'indifférence sur un article aussi essentiel. J'ai vu l'acide vitriolique dulcifié, pris intérieurement par intervalle, et soutenu d'une décoction de quinquina, aussi pris en boisson, terminer promptement un de ces dépôts.

SIGNES PRIS DES CIRCONSTANCES ANTÉCÉDENTES.

SIGNES qui présagent une petite-vérole bénigne.

1. Être pris de la maladie au commencement ou à la fin de l'épidémie varioleuse.

2. Une épidémie de bon caractère.

3. S'il y a peu de temps que la maladie s'est manifestée dans l'endroit avant l'épidémie actuelle.

4. Si elle se manifeste au printemps ou dans l'automne.

5. Si le corps a été bien disposé, et que l'estomac et les intestins soient nets.

6. Si le sujet est sain et bien portant d'ailleurs, qu'il ait l'esprit tranquille, et que le corps ne soit surchargé en aucune manière.

7. S'il ne règne aucune autre maladie de mauvais caractère.

SIGNES PRIS DES CIRCONSTANCES ANTÉCÉDENTES.

SIGNES qui présagent une petite-vérole de mauvais caractère.

1. Être pris de la maladie lorsque la contagion a déjà fait de grands progrès.

2. Une épidémie de mauvais caractère.

3. S'il y a long-temps que la maladie n'a paru dans l'endroit.

4. Si elle a lieu lors des grandes chaleurs de l'été, ou des grands froids de l'hiver.

5. Si l'on a négligé de se purger comme il faut lors de l'épidémie, avant d'en être attaqué.

6. Si le corps est plein de mauvaises humeurs, ou que le sujet ait actuellement une fièvre miliaire, le pourpre, des tumeurs, des vers, ou s'il est affoibli par des maladies antérieures, par le chagrin, les veilles, des blessures à la tête, etc. ou que le sujet se soit enflammé les humeurs avec des boissons spiritueuses, ou surchargé ordinairement de manger.

7. S'il règne une autre épidémie, comme une fièvre pétéchiale, le pourpre, des points de côté, etc.

Signes qui présagent une petite-vérole bénigne.

8. Si le sujet est médiocrement gras, a la peau mollette, blanche, des couleurs vives, un regard gracieux, un œil clair sans être trop animé.

9. Si l'enfant n'est plus dans un âge trop tendre, mais déjà âgé de quatre ans.

10. Si l'enfant vient d'une famille où la maladie est ordinairement bénigne.

11. Si c'est une fille, et

12. Si pendant trois jours elle n'a éprouvé aucun dérangement.

13. Si le sujet est entre quatre et quatorze ans.

14. S'il n'est pas trop sanguin, ou s'il n'a pas perdu le trop de sang qu'il avoit par les saignemens de nez, ou autrement.

15. Si le sujet n'est pas accoutumé à manger beaucoup de viande.

Signes qui présagent une petite-vérole maligne.

8. Si le sujet est maigre, a la peau épaisse, dure, rude, brune, un air sombre, des yeux éteints ou abattus; si l'albuginée est rouge, les cheveux noirs, et que la voix soit dure, rauque.

9. Si l'enfant n'a pas encore près de quatre ans.

10. Si l'enfant vient d'une famille où la maladie s'est montrée de mauvais caractère dans le plus grand nombre des individus.

11. Si c'est une femme grosse ou en couches.

12. Si lors de ses mois elle est fort dérangée.

13. Si le sujet est déjà âgé de quatorze, quinze, seize ans.

14. S'il a trop de sang ou un sang trop riche ou trop appauvri.

15. Si le sujet est indiscret sur l'usage des viandes, sur-tout du *gibier*.

Quoique l'auteur ne pût guère mieux déterminer ces signes, il est cependant vrai que c'est toujours des circonstances qu'il faut en déduire la vraie valeur. Tous les jours on voit des sujets périr presque subitement après deux ou trois jours de maladie, et cependant avec tous les meilleurs signes. L'économie animale est un système si impénétrable, si mystérieux à l'œil de l'homme le plus éclairé, qu'il ne faut jamais se flatter dans une maladie de ce genre. L'essentiel est de donner de l'espoir au malade, et de ne s'ouvrir qu'à sa famille ou à ses amis. La petite-vérole est également dangereuse ou bénigne dans toutes les saisons : c'est particuliérement l'idiosyncrasie du sujet qui décide de son sort : *positis ponendis*. On en voit n'essuyer qu'une petite-vérole très-bénigne pendant d'autres maladies épidémiques des plus meurtrières : d'autres, au contraire, sont pris d'une petite-vérole très-maligne, pendant que leurs voisins, ou ceux qui la leur ont communiquée, en ont eu à peine trente boutons du meilleur caractère, et l'inoculation est aussi suivie des mêmes phénomènes. Je connois un jeune homme borgne, un autre privé de l'usage d'un bras à la suite d'une inoculation pratiquée avec le pus le plus bénin. Quant aux épidémies qui sont accompagnées de fièvres exanthémateuses, il est sûr qu'ordinairement la petite-vérole y est presque par-tout très-mauvaise, encore y a-t-il eu souvent des exceptions. On voit des filles plus mal que des femmes, et *vice versâ*. Les familles où la maladie est ordinairement

bénigne, voient assez souvent périr l'un ou l'autre sujet d'une petite-vérole maligne, sous les yeux des plus habiles médecins. Confluente ou discrète, l'une est tantôt plus dangereuse que l'autre, tantôt *vice versâ* : car une petite-vérole discrète est quelquefois mortelle, tandis qu'on se sauve tous les jours d'une confluente. J'ai vu deux femmes grosses se sauver, avec tous les succès, de la petite-vérole : d'autres en ont vu assez souvent. Cependant il est vrai que le danger est extrême pour elles. Un sang trop riche tend promptement à la dissolution : aussi, pour peu qu'il y ait de mauvais caractère dans la maladie, ces sujets là ont des hémorragies mortelles, ou le millet, le pourpre sont bientôt compliqués avec la petite-vérole. Si le sang est trop dense, trop lié, ce qui a lieu dans les sujets robustes, la fièvre inflammatoire est considérable, et souvent la maladie se termine par des dépôts mortels ou très-fâcheux. Un sang appauvri ou trop séreux, n'est pas moins cause de grands périls. Les hémorragies considérables, antécédemment à la maladie, peuvent donc avoir alors des suites funestes. Le gibier sans exception, sur-tout la perdrix, et ces oiseaux qu'une voracité infâme fait manger aux grands avec leurs ordures, causeront toujours une maladie très-critique. Un sang alimenté de pareilles substances, contracte promptement une putridité alkaline; aussi la moindre fièvre est-elle presque meurtrière à ces gens-là.

SIGNES PRIS DES CIRCONSTANCES ACTUELLES.

Bons Signes.

1. Si dès l'invasion de la maladie le sujet a usé de moyens curatifs convenables, s'il a été bien soigné, et a bien bu.

2. Si l'appartement est bien espacé, libre de tout courant d'air, et modérément chaud.

3. Si au premier période de la maladie, la chaleur, les douleurs de tête et la soif sont supportables.

4. Si dans ce même période le malade ne vomit que peu ou point, ne sent aucune douleur dans le bas-ventre, et n'a pas le dévoiement, lorsque l'éruption commence à paroître.

5. Si le malade n'a presque point de trouble d'esprit, dort un peu, et n'est pas trop agité.

6. Être pris de légères convulsions ou d'éclampsie, peu de temps avant l'éruption.

7. Saigner modérément du nez.

SIGNES

SIGNES PRIS DES CIRCONSTANCES ACTUELLES.

Mauvais Signes.

1. Si le sujet a négligé les soins et les médicamens nécessaires dès le moment de l'invasion, et a peu bu : car dans cette maladie, il faut, ou boire à chaque instant, ou mourir.
2. Si la chambre est petite, exposée à quelque courant d'air, est ou trop chaude, ou trop froide.
3. Si le malade éprouve au premier période de grandes chaleurs, beaucoup de soif, des sueurs considérables, de vives douleurs à la tête et aux lombes, un tremblement aux pieds, aux mains, lorsqu'on les lui touche.
4. Un violent vomissement, des douleurs dans le bas-ventre; le dévoiement au moment de l'éruption.
5. Un grand trouble d'esprit et permanent, ou trop de sommeil ou d'insomnie; beaucoup de jactation, de sorte que le malade soit obligé de se tourner souvent, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.
6. Avoir l'haleine mauvaise.
7. Perdre trop de sang par le nez, par l'expectoration, les selles, et sur-tout si le sang sort avec les urines.

Bons signes.

8. Si les boutons paroissent d'abord au visage après soixante-douze heures, et peu à peu ensuite à la poitrine, aux bras, aux mains, aux jambes, aux pieds, et qu'ils soient bien *discrets* ou séparés les uns des autres, et non en trop grand nombre, sur-tout au visage.

9. Si le nez et la gorge restent libres intérieurement, et qu'il n'y ait que peu de boutons à l'extérieur du nez.

10. Si la fièvre disparoît lorsque les boutons ont fait éruption.

11. Si les boutons s'élèvent en pointe, ronds et larges à la base, ont la couleur requise; savoir: une pointe blanche et le fond rouge, et que la peau, dans les intervalles, soit également rouge.

12. Si l'on n'observe que peu ou point de fièvre dans le troisième période; que le malade dorme bien et respire sans difficulté.

13. Si les boutons deviennent jaunes, et mûrissent dans ce même période, bien pleins, un peu fermes, douloureux, de sorte que tout le corps soit assez sensible.

Mauvais signes.

8. Si les boutons paroissent entre les soixante-douze heures, subitement, en grand nombre, sur-tout au visage, de sorte qu'ils se compliquent, forment une *petite-vérole confluente*, et demangent immédiatement après l'éruption.

9. Si les boutons sont très-nombreux, au nez, à la gorge, tant intérieurement qu'extérieurement, de sorte que le malade soit obligé de respirer bouche béante, et n'avale qu'avec difficulté.

10. Si la fièvre se soutient après l'éruption.

11. Si les boutons sont petits, étendus en longueur, ou angulaires, ou entassés les uns sur les autres, ou ne s'élèvent pas en pointe; s'il paroît au milieu une espèce de cavité ou de point noirâtre; si le fond en est d'un rouge terne et livide, et que la peau soit pâle dans les intervalles, ou violette, ou noire.

12. Si la fièvre suppuratoire paroît brusquement accompagnée de douleurs de tête, d'abattement; que les yeux soient rouges, et que le malade s'agite, se jette çà et là, ait du délire, et un serrement de poitrine.

13. Si dans ce même période les boutons ne jaunissent et ne mûrissent pas promptement, et s'ils sont comme striés, molasses et indolens.

Bons signes.

14. Il ne doit alors paroître aucune salivation ou bave : si cela arrive, elle doit être délayée, légère et permanente.

15. Si l'enflure du visage est presque imperceptible ou égale par toute la face, de sorte que le malade ne puisse pas ouvrir les paupières.

16. Si l'enflure du visage cesse le onzième jour, et se manifeste aussi-tôt aux bras, aux mains, aux doigts, et paroît enfin aux jambes et aux pieds.

17. Si la température est douce dans le troisième et le quatrième espace.

18. Si les boutons se dessèchent dans le même ordre qu'ils ont paru.

19. Si dans le quatrième période le malade fait quelques selles, ou s'il a le ventre libre dans la petite vérole confluente à ce période, et qu'il se sente soulagé à chaque selle.

Mauvais signes.

14. Si la salivation a lieu depuis l'éruption jusqu'à la fin de ce période, que la bave soit visqueuse, rejettée avec peine, et s'arrête tout-à-coup.

15. Si les boutons sont très-nombreux, et qu'il n'y ait en même-temps aucune enflure au visage, ou qu'elle ne se fasse appercevoir qu'aux lèvres ou aux paupières.

16. S'il paroît beaucoup d'enflure, et qu'elle disparoisse subitement sans se manifester aux extrémités dans le même ordre qu'au N^o^. parallèle.

17. S'il se fait sentir un froid vif dans le troisième et quatrième espace, et qu'il supprime la salivation.

18. Si les boutons ne se dessèchent pas, ou le font trop lentement, ou se recouvrent deux ou trois fois d'une croûte, apres que la première est tombée.

19. Si le malade ne fait aucune selle au quatrieme période, ou qu'il ait le ventre trop libre, avec de la douleur, et sans soulagement. Si les matieres sont comme purulentes ou mêlées de sang; si l'estomac est gouflé et prominent, et que le malade y éprouve une sensation douloureuse, ce qui est le signe de gangrene aux intestins. Si le malade rend peu d'urines à la fois et rarement, et qu'en outre elles soient pâles, il suit un délire, des convulsions, à moins qu'on ait appliqué peu

Bons signes.

20. S'il ne survient aucunes tumeurs.

21. Si la déglutition n'est pas difficultueuse au quatrième période.

22. Si la langue est nette.

23. Si le malade ne sent aucune douleur interne.

24. Si la nature se prête à la vertu des médicamens.

Mauvais signes.

auparavant un vésicatoire. Si le pouls est fréquent aux tempes et au cou, on peut s'attendre à un délire. Si le pouls est en même temps foible aux carpes, la mort n'est pas loin.

20. Si dans le quatrieme période il survient des tumeurs qu'on ne laisse pas mûrir (1), et qu'on n'a pas soin d'ouvrir.

21. On remarque aussi pour lors une déglutition difficile, un enrouement particulier, et comme une voix venant d'un grand creux.

22. La langue est noire, il se lève des aphtes; le malade désire de sucer un linge trempé dans du vin, ou une eau quelconque odoriférante.

23. Le sujet sent de la douleur dans l'intérieur du corps.

24. Si la nature est rebelle aux moyens curatifs les plus sages, qui restent alors sans vertu; si le malade rend ses urines et ses selles sans le savoir, ou involontairement; s'il lui survient un hoquet; si la sueur, qui ne paroît que par goutte, est visqueuse et froide, et que le malade soit pris de convulsion, alors sa mort est certaine.

(1) Gardez-vous de trop laisser mûrir ces tumeurs: il s'ensuivroit un prompt ravage! j'en ai vu deux tristes exemples.

Traitement de la maladie.

Dès qu'un sujet est pris de la petite-vérole, il doit avoir du secours. Ce que l'on fait les trois premiers jours, est toujours l'essentiel du traitement, soit pour le bien, soit pour le mal. Si ces moyens curatifs sont négligés, aucun médecin ne peut rien promettre de bon dans une petite-vérole de mauvais caractere. Aucune maladie ne demande plus de soin que celle-ci. Un vent coulis, une serviette ou une assiette froide que le malade touchera, peut causer la rentrée de l'éruption. Une boisson froide, de la bière aigre, ou tout autre breuvage aigri peut arrêter la salivation. Si l'on n'empêche pas soigneusement le malade de se gratter, il en sera probablement défiguré toute sa vie. Si pendant la dessiccation l'on n'observe pas sans cesse les yeux du malade, il est dans le cas de devenir aveugle.

La petite-vérole se guériroit aisément, si nous avions un (1) antidote sûr contre le virus variolique, pour l'arrêter dès son invasion; mais ce spécifique n'existe pas encore, ou du moins ne nous est pas connu. Ainsi, jusqu'à ce que l'inoculation ait été admise par-tout, nous devons tâcher de secourir les malades, en suivant soigneusement les différens périodes de la maladie.

Mais avant de passer à la cure même, il me faut parler de différentes circonstances qui influent extrêmement sur les succès du traitement.

(1) Différens médecins ont cherché ce spécifique, et ont même cru l'avoir trouvé; mais leurs tentatives infructueuses n'ont laissé de ressources que dans un traitement méthodique et bien réfléchi. Voyez Van-Swieten.

Il est avantageux que la chambre du malade soit spacieuse, claire, libre de tout courant d'air, et qu'il ne s'y fasse sentir ni trop de chaleur, ni trop de froid. Si la fièvre est considérable, la chambre a besoin d'être un peu fraîche. Si la fièvre se fait sentir moins qu'il est nécessaire, l'appartement doit être plus chaud. La chaleur est au degré convenable, lorsqu'en agitant vîte un éventail, on sent à peine une légère fraîcheur aux doigts. C'est à-peu-près la température qui seroit marquée entre le cinquante-cinquième et cinquante-septième degré du thermomètre de Farenheit. Il faut aussi prendre garde qu'il ne se fasse sentir aucun vent-coulis, et admettre un nouvel air dans la chambre, sans qu'il y entre par un courant rapide. On fera dans la chambre une jonchée de rameaux (1) de pin, que l'on arrose avec de la petite-bière ou du vinaigre, et avec du vin de Rhin, si le malade est très-foible. Il ne doit pas fumer dans cet appartement ; les yeux du malade, déjà trop sensibles, en souffriroient beaucoup. On obvie à cet inconvénient en faisant évaporer du vinaigre sur un réchaud. S'il est possible, il n'y aura tout au plus que deux de ces malades dans le même appartement. On sait quelle odeur forte il s'exhale du corps d'un seul de ces malades

(1) Il s'agit ici du *pinus-abies* ou *sapin*. L. dont l'auteur fait plusieurs fois mention dans cet ouvrage. Ses rameaux jettent une odeur très-agréable. Il ne faut pas le confondre avec le pin, *pinus sylvestris*. On fait même ordinairement cette jonchée en Suède dans les appartemens de gens qui se portent bien. D'autres le font avec des branches de genièvre ; mais l'odeur en est beaucoup moins flatteuse.

avec une éponge trempée dans du lait un peu chaud. Tous ceux qui n'ont pas besoin d'être auprès du malade, ne doivent pas entrer dans son appartement. Moins on lui parle, mieux on fait.

Quant à la diète, il faut avoir grand soin que le malade ne mange que peu à la fois ; les alimens seront de facile digestion. Il n'en prendra pas aux heures où la fievre est très-forte. Si l'on croit que la petite-vérole sera de bon caractère et peu considérable, le malade n'a besoin que de peu d'alimens : il faut, au contraire, une diète plus substantielle (1) à celui qui est pris d'une petite-vérole, dont on craint une trop longue durée et un mauvais caractere. Les décoctions de différens gruaux, de cerise, sont utiles. Ceux qui ont un sang appauvri et peu de fièvre, peuvent prendre un peu de bouillon de veau ou de poulet, où l'on aura jetté du gruau. On passe ce bouillon au tamis. La panade faite de croûte de pain bien cuit, et de suffisante quantité d'eau, peut aussi se prendre avec succès. On a soin de jetter dans cette panade, lorsqu'elle est faite, deux ou trois cuillerées de vin, et un gros environ de sucre, battu dans un jaune d'œuf. Si les boutons ne poussent pas, on jettera un peu de vin dans les bouillons, ou l'on donnera une tranche de pain rôti, trempé

(1) C'est plutôt des symptômes qui marquent le caractère de la fièvre, qu'on doit tirer les indications nécessaires pour la diète. Il est très-sûr qu'un malade peut se soutenir long-temps sans manger. Si donc le caractère et la marche de la fièvre semblent s'opposer à des alimens solides, le médecin doit les interdire, quand la maladie devroit durer long-temps. Mais il faut prendre garde de prendre le change, parce que ces malades ont besoin de quelques forces.

dans l'eau teinte d'une goutte de vin, où l'on jette une idée de sucre. Si le ventre est trop libre, on saupoudre cette rôtie avec de l'écorce d'orange, de la muscade, de la canelle, et cela très-légèrement. Lorsque la fièvre est trop forte, on jette dans le bouillon une goutte de vinaigre ou de jus de citron, ou d'épine-vinette, si le ventre est trop libre. En général la fièvre est considérable dans notre contrée. Voilà pourquoi l'on ne permet chez nous aux malades ni bouillon de viande, ni œuf, ni vin.

Il est essentiel de bien boire dans cette maladie; sur-tout pendant le premier période. Il faut peu prendre à la fois; mais souvent. Celui qui garde le malade ne doit pas attendre qu'il demande à boire; autrement il est pris de délire, et ne se sent point de soif. S'il a des boutons dans la gorge, il ne peut pas boire, à cause de la difficulté qu'il éprouve. On ne demandera pas au malade s'il veut boire; mais s'il est éveillé, on lui portera le verre à la bouche aussi souvent qu'on le croira à propos. Une eau d'orge légère, coupée avec le quart de lait, fait une boisson excellente dans la petite-vérole. Le petit-lait, dont on a fait le départ avec de la bière, et atténué avec même quantité d'eau boullie, est aussi une boisson agréable et qui calme bien la soif. Le lait de beurre passé au tamis mérite également des éloges. On ne doit pas non plus mépriser le thé léger avec un peu de lait, ou le thé avec la marmélade de citon, On fait aussi une boisson très-rafraîchissante avec de la gelée de groseilles, sur laquelle on verse de l'eau bouil-

lante, y mêlant un peu de vin lorsque cela est un peu refroidi. Les confitures de mûres (1) sauvages de Norland (*rubus arcticus*), substituées aux groseilles, font aussi un breuvage rafraîchissant et fortifiant, qui convient sur-tout le quatrième et le cinquième jour. L'eau d'orge où l'on a dissous un peu de gelée, est également utile pour calmer la soif. Il en est de même de l'eau pannée, mêlée avec un peu de jus de citron ou de vin de Rhin (2).

Les cinq premières de ces boissons sont les plus utiles dans la petite-vérole, sur-tout si la fièvre est forte, et exige quelque calmant. Les dernières sont les plus avantageuses lorsqu'il faut entretenir la fievre ou l'augmenter. On proportionne à cet égard la quantité de vin qui y convient. S'il s'est répandu des boutons dans la gorge, on ne peut risquer rien d'acidule, ni dans le boire ni dans le manger du malade; à plus forte raison, rien de vraiment acide. L'état de la gorge empireroit, et l'enrouement deviendroit plus considérable.

Premier période.

La cure proprement dite, au premier période, consiste, 1°. à soutenir la fièvre à certain degré de force; 2°. à faire ensorte que l'éruption n'ait lieu que vers le quatrième jour; 3°. qu'il ne paroisse

(1) Il en a été fait mention ci-devant.

(2) L'auteur fait ici mention d'une boisson qui se fait dans le nord avec les baies du *vaccinium vitis. Idæa* de Linnée. Voyez en la figure, *Flor. danic. fascic.* I. tab. 40 de M. Œder. Nous y suppléons ici avec d'autres breuvages acidules mêlés de quelques cordiaux très-légers.

que peu de boutons au visage, dans le nez, la gorge, et qu'il n'y en ait aucun aux yeux ; 4°. à prévenir et empêcher les symptômes alarmans.

On modère la violence de la fièvre, 1°. par la saignée, et elle est toujours nécessaire si le malade a trop de sang. On peut croire que le sujet est trop sanguin, lorsqu'il a toujours eu bon appétit, bon sommeil avant cette maladie, et c'est donné peu de mouvement ; s'il a pris des alimens très-nourrissans, a fait un usage ordinaire de double bière ou de vin ; s'il n'a pas eu des évacuations considérables ; si le pouls est actuellement élevé et fort, les artères proéminentes, et qu'il y ait en même temps de la rougeur au visage, aux lèvres, aux gencives, dans l'intérieur du nez, au coin interne des paupières, des yeux mêmes, et à l'albuginée ; si le sujet est jeune et d'un tempérament fort et disposé aux fièvres inflammatoires ; s'il règne actuellement de ces fievres, ou autres, dans lesquelles la saignée soit nécessaire ; s'il a précédé un froid vif ou une grande sécheresse, ou un vent du Nord pendant quelques temps ; si la fièvre est très-forte et acompagnée de douleur vive à la tête, aux lombes ou par tout le corps, de grandes inquiétudes qui présagent toujours beaucoup de délire, et qu'en même-temps le cou soit (1) gonflé, et qu'il y ait de l'inflammation. On peut

(1) Quel Médecin éclairé seroit assez timide pour ne pas faire saigner dans ces circonstances ! Le relâchement qui se fait aussitôt à la peau, laisse pousser les boutons avec une facilité étonnante, et je puis assurer qu'il n'y a rien à craindre, malgré les préjugés des femmes.

dire que la fievre est tres-forte lorsque le pouls est fréquent, dur et fort, et bat en même raison aux tempes; lorsque le malade éprouve de grandes chaleurs, ne peut rester couché, a la respiration précipitée et pénible, que l'urine est rougeâtre, la langue sèche, et la soif considérable (1).

Le fort battement des artères temporales, de grandes douleurs de tête, des insomnies, de la rougeur à l'albuginée, sont les signes d'un fort délire prochain. En pareilles circonstances, il faut saigner, même plusieurs fois, jusqu'à ce que la fièvre devienne supportable. Si l'on ne peut ouvrir la veine, soit parce que le malade est trop timide ou trop gras, on lui applique les (2) ventouses à la nuque ou aux jambes. On parvient, par cette manœuvre, à empêcher le grand nombre de boutons au visage et au cou.

Si le malade se trouve dans des circonstances toutes contraires, il faut éviter la saignée. Ainsi l'on s'en abstiendra s'il est très-foible et s'il a un pouls profond et débile, des urines sans couleur; s'il ne sent ni douleur ni soif; s'il est comme assoupi; s'il se sent mal à l'estomac; s'il éprouve

(1) Cependant il faut être prudent sur la réitération de la saignée. Des Médecins Italiens inoculant un enfant de onze ans, le firent saigner si souvent pendant la préparation, et lorsque la fièvre se fit sentir, que l'éruption disparut, excepté un seul bouton au visage. Le malade ayant ensuite repris des forces, la fièvre reparut, et il essuya une très-grande éruption, dont il se tira cependant avec succès. Voyez les mémoires de Zurich, par. 3, p. 175.

(2) M. Baglivi propose cette manœuvre avec sa jactance ordinaire. Entre un grand nombre de choses très-fausses qu'il a avancées, le succès de cet expédient est cependant une verité.

des défaillances et a l'esprit abattu. En pareilles circonstances ; les boutons ne s'élèvent pas, et ne mûrissent aucunement. Il faut plutôt employer des moyens capables d'élever le pouls et d'augmenter la fièvre.

Comme les enfans sont toujours dans un état de foiblesse, perdent aisément leur peu de forces, croissent beaucoup proportionnément, et que par conséquent une très-grande partie de leur nourriture est employée à l'accroissement de leur corps, il ne faut pas les saigner légèrement si l'on s'apperçoit par des indications décisives pour cette pratique, et si l'on n'a pas à craindre l'éclampsie : d'autant plus qu'un saignement de nez très-ordinaire à cet âge, leur procure de lui-même le soulagement convenable.

2°. On peut modérer la force de la fièvre, par des moyens curatifs qui nettoient l'estomac (1) et les intestins.

Après la saignée, si elle a eu lieu, il faut aussitôt donner un lavement fait d'eau, d'un peu d'huile d'olive (2), de miel et de nitre. On réitère cela jusqu'au moment où l'on présume que l'éruption aura lieu, à moins qu'on ne juge à propos de donner l'un ou l'autre jour un laxatif : ce qui est même le plus souvent nécessaire, sur-tout si le malade étoit auparavant de très-bon appétit, a eu

(1) Voyez Haller, Physiol. tom. 7, p. 179.

(2) Je ne vois pas trop à quoi bon ce bizarre mêlange dans un lavement. Un peu de nitre dissous dans l'eau du lavement est tout ce qu'il faut ; encore un peu de miel seul vaut-il mieux. Mais le plus avantageux est une légère décoction de son.

bonne

bonne table, et n'a été purgé que rarement. Mais un laxatif devient sur-tout nécessaire lorsque l'estomac est météorisé, que les vents y rugissent, et qu'il y a beaucoup de douleur (1) aux lombes. Voici les laxatifs que j'avois recommandés dans ma première édition.

♃ Teinture de rhubarbe, préparée avec du vin; *plein une cuiller à bouche* pour un enfant de trois ans.

C'est la (2) teinture d'Edimbourg, *tincturæ rhei Edimb.* On peut prendre aussi

Rhubarbe concassée, *demi-gros.*
Grains de Kermès (*coccinellæ*), quelques-uns.
Raisins de Damas, *quatre grains.*

Jettez cela, avec trois tasses d'eau bouillante, dans un vaisseau; laissez infuser toute la nuit sur la cendre chaude, passez et joignez-y

Eau de canelle, *plein une cuiller à café.*

---

(1) Les mémoires de Zurich nous produisent un exemple qui doit faire craindre de purger imprudemment, tom. 3, p. 174. L'enfant dont il y est parlé n'eut la fièvre et l'éruption que lorsque le cours de ventre eut cessé. Si cela est arrivé dans le cas d'inoculation, la chose peut arriver dans le cas de petite-vérole naturelle. On rapporte néanmoins plusieurs exemples qui donneroient lieu de croire que le dévoiement à ce période n'est pas absolument à craindre. Voyez Van-Swieten, et ce que nous avons déjà dit plus haut.

(2) Voyez Lewis N. Disp. Elle est faite avec du vin de France, celle de Londres, avec du vin d'Espagne. Celle d'Edimbourg est extrêmement plus active, par rapport au séné et à l'ellébore qui y entrent. Dans le cas de douleurs, on doit préférer la seconde, où entre le safran. Du reste, l'Auteur a bien fait de changer d'avis. Il vaut mieux doubler prudemment les doses, que de risquer un médicament suspect.

Pour en prendre deux tasses en une première dose, et le reste une heure après.

Mais ces laxatifs opèrent trop lentement, quoique plusieurs fois ils puissent remplir les vues. Or il est de la dernière importance de modérer la fièvre au premier période. Il est rare que l'on périsse de cette maladie si la fièvre n'a pas été violente ces jours-là. Les médicamens que je prescris sont d'une très-grande efficacité, sur-tout lorsque les épidémies varioleuses sont accompagnées de fièvres putrides. Rien n'en arrête tant la violence que les purgatifs : leur effet est prompt et salutaire ; mais il faut les donner avant l'éruption. C'est une chose que les anglois nous ont apprise, et notre expérience nous en a prouvé la vérité. Dès que l'effet de ces médicamens a été produit avec célérité, on voit disparoître les douleurs de tête, le délire, le gonflement et la rougeur des yeux, cette espèce de sommeil léthargique, et tous les autres symptômes, tant dans la petite-vérole naturelle, que dans l'inoculée. L'éruption a eu ordinairement lieu la nuit ou la journée suivante, et les boutons ont poussé sans difficulté. Si la fièvre n'a pas paru assez calmée à la première dose, on en a donné une seconde dans un moment favorable. Plusieurs Médecins de Stockolm m'ont assuré de cela par leurs lettres, et se sont servi pour ces vues de la poudre suivante :

Crême de tartre, *trois drachmes.*
Jalap en poudre, *demi drachme.*
Tartre émétique, un grain et demi ou deux grains,

selon l'âge et les circonstances. Ils ont fait de cela six doses, dont ils donnoient une dose chaque heure, jusqu'à ce qu'ils en apperçussent les effets. M. le Professeur Bergius prescrivit avec succès la poudre suivante :

Tartre émétique, *trois grains.*
Crême de tartre, *trois drachmes.*

Broyez-bien le tout ensemble. Faites-en huit doses.

Les Médecins Français nous ont appris que le tartre stibié ne suscite point de vomissement, mais purge seulement par le bas, lorsqu'on le triture bien avec quelque sel. On peut presque toujours se passer de vomitif dans cette maladie, parce que les sujets y vomissent assez d'eux-mêmes. On rendra le vomissement aisé, si l'on fait prendre un peu d'eau tiede au malade chaque fois qu'il vomit, jusqu'à ce qu'il rende l'eau sans (1) mélange. Alors on a lieu de penser que l'estomac est net.

3°. La diète rafraîchissante, telle que je l'ai prescrite, calme aussi la fièvre.

4°. On parvient encore à la modérer par les médicamens rafraîchissans : par exemple, on feraune poudre de six grains de nitre purifié, et de trente grains de trochisques de citron, et on en donnera la dose chaque heure ou de deux en deux heures, ou même dix grains; mêlés avec autant de sucre. Si le ventre étoit trop libre, on substitueroit le sel ammoniac purifié au

(1) Je ne conseillerois à personne d'attendre que l'eau fût rendue claire. Ce seroit risquer un épanchement de bile ou le déchirement de l'œsophage, etc. Les efforts du vomissement peuvent refouler la bile dans l'estomac : le sujet en rendroit donc long-temps avec l'eau.

nitre. Pour lors on enveloppe la poudre dans une oublie pour en dérober la saveur. En général, il faut être prudent sur l'usage (1) du nitre avec les enfans, sur-tout avec ceux qui sont naturellement foibles, parce qu'ils en éprouvent des maux d'estomac la plupart du temps. Si l'on aime mieux un breuvage, on fera le suivant :

℞ Eau bouillie et refroidie, *quatre livres.*
Bon vinaigre de vin, *trois onces* (2).
Sirop de framboise, *trois onces.*
Décoction très-claire d'orge mondée, Ou d'avoine, } *trois onces.*

Mêlez le tout, pour en boire une tasse de temps en temps et souvent.

5°. La fièvre se calme, en tenant l'appartement modérément chaud.

6°. En couvrant légérement le malade.

7°. En le changeant de lit, c'est-à-dire, en le passant de l'un immédiatement dans l'autre, et ne le remettant dans le premier que lorsqu'il est un peu rafraîchi.

---

(1) Le nitre a encore un grand inconvénient : c'est de trop délayer les matières des premières voies, et d'en faire ainsi passer une partie dans les humeurs. C'est ce qui le rend si dangereux dans les dyssenteries et les fièvres putrides.

(2) Cette dose de vinaigre est un peu forte ici. On n'a, dans le Nord, que de mauvais vinaigre de bière, et très-foible. Voilà, sans doute, pourquoi l'Auteur le met à cette dose. Une once et demie suffit. Observez que le vinaigre délayé dans de l'eau, a, malgré le sucre, une saveur nauséabonde, qui révolte promptement l'estomac.

8°. Mais le plus sûr moyen, c'est de faire en sorte que le malade soit au moins aussi long-temps hors du lit que dedans.

Si la fièvre est trop foible, ce qui arrive rarement à ce période, il ne faut pas saigner; néanmoins on tiendra toujours le ventre libre, comme il a été dit ci-devant. On augmente la fievre;

1°. En échauffant la chambre davantage.

2°. En couvrant plus le malade.

3°. En faisant prendre un peu de vin avec le manger, outre les autres boissons; le petit-lait dont on a fait le départ avec du vin, convient bien ici.

4°. En appliquant sous les pieds ou sur les mollets un synapisme; mais il faut l'ôter dès que l'on s'apperçoit que la peau est rouge et commence à s'élever en vésicules.

Il n'est pas possible d'empêcher avec certitude l'éruption des boutons, avant le quatrieme jour, si l'on ne s'abstient, pendant les trois premiers jours, de musc, de camphre, et de fleurs de soufre; et de tout ce qui pousse à la circonférence, et en faisant attention de tenir la chambre plus froide que chaude, et les malades plus (1) hors du lit que dedans.

Il faut tâcher aussi de garantir le visage, les yeux, le nez, la gorge d'une éruption abondante. On y parvient;

1°. Par la saignée ou les ventouses, lorsqu'elles sont indiquées, comme nous l'avons dit plus haut.

(1) Cet avis, donné par d'autres, a eu bien des contradicteurs. Il a réellement ses limites.

2°. En irritant çà et là la peau des bras et des jambes avec la pointe d'une aiguille ou d'une lancette sans la pénétrer. (Voyez plus bas, à l'article de l'inoculation, ce que j'ai dit sur cette manœuvre.) Cette irritation attire plus de sang aux extrémités. Plus on suscite de boutons aux bras et aux jambes, et plus il s'y forme de petits abcès ; plus aussi garantit-on le visage, les yeux, le nez et la gorge.

3°. Voilà même pourquoi il est avantageux de mettre un synapisme sous (1) les pieds, aux mollets et aux bras. Nous verrons cela plus évidemment dans l'article suivant.

4°. En amollissant la peau aux extrémités, ce qui se fait en les enveloppant d'une bande de flanelle ou de toile trempée dans une décoction de carottes où l'on aura jetté du lait ; et qu'on a soin de renouveller avant que la bande soit entièrement desséchée. L'expérience nous montre avec quelle peine les boutons poussent sous les pieds et au bas-ventre. Nous en avons dit la raison.

5°. En tenant la partie inférieure du corps plus chaudement que le haut.

6°. En coupant les cheveux, pour tenir la tête plus fraîche, et pour faciliter la transpiration toujours arrêtée par l'épaisseur des cheveux : d'ailleurs les cheveux dans cette maladie s'aglutinent les uns

(1) Le Journal Encyclopédique, tom. 4, p. 1, pag. 120, rapporte un exemple singulier qui prouve l'avantage du synapisme pour attirer le virus variolique. On ne peut donc mieux placer ce topique que sous les pieds, comme l'avoit conseillé l'Auteur dans sa dissertation *de variolis curandis*, insérée dans la collection de Haller.

aux autres, et empêchent par-là les boutons de pousser et de mûrir comme il faut. Voilà pourquoi il faut alors jetter les cheveux bas plus tôt que plus tard.

On tâche de garantir les yeux (1) en y appliquant un linge sur lequel on a broyé un peu de camphre. On arrête ce linge sous le bord antérieur, et baissé du bonnet.

Comme on n'est jamais trop défiguré de cette maladie, pourvu qu'on garantisse le nez de toute lésion notable, on y appliquera quelques petits linges imbibés dans l'esprit de vin camphré, dont on laisse évaporer auparavant le principe trop odorant. On se sert aussi pour les mêmes vues de l'emplâtre de grenouilles mercuriel (2), étendu sur un linge, appliqué sur le nez. S'il y a beaucoup de boutons dans le nez, de sorte que le malade soit obligé de respirer bouche béante, on trempe de petits rouleaux de toile dans du lait chaud, on les porte dans les narines, et l'on remarque après cela que la partie la plus écrasée en est toujours sèche.

Chez nous on a coutume de matelasser à volonté une bande de linge avec de la laine noire, d'en-

(1) Les fomentations, les injections recommandées par Van-Swieten, sont plus utiles. Voyez-le.

(2) Un habile médecin s'est servi du même topique et l'enfant n'a pas eu un seul bouton au nez. Voyez les Mémoires de Zurich, part. 3, pag. 59. Il seroit à souhaiter que cet expédient fut plus goûté : le visage même pourroit être garanti par-là. Il y a déjà quelque temps que le hazard fit découvrir l'avantage d'un emplâtre mercurial appliqué sur le visage pendant le cours de cette maladie. Les femmes sur-tout y sont intéressées.

duire ensuite cela de thériaque, pour l'appliquer sur la gorge, et empêcher ainsi qu'il n'y pousse des boutons intérieurement; mais cette manœuvre n'a rien de bien intéressant. Il vaut beaucoup mieux appliquer des ventouses sur la nuque; et que le malade se gargarise souvent avec quelque eau (1) convenable.

℞ Camphre, *une drachme.*
Liqueur minérale anody. de Hoffmann, *quelques gouttes.*

Triturez cela dans un mortier de marbre, ajoutez-y,
Sucre fin, *demi-once.*

Broyez encore, et jettez sur le tout, peu-à-peu,
Eau chaude, *deux livres.*

Passez aussitôt, et jettez cela dans une bouteille qui sera ensuite bien bouchée. On en peut donner une demi-tasse de temps en temps pour le gargarisme, ajoutant à chaque une idée de la liqueur minérale anodyne. Si les boutons ont déjà paru dans la gorge, il faut songer à les faire disparoître promptement. On y parvient sûrement avec un gargarisme de lait et de décoction légère d'avoine.

Les symptômes qui inquiètent au premier période sont le vomissement, le délire, le dévoiement, le saignement de nez et l'éclampsie.

On sollicite et facilite le vomissement avec de

(1) On peut même recourir à de forts acides, si le malade peut s'y prêter et cracher après s'être gargarisé. On les délaye dans du jus ou une forte décoction de grande joubarbe : rien de meilleur.

l'eau chaude. S'il est trop fort, on applique au creux de l'estomac un sachet de menthe et d'un peu de safran ; ou bien l'on fait bouillir cela dans du vin de Rhin, et on l'applique modérément chaud sur l'estomac. On peut aussi y substituer une bouillie épaisse, faite de farine de seigle, de menthe, de vinaigre ou de vin de Rhin, que l'on étend sur un linge, pour l'appliquer. Dès que les boutons ont paru, le vomissement cesse de soi-même.

Le délire n'a rien de dangereux en lui-même au premier période. On le calme avec les moyens qu'on emploie pour modérer la fièvre : car il ne vient que du cours trop rapide du sang dans le cerveau. Il ne faut quelquefois pour le calmer qu'un lavement ou des ventouses à la nuque. Dans les enfans, il cesse ordinairement après le saignement de nez. Cette hémorragie est communément présagée par une démangeaison au nez, ou par un point de côté qui ne fait que paroître et disparoître.

Le dévoiement cesse par l'usage de la rhubarbe prise au commencement de la maladie, comme nous l'avons indiqué. Le dévoiement n'est pas dangereux les premiers jours. S'il affoiblit le sujet, et dure jusqu'à l'éruption, il faut y remédier par des alimens appropriés et par une émulsion de gomme arabique.

♃ Gomme arabique, *trois drachmes.*
Faites fondre dans eau, *deux livres.*
Jettez cela sur
Amandes douces pélées, *une once.*

Broyez les amandes en versant peu à peu la solution de gomme. On peut aussi user d'un lavement fait avec un peu de lait, de thériaque, d'amidon, ou d'eau de chaux; d'un peu de diascordium et de beaume de Lucatelli et de jaune d'œuf. Le ventre est presque toujours libre chez les enfans pris de petite-vérole maligne pendant toute la maladie, et cela à leur avantage, au moins ordinairement.

Il en est de même du saignement du nez (1) lorsqu'il est modéré: il appaise et fait même cesser entièrement les douleurs de tête et le délire; et la fièvre ne tarde pas à diminuer d'elle-même. Le malade doit saigner dans une assiette; on voit par-là combien de sang il perd. S'il saigne trop, proportionnément à ses forces, on s'apperçoit que le pouls foiblit, et l'on insinue un peu d'amadou dans les narines; ou l'on battra un peu d'alun en poudre avec un blanc d'œuf, dont on imprégnera un linge roulé; et on l'y laissera jusqu'à ce que le saignement s'arrête, ou que le rouleau tombe de lui-même.

L'éclampsie présage ordinairement une petite-vérole de bon caractère. Si elle a lieu, elle paroît ou la première nuit de la fièvre, ou plutôt peu de temps avant l'éruption. On la prévient par la saignée, et on la fait cesser par un lavement de lait, d'huile et de sucre. Dès que l'enfant peut avaler, on lui fait prendre une poudre de musc trituré avec dix ou douze grains de sucre; ou, ce qui est encore plus sûr, par un doux vomitif.

(1) Voyez Haller, *Phisiolog.* t. 5, p. 150.

Un enfant de huit mois fut pris de l'éclampsie en 1770, après avoir été inoculé au printemps. Il râloit, il étoit très-pâle, froid par tout le corps, et avoit néanmoins le pouls très-fréquent. Il ne se réchauffa et ne reprit ses couleurs qu'après avoir vomi plusieurs fois, moyennant une dose d'ipécacuanha mêlé avec de l'oximel scillitique. D'abord cela lui fit rendre beaucoup de flegme, et ensuite quelques selles, mais avec modération. Le tartre stibié pourroit être plus utile que l'ipécacuanha, dans ces circonstances, parce qu'il pousse plus à la peau que cette racine (1) émétique.

Second Période.

Il faut alors porter toute son attention vers l'éruption, et faire ensorte que les boutons s'élèvent en pointe sur leur base. Il n'est pas besoin d'employer de moyens curatifs qui poussent à la circonférence, dès qu'on voit les boutons paroître peu-à-peu, s'élargir, s'élever ; que le pouls est grand et assez fort, et non précipité. Il doit battre cent vingt fois en une minute chez un enfant, et quatre-vingt-seize fois environ chez un adulte, et même plus. Une boisson copieuse, prise comme je l'ai dit, est suffisante pour porter dans le sang de quoi faire pousser et remplir les boutons.

Si l'éruption ne va pas bien, que les boutons ne s'élèvent pas en pointe, si le vomissement continue et que le pouls foiblisse et soit en même temps précipité, alors il faut donner au malade

(1) Voyez cependant Lewis, art. Ipécacuanha. Sa remarque mérite attention.

une ou deux cuillerées de vin, ou un peu d'hydromel, ou du petit-lait extrait avec du vin. On employera aussi bien une petite poudre faite de quelques grains de camphre, d'un grain d'extrait de safran et de trente grains de trochisques de citron; ou une émulsion camphrée faite ainsi :

♃ Camphre, *demi-drachme.*
Amandes douces pelées, n°. *six.*

Broyez-bien ensemble en y versant peu-à-peu,
Eau simple de fleur d'ulmaire, *demi-livre.*
Battez-y sucre, *demi-once.*

Pour en donner une tasse chaque fois.

Ou une poudre faite de musc et de sucre, comme ci-devant, donnant à boire par dessus une infusion de fleurs d'ulmaire. Mais cela est rarement nécessaire. Dans les cas où j'ai eu lieu de croire que l'enfant avoit d'abord été bien soigné, j'ai fait exposer le visage à la vapeur du lait tenu sur le feu; et les boutons paroissoient et s'élevoient peu après. Quelquefois un synapisme sur les mollets m'a très-bien réussi.

Tout cela est fort bien lorsque les boutons s'élèvent, et que l'éruption se soutient : mais il arrive qu'ils s'affaissent lorsqu'on y pense le moins, ou qu'ils pâlissent et renferment un pus qui ne jaunit ni ne mûrit pas, ou qu'ils deviennent comme striés, fétides, et sont environnés de pétéchies. Pour lors j'ai promptement recours au quinquina, si l'éruption et l'élévation des boutons va trop lentement dans ce second période; sur-tout s'il court beaucoup de petites-véroles malignes, et

que le malade soit d'une foible complexion. Je continue l'usage du quinquina pendant toute la maladie, réitérant plus souvent et augmentant même les doses à proportion que je sens le pouls foiblir et que la rougeur des pétéchies diminue autour des boutons, et *vice versâ.* Plusieurs Médecins ont mis cette pratique en usage dans nos provinces, avec des succès incroyables.

Il est fort difficile de rendre aux enfans le quinquina agréable à prendre. Je donnerai au chapitre des fièvres intermittentes une manière de l'exhiber sans causer de répugnance. Si les enfans pouvoient ou vouloient avaler une petite pillule, sans doute qu'il seroit très-aisé de la faire avec une oublie, après avoir un peu détrempé le médicament. On l'administre assez commodément en poudre dans un lait d'amandes. On peut aussi faire un rob avec les confitures et le sirop de framboises pour y mêler du quinquina : la saveur en est agréable, et la composition très-utile. On prendra, si l'on veut, une once et demie d'écorce de citron confite, autant de celle d'orange ; que l'on écrasera ensemble, en y versant, peu-à-peu, une demi-livre d'infusion de fleur d'ulmaire et un quart pesant d'eau simple de fleurs d'orange. Lorsque tout cela est bien mêlé, passé et pressé, on y jette trois gros de quinquina en poudre ; à-peu-près deux onces de sirop d'orange ou de celui de framboise mentionné. Si l'on aime mieux l'extrait de quinquina, on fera une mixture d'un goût fort agréable en s'y prenant ainsi :

℥ Extrait de quinquina, *deux drachmes.*
Dissolvez cela dans, kirschwasser (1) *dix onces.*
Jettez-y sirop de citron (2), *une once et demie.*

Pour en donner une cuillerée ordinaire chaque fois.

Quelque avantageux que soit le quinquina, il faut prendre garde qu'il ne soit pas sophistiqué. On le reconnoît de cette manière. Faites-en bouillir un peu en poudre dans de l'eau ; versez-le aussitôt dans une bouteille de verre blanc. Si la décoction paroît rouge étant chaude, et pâle en refroidissant, c'est une marque qu'il est bon : autrement il ne faut pas en user.

Il arrive souvent que les boutons ne paroissent pas à cause de la force de la fièvre. Ceux qui sont d'une forte constitution, qui ont la peau dense, un sang épais et très-chargé de globules rouges, sont exposés à cet inconvénient. Il faut alors employer les moyens que j'ai indiqués pour calmer la fièvre. Voyez les n°. 1, 2, 3, 4, etc. et tâcher d'amollir la peau des extrémités, comme je l'ai dit. On peut aussi user de la poudre suivante :

℥ Nitre purifié, *sept grains.*
Camphre, *trois grains.*
Trochisques de citron, *trente grains.*
Mêlez-bien le tout.

Les grandes douleurs des lombes empêchent aussi l'éruption. On applique alors un sachet de gruau

(1) *Ou eau de cérises.*
(2) Voyez Lewis. *Disp.*

d'avoine sur l'épine du dos, et l'on fait prendre aux malades le sirop de pavot de la Pharmacopée d'Edimbourg, ou l'élixir parégorique de Londres, ou quelqu'un des médicamens diaphorétiques mentionnés. On donne de l'élixir depuis cinq jusqu'à vingt gouttes, dans un sirop avec lequel il faut le bien mêler.

Le malade a-t-il du délire, quoique les boutons aient déjà paru en assez grand nombre, il faut appliquer un synapisme sous les pieds, et les ventouses à la nuque.

Si le malade se plaint d'une oppression de poitrine, crache du sang en toussant, si la fièvre se soutient, et que la respiration soit difficultueuse et l'haleine chaude, ce qui se sent en passant la main sous le nez et devant la bouche, on doit craindre l'inflammation des poumons. Dès l'instant il faut ouvrir la veine. Voyez une plus ample instruction au chapitre de la rougeole.

S'il survient un point de côté, la saignée devient nécessaire, et l'on bassine le côté douloureux avec de l'huile (1) camphrée : un point-de côté qui se fait sentir subitement et se passe de même, présage un saignement de nez.

Le dévoiement ou une dyssenterie réelle à ce période, exigent aussitôt les médicamens dont j'ai parlé à ce sujet, et en outre une poudre de camphre sans nitre, mais avec le huitième ou le quart d'un grain d'opium, selon la différence de l'âge.

---

(1) Voyez Lewis. *Disp.*

Troisième Période.

Au troisième période les boutons commencent à exhaler quelque odeur, à démanger, jaunir et mûrir. On peut user ici de ce que j'ai conseillé pour le commencement du second période. Si la nature se suffit elle-même, il ne faut que boire beaucoup. Si le pouls est trop foible ou trop fort, on use des moyens indiqués pour l'élever ou le faire baisser. Dans les petites-véroles de bon caractère, il n'y a pas de fièvre suppuratoire. S'il y a un peu de malignité, le malade éprouve de l'inquiétude vers la nuit et de l'insomnie; il s'agite beaucoup. Alors on a coutume de donner aux enfans un peu de sirop de pavot. Il est cependant mieux de s'en abstenir, et de leur faire prendre la boisson rafraîchissante, n°. 4, ou dix gouttes de la mixture suivante dans une tasse de décoction d'orge perlée.

♃ Esprit de vitriol (1) *demi-once.*
Sirop de violette, *trois onces.*
Agitez-bien le tout.

(1) Il faut être extrêmement attentif avec cet acide, sur-tout à l'égard des enfans à la mammelle, que le lait caille, ou ne caille pas dans le corps humain, comme M. Bergius l'a prétendu dans les mémoires de Stockolm en 1772, pag. 46. M. Murray ne peut pas ignorer que le lait ne digère jamais sans cailler L'acide vitriolique est trop actif pour exposer à son impression des fibres aussi tendres, sans les précautions les plus grandes. En forçant la dose du sirop, il est moins dangereux pour les enfans déjà sévrés. Dans les adultes, il procure des ressources incroyables aux premiers momens des fièvres putrides, lorsque les malades sont comme entièrement abattus.

C'est

C'est alors qu'il est temps de lier les mains au malade, et de mettre quelqu'un à côté du lit, pour empêcher qu'il ne se gratte, et passer très-souvent sur les boutons du visage une plume, afin de calmer la démangeaison.

Si la maladie a de la malignité réelle, la fièvre suppuratoire commencera avec un pouls fréquent, de la chaleur, de la soif, de l'inquiétude, de l'insomnie; quelquefois la fièvre survient précipitamment et avec tant de violence, que le malade, avant qu'on puisse le prévoir, est dans un grand délire, a le cou gonflé, une inflammation de poitrine ou une pleurésie. Les causes de cette fièvre traîtresse sont :

1°. L'irritation que souffrent les nerfs qui se jettent à la peau; irritation causée par l'enflure du visage et du reste du corps, si peu considerable qu'on la suppose, et par la douleur qui accompagne la suppuration des boutons.

2°. La diminution de la transpiration; effet résultant du grand nombre des boutons qui couvrent la peau : en supposant même que les deux tiers de la surface du corps en soient exempts, il y aura toujours neuf onces au moins de cette matière

---

Voyez ce que j'en ai rapporté dans le Traité *de la dyssenterie* de Zimmermann. M. Murray dit, après Tissot, que cet acide augmente la salivation dans la petite-vérole. J'ai remarqué le contraire. Cependant il ne l'a point supprimé. Avant d'attribuer une vertu à un médicament, il faut être bien sûr de n'avoir laissé échapper aucune circonstance; et un phénomène vient souvent d'une cause qu'on n'a même pas soupçonnée. Les plus habiles Médecins voient tous les jours combien ils sont dupes de l'opinion.

transpirable supprimée par jour, et son acrimonie ne peut être suivie que d'une fièvre, si elle ne trouve pas d'issue.

Quelquefois les boutons s'affaissent alors, et une partie du pus est refoulée sur la masse du sang ; ce qui augmente la fièvre. Ce phénomene est plus particulier au quatrième période. J'en parlerai là plus amplement.

Plus le malade est d'une constitution sensible et irritable, plus sa petite-vérole est mauvaise ; et moins son sang est atténué et délayé dans les deux premiers périodes par des boissons utiles et copieuses, plus aussi cette fièvre est rebelle et dangereuse. Il faut apporter d'autant plus de soins pour la prévenir, et secourir le malade selon l'exigence de son état.

On diminue la puissance de la première cause, on la détruit même par des boissons copieuses, par des fomentations prudentes, et réitérées aux extrémités, comme nous l'avons prescrit ci-devant ; et si les boutons causent beaucoup de douleur, on donne à l'enfant une légère dose de sirop de pavot.

On attaque la seconde cause en partie par les mêmes boissons abondantes (car toute acrimonie est nécessairement émoussée si on la délaie beaucoup), en partie en procurant à cette matière acrimonieuse une autre issue. On y parvient en la poussant avec la poudre (1) camphrée vers les endroits

(1) M. Haller est le premier qui ait eu recours au camphre dans cette maladie. Voy. l'avantage qu'il en a tiré dans une épidémie dangereuse. *Opusc. min.* tom. 3, pag. 350.

du corps où il ne s'est pas fait d'éruption. J'ai souvent observé qu'il paroît une sueur à ces endroits, et qu'elle avoit lieu pendant le sommeil et le repos, après avoir pris la poudre : qu'ensuite les boutons y poussoient, se remplissoient, et que conséquemment une partie de cette matière étoit poussée à ces vuides-là.

Ceci fait voir combien il est avantageux d'ouvrir par-tout les boutons, au moins les plus gros, et ceux qui sont entassés les uns sur les autres, avec une lancette ou la pointe d'une aiguille, ou des ciseaux, pour donner issue au pus acrimonieux de l'éruption. Il faut même ouvrir les boutons plusieurs fois le jour, parce qu'ils se referment aussi-tôt, et avoir soin de les déterger avec une éponge trempée dans l'eau tiède.

Cette matière transpirale est encore évacuée par une salivation abondante, dont je parlerai plus bas. Elle l'est aussi par un flux d'urine plus considérable. On pousse les urines par les boissons copieuses, dans lesquelles on jette quelques gouttes de l'esprit de Minderer, ou à-peu-près, un gros d'oximel scillitique pour une fois, ou par la poudre de crême de tartre mentionnée. Cette matière se décharge quelquefois d'elle-même par des selles fréquentes, au grand avantage du malade : c'est ce qui engageoit Freind à donner un laxatif dans ces circonstances. On le fait lorsque la plus grande partie des boutons du visage ont commencé à se dessécher. Si l'enflure du visage disparoît sans se manifester aussi-tôt aux mains et aux doigts, et que les urines ne deviennent pas plus abondantes, ou que les moyens curatifs

mentionnés restent sans effet, ou ne produisent pas celui qu'on auroit lieu d'en attendre, il n'y a (1) plus d'autre ressource.

Le parti le plus sage qu'on puisse prendre alors, c'est de donner un lavement, que l'on réitère tous les jours si le ventre n'est pas libre, et de prendre garde si, après qu'il a opéré, le pouls fréquent et trémuleux s'élève, devient grand, si l'inquiétude et la chaleur diminuent, si la respiration précipitée et difficultueuse devient plus aisée, plus libre. Dès que cela a lieu, on donne un doux laxatif, tel

(1) Pourquoi désespérer d'un malade, qu'on sauve quelquefois à ce période avec un vésicatoire aux jambes ? Il est sûr que si la nature ne se prête à aucun moyen curatif, il y a lieu de craindre ; mais combien de fois ne voit-on la nature long-temps indolente et comme opprimée, faire un effort inattendu en la stimulant avec prudence ? ne vaut-il pas mieux hasarder sans espoir, que de rester oisif dans un danger décidé ? Il ne faut même pas trop attendre. Dès que cette maladie commence à tourner mal, les humeurs tendent promptement à une dépravation putride. Les vésicatoires feroient plus de mal que de bien, si l'on y recouroit trop tard. Si ces mouches ne causent pas une révulsion faute d'ébranler une fibre trop foible, pour répondre à leur impression ; elles portent dans les humeurs un principe alkalin très-acrimonieux, qui augmente bientôt la dépravation : voilà pourquoi l'on voit tous les jours les malades, dans la plupart des maladies aiguës, finir avec un vésicatoire que l'on a appliqué trop tard. Peu de gens font cette observation ; et l'un des meilleurs moyens curatifs devient un poison dans les mains de gens peu attentifs. On ne fait pas assez d'attention à l'avantage qu'on tireroit des bains chauds dans la plupart des fièvres éruptives, ou qui tendent à la putridité. Un enfant, dont la petite-verole étoit rentrée trois fois, fut mis à la troisième fois dans le bain par mes avis, et la maladie a très-bien suivi son cours.

qu'une solution (1) de manne dans du petit-lait, extrait avec de la bière, ou l'on fait une décoction de tamarin, dans laquelle on jette de la manne et un peu de sirop de framboise, pour rendre cela plus agréable. Pendant que le purgatif opère, il faut avoir soin de donner au malade une ou deux cuillerées de quelque léger cordial.

Si la fièvre est trop forte, la saignée devient également nécessaire à ce période. Cependant on pourroit s'en abstenir, si l'on faisoit usage de la mixture vitriolique mentionnée ci-devant.

Je répète ce que j'ai déjà dit au second période ; savoir : que tous ces moyens curatifs peuvent être très-bons, mais souvent infructueux dans les petites-véroles malignes. Pour lors j'ai recours au (2)

---

(1) L'auteur propose le *diacassia* d'Edimbourg. Voy. le *dispens.* de *Lewis*, dont on vient de nous donner une traduction. Je ne conseillerois pas trop ce médicament pour les enfans.

(2) L'auteur n'est pas le premier qui ait employé le quinquina dans ces fâcheuses circonstances. Les succès qui en résultent prouvent que la petite-vérole est en elle-même moins dangereuse que le caractère de la fièvre particulière dont elle est souvent accompagnée. Mais il est peu de gens assez habiles pour discerner le type composé de la fièvre inflammatoire, qui est celle de la petite-vérole, de la fièvre particulière à la saison pendant laquelle le malade est pris de la petite-verole, et de la fièvre qui peut résulter du tempérament particulier du sujet. Cette dernière circonstance mérite sur-tout d'être observée, parce que c'est elle qui décide particuliérement du caractère prédominant des fièvres qui peuvent se trouver compliquées. C'est déjà être très-instruit de la conduite qu'on doit tenir lorsqu'on ne doute plus de la fièvre à laquelle le sujet doit être naturellement exposé. M. Murray devoit faire ici ces réflexions, que l'auteur avoit omises.

quinquina : et si l'on veut dans ces cas-ci s'en servir, comme je l'ai dit, on verra qu'il fait souvent des merveilles, et supplée lui seul à tous les autres médicamens.

C'est un bon signe que l'enflure du visage persévère jusqu'au onzieme jour ; mais la conséquence en est, que les paupières restent fermées, et le malade comme aveugle pendant ce temps-là. Très-peu de médecins font attention à ce symptôme. J'ai cependant soin de faire ouvrir les yeux une fois le jour, pour examiner s'il n'y a point de lésion. Il est aisé de les ouvrir avec un linge usé, que l'on trempe dans de l'eau chaude, mêlée d'un peu de lait. Ce linge, qui ne doit pas être trop mouillé, se met le long de la jointure des paupières, et on l'y laisse jusqu'à ce que l'on puisse les ouvrir peu à peu avec les doigts.

J'ai promis de dire quelque chose de la salivation, évacuation inévitable dans les petites-véroles malignes : car il y a tout à craindre lorsqu'elle ne se soutient pas assez abondante, ou cesse trop tôt. Il est rare de voir baver les enfans dans ces maladies ; mais elle survient chez les adultes le cinquième ou le sixième jour, quelquefois même le quatrième. Plutôt elle paroît, plus la maladie est dangereuse. D'abord elle est délayée, claire et copieuse. Vers le dixième ou onzième jour elle épaissit, devient très-visqueuse, coule à peine, et menace de suffocation. On prévient les inconvéniens avec des boissons chaudes et suffisantes, avec les gargarismes, et en seringuant même de l'eau dans la bouche. Pour gargarisme, on se servira de la formule suivante :

℞ Décoction pectorale de Londres, *vingt-quatre onces.*
Vinaigre scillitique, *une once.*
Miel rosat, *une once.* Mêlez bien le tout.

On emploiera, si l'on veut, une décoction de carotte avec un peu de sirop de violette, où l'on fera bouillir deux onces de racine d'althéa, quatre figues, dans trois livres d'eau, de sorte qu'il en reste deux livres après l'ébulition; ou l'on se servira d'une décoction de graine de lin, dans laquelle on jetera un peu de miel d'espumé. Ces formules peuvent aussi servir avec la seringue, et par ces moyens-là les boutons de la bouche et de la gorge mûrissent et tombent plus promptement. Mais rien ne facilite plus la salivation, que de faire prendre au malade du lait chaud avec du sucre, ou (1) seul, ou en le mêlant avec du thé, ou une décoction d'orge ou d'avoine. On aura soin, à ce période et au suivant, que le malade soit couché, tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre, et non pas sur le dos, de peur que la bave n'ait pas l'écoulement convenable, et ne retombe ainsi dans la gorge. On met un linge chaud sous la joue du malade, et on le change lorsqu'il est temps.

(1) Quoique l'auteur parle sans doute d'après ses observations, il est des sujets à qui cet expédient deviendroit très-nuisible. Mêlé comme il est dit, ou plutôt noyé dans les autres liquides, il peut être plus avantageux. La bile est plus acrimonieuse ici que dans le nord, où les tempéramens sont plutôt cacochymes que trop bilieux: c'est aussi ce qui les rend plus susceptibles du scorbut.

Quatrième période.

Si tout va bien à ce période, il ne faut que des soins et faire boire beaucoup, sur-tout si la petite-vérole est de bon caractère, si la salivation se soutient, si la respiration est libre et aisée, si les boutons mûrissent et se dessèchent, si l'enflure du visage cesse et passe aux mains, ensuite aux pieds, si le sommeil est bon, et qu'il se fasse sentir un peu d'appétit.

Mais dans une petite-vérole maligne, il se manifeste alors une nouvelle fièvre. Elle vient de ce qu'une partie du pus ne pouvant sortir à cause de l'épaisseur des croûtes, est refoulée en partie dans la masse du sang, et des impuretés qui sont restées dans l'estomac et les intestins, si le malade a été resserré. Une partie en a été reprise par les vaisseaux mésentériques, et portée dans le sang. C'est ce qui donne un caractère putride à la fièvre qui résulte de l'irritation de cette acrimonie. Il faut donc débarrasser le corps de cette partie mentionnée du pus; autrement la fièvre ne cessera pas. S'il se porte au cerveau, il en résulte un délire maniaque, et ensuite un profond assoupissement; ou s'il se décharge sur les poumons, la respiration devient très-difficultueuse et la mort est presqu'inévitable. Quelquefois il se dépose aux oreilles, aux yeux, de-là la surdité et l'aveuglement. Il est donc de la dernière importance de prévenir cette fièvre. Le quinquina, les alimens fortifians et les boissons sont ici les moyens les plus convenables, en y joignant ceux qui peuvent chasser le pus hors du corps; sa-

voir : l'ouverture des boutons avec l'un ou(1) l'autre instrument, la salivation plus abondante qu'il faut produire, les urines qu'il faut pousser, de doux laxatifs administrés prudemment, comme je l'ai dit au troisième période. Il est également utile de passer souvent sur les bras et les jambes une éponge trempée dans l'eau chaude, et si le pouls est foible, de recourir aux synapismes.

Souvent le pus est rechassé à la circonférence, y cause une tumeur avec douleur, mais le plus souvent indolente. Si la matière trouve une issue et n'est pas refoulée, le malade se tire d'affaire. Il faut faire une extrême attention à cela. Si l'on n'apperçoit pas de tumeur, on dit au malade de tousser, et on lui demande s'il ne sent pas quelque douleur à l'une ou l'autre partie du corps ; mais au moindre signe de tumeur, on y met le cataplasme suivant : prenez du lait, de la farine de froment, un porreau rôti, et un peu de safran ; faites bouillir cela ensemble. Dès qu'on apperçoit du pus sous la peau, il faut ouvrir avec une lancette.

Aussi-tôt que les boutons se dessèchent au (2) visage, on commence à les oindre avec quelque

(1) Plusieurs médecins ont désaprouvé cette manœuvre, d'autres l'ont fort recommandée. Chacun a dit ses raisons ; mais comme il n'y a pas de proposition qui n'ait sa contradictoire, et que les sentimens les plus absurdes ont souvent été les plus autorisés, le lecteur peut voir ce qu'en dit Van-Swieten. Je désirerois, dans tous les ouvrages de médecine, la modeste candeur de cet habile homme.

(2) Quelques médecins ont prétendu que les cicatrices des boutons étoient blanches sur les nègres. Elles ont, il est vrai, certaine pâleur, mais elles noircissent avec le temps.

liniment, dans le même ordre qu'ils ont paru, mais prenant garde de ne le faire que (1) lorsqu'ils sont couverts d'une croûte. Je me sers toujours pour cela de ces deux linimens : 1°. d'une décoction d'avoine, où je jette un peu de sucre ; 2°. du mêlange d'une once d'huile d'olive ou d'amandes douces, et d'une drachme d'huile de tartre, bien battues ensemble ; j'en oins les boutons, usant tantôt de l'un, tantôt de l'autre alternativement, et à de cours intervalles, avec un petit pinceau. Quelquefois je me sers d'un bouillon de veau, une autre fois de lait chaud, dans lequel je fais tremper une éponge fine, et l'on passe cela souvent sur le visage. D'autres se louent d'un mêlange de craie et de crême, que l'on passe sur les croûtes avec une plume.

Lorsque la maladie tire à sa fin, et que les boutons ont été ainsi desséchés, il faut purger le convalescent six ou sept fois, mettant quatre jours entre chaque purgation. On donne pour cela l'*électuaire lénitif*, à la dose de deux, trois, quatre drachmes, selon l'âge du malade. Pour peu qu'on néglige cela, on expose le sujet à une foiblesse de

---

(1) Il est également utile d'humecter ainsi la peau lorsque les boutons commencent à paroître ; et si l'on peut le faire par-tout le corps, la fièvre éruptive en est beaucoup moindre. Pour lors il ne faut que de l'eau, où l'on aura fait bouillir un peu de racine de guimauve ; autrement la peau devient plus serrée : ce qui arrive après les bains. Aussi les anciens ordonnoient-ils de se frotter d'huile en sortant de l'eau. Ces gens voyoient mieux la nature que nous, et saisissoient ses indications avec ce coup-d'œil de maître, qui ne s'est remarqué que dans très-peu d'observateurs modernes.

poitrine, à avoir les yeux larmoyans, à quelque éruption, soit galle, soit dartres, ou à des tumeurs.

Il n'est pas vraisemblable qu'on soit pris une seconde (1) fois de la petite-vérole après l'avoir eue réellement. J'entends dire le contraire tous les jours; mais ni moi ni d'autres habiles médecins, autant que je sache, nous ne pouvons en produire d'exemples satisfaisans. Il est possible d'être encore pris de la petite-vérole séreuse, et de celle dont les boutons sont durs comme pierre. Quelques personnes, qui n'avoient eu que deux ou trois boutons de petite-vérole bénigne, se sont fait des craintes mal fondées; mais elles n'ont pas eu de récidive de la maladie, même auprès de ceux qui l'avoient de mauvais caractère. D'autres ont voulu se faire inoculer pour n'en pas être pris inopinément; mais l'inocu-

(1) N'aurions-nous que le témoignage de Van-Swieten, nous pourrions douter de cette assertion de l'auteur; et si un sujet a pu l'avoir deux fois, pourquoi tel autre n'y seroit-il pas exposé? Une demoiselle, près de Saint-Sulpice, fut inoculée, il y a six ans, avec tous les succès possibles. Un an et demi après, elle fut prise d'une petite-vérole naturelle bien caractérisée, et qui a suivi le cours ordinaire de la maladie. En vain distingue-t-on plusieurs espèces de cette maladie: il n'y en a qu'une. Les autres éruptions, qu'on appelle petite-vérole *volante*, etc. ne sont pas cette maladie. Ces noms n'ont été imaginés que pour se sauver des objections, ou que pour avoir confondu plusieurs maladies éruptives en une. Ces maladies présentent-elles les symptômes et suivent-elles le cours de la petite-vérole? non. Donc elles ne le sont pas, et je tiens fermement à mon opinion. Je ne reconnois que deux espèces, qui réellement ne se différencient que par deux noms arbitraires, *la discrète et la confluente.* Elles sont l'une et l'autre bénignes ou malignes, selon le caractère que prend la fièvre par des circonstances particulières. La confluente est plus dangereuse, mais elle n'est pas maligne d'elle-même.

lation ne leur a pas réussi, après avoir eu la maladie, soit naturellement, soit par cette opération.

C'est toujours par le passage des hommes ou le transport des choses d'un lieu en un autre, que la maladie se renouvelle et se propage, et elle ne cesse plus tant qu'il y a quelqu'un qui a les dispositions actuelles pour en être pris. La crainte fait quelquefois cacher des enfans ou des adultes qui l'évitent par-là, malgré les dispositions. J'ai remarqué que le froid d'hiver n'étoit pas ce qui faisoit cesser la maladie. J'en ai vu l'exemple à Upsal en 1743.

Il est possible que tous les sujets en soient exempts par eux-mêmes. Combien de millions d'habitans ont vécu autrefois en Amérique sans l'avoir? car c'est en 1492 qu'elle y a passé d'Europe. On ne la connoissoit pas en 1733 dans le Groënland; elle y a été portée du Danemarck. Les médecins ont observé que sur cent sujets inoculés, il y en avoit cinq chez lesquels cette opération ne réussissoit pas. On peut donc croire que ces sujets n'auront pas cette maladie. Cela prouve aussi qu'il y a quatre-vingt-quinze sujets sur cent, qui ont en eux une disposition à cette maladie, et cette disposition ne peut alors se manifester que par le contact du principe morbifique actuel. Il en est de cela comme de la peste. Cette maladie terrible ne naît pas d'elle-même dans nos contrées, et n'attaque jamais celui qui a pris la fuite à temps.

Il est très-difficile de dire avec confiance s'il se trouve à-présent chez nous quelque sujet qui n'ait pas eu la petite-vérole, ou qui soit assuré de ne pas l'avoir un jour, dès qu'on n'est pas sûr qu'il ne l'ait

pas eue. Nous savons bien que cinq sujets sur cent ne peuvent pas être inoculés, et l'on a droit de croire qu'ils n'auront pas cette maladie; mais il est incertain s'ils ne l'ont pas essuyée au berceau, et si bénigne, que les parens ou les nourrices l'ont regardée comme une échauboulure ou autre éruption causée par la chaleur du sang ou de l'athmosphère. Voici un exemple qui autoriseroit ma conjecture. Une jeune fille fut prise d'une petite-vérole si bénigne, que ses parens, loin de reconnoître la maladie, la prirent avec eux dans leur voiture, dans le dessein d'aller aux eaux de Sœttra : je les rencontrai par hasard, et m'en étant apperçu, je les engageai de remettre leur voyage jusqu'à ce que la petite-vérole de leur fille fût guérie. D'ailleurs, nous savons que plusieurs enfans ont apporté des marques de la maladie en (1) naissant : il est donc vrai

(1) Ceci n'est plus un problême aujourd'hui. J'ai vu l'enfant d'une de mes voisines naître le corps couvert de boutons de petite-vérole, et la maladie a très-bien suivi son cours. La mère avoit eu la maladie long-temps auparavant. Mais si la mère en est prise étant grosse, la donne-t-elle toujours à son fruit ? M. Baker, *médic. transact.* tom. 2, pag. 314, rapporte deux exemples qui feroient présumer le contraire, s'il étoit prouvé sans réplique qu'on n'a cette fièvre eruptive qu'une fois dans la vie. Deux femmes grosses ont été inoculées avec tous les succès : trois ans après, les enfans qu'elles avoient portés lors de l'inoculation, le furent aussi avec les mêmes succès : donc, conclue-t-on, ils n'avoient pas eu la maladie dans le sein de la mère. C'est conclure un peu légèrement. Un partisan de l'inoculation a prétendu tirer de cet exemple une induction favorable à son hypothèse, puisque deux femmes grosses s'en étoient bien tirées; mais on auroit pu lui répondre, que neuf femmes grosses qui ont été prises de la petite-vérole naturelle en même-temps,

qu'ils doivent l'avoir eue dans le sein de la mère. En voici un exemple assez récent : un enfant naît, on lui remarque des cicatrices et des croûtes. La mère étant sur la fin de sa grossesse, son fils aîné avoit été pris de la maladie ; six ans après, les autres enfans de la mère furent pris de petite-vérole, et le plus jeune, qui l'avoit eue en naissant, en fut exempt alors.

Nous avons, au contraire, des exemples de sujets âgés, pris de petite-vérole. Un homme l'eut à Upsal, âgé de cinquante ans, et s'en tira très-bien. Une dame l'eut en Angleterre, âgée de soixante-douze ans, et en mourut. Une autre l'eut au même âge ; la maladie fut très-bénigne au commencement ; vers le quinzième jour, elle devint maligne et confluente. Une femme l'eut aussi dans le district des mines de cuivre, à l'âge de (1) quatre-vingt ans, s'en tira heureusement, quoique l'éruption eût été très-abondante.

Comme la crainte n'est pas cause qu'on est pris de la peste, puisque des enfans nouvellement nés en sont attaqués ; de même aussi la crainte seule ne

---

et traitées par le même médecin, ont aussi échappé au danger de leur état, et sans fausse-couche. *Voyez* Bernard Christin de Juvellina, cet habile disciple de Riviere. *Observat. Medic. centur. V.* n°. 55. *de his centum octuagintâ sex*, novem mulieres gravidæ *maximo periculo sanæ factæ sunt.*

(1) La gazette de Suède fait aussi mention d'un paysan, âgé de quatre-vingt-quatre ans, qui se tira le plus heureusement de cette maladie. Mais en général elle est plus dangereuse chez les sujets âgés. J'en ai vu périr le lieutenant-particulier de chez moi, à l'âge de quarante-cinq ans, et une dame, à Châlons-sur-Marne, âgée d'environ cinquante.

peut pas donner la petite-vérole. Des enfans dans le sein de la mère, d'autres nouvellement nés, d'autres dans un âge trop tendre pour leur supposer de la crainte de cette maladie, l'ont eue. Il est cependant vrai que la contagion gagne plus aisément les sujets timides, en qui se trouvent les dispositions à l'avoir. Les effets de la crainte sont un affoiblissement des nerfs et du cœur, et ainsi un ralentissement dans la circulation : les pores s'ouvrent alors, et le virus s'y insinue plus librement.

La petite-vérole fait périr tous les ans en Suède un dixième des enfans ; et il est à remarquer qu'il en meurt toujours plus de filles que de garçons, quoiqu'il y naisse toujours plus de mâles. Mais il y a d'autres maladies qui se font plus sentir aux garçons qu'aux filles ; de sorte que, malgré le nombre supérieur des garçons, les deux sexes se trouvent égaux en nombre à l'âge de cinq ans. Dès que les enfans ont atteint l'âge de quinze ans, le sexe féminin est alors bien plus nombreux. Voy. à ce sujet les Mémoires de l'académie royale des Sciences, année 1755, pag. 247. *édit. Suèd.* (1).

(1) Ceux qui voudront voir deux cas remarquables de petite-vérole maligne, où il a fallu toute la sagacité et la constance imaginable, n'ont qu'à lire les Mémoires de *Zurich*, vol. 1, 386, 414. M. Zimmermann a donné ces détails en habile homme.



CHAPITRE XIII.

De l'inoculation de la Petite-vérole.

§. I. *Examen des Préservatifs.*

L'EXPÉRIENCE et les registres ne prouvent que trop que la petite-vérole est une des maladies les plus mortelles, et nous devons la regarder en Suède comme une des principales causes de la dépopulation. Je vais donc actuellement montrer comment, avec l'aide de la providence et les moyens convenables, on peut donner cette maladie de manière que peu de sujets en soient les victimes.

La petite-vérole se gagne de différentes manières. Il s'agit donc de bien connoître comment elle peut se gagner avec le moins de danger. Je sais qu'il vaudroit beaucoup mieux proposer un moyen sûr de l'éviter; mais jusqu'ici cela est presque impossible. Un homme a besoin de l'autre : nous allons aux places publiques, aux églises, aux assemblées, chacun a sa compagnie. On enterre dans (1) les églises les enfans qui sont morts de cette maladie. L'un ou l'autre passe sur leur fosse; nous respirons l'air dans lequel le virus s'est exhalé. Les chiens et

(1) Il seroit à souhaiter qu'on renonçât à cet usage, dont il ne résulte aucun bien. Ne seroit-il pas possible de destiner quelque endroit particulier pour la sépulture des grands ou des riches, puisque l'opinion leur accorde quelques prérogatives jusques dans le tombeau ? Les lieux des assemblées en deviendroient plus sains. Mais en vain a-t-on déclamé contre cet abus.

autres

autres animaux le portent d'une maison à l'autre. De sorte qu'on peut dire avec fondement, qu'en général cette maladie est pour ainsi dire inévitable. Que de graces à rendre à celui qui en trouveroit un jour l'antidote assuré!

Boerhaave a cru qu'on pouvoit tirer, de l'antimoine et du mercure, un antidote contre (1) cette maladie. Peut-être a t-il réussi une ou deux fois: mais il est probable que des épreuves ultérieures lui en avoient fait voir l'insuffisance: car s'il en avoit eu des preuves triomphantes, il étoit trop droit et trop ami de l'humanité, pour ne pas révéler avant sa mort un remède d'une si grande importance.

C'est-là ce qui a engagé les médecins de Phila-

(1) M. Frewen a combattu cette opinion dans un ouvrage anglais, intitulé: « Raisons produites contre ceux qui pensent » qu'un sujet pris de la petite-vérole peut être guéri par un an- » tidote, sans essuyer la maladie. M. Van-den-Bosch, au contraire, a prétendu prouver le contraire de M. Frewen, dans un Ouvrage Flamand, intitulé: *Essai sur la manière d'éviter la petite-vérole*. Le point essentiel de la dispute est de décider, dit M. Murray, si l'éruption est une crise nécessaire ou non. Sydenham, et plusieurs autres médecins après lui, sembleroient avoir pensé qu'on peut avoir la fièvre varioleuse sans essuyer l'éruption. Voyez Van-Swieten, *de variolis*. De Haën l'a prétendu de la rougeole, et l'auteur l'assure aussi de la fièvre scarlatine; mais ces exemples ne sont pas concluans. Quant à l'antimoine et au mercure, Boerhaave avoit sans doute vu ailleurs les succès qu'on en avoit eus dans le traitement de cette maladie. N'auroit-il lu que les observations de B. C. de Juvellina, il étoit sur la voie. Il est étonnant que cet habile médecin moins ne soit cité nulle part. Je sais que le recueil de ses observations est très-rare; mais des gens qui ont lu devroient le connoître. C'est à lui que nous sommes redevables de la connoissance des médicamens particuliers que Riviere s'étoit réservés.

delphie à donner après l'inoculation, de deux jours l'un, vers le soir, un peu de mercure doux et d'antimoine diaphorétique, et de deux jours l'un, au matin, un peu de poudre cornachine, et enfin du soufre doré d'antimoine, mêlé avec du mercure doux. Quelque hasardée que fût cette tentative, ces médecins eurent la satisfaction de ne voir mourir qu'un sujet sur sept cents inoculés. Voy. l'*Analyse de Kirkpatrick*, pag. 329.

Boerhaave crut encore pouvoir arrêter et comme étouffer l'éruption, en s'y prenant par un autre moyen au commencement de la maladie. Il regarda cette maladie comme une fièvre inflammatoire, et chaque bouton comme une tumeur. D'après cette hypothèse, il crut pouvoir empêcher qu'il ne s'élevât de boutons, en faisant de fortes saignées, donnant beaucoup de lavemens, des boissons copieuses, prescrivant les bains, et faisant tenir l'appartement modérément chaud, et administrant des rafraîchissans. Il a souvent réussi avec cette pratique. Lamétrie l'imita avec succès. Le docteur Cleghorn usa aussi de ces moyens dans la petite-vérole de Minorque en 1746, année où elle y fut si dangereuse. Quelques sujets se trouvèrent bien de cette méthode, et deux ou trois n'éprouvèrent pas d'éruption. Mais malgré tous les soins de cet habile homme, et quoiqu'il eût fait tout ce qui est requis dans le traitement des fièvres inflammatoires, la plupart des (1) sujets

(1) Tant il est vrai que c'est du caractère de la fièvre accessoire que vient le plus ou le moins de danger de la petite-vérole, et non de la maladie même. Or, combien de circonstances in-

en moururent. On peut voir à cet égard la Dissertation du docteur Tralles : *Dissertatio epistolica de methodo medendi variolas hactenùs*, etc. D'ailleurs il est incertain si après avoir échappé à la maladie par cette méthode, on est plus dans le cas d'en être attaqué. Ceux qui ont échappé à une pleurésie sont encore exposés aux récidives de la même fièvre inflammatoire.

Le docteur Lobb donna dans les deux idées de Boerhaave, et crut avoir trouvé dans l'éthiops (1) minéral un moyen, ou de dénaturer le virus variolique, ou de l'atténuer, déjà porté dans le sang, au point de le rendre assez transpirable pour ne pas élever de boutons, et de s'exhaler sans peine par les pores, C'est pourquoi, dès qu'il couroit des petites-véroles, il faisoit prendre, soir et matin, de cet éthiops avec un peu de fleurs de soufre, prescrivant du reste une bonne diète. Il assure que nombre de sujets qui auroient eu la maladie pendant la contagion, y ont échappé par ce moyen, et que ceux qui l'ont eue n'ont essuyé qu'une petite-vérole de bon caractère. Il avance même, qu'il est possible, avec ce médicament souvent réitéré, d'empêcher que la fièvre suppuratoire n'ait lieu au premier période, et de changer le sang déjà impregné du virus, au point de faire précipiter en partie ce virus par les urines, et de chasser le reste par la

connues mêmes peuvent varier le caractère de la fièvre. Est-il donc étonnant qu'un ce traitement ait causé des ravages ? Empyriques, raisonnez donc avec la nature.

(1) *Voyez* Cotunni *de sedibus variol. syntagma.* Viennæ 1790, p. 73, 75 *et suiv.*

transpiration; mais il ne prouve cette dernière assertion par aucun (1) exemple.

Je crois aussi qu'il est bon de prescrire l'éthiops, depuis six, dix, vingt grains, jusqu'à trente, selon l'âge des sujets; mais il y a trois inconvéniens: 1°. les enfans ne le prennent pas volontiers, à moins qu'il ne soit mêlé avec du miel; 2°. si le sujet a de la disposition aux cours de ventre, l'éthiops se précipite totalement avec les selles: alors il n'en passe rien dans le sang; il ne peut donc y produire aucun effet sur le virus; 3°. si, d'un autre côté, le sujet est naturellement resserré, le médicament produit bientôt une salivation. Il est vrai qu'on l'évite en mêlant un léger laxatif et un peu de camphre avec l'éthiops. Mais les pillules de Belloste peuvent remplir toutes ces vues, et tenir aussi-bien lieu de préservatif.

L'évêque (2) Berkeley attribuoit, entr'autres avantages, à l'eau de goudron, celui de préserver de la petite-vérole, ou au moins de la rendre plus bénigne. Aussi-tôt que la maladie s'est manifestée dans un endroit, on en prend le soir et le matin plein un gobelet d'antimoine proportionné à l'âge, et l'on continue, ou jusqu'à ce qu'on soit attaqué de la maladie, ou que l'épidémie ait cessé; il assure aussi qu'on peut en prendre avec avantage pendant le cours de la maladie, si l'on en est pris.

(1) D'autres Empyriques ont cru en avoir vu de plus grands avantages depuis.

(2) Prior a produit depuis un plus grand nombre d'expériences heureuses de l'usage de cette eau de goudron. Voy. son Traité: « Exposé des succès de l'eau de goudron ».

C'est un médicament qu'on peut se procurer partout et à bon marché ; ainsi l'on devroit en faire prendre aux enfans, comme il le prescrit, pendant ces épidémies. Je ne rapporterai pas toutes les expériences qu'il produit pour établir cette vertu (1) de l'eau de goudron. En voici seulement un exemple du docteur Cantvel : De quatre enfans d'une même maison en Ecosse, l'un fut pris de la maladie, le père en fit inoculer deux autres, et prendre de l'eau de goudron au quatrième. Les quatre enfans furent mis dans une même chambre. Les trois premiers essuyèrent heureusement la petite-vérole, et le quatrième, qui prit de l'eau de goudron, ne l'eut pas. Le père le fit inoculer, et boire encore de cette eau ; l'inoculation n'eut pas de succès. Deux mois après on réitéra l'inoculation sans faire prendre de l'eau : l'enfant eut la petite-vérole, mais si bénigne, qu'il ne fut presque pas malade.

Il y a quelques années qu'il régna dans la paroisse de Longthora, à trois milles d'Upsal, une petite-vérole si maligne, que tous les enfans en mouroient. J'y fus et je conseillai aux paysans de faire prendre de l'eau de goudron aux enfans. La petite-vérole y devint si bénigne, qu'à peine mourut-il un enfant après l'usage de cette eau.

Cette eau se fait ainsi. Prenez douze livres d'eau, jettez-y trois livres de bon goudron ; remuez-bien

(1) Dans le nord, il est sûr que cette eau résineuse peut produire de bons effets. Mais seroit-elle aussi avantageuse ici ? je n'en crois rien. Du reste, c'est un médicament très-peu coûteux et qu'on peut essayer, sur-tout dans les endroits marécageux, ou le long des rivières.

le tout avec une spatule pendant deux ou trois minutes; laissez reposer pendant quarante-huit heures. Tirez-en ce qui est clair et le mettez dans des bouteilles. L'eau a une teinte de vin d'Espagne, est transparente, a une saveur acidule et légèrement résineuse, qui devient plus forte si l'on fait un peu évaporer. Elle fait rougir le sirop de violette, et fait effervescence avec une lessive alkaline. Cette eau consiste en une huile extrêmement atténuée, qui est tenue en dissolution dans l'eau par le moyen d'un peu d'acide; ainsi c'est un savon léger, qui, outre sa qualité résolutive, est encore antiputride.

En 1744 il régna une épidémie varioleuse à Upsal : elle étoit très-mauvaise. Je commençai par donner aux enfans des pillules préservatives : je vis avec satisfaction que ceux qui en prenoient ou échappèrent à la maladie, ou ne l'eurent que très-bénigne. On s'en servit ensuite par-tout le royaume avec le même succès. Il ne falloit que l'attention des parens pour en assurer la réussite. En voici la formule :

℞ Calomelas (1) bien préparé, *douze grains.*
Camphre, *huit grains.*
Extrait d'aloës, *douze grains.*
Gomme de gayac, *seize grains.*

Mêlez-bien, pour en faire des pillules de *deux grains chaque*, dans une feuille d'argent.

Chacun peut aisément déterminer la dose qu'il

(1) *Aquila alba.* Voyez Lewis, *disp.*

en faut donner ; la vraie dose est celle qui produit de deux à quatre selles. Un enfant de deux ans prendra trois pillules ; il en faut trois pour un enfant de quatre ans ; cinq pour celui de six. Mais il faut s'en tenir à sept pillules, quoique l'enfant eut plus de sept ou huit ans. Si la dose ne faisoit point aller, on y ajoute un ou deux grains de résine de jalap bien trituré avec des amandes. On donne de ces pillules deux fois la semaine, le dimanche et le mercredi au soir, et leur effet se manifeste le lundi et le jeudi avant midi. Pendant qu'on en fait usage, il faut évirer les viandes (1) salées, et ne prendre de viande qu'à midi. On peut prendre l'air à volonté, sinon les jours que les pillules doivent opérer. Dès que l'épidémie s'est manifestée, et que conséquemment on a lieu d'en craindre la contagion, on commence l'usage des pillules, et on le continue jusqu'à ce qu'elle ait cessé ; ou si l'on cesse auparavant, et que la maladie devienne maligne, c'est à soi seul qu'on en peut faire le reproche.

Il ne faut jamais prendre chez l'apothicaire beaucoup de ces pillules, parce que le camphe s'évapore aisément. Or il contribue le plus à garantir de la contagion : voilà pourquoi l'inoculation reste sans succès lorsque le pus est mêlé avec du camphre ou une pommade. Les expériences que j'ai produites dans les mémoires de l'académie de Stokholm

(1) Dont on use beaucoup dans le Nord, au grand préjudice des habitans.

en 1751, prouvent assez que le mercure (1) dissout le sang, et sur-tout les autres humeurs. Ainsi ces pillules doivent avoir une grande vertu, comme laxatives, par rapport à la petite-vérole. Les détails qu'on en a donnés dans nos nouvelles publiques, le confirment également. Je suis assuré que tout enfant qui est d'ailleurs bien portant, fort, et dont la peau a une ferme texture, n'aura qu'une petite-vérole bénigne :

1°. S'il use des pillules pendant quatre semaines, comme je l'ai prescrit.

2°. S'il ne prend pas d'alimens trop substantiels, et ne mange que peu de viande.

3°. S'il évite ceux qui ont ou viennent d'avoir la maladie.

4°. S'il est purgé avec les pillules, dès qu'il est pris de la petite-vérole.

5°. Si l'on a soin de picoter légèrement la peau des bras et des jambes avec une aiguille ou une lancette en divers endroits. Quand aux enfans foibles, il vaut mieux les préparer par l'usage du quinquina.

Ce qui fait voir la nécessité de picoter la peau, c'est que si on le fait peu avant que (2) l'éruption

(1) Le Mercure peut donc faire beaucoup de mal, pour peu que le sang soit scorbutique, ou que la fièvre ait un caractère putride. C'est à cette disposition du sang qu'il faut attribuer les ravages qu'il fait quelquefois dans les maladies vénériennes, lorsqu'on le donne, sans faire prendre des acides végétaux.

(2) M. Murray, après avoir donné quelques exemples des avantages que produit l'irritation ou la section même de la peau dans ces circonstances, renvoi aux Lettres Suisses sur

ait lieu, les boutons paroissent en grand nombre autour de l'endroit qu'on a piqué. Ils poussent aussi en plus grand nombre où l'on a inoculé le virus. Je connois un enfant que sa mère emportée fouetta vigoureusement la veille de l'éruption : l'enfant n'eut qu'un seul bouton au visage; mais les endroits où elle lui avoit sillonné la peau, furent couverts de boutons. Le picotement de la peau est donc un bon moyen pour garantir le visage.

On a coutume dans le Norlant de suspendre du musc aux enfans pour les préserver de la contagion pendant les épidémies varioleuses. Mais je n'ai là-dessus aucune expérience (1) suffisante. D'autres portent sur eux du mercure dans les mêmes vues. Belloste fait mention d'une Dame qui en porta plus de cinquante ans, et n'avoit pas encore eu cette maladie à l'âge de quatre-vingt. Lui-même en portoit aussi toujours, comme préservatif, et à soixante-dix ans il n'avoit pas encore eu la maladie. Il pensoit qu'il sortoit du mercure des émissions que les insectes redoutoient; et regardoit ces insectes comme la cause (2) de la

---

les suites de l'inoculation. Ces Lettres, écrites en Allemand, ne sont pas lues, dit-il, autant qu'elles devroient l'être.

(1) Il sembleroit cependant qu'une des manières d'inoculer à la Chine, soit opposée au préjugé de ce préservatif : car ils enveloppent un grain de musc avec les croûtes de deux grains de petite-vérole, mettent cela dans du coton, qu'ils font porter dans les narines pour donner la maladie.

(2) Les petits vers qu'on croit n'avoir remarqué que depuis peu dans les boutons de petite-vérole, sembleroient exiger que les médecins considérassent un peu plus particulièrement ce phénomène. B. C. de Juvellina rapporte cet exemple-ci, *cent.* 5,

petite-vérole, de la peste et d'autres maladies éruptives. Il est sûr qu'il émane du mercure quelque principe. Qu'on mette dans une assiette un lombric, et qu'on y jette ensuite du mercure, on verra le ver s'agiter comme s'il souffroit, et se retirer au bord du vase aussi loin qu'il peut le faire. Mais en supposant que ces moyens ne soient pas d'une grande utilité, ils ne peuvent être préjudiciables. Ils tranquillisent au moins ceux qui y ont quelque confiance ; c'est déjà quelque avantage lors de ces épidémies.

Il y a quelques années qu'il vint de Finlande à Stokholm une femme se présenter à la Cour, pour découvrir un moyen qui rendoit l'éruption variolique beaucoup moins considérable. On me fit part de cette découverte ; le remède consistoit à donner un drap d'écarlate au malade au lieu de linge, et d'en couvrir même le visage. Je la louai de sa

---

observ. 75. « Facies personnata (le visage) erat crusta, ad » crassitiem digiti, quâ argenteo ablatâ instrumento, vermi» culi undique subbulliebant nidi formicarum ad instar, atque » hi decocto centaureæ minoris omnes moriebantur » etc. Il les fait donc périr avec une décoction de petite centaurée. Doit-on attribuer ces insectes aux animacules qui se nichent dans les sillons imperceptibles de la peau, ou aux mouches qui auroient déposé leurs œufs sur le visage du malade ? L'observation est du mois de septembre. Dans un pays chaud, il y avoit assurément des mouches : ou ces vers furent-ils produits spontanément sous ces croûtes ? ou furent-ils la cause efficiente de la maladie, comme le présumoit Belloste ? Voyez M. Lorry, *de morb. cut.* pag. 230 et 570, et suiv. Quoiqu'on prétende aujourd'hui que tout ver vient d'un œuf, j'ai bien de la peine à me rendre à cette opinion. Voyez ce qui est dit à ce sujet, chapitre *des vers*, de notre Auteur.

bonne intention, et je regardai sa découverte comme très-inutile. J'appris quelque temps après que le Docteur Mieg, de Basle, ayant inoculé un enfant, lui fit mettre des bas d'écarlate sans semelles dès le commencement de la maladie. Il s'étoit imaginé que la démangeaison que devoit causer cette chaussure, et la suppression de la transpiration feroit porter le virus aux pieds. Au moment où l'éruption devoit avoir eu lieu, il fit ôter les bas, espérant trouver beaucoup de boutons aux pieds : mais il fut fort étonné de n'y appercevoir que deux boutons. Comme le sujet avoit été bien préparé, que les bains et les lotions avoient excité chez lui une grande transpiration, M. Mieg pensa que le virus variolique s'étoit presqu'entièrement évaporé par les pores. Il résolut de jeter une poudre irritante dans ses bas, telle que de la farine de sénevé; mais à peine en eut-il fait la tentative, qu'il fut obligé de faire ôter ces bas. Les chaleurs extrêmes qu'en éprouva l'enfant, les lui rendirent insupportables. Voyez les mémoires de l'académie de Zurich, tom. 3, p. 103 et 121.

L'habile Casimir Médicus s'est long-temps occupé d'exterminer cette maladie, et crut enfin en avoir trouvé le moyen; il le communiqua dans le second Livre de son recueil d'observations, page 822, dans un temps où ces maladies s'étoient répandues avec un mauvais caractère. Il attendit que l'éruption eût lieu chez ses malades, et donna aussitôt une teinture de quinquina dans de l'eau distillée, et remarqua que la maladie devenoit plus traitable.

Après cela il administra cette teinture à un enfant d'un an et demi, dès le commencement même de la maladie : l'effet fut très-avantageux ; l'enfant n'eut que (1) deux boutons. Voyez son recueil, pag. 726 jusqu'à 732. Cela l'engagea de hasarder plus librement. Il n'ignoroit pas que la première fièvre de cette maladie étoit inflammatoire, et crut, comme Boerhaave, que si l'on pouvoit anéantir cette fièvre, il n'y auroit pas d'éruption. Il ordonna donc dès l'abord tout ce qui est nécessaire dans les fièvres inflammatoires, la saignée, les lavemens émolliens, les émulsions, les rafraîchissans, et une boisson copieuse d'eau d'orge. Ce qu'il fit de particulier, ce fut de prescrire aussitôt le quinquina en poudre, ce à quoi personne n'avoit pensé, ou ce qu'on n'avoit pas osé risquer avant lui. C'est avec raison qu'il prescrit les évacuans avant l'usage du quinquina, soit purgatif, soit vomitif, sur-tout lorsqu'il faut bien nettoyer un estomac sale, car le quinquina devient inutile ou même nuisible lorsque l'estomac est tapis de glaires, ou surchargé de crudités. Si ces saletés se trouvent dans les intestins, il ordonne un laxatif de manne, de tamarin et d'un peu de jalap, ou la magnésie et la crême de tartre, avec une émulsion. Si la première fièvre n'est pas forte, il mêle la crême de tartre avec le quinquina. Si l'éruption a

(1) La Société de Chirurgie de Stockholm recommande la graisse du chien de mer dans cette maladie. On en donne quelques gouttes pendant la journée, lorsque l'éruption a paru. Par ce moyen, l'éruption est très-peu de chose et des plus bénignes. Voyez les rapports de cette Société, en 1769.

lieu, contre son attente, il prescrit un vésicatoire pour attirer l'éruption vers un endroit où il n'y ait pas de risque d'établir une espèce d'égoût pour le virus.

Tout cela est bien imaginé : le temps seul apprendra si ces procédés découvriront quelque avantage, lorsqu'on en aura fait l'expérience suffisante. Mais autant que je puis le voir par les écrits de ce médecin, il n'avoit pas encore éprouvé sa méthode avant 1765, et n'a parlé que d'après sa théorie, et les avantages qu'a cette méthode dans d'autres fièvres inflammatoires, et par l'analogie qu'a la petite-vérole avec la rougeole, le pourpre et les fièvres pétéchiales. Il conseille même d'éprouver cela sur six enfans qu'on pourroit inoculer, pour savoir si réellement le quinquina n'empêche pas toute éruption.

Feu le Professeur Monro (*Journal des Savans*, 1766, *Janv.* p. 218,) dit que comme il régnoit de mauvaises petites-véroles, une femme fit user tous les jours à ses enfans d'un bain fait d'eau et de baie de genièvre, faisant en même-temps des fumigations dans leur appartement avec du même bois. Aucun des neuf enfans ne fut pris de la maladie, et ne l'eut même pas dans l'âge viril auprès de ses enfans qu'il soigna dans cette maladie. Je n'aurois osé produire cet exemple, s'il ne venoit d'un homme aussi considérable que Monro.

INOCULATION.

Mais le moyen (1) triomphant pour éviter les dan-

(1) Je crois que les gens sensés ne s'en laisseront pas imposer

gereux effets de la petite-vérole, c'est d'inoculer les enfans lorsqu'ils sont jeunes, et même en pratiquant cette opération comme on le fait en Angleterre. Il est en effet disgracieux à chaque épidémie de prendre, tant qu'elle dure, de l'éthiops, des pillules préservatives ou de l'eau de goudron; et c'est trop risquer, que de s'exposer à être surpris par une maladie aussi meurtrière, sans y être préparé. Plus on prend d'âge, plus elle devient dangereuse. On peut en être attaqué en voyage ou dans les endroits où l'on n'a pas de Médecins à sa disposition, où il est même difficile de se procurer des médicamens, et les bons soins qu'exige cette maladie. On en sera peut-être pris dans les plus grandes chaleurs de l'Eté, après avoir déjà été presque épuisé par une autre maladie de mauvais caractère, ou par le travail, ou de longues veilles, lorsqu'il règne d'autres maladies dangereuses comme le pourpre, des pleurésies, des inflammations de poitrine, ou des fièvres pétéchiales, peut-être

---

par les raisonnemens spécieux de notre Auteur. On commence à revenir de l'enthousiasme de l'inoculation. Il faut de temps en temps quelque délire au peuple, et cela passe comme les modes. Sans doute que quelque Philosophe maniaque nous prouvera quelque jour combien un Hongrois avoit eu raison de proposer l'inoculation de la peste. Je suis très-assuré que notre Auteur a eu pour lui les expériences les plus avantageuses, et qu'il n'a parlé que par l'amour du bien public; mais j'approuverai toujours le Magistrat éclairé qui défendit dans certaines villes d'inoculer, sous les peines les plus rigoureuses. Van-Swieten a raisonné sur ce sujet en homme extrêmement sensé. Chacun peut balancer les raisons de part et d'autres. Eller, et nombre d'autres après lui, ont attribué à la petite-vérole naturelle des ravages qui venoient de toute autre cause.

même se sera-t-on porté le feu dans le corps par des boissons incendiaires, ou surchargé par des alimens surabondans, et aura-t-on fait des amas d'humeurs vicieuses, qui font tendre les autres à la dépravation.

Ce sont les femmes sur-tout qui devroient s'empresser de se faire inoculer. Elles voient tous les jours ce que leur beauté souffre de la petite-vérole naturelle. D'ailleurs elles peuvent en être prises pendant leurs grossesses, leurs couches, de sorte qu'elles et leur fruit sont exposés à y perdre la vie. Les exemples qu'on pourroit produire de gens qui en ont perdu la vue, l'ouïe, l'usage de la parole et de l'un ou l'autre membre, devroient bien engager ceux qui sont jaloux de leur bonheur, à saisir avidément et avec reconnoissance le moyen d'éviter ces dangers, et même une mort prématurée.

Les gens instruits savent que la petite-vérole enlève un dixième (1) des enfans Suédois, et combien

(1) L'Auteur prouve ce qu'il avance par les registres de la commission royale de Suède, et donne ici les sommes particulières de chaque année depuis 1749 jusqu'en 1763 inclusivement. Cela nous est fort inutile. Je suis sûr que si l'on avoit bien examiné les circonstances, on auroit vu que la petite-vérole y avoit la moindre part. Mais on a été l'écho d'Eller, qui, le premier, a tenté l'inoculation en France, lorsqu'il étoit à Paris. M. Murray ajoute aussi beaucoup de notes, qui ne me présentent que des faits dont nous sommes très-instruits: ainsi je les supprime. Il y a assez de temps que nous sommes rebattus d'écrits polémiques sur cette matière. M. d'Alembert est celui qui auroit le mieux raisonné sur cette matière, s'il avoit envisagé toutes les circonstances qui devoient lui fournir les *données* de son problème. Malheureusement, il ne les a pas connues, aussi a-t-il beaucoup raisonné sans rien dire, et a-t-il fini par ne rien conclure.

est grande la perte que fait un Etat en perdant ses habitans : ils devroient donc montrer l'exemple au peuple. La mort de neuf mille Citoyens qui périssent tous les ans de la petite-vérole et de la rougeole, n'est-elle pas un dommage des plus sensibles pour nous ? Pourquoi ne pas imiter d'autres nations éclairées, qui ont saisi avec tant d'empressement ce moyen d'éviter la dépopulation ? Il est innocent, et l'utilité en est prouvée d'une manière incontestable : l'autorité des Médecins honnêtes et aussi éclairés qu'il est possible, doit être ici de quelque poids. La théorie, la pratique, la religion, la morale, tout se déclare pour l'inoculation. Il meurt un sujet (1) sur sept de la petite-vérole naturelle. Dans l'Hôpital où l'on soigne, à Londres, ceux qui ont cette maladie, il périt deux sujets sur neuf. Il y a peu d'années qu'il mourut ici deux cent soixante-dix enfans sur trois cents qui furent pris de la maladie. Au lieu que par l'inoculation il ne

(1) Cela est faux et très-faux, à parler généralement ; c'est aux épidémies particulières, ou aux maladies sporadiques, compliquées avec la petite-vérole, qu'il faut attribuer les ravages dont on nous a tant étourdis. Voyez Van-Swieten à la fin de ses Commentaires, sur le chap. de la petite-vérole, *Aphorismes* de *Boerhaave* : ses expériences détruisent entièrement tout ce que les inoculateurs ont avancé. Est-il étonnant de voir beaucoup de Sujets périr de cette maladie dans des Hôpitaux, où quelquefois l'air rend très-mauvaises les maladies les plus bénignes, malgré les ventilateurs et toutes les autres précautions, dès que l'expérience a prouvé qu'il périt un sujet inoculé sur 200, ou 400 si l'on veut ; je ne sais si l'on peut, en conscience, risquer une opération dont un sujet doit infailliblement périr. Pour moi, j'attendrois plutôt que le ciel disposât de ses jours. Voyez outre ceci la fin de ce chapitre.

meurt

meurt qu'un sujet sur deux cent cinquante, quatre cent vingt-cinq, et même cinq cent. Si même l'on prépare les sujets comme il faut, et qu'on les soigne exactement, à peine en périt-il un sur plusieurs milliers. Dans la petite-vérole naturelle, c'est surtout au visage que se porte le virus; au lieu qu'en inoculant, c'est ordinairement au bras qu'il se fait le plus sentir : et le pus s'écoule en grande partie par la plaie légère qu'on fait au bras pour inoculer. Je conviens cependant que cela ne paroît pas suffisant pour diminuer l'éruption : car le pus ne coule de la blessure que quand l'éruption a eu lieu.

On prétend qu'on peut être attaqué plusieurs fois de la petite-vérole naturelle, quoique je n'en aie jamais vu d'exemples ni d'autres habiles Médecins étrangers, tels que Boerhaave, Mead, Chirac, les Médecins d'Ecosse et les nôtres. Mais on n'a pas encore pu produire un seul exemple de récidive après l'inoculation; du moins ce qu'on avoit avancé à ce sujet, n'a-t-il pas été sans réplique. En effet, je soutiendrai que l'inoculation n'a pas procuré la petite-vérole, lorsque, 1°. les bords de la plaie n'ont pas suppuré; 2°. qu'il n'y a pas eu de fièvre le septième, huitième ou neuvième jour; 3°. qu'il n'y a pas eu plus ou moins d'éruption dont une partie des boutons ait suppuré, soit devenue jaune, mûre, et se soit couverte d'une croûte, qui ensuite soit tombée; ou, 4°. si au défaut d'éruption la plaie n'a pas coulé abondamment et longtemps. Cet écoulement est pour lors un vrai virus variolique, puisqu'on inocule très-bien avec, comme les expériences de *Wall* et de *Gibbert* l'ont

prouvé. Voyez Kirkpatrick, *Analys.* pag. 164 et 413. On inocula, il y a quatre ans, une Demoiselle de condition; elle n'eut qu'onze boutons. Après sa convalescence, elle alla voir sa cousine qui étoit au lit, de la petite-vérole. Elle se mit pendant plusieurs jours à côté d'elle sous la même couverture, et ne gagna pas la maladie. Le Professeur Schulzenheim inocula trente-sept enfans dans la maison des Francs-Maçons de Stockholm. Trois ans après, dix sept autres enfans y furent pris d'une petite-vérole naturelle maligne, et il en mourut neuf. Les dix-sept premiers se trouvèrent avec ceux-ci dans la même chambre, et n'en furent pas attaqués.

L'inoculation est inutile si le sujet n'a pas actuellement la disposition requise pour avoir la maladie. Il a du moins l'avantage d'être rassuré contre la crainte dans laquelle il auroit dû vivre.

C'est à tort qu'on reproche aux inoculateurs de tenter Dieu par cette manœuvre. Ils ne s'opposent point par-là à sa toute-puissance, n'en exigent pas des miracles, mais se servent avec prudence de ce moyen d'éviter une maladie cruelle, et dont les ravages ne sont malheureusement que trop prouvés. L'expérience a fait voir que ce moyen sauve un grand nombre de sujets, qui auroient probablement été les victimes de la maladie naturelle : et s'il meurt tant de sujets de cette dernière, on doit s'en reprocher la perte, si l'on a négligé la ressource de l'inoculation. Voyez les lettres du comte de Tessin, *Part. II.* p. 192. Mais les succès qu'on en a eu à Aobo, à Upsal, à

Stockholm, au mois de mars 1757, me font croire que nos compatriotes suivront (1) ces exemples. Il me reste à détailler la manière dont il faut procéder dans cette opération.

1°. La petite-vérole peut s'inoculer à tout âge, et même aux enfans de l'âge le plus tendre. Je voudrois cependant, qu'à l'égard de ceux-ci l'on temporisât jusqu'à ce qu'on n'eut plus rien à craindre des douleurs de la dentition. Les nerfs de ces enfans sont trop irritables, et les convulsions les prennent très-aisément ; ce qui est toujours au moins très-désagréable. Je sais que M. Schulzeinheim s'est vu plusieurs fois obligé d'inoculer des sujets de cet âge, et qu'il le fit avec succès. Je trouve aussi que M. Maty (*Recherches & Observat. Médic.* tom. III. p. 287.) y a été porté aussi par de bonnes raisons, et que le Docteur Locher a inoculé à Vienne, en 1768, trente-quatre enfans nouvellement nés, dont le plus âgé n'avoit que sept jours ; (*Observ. Pract. circà Inoculat. variol. in Neonatis Vindob.* 1768.) et il est digne de remarquer qu'il n'en mourut qu'un seul ; car ils étoient et mal logés et mal soignés. La mère (2) de celui qui mourut s'étoit attirée un dévoiement pour avoir marché pieds-nuds sur un sol de pierre, et elle avoit caché cette incommodité.

Damsdale (3) n'exclut de l'inoculation que ceux

(1) Tant-pis.

(2) Et voilà comme on a toujours des raisons bonnes ou mauvaises à donner.

(3) Après avoir examiné très-attentivement les écrits qu'ont publiés plusieurs partisans de l'inoculation, calcul fait, j'ai

qui sont pris de fièvres ardentes, avec éruption; ceux en qui l'on apperçoit les signes d'humeurs extrêmement acrimonieuses; ceux qui sont disposés au marasme, et ont souvent des fièvres intermittentes. Il ne la permet pas non plus aux femmes grosses. Mais il assure qu'elle réussit très-bien sur ceux mêmes qui ont des maladies chroniques quelconques; sur ceux dont le sang et les humeurs ont de la disposition aux affections scrophuleuses, scorbutiques, goutteuses; ou dont le corps est massif, gros, pesant; ou qui menent une vie irrégulière. Ces sujets, dit-il, s'en sont aussi bien tirés que les gens les plus sains et les moins corpulens. Ceux qui ont quelque éruption au visage, doivent les faire passer avant l'inoculation: ce qui est (1) très-aisé, avec une diète convenable, et en y joignant les pillules mentionnées de calomélas, de souffre doré d'antimoine, et quelques purgatifs.

Il ne faut pas risquer l'inoculation sur une fille à l'âge de quatorze ou quinze ans; ni sur les sujets qui sont actuellement menacés de la maladie naturelle: les boutons paroissent alors trop vîte; et s'ils sont de mauvais caractère, on ne manquera pas d'attribuer cela à l'inoculation. Ainsi celui qui veut se faire inoculer dans ces circonstances, doit

trouvé que l'inoculation pouvoit être dangereuse aux deux tiers de l'humanité: ainsi, ce n'est plus une ressource que pour l'autre tiers: mais la maladie spontanée ne fait pas périr un tiers des sujets: elle est donc moins dangereuse que l'inoculation?

(1) Pas si aisé qu'on le pense.

attendre douze à quatorze jours, pour s'assurer qu'il n'est pas attaqué de l'épidémie, malgré les symptômes que l'on apperçoit en lui.

Il faut avoir soin de mettre en particulier ceux qu'on prépare à cette opération. Personne ne doit les approcher que leur garde. Je fais cette remarque d'après ce que raconte le docteur Kirckpatrik : de trente-trois personnes qu'il préparoit, onze furent pris de la maladie naturelle pendant les préparatifs, et il en périt trois. Voyez Kirkp. (*Analys. p.* 412.) Personne ne doit entrer dans l'appartement de l'inoculé, si l'on vient d'une maison où il y a quelqu'un qui ait la petite-vérole naturelle. Il m'arriva aussi de voir un enfant pris de la coqueluche pendant la petite-vérole. Cette coqueluche lui avoit été communiquée par quelqu'un qui étoit venu auprès de lui. A peine les boutons furent-ils desséchés, que la toux se manifesta, et il s'en seroit mal trouvé, si la petite-vérole, qui fut très-bénigne, ne lui avoit laissé des forces suffisantes pour soutenir la seconde maladie, qui fut plus longue que la première.

2°. On n'inocule aucun sujet sans le préparer convenablement, lorsqu'il est nécessaire que cela soit. On s'y prend quelques semaines avant l'opération, en administrant les pillules préservatives, comme je l'ai prescrit (1). Le sujet doit se garder

(1) Ou bien, dit notre auteur, un ou deux grains de calomelas mêlés avec un grain de camphre, soir et matin ; et par-dessus autant d'électuaire lénitif, qu'on le croira nécessaire. Mes observations et celles de plusieurs autres, m'ont prouvé que la réflexion que de Haen avoit faite contre cette pratique, étoit fort inutile. Le docteur Hast inocula même cinquante-cinq enfans dans l'Ost-Bothnie sans ces préparatifs. Il jugea sans doute qu'ils n'en avoient pas besoin.

de tout excès dans le boire, le manger, le travail, le mouvement, les veilles; il évitera les alimens trop substantiels, salés, enfumés, acides, durs, épicés, flatueux, la viande, sur-tout le soir. Les sujets foibles doivent cependant prendre proportionnément plus d'alimens, ou de plus nourrissans, que les sujets forts, et qui ont déjà de quoi soutenir la maladie: car il faut préparer le corps de manière que la fièvre varioleuse ne cause aucun dommage; mais il faut aussi qu'elle ne soit pas comme étouffée, parce qu'alors les boutons ne paroîtroient pas, loin de s'élever, de mûrir et de se dessécher.

Toutes les vues de la préparation doivent tendre, 1°. à empêcher que le sujet ne soit pris d'aucune autre maladie que de celle qu'on veut lui donner; 2°. que le sang ne soit ni trop riche, ni trop appauvri, parce que, dans le premier cas, la fièvre seroit trop forte, et dans le second, trop foible: car dans ce dernier cas, la matière variolique se jette, comme on dit, sur les nerfs; 3°. à donner aux solides de la mollesse et de la flexibilité, de manière qu'ils ne paroissent secs ni tendus; mais il faut leur donner aussi de la fermeté et certaine tension, s'ils sont trop relâchés; 4°. à corriger et améliorer une constitution bilieuse, parce qu'ordinairement elle est toujours exposée à une petite-vérole de mauvais caractère. Telle étoit la constitution du comte de Gisor, qui fut inoculé à l'âge de vingt-quatre ans, et soutint cette maladie avec tous les succès, après les préparatifs convenables. On saigne les sujets d'un tempérament sanguin, lorsqu'on les inocule. Quant aux sujets maigres, on leur fait prendre les bains

domestiques ; s'ils ont une poitrine foible, on leur donne du petit-lait, ou du lait de beurre, passé au tamis. Il faut aussi guérir avant l'opération, les autres maladies que peut avoir le sujet, comme le dévoiement, la galle, les tumeurs, le pourpre; chasser (1) les vers, etc. On

(1) Tous les médecins s'accordent à regarder les vers comme une occasion de très-grand danger dans cette maladie. On a vu périr, dans des convulsions, des enfans au moment même de la désiccation des boutons, quoique tout eût été très-bien jusques-là. Les vers qu'on trouva dans le corps des sujets en avoient été la cause; et c'est ce qui doit rendre les Médecins attentifs aux signes qui peuvent déceler les vers dans ces circonstances-ci. L'éthiops minéral ne peut donc qu'être très-utile, lors même qu'on n'apperçoit aucun signe d'affection vermineuse. Ce danger est égal dans la petite-vérole spontanée ou inoculée. J'inoculai, dit M. Murray, une petite fille de trois ans : pendant les préparatifs, je lui avois fait prendre inutilement quelques anti-vermineux, et je lui vis, avec surprise, rendre un ver mort le troisième jour de l'éruption. Vers la fin de la maladie, elle en rendit encore un autre vivant par l'effet d'un purgatif. Quoique l'auteur dise qu'il faut, avant d'inoculer, guérir les maladies que peuvent avoir les sujets, il prétend néanmoins, en note, que l'inoculation opère tous les jours les plus grands miracles, et conseille d'y avoir recours, pour guérir des maladies incurables par tout autre moyen, telle que l'épilepsie, la perclusion des membres, les maladies de l'esprit, les fièvres intermittentes, opiniâtres, etc. Il cite, pour garants, les Mémoires de Gottingue, les Docteurs Lobb, Schulzeinheim, Haartman, Bergius, Kirckpatrick, Mussel, et M. Murray ajoute Toggemburger, dans le Recueil de Dissertations de Sandifort; mais on ne nous dit rien des sujets que l'inoculation a sans doute fait périr. Sur cinq sujets inoculés, il en est mort deux à Paris, il y a quelque temps. Ils seroient, dira-t-on, également morts de la maladie spontanée. La réponse est, en vérité, admirable ; et voilà comme on se tire de tout.

prendra garde de pousser de nourriture ceux qui sont accoutumés à manger beaucoup, et de les échauffer par quelque mouvement de colère. On ne leur permettra pas de jeux qui puissent leur nuire. Voyez-en un exemple dans les Mémoires de Zurich, part. 3, pag. 47.

Ceux qui sont d'une constitution bilieuse doivent boire beaucoup, prendre un ou deux vomitifs assez doux. On jettera dans leur soupe ou leur potage une goutte de vinaigre, ou un peu de jus de citron, évitant le lait et toute autre substance grasse.

Ceux qui ne peuvent prendre des pillules, se prépareront avec de l'eau de goudron pendant trois ou quatre semaines, et prendront tous les quatre jours de l'électuaire lénitif, ou un autre laxatif doux quelconque, chacun selon l'âge. Celui qui ne (1) s'accommode pas de l'eau de goudron, se mettra à une diète bien exacte, et se purgera plusieurs fois. Mais j'ai d'autant plus de confiance au mercure, que je ne vois rien qui extermine ou affoiblisse plus aisément le principe de la disposition qu'on a à cette maladie. Je conçus cette idée lorsque M. Van-G. fut pris d'une petite-vérole confluente. Je cherchai à en garantir ses deux frères, et j'y réussis par le moyen des pillules mentionnées. Un d'eux en prit même à son insu pendant quelques jours, après que

(1) Ce sera le plus grand nombre en France. Cependant on ne doit pas négliger cette eau. Si l'estomac, et sur-tout la poitrine, s'en accommodent, elle peut opérer les plus heureux effets dans toutes les maladies où il s'agit de détruire un virus quelconque : j'en ai vu de très-bons effets. Sera-t-elle aussi avantageuse chez nous dans la petite-vérole ?

la fièvre eut déjà pris son cours ; le troisième, il parut une légère éruption, qui se passa le quatrième avec la fièvre. Cependant la fièvre varioleuse revint quatorze jours après, et il n'eut ensuite que cinq boutons.

Le docteur Watson voulut voir à Londres quelle différence il pouvoit résulter de l'inoculation, avec préparation ou sans préparation. Il inocula, selon la nouvelle méthode, huit enfans, dont quatre garçons et quatre filles, de l'âge de six à douze ans, après leur avoir fait prendre un laxatif de dix grains de jalap et quatre grains de calomelas. Le moyen terme des boutons fut quatorze pour les garçons, et cinq pour les filles. Il inocula quatre autres garçons et quatre autres filles, après deux laxatifs d'infusion de senné et de sirop de rose : le moyen terme des boutons fut huit pour chacun. Il en inocula onze autres sans faire prendre de laxatif auparavant. Il y eut trente-deux boutons pour moyen terme. Tous avoient été également bien soignés et mis au même régime. En supposant donc que le danger de la petite-vérole soit toujours en (1) raison directe du nombre des boutons, chacun voit par ces expériences ce qu'on doit conclure de l'usage des laxatifs, pendant la préparation à laquelle on soumet les sujets, même les plus jeunes. Voyez *la Préface* que le docteur Bœck a mise à la tête de l'*ouvrage* de M. Dimsdale sur l'*inoculation*, pag. 15.

L'eau seule ou coupée avec un peu de lait, le lait de beurre passé au tamis et coupé avec de l'eau, de

(1) Cette supposition est-elle assez bien fondée ?

la petite-bière ou une décoction d'esquine, sont de très-bonnes boissons pendant la préparation. M. Tissot loue le petit-lait, et avec raison. Quant au manger, toutes les décoctions de gruaux, la pannade, le poisson grillé ou cuit avec du pain émié, un peu de persil et de beurre, sont des alimens convenables; les épinards cuits dans du bouillon de viande pour le dîner, et sans bouillon au souper; en général, tout légume est ce qu'il faut alors préférer. Il ne faut permettre aucune pâtisserie. Les enfans foibles peuvent prendre du bouillon de veau ou de volailles. Si le ventre est resserré, on leur donnera une compote de pommes, ou des prunes cuites; car ils doivent aller à la selle tous les jours. Les pauvres se contenteront de légumes de gruaux, de petit-lait : ce n'est peut-être pas le pis. On peut se livrer à son appétit au dîner; mais il faut être très-sobre le soir.

Il est cependant difficile de prescrire une règle générale pour cette préparation, parce que chaque tempérament exige des modifications particulières. Un enfant foible, pâle, souvent tourmenté par des humeurs acides, des vomissemens, ou par la diarrhée, ou qui a quelque disposition au rachitisme, demande une préparation beaucoup plus longue qu'un enfant fort, gai, et de bon appétit. Il ne faut donner à celui ci que beaucoup de légumes, surtout, et du petit-lait.

On pense que le sujet est assez préparé lorsqu'il a de l'appétit aux heures ordinaires des repas, qu'il a envie de dormir à son heure, qu'il s'éveille comme de coutume, qu'il rend ses selles régulièrement,

que le bas-ventre est mou, l'haleine douce, l'esprit gai, le corps agile, leste, prompt. Si pour lors la saison n'est pas trop chaude, ou plutôt, si elle est modérément chaude et humide, qu'il ne règne pas de maladie prédominante dont l'enfant soit attaqué, et que celui qu'on veut inoculer ne craigne point la maladie, alors on a tout lieu d'espérer de la réussite.

3°. La matière de l'inoculation se prend sur un autre sujet ou avec une lancette ou avec un fil de coton. Les expériences des plus grands maîtres prouvent qu'on ne doit pas nécessairement attendre que les boutons de celui de qui l'on prend le virus soient jaunes et mûrs. Quelques inoculateurs ne se contentent pas de faire une seule incision, afin d'être plus assurés de leur opération. Ils imbibent leurs fils lorsque la fièvre éruptive est au plus haut période, dans l'idée que le virus variolique est alors le plus énergique; et s'ils se servent, pour opérer, d'une matière qui vient de petite-vérole (1) inoculée, ils la prennent à la plaie même, prétendant qu'elle a là toute la force requise pour communiquer la maladie. Plus la matière est nouvelle, plus elle a de vertu. Il n'est pas toujours aisé de s'en procurer dans les campagnes ou les petites villes : c'est pourquoi l'on fait très-bien de s'en munir dans l'occasion, la prenant de sujets qui ont une petite-vérole bénigne,

(1) Ces précautions sont fort inutiles, le pus d'une petite-vérole bénigne a plusieurs fois produit une petite-vérole maligne et mortelle, et une petite-vérole maligne en a produit une très-bénigne, comme il est dit plus bas. Voyez Van-Swieten.

et la gardant dans un vase de verre bien sec et bien fermé. On ne peut déterminer (1) au juste combien de temps cette matière conserve sa vertu. Elle a bien opéré au bout de vingt-six mois, et même de cinq ans et onze mois. La croûte des boutons peut se garder aussi avantageusement pour les mêmes vues.

Cette opération se pratique également dans toutes les saisons de l'année, avec la prudence nécessaire, dès qu'on est assuré des bonnes dispositions du sujet. A Constantinople, on ne la fait qu'en hiver, parce qu'il y règne communément en été, ou la peste, ou des fièvres d'une nature pestilentielle : car il faut différer jusqu'à ce que les autres épidémies aient entiérement cessé, ou l'on expose les sujets à de grands dangers. Un médecin fit inoculer son fils, lorsqu'il couroit des fièvres pourprées ; obligé de voir beaucoup de malades, il communiqua cette fièvre à son fils : le pourpre disparut bientôt ; les boutons firent éruption, et la maladie fut de bon caractère. On prit de la matière de ses boutons pour inoculer, et l'on fut tout étonné de voir le pourpre mêlé avec la petite-vérole. Ce fut un bonheur que les sujets qui en avoient été inoculés s'en tirassent bien. Mais c'est toujours une imprudence que d'employer une matière aussi suspecte. Voy. *Journal des Savans* 1766, *Janv.*

5°. Le lendemain de l'inoculation, l'on donne un laxatif très-doux. On peut aussi faire mettre les pieds dans l'eau tiède le soir, et continuer ainsi.

(1) Voyez aussi Van-Swieten.

On choisit, pour faire l'ouverture, l'endroit du bras, où l'on ouvre ordinairement le cautère. Je préfère toujours le bras à la jambe, parce que l'inoculé peut aller et venir sans douleur. L'ouverture se fait longue d'un demi-pouce, sans entamer toute la peau, de sorte qu'il ne sorte à peine qu'une goutte de sang. On y place alors le fil impregné du virus, et sans emplâtre, à moins que cela ne soit nécessaire le premier jour. Il faut aussi mettre un peu de coton entre l'ouverture et le linge qu'on pose dessus, de peur qu'il ne s'attache à la plaie; et l'on assure cela avec une bande peu serrée. L'onguent-digestif est absolument inutile. Les enfans ont volontiers peur de cette ouverture, sur-tout s'il la faut faire en plusieurs endroits. Je préfère un vésicatoire aussi borné qu'on le voudra. On le lève dès qu'il a produit son effet. Si on le pose le soir, on le retire le matin, et l'on enlève en même-temps l'épiderme. On lave l'endroit avec un linge mouillé. On y pose ensuite le fil impregné qu'on recouvre d'un peu de coton, et l'on assure cela avec la bande. Le docteur Hast prend la croûte de deux boutons, l'écrase, la pose sur la plaie et la recouvre de l'épiderme qu'on avoit enlevé. Ce moyen lui paroît le plus avantageux. Si l'on s'apperçoit, après un ou deux jours, que l'endroit ne devienne pas rouge, on y remet un nouveau fil, et l'on réitère encore cette manœuvre, s'il est besoin; ce qui est très-rare. Le docteur Schulzeinheim y met en même-temps trois fils, pour se mieux assurer de l'opération. C'est ainsi que trois personnes de la Famille Royale viennent d'être inoculées ici.

On peut aussi amener celui qu'on veut inoculer dans la chambre d'un sujet pris de cette maladie, soit par inoculation, soit spontanément. On plonge alors la pointe d'une lancette dans un bouton bien mûr, et l'on fait aussitôt une petite ouverture à la peau, et très-peu profonde. On a soin de prendre, s'il est besoin, d'autre pus pour en frotter les bords de la plaie, avec le plat de la lancette, en écartant les lèvres de l'ouverture avec le pouce et l'index. Pour moi, je crois qu'il est de la prudence de ne pas laisser entrer celui qu'on veut inoculer dans l'appartement même de celui qui a la maladie, quoiqu'il puisse être dans la même maison. Les docteurs Schulzeinheim et Aman n'inoculoient que dans la chambre voisine. M. Bœck a fait voir quelles étoient les autres précautions qu'il falloit prendre, dans sa Préface de la traduction Suédoise de l'ouvrage de M. Dimsdale.

J'inoculai, le printemps dernier, trois enfans, deux comme je l'ai exposé ci-devant, et le troisième selon la pratique de Dimsdale, avec cette différence qu'au lieu de lancette, je me servis d'un vésicatoire et du fil impregné. L'inoculation ne prit pas sur le premier; je remis plusieurs fois du fil, mais inutilement. Là-dessus, la mère se rappela que cet enfant avoit essuyé la petite-vérole. Le second eut la maladie très-bénigne; mais il étoit si sensible, que je pus à peine le faire tirer quelquefois du lit, et encore moins lui faire prendre l'air. Le troisième se trouva très bien, n'eut que très-peu de boutons, étoit gai, et prenoit volontiers l'air, lorsqu'il se sentoit moins bien; ce qui lui rendoit

toute sa vivacité. Il n'eut pas besoin d'autres secours. M. Hast a souvent mis en usage la pratique de Dimsdale, et s'en loue beaucoup. Il a même remarqué que les gens de la campagne se prêtoient plus volontiers à l'inoculation de leurs enfans depuis qu'il avoit adopté cette méthode. Les enfans ont besoin de bien moins d'attention et de soins. D'ailleurs, la liberté qu'on leur accorde leur plaît beaucoup plus que de garder la chambre.

Lorsqu'on recouvroit tous les jours la plaie d'un nouvel emplâtre, il étoit difficile de reconnoître l'effet que le pus avoit produit dans cette ouverture.

Le lendemain de l'opération, il ne se fait encore voir aucun changement ; mais le troisième jour la peau semble commencer à se retirer le long des bords ; il se fait sentir un prurit, et l'on voit de la rougeur. Le quatrième ou cinquième, on remarque une vraie suppuration : l'Inoculé se plaint de quelque sensibilité sous l'aisselle, de douleur aux épaules, et l'on distingue une espèce de raie pâle dans l'ouverture : il s'élève nombre de vésicules autour, et la rougeur se porte plus loin. Le cinquième ou le sixième, ou du septième au huitième, l'inoculé commence à sentir un mal-aise, certaine tristesse, un léger frissonnement. Le visage devient rouge, la tête pesante. On y sent du mal, de même qu'au dos ; enfin, paroissent les nausées et le vomissement. La fièvre se met de la partie ; elle dure trois jours, et se fait sentir le plus le dernier. Alors l'ouverture ou la fente est sèche ; la croûte en est terne, livide, et la rougeur est encore plus étendue autour.

Pour lors, la fièvre est si traitable, que le malade peut sortir. A ce moment, je fais tomber sur les yeux un linge, sur lequel on a broyé un peu de camphre, de manière que, fixé sous le bonnet, il descend jusques sur les paupières. Vers le onzième jour, ou le troisième depuis le commencement de la fièvre, les boutons paroissent peu à peu, et la fièvre tombe avec le mal-aise qui l'accompagnoit. Le malade est alors hors de danger. La plaie rend aussi beaucoup de pus, sur-tout lorsque les boutons se dessèchent. Ces boutons deviennent d'abord jaunes, mûrissent, et enfin, tombent par croûtes, de sorte que tout est terminé du dix-huit au vingt de l'opération; et quelquefois le malade n'a pas une seule cicatrice. Rarement les sujets ont la fièvre suppuratoire, à moins que les boutons ne soient en très-grand nombre. On la fait cesser par un doux laxatif.

Les malades continuent la même diète qu'auparavant, et n'ont besoin que de doux évacuans, si la nature n'opère pas elle-même quelques selles. On permet aux sujets d'être levés et de se promener dans la chambre, évitant le grand mouvement, surtout celui du bras où l'on a inoculé. Ce bras ne doit pas non plus être gêné ou serré par les habits; autrement il s'enfle, rougit, se couvre de vésicules, mais on fait aisément disparoître cela par un laxatif et quelque emplâtre désiccatif.

La plaie de l'inoculation se ferme lentement. Lorsque les boutons mûrissent, elle se dilate sans s'alonger, quelquefois même elle se raccourcit. Le moment de la désiccation des boutons est celui où elle

elle rend communément le plus de pus, et cet écoulement est entiérement le même que le pus des boutons. On la laisse donc couler librement : néanmoins si le flux étoit trop considérable, on serreroit l'ouverture avec une bande, en la couvrant de charpie auparavant; autrement elle pourroit s'enfler et devenir calleuse. Dans quelques sujets, elle reste ouverte quinze jours; dans d'autres, elle se ferme plutôt.

Si, après les préparatifs convenables et l'opération bien faite, l'inoculation est sans succès, et que la plaie se ferme entiérement, sans se rouvrir dans l'espace de six jours, alors, 1°. ou le malade a déjà eu la maladie, et ne l'aura par conséquent plus; 2°. ou il ne l'aura jamais, quoiqu'il ne l'ait pas encore eue; 3°. ou le fil impregné étoit trop vieux, ou s'est dérangé; 4°. ou le virus a été enveloppé par les gouttes de sang, qui l'ont chassé dehors en s'écoulant. Dans ces circonstances, on réitère l'opération, parce que celui qu'on vouloit inoculer pourroit être pris de la maladie pendant ce temps-là. On ne risque rien de le faire aussi-tôt, quoique plusieurs Médecins aient jugé à propos de laisser passer douze jours.

Il ne faut pas non plus s'inquiéter s'il se passe quelques jours de plus que de coutume, avant qu'on voie l'effet marqué de l'opération. Un fils unique fut inoculé à l'âge de treize ans. Le quatrième jour il se sentit un léger tremblement au bras gauche, où l'on avoit fait l'incision. Le sixième jour, on apperçut une petite croûte sur la plaie. Le sujet sentit de la douleur à l'aisselle. Le huitième jour, la fièvre

parut, augmenta le neuvième avec des douleurs au dos et à la tête : le vomissement suivit ; la sueur fut considérable. Ces symptômes ne durèrent que quelques instans. Le dixième, survint un saignement de nez peu considérable, et l'on n'apperçut encore aucuns boutons. Le père étoit inquiet. Le Médecin examina la plaie le douze, il la nettoya et trouva sur ses bords cinq boutons bien marqués ; malgré cela, il y remit encore de nouveau pus. Le lendemain, le malade eut au visage, aux lombes et aux genoux, quatre autres boutons, qui s'élevèrent comme les premiers, mûrirent, se desséchèrent et tombèrent en croûte. La plaie rendit beaucoup de pus pendant vingt-quatre jours, et tout se termina par-là.

On voit donc que le virus, qui fut mis en second lieu dans la plaie, ne produisit rien ; autrement, il auroit paru une nouvelle fièvre le septième jour, une nouvelle éruption : ce qui n'arriva pas.

Il est bon de remarquer encore que le temps où la fièvre paroît dans l'inoculation, n'est pas bien déterminé. Quatre enfans furent inoculés le même moment à Stockolm, et avec le même virus ; l'un d'eux eut la fièvre deux jours plus tard. Quelquefois l'effet de l'inoculation ne s'est manifesté que le quatorzième jour, et même le vingt-six ; mais ces exemples sont rares. Dans ce dernier cas, le sujet avoit déjà le principe actuel de la rougeole dans le sang : l'enfant s'en tira cependant très-bien. D'abord il essuya la rougeole, et ensuite la petite-vérole. On a vu aussi la fièvre ne paroître qu'après la onzième semaine de l'inoculation. Pendant ce temps-là

le sujet ne s'étoit pas trop bien trouvé. Voyez-en plusieurs autres exemples dans l'*Analyse* de Kirkpatrik, pag. 102. Néanmoins, il est plus avantageux que les choses viennent à leur temps.

Celui qui soigne l'inoculé, doit être sûr d'avoir eu la maladie. Une mère fait inoculer ses enfans, les soigne, croyant avoir eu la petite-vérole; elle la gagne et (1) en meurt. Celle qui soigna la Duchesse d'Orléans a péri de même.

Il ne faut pas omettre la saignée, pour peu que le sujet soit sanguin; autrement, les yeux deviennent rouges, et l'éruption est semblable à celle de la fièvre scarlatine.

Dans quelques sujets, on voit d'abord beaucoup de boutons, dont une grande partie se dessèche avant qu'on s'en apperçoive; de sorte qu'il n'y en a que peu qui viennent à maturité, et parcourent le période ordinaire. Les enfans (2) gras en ont plus que les maigres; et les bruns, à ce qu'on prétend, plus que les blonds.

Il est rare qu'on ait besoin, contre la fièvre, d'autre chose que de thé léger, ou de petit-lait, extrait avec la bière. Mais si elle est forte, et la respiration difficultueuse, on peut donner un lavement ou faire une saignée. Si l'on veut absolument faire prendre quelque drogue, on donnera une émulsion légère, avec un peu de sel de nitre; la dose sera d'une tasse toutes les deux heures. On n'en fait préparer que peu à la fois, parce qu'elle

(1) J'ai vu deux exemples de pareil évènement.

(2) Il n'y a rien de régulier à cet égard.

contracte une mauvaise saveur. En général, on se servira, s'il est besoin, des boissons rafraîchissantes dont j'ai donné les formules aux chapitres des fièvres intermittentes; ou l'on boira de l'eau simple, et l'on se tiendra hors du lit.

J'ajoute que dans le cas de grande fièvre, il faut donner au malade un laxatif, dès le second jour de la fièvre, ou au commencement du troisième. On ne tarde pas à en voir l'effet. La fièvre se calme dès que le laxatif a opéré; l'éruption paroît; mais quelquefois si petite et si bénigne, que le malade doute même s'il a la petite-vérole. Il est néanmoins très-certain que le sujet a eu la maladie par cette inoculation, puisque c'est envain qu'on a tenté de la pratiquer une seconde fois sur les sujets qui en avoient eu si peu par ce moyen.

Le docteur Bierchen inocula un sujet de douze ans, ayant beaucoup de sang, le visage rouge comme une rose, et quelque chose de hagard dans les yeux. Il fut malade au temps ordinaire, eut une fièvre des plus fortes; son visage devint d'un rouge pâle; il tomba dans un sommeil si profond, qu'on l'eût cru en léthargie. On l'enleva du lit pour le promener çà et là dans la chambre. Ensuite on lui donna un lavement et des médicamens rafraîchissans: la fièvre se soutint encore très-forte. Dès qu'il eut pris de la poudre mentionnée *de crême de tartre et de jalap*, et qu'elle eut opéré, il fut entiérement à lui-même. Les boutons poussèrent; mais si imperceptiblement et en si petit nombre, que le docteur craignit que le sujet ne fût pas à l'abri de la contagion. Il fut donc encore inoculé deux mois

après, selon la méthode de Dimsdale, mais inutilement.

Comme le saignement de nez est fréquent dans ces maladies, il est bon d'en connoître les signes. On a lieu de s'y attendre lorsque les malades sentiront un point de côté, des douleurs de tête, de la démangeaison au nez, auront les joues très-rouges. Ce saignement ne doit s'arrêter que lorsqu'il est considérable, ou qu'il affoiblit le sujet. Dans ce cas, on roule un linge ou un peu de charpie, qu'on imbibe d'un mêlange d'alun et de blanc-d'œuf triturés ensemble. Mais un seul lavement est quelquefois suffisant pour arrêter cela ; car un sujet qui saigne du nez a communément le ventre resserré.

Le vomissement s'arrête (s'il est trop grand) avec un ou deux lavemens, ou avec un sachet de menthe crépue et d'un peu de safran, qu'on fait bouillir dans le vin. On presse légèrement ce sachet, et on l'applique au creux de l'estomac ; ou l'on boit simplement de l'eau chaude. Ce vomissement cesse de lui-même, lorsque les boutons sont entièrement sortis.

Les enfans qui s'endorment pendant la fièvre, s'éveillent ordinairement en sursaut et tout effrayés des songes qui les troublent, sur-tout s'ils ne voient pas à côté du lit la garde qui y étoit lorsqu'ils se sont endormis. Cet effroi se dissipe au moment qu'on leur parle.

Le délire ou le transport n'est pas un mauvais signe. Un saignement de nez, un peu de poudre camphrée ou un lavement, le font cesser. Le tremblement de la levre inférieure est un signe de vomissement, ou au moins de nausées.

Si l'enfant avoit été pris d'éclampsie auparavant, ou étoit tourmenté de maux de dents, il est possible qu'il ait des convulsions ou l'éclampsie la premiere nuit de la fievre, ou plutôt, quelques instans avant l'éruption des boutons. C'est ordinairement le signe précurseur de petite-vérole bénigne. Un lavement appaise ces symptômes. Rarement on a besoin d'autre chose que d'un peu de poudre camphrée, ou d'une autre poudre faite avec quelques grains de musc broyé avec dix grains de sucre, que l'on fait prendre à l'enfant aussi-tôt qu'il peut avaler.

Mais si l'enfant est inquiet, s'agite, ne dort pas, on lui fait prendre, vers la nuit, du *sirop diacode*, ou de l'élixir parégorique, qu'on mêle avec un sirop, sur-tout celui de framboise.

Si l'enfant est foible, et que les boutons ne jaunissent ni ne mûrissent pas, on lui donne un peu de quinquina toutes les trois ou quatre heures, comme je l'ai déjà dit, ou comme on le verra dans l'article des fievres intermittentes.

Lorsque les boutons sont desséchés, il faut purger six ou sept fois, avec trois ou quatre jours d'intervalles. Le sujet s'abstiendra de tout aliment trop nourrissant, ou trop difficile à digérer : autrement, il pourroit survenir une éruption aux bras, aux jambes, au dos, à la poitrine, et accompagnée d'une grande démangeaison. Si le malade se grattoit alors inconsidérément, il en sortiroit une sérosité acrimonieuse, dont les suites ne seroient que très-désavantageuses. Ce n'est pas sans une très-grande utilité qu'on fait boire alors aux enfans, pendant quatorze jours, une tisanne de squine,

coupée avec du lait. Les plus âgés pourront boire une décoction de gayac, également coupée avec du lait.

Je ferai encore les observations suivantes sur la manière d'inoculer. Si l'on met du pus de petite-vérole, ou la croûte des boutons desséchés, sur quelque endroit de la peau, & qu'on le recouvre d'un emplâtre, afin que le virus ne s'évapore pas, mais passe, au contraire, dans les pores, la maladie se communique également. Cette opération se fait avec plus de certitude, si l'on mêle le pus avec un onguent, pour pouvoir le faire entrer en frottant. Mais il ne doit pas y avoir de camphre; car le virus perd alors toute son énergie. On s'est servi de cette méthode avec succès à Londres et à Leipsick. Voici un exemple : Un père avoit une fille âgée de dix ans, et il la chérissoit extrêmement. La crainte du danger l'emporta chez lui sur l'amour paternel, ou plutôt, la tendresse lui fit prendre la sage précaution de garantir sa fille d'une petite-vérole naturelle. Il mêla du pus avec un peu de pommade inodore, en oignit le dedans d'un gand à l'entre-deux du pouce de l'index, et du doigt du milieu, le fit mettre à sa fille. Le huitième jour elle eut une petite fièvre; le onze les boutons parurent, suivirent leur période avec un bon caractère, et tombèrent sans laisser presque aucune cicatrice.

Le docteur Bergius, membre de l'académie des sciences de Stockolm, rapporte aussi le fait suivant: Un enfant qui eut une petite-vérole mortelle, prit le sein de sa mère pendant cette maladie. La mère fut attaquée de petite-vérole, mais très-bénigne:

les boutons firent éruption au sein gauche, et surtout autour du mamelon. Il n'en parut que quelques-uns au visage, et presque point au reste du corps.

On peut ranger parmi les inoculés, ceux qui ont gagné la maladie en maniant la main, le pied d'un de ces malades.

Il n'est pas possible de gagner la petite-vérole autrement que des différentes manières dont j'ai parlé, c'est-à-dire, par le contact. Et l'on conclura aisément de tout ce que j'ai dit, que celui qui est pris de la contagion, lorsqu'il est bien préparé, est toujours le moins exposé.

Additions.

Avec cette bonne disposition de corps, il est sûr qu'il y a beaucoup moins de danger; mais il peut arriver aussi qu'on soit inutilement inoculé, comme je l'ai déjà dit. L'expérience a prouvé que plusieurs ont eu la maladie spontanée après avoir été inoculés sans succès. On a donc plus d'aptitude à cette maladie dans un temps que dans un autre. Voilà pourquoi plusieurs médecins, jaloux de s'assurer si le sujet, après une première tentative infructueuse, n'avoit réellement pas l'aptitude actuelle, ont réitéré trois et quatre fois l'éruption. D'ailleurs, les professeurs Acrel et Schulzeinheim ont produit des exemples qui feroient croire que le virus variolique de certains sujets a plus d'efficacité sur un individu que sur l'autre. Après avoir tenté sans succès avec le pus d'un sujet, il faut donc essayer avec celui d'un autre. Haller nous apprend que sa fille, âgée

de quinze ans, fut inoculée trois fois inutilement. Elle se maria, eut sept enfans, dont elle soigna la plupart pendant leur petite-vérole, sans être attaquée de la maladie. Je ne parlerai pas d'autres médecins qui ont encore réitéré plus souvent cette opération. J'ai déjà dit que l'âge le plus tendre pouvoit être inoculé. J'ajouterai que l'on a même fait l'essai sur des enfans d'un jour, et avec tous les succès. Les médecins Suédois n'ont pas encore osé faire la tentative sur des enfans si jeunes. Les moins âgés avoient quatre ou sept mois. Le docteur Percival s'étoit opposé aux avis de M. Maty; mais l'expérience a décidé la chose. Voyez les Mémoires de la Société Hollandoise des Sciences, part. 6, pag. 327, et *Essais de Médecine et Expérienc.* 1772. p. 351 et suiv.

Pendant l'opération même de l'insertion, j'ai soin de faire tenir un mouchoir sur la bouche et le nez, de peur que le pus variolique ne porte quelque émission dans le corps, par l'une ou l'autre de ces deux voies, et ne cause ainsi une petite-vérole naturelle. M. *Casim. Medicus* n'a pas goûté cette précaution. Voy. ses Observations, l. 2, pag. 771. Je pense aussi qu'un médecin ne doit pas visiter le sujet inoculé sans avoir changé (1) d'habit, lorsqu'il a

---

(1) Des gens peu réfléchis ne croiroient peut-être pas de quelle importance est cet avis, tant pour le sujet inoculé que pour les autres malades que voit le médecin dans le même temps; mais il est constant qu'un médecin porte, avec ces habits, les exhalaisons des malades qu'il voit, et peut en imprégner les uns ou les autres, par sa seule présence. Voici un fait bien certain. Un médecin traitoit une femme en couche; pendant ce

plusieurs sujets à traiter de la petite-vérole. Le sujet qui vient d'être inoculé ne doit pas non plus se trouver avec un autre sujet qui vient d'essuyer la maladie, avant qu'on soit suffisamment assuré que l'insertion du pus a produit son effet. Pour cela, il faut examiner la plaie avec la plus grande attention. Autrement, on risque de le voir pris de la maladie spontanée. J'ai même défendu de remettre à un sujet inoculé, une lettre qui venoit d'un endroit où régnoit la maladie, parce que j'avois eu preuve que la contagion s'étoit communiquée par cette voie, à la distance de dix-huit mille. Ainsi, Sutton et Dimsdale ne m'ont pas paru assez prudens sur cet article. Cependant, Dimsdale conseille à un sujet de ne pas se trouver en compagnie, où il pourroit propager la maladie par les émissions qui sortoient de son corps, et avoient alors toute l'odeur fétide qu'elles ont dans ces circonstances. Quoiqu'il soit assez probable que la matière fluide et subtile qu'on prend dans un bouton, ne jette aucune émission, car on n'y sent aucune odeur, il est cependant vrai

---

temps-là il fut appelé chez une personne prise d'une fièvre extrêmement mauvaise, et dont le sujet manqua de périr. Le troisième jour de l'accouchement de cette dame, il vint la voir en sortant de chez cette autre malade. « Eh ! Monsieur, que » vous sentez la fièvre : quelle odeur ! » Le même jour au soir, elle fut dans un assoupissement extraordinaire, passa une très-mauvaise nuit. La fièvre maligne se manifesta avec les plus dangereux symptômes; et en trente-huit heures elle en mourut. Il est donc aussi possible qu'une autre maladie se communique au sujet pris de la petite-vérole. Or, quel danger de la complication dans une maladie déjà si critique d'elle-même !

que lorsque la matière des boutons est mûre, elle a une odeur révoltante et fort active, et peut communiquer la maladie très-promptement. Aussi ceux qui ne prennent pas de tabac, sentent aisément si la matière est à sa maturité, et l'haleine d'un sujet inoculé leur décèle (1) sur le champ si l'insertion a produit son effet. On peut donc être pris de la maladie par la respiration d'un de ces malades, à la maturité de la matière, si l'on n'a pas eu la maladie. La princesse Hedwig Sophie en fut prise en passant dans une anti-chambre, près duquel étoit un de ces malades. Frappée de l'odeur qu'exhaloit le sujet, elle se mit sur le champ son mouchoir sur la bouche et le nez; mais le virus avoit fait son impression, et elle mourut de la maladie.

L'auteur dit qu'après l'éruption et la cessation de la fièvre, il n'y a plus rien à craindre pour le malade, en supposant sans doute une conduite exacte à tous égards. Voici cependant l'observation de l'habile traducteur Allemand.

Presque tous les inoculateurs nous assurent la même chose. Qu'il me soit néanmoins permis de faire quelques réflexions à ce sujet; car il est des exceptions. La fièvre et les autres symptômes qui ont précédé l'éruption, peuvent en général nous indiquer si la maladie sera bénigne ou non; mais il est pareillement vrai que la moindre chose peut rendre la maladie très-mauvaise et mortelle.

---

(1) Ces gens *tam nare sagaci* sont rares. Plusieurs faits prouvent qu'avec les symptômes les plus caractérisés, quelques inoculateurs célèbres se sont trompés.

Un enfant de six mois en mourut, sans aucuns mauvais symptômes précurseurs, parce que (1) l'éruption ne parvint pas à une suppuration légitime. Il ne sortoit des boutons qu'une sanie acrimonieuse et pénétrante. J'inoculai un enfant qui n'avoit pas encore un an, mais déjà sévré. Quelque répugnance que j'eusse à le faire, dans un âge si tendre, je crus ne pas devoir différer, parce que ses frères et ses sœurs devoient être bientôt inoculés; et que, conséquemment, on avoit à craindre pour lui la maladie naturelle. D'abord je le purgeai très-doucement, lui fit mettre les pieds dans de l'eau tiède, deux fois, le soir; et pendant la maladie, il étoit dans une chambre bien aérée, et modérément chaude. L'effet de l'insertion se décela de sept, comme chez les autres, par un sommeil inquiet; et le huit, par la rougeur du visage et de la soif. Je n'apperçus aucuns autres signes qui décelassent de la fièvre. Quatre jours après, il parut quelques boutons au-dessus du nez, deux autres au dos et plusieurs aux lombes. Tout le danger sembloit être passé, et je ne m'attendois plus qu'à voir paroître quelques autres boutons çà et là. Néanmoins une observation du docteur Schiutz (voy. Dimsdale) me donnoit quelqu'inquiétude. Cet homme attentif avoit remarqué que

---

(1) Ce raisonnement n'est pas absolument juste. On voit que ce n'est pas directement par le défaut de suppuration légitime que cet enfant mourut, mais par la mauvaise disposition de ses humeurs, ou parce que le pus lui porta peut-être dans le corps un principe acrimonieux, dont l'enfant ne fut pas en état de soutenir l'impression.

la pâleur des plaies, entre autres signes, décéloit, dans le cas d'inoculation, une petite-vérole qui n'étoit pas de trop bon caractère; et l'enfant se trouvoit dans ce cas là. Les deux plaies étoient encore fermées le sixième jour de l'insertion, sans enflure et sans rougeur remarquable, quoiqu'il se fût levé quelques vésicules aux environs. L'enfant avoit, d'ailleurs, certain air hagard qui ne me plaisoit pas; mais cela disparut le deuxième jour après l'éruption. L'enfant reprit certain air de gaieté. Ce même jour et le suivant il parut nombre d'autres boutons sur la lèvre inférieure, à la pointe de la langue, et à la partie chevelue de la tête, sans que les boutons suivissent l'ordre des parties: ils ne s'élevoient pas et ne venoient pas à suppuration, quoique leur base fût ceinte d'un trait rouge. L'enfant passa trois jours et trois nuits à pleurer et à gémir. Sa voix étoit un peu rauque; cependant il avaloit bien, et la respiration étoit libre. Trois jours après cette éruption, il parut une espèce d'éruption miliaire, (ou *pétéchiale*, ce mot allemand est équivoque *frieselichter*, que M. Murray rend par le mot anglais *rash*, espece de taches rouges ou pétéchies,) éruption qui n'est pas extraordinaire avant celle de la petite-vérole, mais qui arrive rarement pendant la maladie. L'enflure du visage, déja très-sensible le quatrième jour au matin, augmenta avec beaucoup de rougeur et une fièvre assez forte; de sorte que le septième jour les yeux étoient presque fermés. Je lui fis donner des boissons acidules convenables, d'autres calmans, et des lavemens. Envain

eus-je recours au sirop diacode vers le soir, pour procurer du repos. La squine, (*die china*, dit le texte allemand, l'entend-il du quinquina, comme quelques auteurs de sa nation?) la squine, dis-je, produisit un des plus heureux effets : les boutons s'élevèrent et vinrent à suppuration. L'acide vitriolique calma les chaleurs, les spasmes et l'inflammation du visage. L'enflure passa insensiblement de cette partie aux mains. Enfin, la nature seconda mes soins ; la plaie droite rendit un écoulement considérable de pus, ce qui dura même longtemps après la désiccation des boutons. Je ne déciderai pas si l'abondante salivation fut occasionnée par l'éruption imminente des dents, ou si elle fut une vraie crise. Les urines abondantes doivent, selon moi, être regardées comme un effet des acides. La rougeur de la peau entre les boutons du visage se soutenoit encore pendant leur désiccation; et je crois que l'on auroit trop différé d'ouvrir les boutons, si l'on avoit attendu jusqu'à ce que la rougeur eût disparu. La désiccation se fit à temps convenable; mais elle laissa de grandes taches rouges et des cicatrices considérables. Je lui fis prendre, à ce période, un purgatif de manne et de sel de segnette, comme à ses frères et sœurs.

M. Murray, ni ceux qui ont inoculé des enfans d'un âge si tendre, ne nous disent point quelle fut précisément la diète de ces petits individus, lorsqu'ils se trouverent sevrés. Cependant l'auteur insiste très-fort sur cet article. Le professeur Bergius inocula deux enfans mis à une diète légitime ; leur petite-vérole fut très-bénigne. Une

domestique inoculée avec eux en eut une très-mauvaise : elle avoua que devant et après l'insertion du pus, elle avoit mangé de petit harengs salés, du lard, etc. sans qu'on s'en apperçut. Le professeur Acrel rapporte aussi, dans le même ouvrage, combien il eut de peine à sauver une jeune fille qui avoit mangé des épinards rechauffés, dans un vaisseau *de cuivre*, *sans doute* qui n'étoit pas étamé. Si deux autres femmes qui en avoient mangé ne s'en étoient pas trouvées incommodées, on auroit ignoré la cause du danger que cette fille avoit couru. Ces deux faits nous prouvent combien il faut être attentif sur les moindres circonstances, lorsqu'on inocule. L'honneur du médecin y est sur-tout intéressé, sans parler de la vie du malade. Voyez les circonstances de ces deux faits dans l'ouvrage suédois, *Détails donnés au collége royal de médecine*, 1764, p. 14 et 255. *Berettelser Lemnade, til. Kongl. coll. med.*

Avant de finir ce chapitre, dit l'auteur en notes, je dois répondre à une objection spécieuse qu'on fait contre l'inoculation. On dit qu'elle peut propager la maladie d'une maison à l'autre, soit que le médecin la porte lui-même avec ses habits imprégnés de la vapeur qu'exhalent les malades, soient ceux qui les soignent ; d'où il doit nécessairement résulter que la contagion règne dans un endroit plus souvent qu'il n'a coutume d'arriver. Cette objection tombe d'elle-même, si l'on réfléchit que les détails qu'on a produits à cet égard sont faux. L'épidémie qui régna à Boston en avril et mai 1722, ne venoit pas de l'inoculation,

puisque l'on n'y a commencé cette opération qu'au mois d'août suivant. L'épidémie qui régna à Paris en 1762, n'en venoit pas non plus, puisque l'inoculation n'y fut pratiquée qu'en 1763. Et l'on ne voit pas que la contagion se soit répandue en Angleterre, ni à Stockolm, par les Hôpitaux destinés à cette opération. C'est ce qu'on n'a même pas vu dans toute la Suéde ni dans toute l'Angleterre, où l'on a inoculé tant de monde. Pour cet effet, on empêche tous ceux qui n'ont pas eu la maladie, d'approcher de ceux qu'on inocule. Nous sommes en Suéde plus prudents qu'on ne le fut en Angleterre, lorsqu'on commença d'inoculer; car on permit à six filles d'aller voir l'enfant de M. Batt, et de le caresser pendant la maladie. Il en résulta qu'elles eurent toutes six la petite-vérole. Voyez Kirckpatrick, Analyse, p. 119. Après la maladie, on doit laver et exposer les habits à l'air. On ouvre toutes les fenêtres, les portes; on balaie, nettoie bien l'appartement, et l'on brûle les croûtes des boutons. (Il seroit encore très-avantageux de brûler quelques résines, mêlées avec des aromates, dans ces appartemens, pour les purifier entièrement.) On n'a jamais remarqué qu'un sujet ait été pris de la maladie en plein air. On doit supposer trop d'honneur et de probité aux médecins, pour chercher à répandre la contation. S'ils sont obligés de voir d'autres malades, ils doivent changer d'habits en allant chez les uns et chez les autres, comme on l'a déjà dit : ce sont des précautions qu'on ne néglige pas chez nous. D'après la volonté du Roi, l'inoculation ne

se

se pratique que sous l'inspection d'un médecin ; et le médecin qui a soigné un de ces malades, ne cesse de se trouver à son logis, que lorqu'il en a fait laver et sécher tous les vêtemens, linges, etc. en plein air. Avec ces précautions, il n'est pas possible que la maladie devienne contagieuse par cette opération. On ne permet pas aux sujets inoculés de se trouver en aucune société au dehors. Il n'y a donc aucun sujet de crainte pour le public. Il est permis à chacun de chercher à se sauver la vie ; mais ce ne doit pas être en exposant celle des autres.

Il est sûr que la maladie gagnée auprès de celui qui l'a, est et doit être plus dangereuse. Le virus ne se communiquant que lorsque la matière, à sa maturité, exhale une odeur rebutante, il doit affecter le genre nerveux de la manière la plus sensible, et d'autant plus vivement, que le principe vital est alors attaqué dans sa source, par un principe d'une extrême activité. Au lieu que la maladie gagnée au dehors par le contact ou par l'inoculation, ne se réalise que comme par des progrès insensibles. Le virus produit son effet ; mais il doit être beaucoup affoibli en circulant dans les humeurs qu'il rencontre. C'est alors un levain qui n'agit qu'avec lenteur. On ne disconviendra pas de la justesse de ces réflexions favorables à l'hypothèse de l'auteur, à qui je rends toute la justice que mérite sa candeur : malgré cela, je ne puis me ranger de son parti. Les raisons de Van-Swieten ont jusqu'ici fait plus d'impression sur moi, que tous les écrits français et

étrangers, que j'ai lus en faveur de l'inoculation. Comme les réflexions de cet habile homme ne peuvent pas être lues de nombre de personnes qui exercent la médecine dans les campagnes, je vais les rapporter ici, afin de rendre cet ouvrage aussi utile qu'il peut l'être. Voici *en substance* ce qu'il dit d'après les rapports les plus exacts.

« Sans doute, ce sont de grands avantages que ceux qu'on nous fait espérer de l'inoculation ; mais pour savoir ce que j'avois à faire, il me falloit examiner les moindres circonstances avec la plus scrupuleuse attention, avant d'oser décider quelque chose. Après m'être bien examiné moi-même, je me suis cru libre de tout esprit de parti, au moins autant qu'il est possible de l'être à l'homme. Malgré la différence de leurs sentimens, les médecins qui favorisent l'inoculation, visent tous au même but, c'est-à-dire, au bien de l'humanité. A ce titre, j'ai pour eux toute l'amitié, toute l'estime qu'ils méritent. S'il en est quelques-uns qui aient tâché de défendre leurs opinions par le mensonge ou des voies peu honnêtes, j'ai pour eux le mépris qui leur est dû.

D'abord je pensois que je devois savoir s'il étoit possible de connoître précisément le nombre de ceux qui étoient ou morts, ou guéris de la petite-vérole naturelle. J'examinai donc avec soin les Journaux que j'avois écrits lorsque j'exerçois la médecine en Hollande : j'y avois vu plusieurs épidémies varioleuses, et j'avois traité assez de ces maladies, dont j'avois écrit la maladie et son cours ; mais je n'ai pu établir aucune proportion entre le nombre des convalescens et des morts.

J'ai trouvé d'aussi grandes difficultés à l'égard de ce que j'avois vu à Vienne. J'ai pu me procurer assez exactement le nombre de ceux qui périssent de la maladie, mais non de ceux qui en sont attaqués dans une ville si peuplée. Ainsi, rien de certain pour établir quelque proportion. Si tous les malades appeloient un médecin, j'aurois pu être instruit; mais nombre de citoyens, non seulement du bas peuple, mais encore les gens de bonne maison, n'ont pas recours au médecin. D'ailleurs, comme il est défendu à tout médecin qui traite ces maladies, d'approcher de la cour ni de ceux qui la fréquentent, pendant l'espace de quarante jours, plusieurs se taisent sur les malades qu'ils traitent; ainsi point d'instruction de ce côté-là.

J'ai donc tâché de me procurer de différens autres endroits la somme de ceux qui avoient cette maladie, et en mouroient ou en revenoient. Voici ce que je puis certifier véritable.

L'Impératrice reine a établi une école militaire à Neustadt en Autriche. J'ai trouvé que pendant huit ans, trente-trois sujets y avoient eu la petite-vérole, dont un seul étoit mort. On ne reçoit là que des sujets qui ont atteint l'âge de puberté.

Il y a une autre école militaire dans un des fauxbourgs de Vienne, où l'on reçoit des sujets depuis l'âge de six ou sept ans. On les y garde jusqu'à l'âge de puberté. Depuis le solstice d'hiver 1756, jusqu'à celui d'été 1757, quarante sujets y eurent la petite-vérole, et tous s'en sauverent. Du solstice d'été à celui d'hiver de la même année,

trente autres y eurent la maladie, et tous s'en tirerent encore.

La maladie se manifesta en 1749 et 1750 dans le *collége de Thérese* : trente sujets l'eurent ; plusieurs furent très-mal ; un seul en périt. En 1753, un sujet ; en 1757, deux ; en 1759 et 1760, vingt-cinq y eurent la maladie, plusieurs furent assez mal, tous se sauverent. En 1761, deux ; en 1763, un, en furent attaqués, et se rétablirent très bien. Ainsi, depuis 1749 jusqu'en 1763, soixante un sujets y eurent la maladie, et il n'en périt qu'un seul, et malheureusement ce fut mon fils. En 1759, cinquante-neuf sujets eurent la maladie dans l'hôpital de Vienne, et il en périt deux, que le rachitis avoit reduit au plus triste état avant la petite-vérole.

En 1767, vingt-sept sujets l'eurent dans l'hôpital des orphelins de Vienne, deux en moururent. En 1759 et au commencement de 1760, dix-huit sujets en furent pris. Une petite fille en est morte, le huit de la maladie. Elle avoit depuis long-temps la levre supérieure enflée et livide, et lors de la suppuration, la gangrene s'y mit, ce qui l'empêcha de prendre aucun aliment, et les médicamens convenables.

En 1769, trente l'eurent dans l'hôpital des pauvres. Tous se sauverent.

Pendant cette épidémie, cinquante-sept sujets l'eurent dans un autre hôpital d'un des fauxbourgs, et cela en quatre mois ; tous se sauvèrent. Or, la maladie fut alors si mauvaise, que les petites-véroles discrètes étoient des plus dangereuses. Tous

les sujets présentèrent les symptômes les plus critiques, etc. La somme de ses maladies se réduit donc à trois cent cinquante-cinq, sur lesquels il en est mort sept. Si l'on en retranche trois, dont la mort ne peut être attribuée à la petite vérole seule, la proportion des morts aux convalescens sera donc de $1 \sqsubset 89$.

Il n'y a donc pas entre les sujets morts de petite-vérole naturelle et de l'inoculation une si grande disproportion qu'on le prétend, au moins dans cette ville et les environs. Si les médecins ont pu en conserver un si grand nombre, il me semble que c'est être un peu inhumain de risquer de donner à un sujet une maladie dangereuse, et qu'il n'auroit peut-être jamais eue.

C'est un fait hors de doute, que le même pus varioleux affecte diversement les différens sujets, et qu'ainsi la virulence de la maladie ne dépend pas de la contagion, mais de la disposition particulière du sujet qui la reçoit. J'ai vu, et les inoculateurs en conviennent, le pus d'une petite-vérole confluente produire une maladie très-bénigne. Et *vice versâ*, je ne crois pas que personne soit assez clair-voyant pour assurer que l'effet de l'insertion sera une maladie bénigne. Les mémoires de l'académie des sciences, Hollandoise, nous rapportent qu'une inoculation faite au printemps, avec toutes les précautions réquises, et un pus très-benin produit une maladie, dans le traitement de laquelle Gaubius eut besoin de tout son savoir et de sa prudence, pour sauver le sujet. Cet homme candide remarque qu'on ne peut jamais

prédire si l'inoculation ne sera pas suivie d'une fièvre secondaire, ni d'aucune mauvaise conséquence.

Un jeune homme de douze ans fut convenablement préparé, et même saigné; après quoi on lui inséra le pus à chaque bras, par une petite plaie, le 24 mars 1758; le 26, il sentit déjà un purit et quelques douleurs laucinantes, vers les aisselles. Son visage pâlit; les lèvres d'une des plaies s'écartèrent, et il en sortit beaucoup de pus, tandis que la plaie de l'autre bras étoit entièrement sèche. Le 27, le malade avoit une plus grande chaleur, le pouls plus fréquent, bâilloit continuellement; sa langue étoit blanche. Il sentit une pesanteur de tête qui cessa par un saiguement de nez. Le bras gauche rendit tant de pus, que tout l'appareil en étoit abreuvé. La plaie étoit cave, et les lèvres s'étoient écartées environ de trois lignes. Le soir, la douleur de tête augmenta avec pulsation et de la fièvre. Le 28, les urines étoient rouges, le pouls fréquent, le visage rouge, enflé, les yeux larmoyans; même pesanteur de tête vers le front. La plaie du bras gauche rendoit toujours beaucoup de pus, et les lèvres en étoient plus écartées; la partie supérieure du bras s'enfloit. Le soir, les paupières et les bras s'enflèrent; le visage devint d'un rouge de feu. Les envies de vomir, la fièvre augmentèrent vers les onze heures du soir: la nuit fut très-inquiète, de temps en temps du délire. La partie supérieure du bras gauche étoit enflammée, et d'un tiers plus grosse que d'ordinaire. L'ulcère se dilatoit

de plus en plus ; les lèvres en étoient rouges, douloureuses : toujours beaucoup de pus. Vers le même temps, les lèvres de la plaie droite commencerent à durcir et à s'enflammer. Une inflammation érésipellateuse s'étoit manifesté à toute la partie supérieure des deux bras. La fièvre étoit continue, accompagnée de quelque délire, des vomissemens pituiteux vers midi : au soir, il coula beaucoup de pus du bras droit, et l'ulcère se dilatoit. La nuit suivante, beaucoup d'inquiétude, peu de sommeil, un léger saignement du nez. Le jour suivant, mêmes symptômes ; l'ulcère du bras gauche avoit quatorze lignes de large ; ainsi dix lignes de plus que la plaie faite au bras. Le 31 mars, mêmes symptômes, après une nuit inquiéte, et quelque délire, comme il étoit ordinaire à ce sujet dans la moindre fièvre ; mais les yeux étoient enflammés, le visage et le nez enflés. Survint un saignement de nez, avec soulagement de la douleur de tête : au soir, beaucoup de sueur par tout le corps : la tumeur du bras droit disparut ; mais toujours un pus aussi abondant : de sorte qu'il falloit nettoyer l'ulcère trois fois par jour. Il suffisoit de panser le bras droit une fois en vingt-quatre heures.

Malgré cette abondance de pus, il parut beaucoup de boutons aux quatre membres et peu au visage. L'ulcère du bras droit fut guéri le 9 avril, et fermé le 7 mai au bras gauche. Le frère puîné du malade essuya une petite-vérole confluente par l'inoculation, et le trentième jour de l'insertion il s'étoit manifesté une tumeur sous l'aisselle droite :

elle vint ensuite à suppuration. L'inoculation est-elle donc exempte de danger, ou toujours suivie de maladie bénigne ? N'a-t-elle même pas été suivie d'autres maladies ? De quatorze enfans qui, en mars, avril, mai 1754, avoient été inoculés, trois ou quatre furent pris de la fièvre érésipélateuse, avec chaleur brûlante, rougeur, tumeur du visage au moment de le desquammation des boutons, malgré toutes les précautions les plus prudentes. Kirckpatrick remarque que trois jeunes filles, prises de petite-vérole discrete, perdirent l'usage de la parole et le mouvement des membres. Ce qu'elles ne recouvrerent qu'avec le temps. Il vit la même chose arriver à un adulte, à la suite d'une petite-vérole bénigne et discrète; cet homme ne fut entièremet rétabli que seize mois après. Un enfant, foible il est vrai, après une fièvre qu'il avoit essuyée, fut inoculé entre trois ou quatre ans. L'insertion fut suivie de violentes convulsions, et il n'eut que peu de boutons, qui parcoururent le période ordinaire; mais il perdit entiérement l'usage de la parole et le mouvement des membres, au point même qu'il ne pouvoit pas tenir la tête levée. La parole ne lui revint qu'au bout de trois mois; et au bout de cinq il n'avoit pas encore recouvré assez de forces pour marcher seul. Je pourrois citer ici un plus grand nombre (1)

(1) Il est donc vrai qu'une petite-vérole discrète est quelquefois, j'oserois dire assez souvent, plus dangereuse qu'une confluente; et que l'inoculation n'est pas exempte des risques de la maladie spontanée. Mais, dira-t-on, cela n'arrive qu'à peu de Sujets inoculés. Je réponds la même chose de la maladie naturelle.

d'exemples : je me contente de ceux-ci, que je prends dans les écrits des partisans de l'inoculation.

J'ai tâché de prouver que le pus variolique ne produisoit que la petite-vérole, et non une autre maladie. Cependant, il est arrivé que l'insertion du pus a suscité une fièvre sans éruption, parce que les humeurs n'étoient pas disposées de manière à produire la maladie complette par cette opération. La fièvre dura irrégulière pendant quatorze jours. Le pus avoit été inséré aux deux bras. La plaie du droit se ferma le quatrième jour. Celle du gauche présenta tous les signes d'où l'on infere ordinairement que le virus a exercé son action sur tout le corps. Il en coula du pus, et le quarantième jour l'ulcère se ferma entiérement. Ce médecin n'affirma pas que la jeune fille seroit exempte de la maladie naturelle par la suite ; mais il en avoit une très-grande espérance, parce qu'elle avoit couché avec son frere, inoculé du même pus, et avoit toujours été avec lui. Néanmoins les observations ont montré que cette espérance est assez mal fondée.

Il est constant que le corps n'est pas toujours également disposé à recevoir l'impression du virus variolique, de manière que le Sujet essuie la maladie. J'ai vu, pendant des épidémies varioleuses, plusieurs Sujets s'exposer impunément à la contagion, et en être pris dans une autre épidémie, même (1) assez dangereusement. Une fille

(1) En vain les Inoculateurs citent-ils donc à leur avantage nombre d'exemples, d'après lesquels ils prétendent que

en fut prise à soixante ans, tandis que dans sa jeunesse elle avoit joué, mangé impunément, et couché dans la même chambre, avec ses frères et sœurs pris de la maladie. Elle s'en tira heureusement. Depuis ce temps là elle s'étoit exposée en tout temps à la contagion, sans aucune crainte.

Il n'est pas non plus prouvé que l'inoculation ne (1) communique aucun autre principe de

---

les Sujets ne devoient jamais avoir la maladie, ou l'avoient eue dans le sein de leur mère ; mais je leur demanderai s'ils étoient-là ?

(1) Voilà le grand point de la difficulté. Malgré le ton affirmatif avec lequel les Inoculateurs assurent que l'on n'a rien à risquer de ce côté-là ; je pense qu'on a trop de raison de ne pas le croire. Il est constant que le pus de la petite-vérole a communiqué la galle, la rougeole, le pourpre, en même temps. Ensuite, les Inoculateurs sont-ils sûrs que l'enfant le mieux portant, dont ils prennent le pus pour opérer, n'a pas en lui le germe d'une maladie qui ne s'est pas encore développée chez ses père et mère? Il est de fait que des gens nés de parens gouteux, n'en ont senti les premières atteintes que dans un âge avancé, et que cette maladie passe souvent une génération pour se faire sentir à la suivante. Nous avons des exemples de véroles, dont les Sujets n'ont apperçu les symptômes qu'après vingt et trente ans, quoiqu'ils l'eussent de leur père ou de leur mère. S'il est donc né des enfans, quoique bien portant pendant ces intervalles, peut-on être sûr que le pus de leur petite-vérole ne contiendra pas le germe de l'autre maladie ? Car on a vu, en nombre de circonstances, que la petite-vérole ne délivre le corps que du germe de son genre particulier. D'ailleurs, combien de gens ignorent les maladies qu'ont eues leurs père et mère ? Ensuite, le Sujet qu'on inocule peut lui-même avoir dans les humeurs un mauvais principe, qui peut-être se seroit corrigé avec le temps, sur-tout à l'âge de quatorze ou vingt-quatre ans, et qui, développé par l'inoculation, deviendra indestructible par la

maladie. Nombre d'Inoculateurs tiennent pour la négative.

---

suite, ou mortel dans le moment même de la petite-vérole artificielle. Les mauvais succès de nombre d'inoculations ne font-ils pas preuve ? Ce n'est pas par une préparation de quinze jours, ni même de plusieurs mois, qu'on détruit un mauvais principe, sur-tout inné. L'on court donc les plus grands risques. Les faits rapportés ci-devant prouvent qu'un mauvais levain, soit dans le pus variolique, soit dans le Sujet inoculé, attaque de la manière la plus terrible le principe même de la vie, dans cette complication de mauvaises humeurs, dont on suscite l'effervescence. Inoculateurs hardis, nous direz-vous encore qu'une femme nous ait donné l'exemple, qu'un Poëte, deux Mathématiciens célèbres, des Evêques Anglais, ont préconisé votre hypothèse ? Je souhaiterois de tout mon cœur que vous eussiez raison ; mais ce ne sera pas d'après ces témoignages, dont s'est autorisé l'Auteur respectable des rapports faits en 1764. Vous avez tous répété que la petite-vérole faisoit les plus grands ravages : notre Auteur fait périr un mâle sur dix ; et une femelle sur neuf, de cette maladie. Cependant il nous prévient que la somme des morts qu'il produit, contient aussi ceux qui sont péris de la rougeole. Eller avoit également fait beaucoup de bruit sur les ravages de la petite-vérole. Ce témoignage est respectable. Mais qu'on envisage le caractère épidémique étranger, compliqué avec cette maladie, la mauvaise pratique qui régnoit alors, et qui règne encore en nombre d'endroits où l'on étouffe ces malades dans le lit, dans des appartemens clos hermétiquement si on le peut, les médicamens incendiaires qu'on donne aux malades, la misère du peuple, qui est toujours plus dangereusement malade par la malpropreté, et le défaut de nourriture convenable, et l'on verra que le danger de la petite-vérole, considérée en elle-même, est infiniment moindre qu'on ne l'a dit. Pour moi, j'ai eu la petite-vérole à l'âge de dix ans, avec deux de mes frères, et, grace à la prudente fermeté de mon père, je fus obligé de sortir de la maison tous les jours jusqu'au second jour de l'éruption naturelle, et jamais je ne restai au lit qu'aux heures accoutumées. Tout se passa si bien, que

Une des principales raisons qui a fait adopter cette opération, c'est, dit on, qu'après l'inoculation l'on n'a plus à craindre la petite-vérole naturelle. Mais il y a plusieurs exemples certains du contraire, je garde des lettres que me fit tenir un ambassadeur, et dans lesquelles j'ai, de la main de deux habiles médecins, le Journal de la petite-vérole spontanée, qu'a essuyée un sujet après avoir été inoculé complétement, comme le Journal de la maladie le prouve.

La persuasion où l'on a été que l'on n'avoit plus à craindre la maladie après l'inoculation, a porté les partisans de cette hypothèse à pratiquer l'opération à tout âge. Cependant on n'ignore pas qu'elle produit des petites-véroles très-mauvaises, quoique discrètes. Or, comment risquer cette manœuvre avec des enfans d'un âge si tendre, qui périssent si souvent des autres maladies, par la seule opiniâtreté avec laquelle ils se refusent à prendre des médicamens, même des alimens convenables ? Si la den-

---

je ressortis encore pendant la désiccation des boutons. Je n'en fus cependant point marqué, quoique j'en ai eu un assez grand nombre. Si l'on prenoit cette pratique pour guide, avec les modifications nécessaires, je suis sûr que la maladie seroit beaucoup moins dangereuse. Mes frères s'en sont tirés comme moi. Un an après environ, je fus encore pris d'une éruption cutanée, dont les boutons étoient très-gros, avec une forte fièvre. Je fus très-mal. Cela se passa sans suppurer, et mon corps pela de la tête aux pieds. A peine fus-je rétabli, que j'essuyai une troisième récidive avec suppuration. Je me souviens très-distinctement que le Médecin soutenoit que celle-ci n'étoit pas légitime : mais il changea d'avis. Je l'aurois donc eue deux fois, comme le prétendoit le Chirurgien.

tition survient alors, que n'a-t-on pas à risquer? C'est ce qui avoit déterminé plusieurs médecins à différer cela jusqu'à l'âge de cinq ans.

Comme il est vrai qu'on peut avoir deux fois la maladie naturellement, il est également indubitable qu'on l'a après l'inoculation. Mais c'est au temps à nous apprendre si l'on a plus à craindre la récidive après l'insertion, qu'après la maladie spontanée.

Tralles, homme éclairé, considérant toutes les circonstances que je viens de rappeler, après avoir été zélé partisan de l'inoculation, s'arrêta au moment d'inoculer sa propre fille, et conclut en ces termes : « L'inoculation, considérée sous différens » aspects, se présente aussi différemment. Il est » difficile de l'envisager sans être comme entraîné » par une espérance flatteuse ; et d'un autre côté, » sans en être effrayé à certain point. Nous ne tou- » chons pas encore au moment heureux où l'on » pourra considérer la chose sous son vrai rapport, » et sans risquer de se tromper ».

Il y a quelques années que l'enthousiasme de l'inoculation gagna quelque partie de la Hollande ; mais cela cessa bientôt, et l'on n'y pensa plus. Le magistrat même de la Haie défendit de la pratiquer dans cette ville.

On sait combien de choses les inoculateurs ont marquées comme autant de raisons de ne (1) pas

(1) C'est-à-dire, que les sujets qui auroient le plus besoin de l'inoculation pour éviter les dangers extrêmes qu'ils courroient dans la maladie naturelle, doivent en être exclus par rapport à la mauvaise disposition de leurs humeurs : voilà, en vérité, un

inoculer, en les supposant actuelles. Le professeur Gaubius la tenta donc à Leyde, dans un temps où

---

singulier préservatif, qui n'est bon que pour ceux qui pourroient s'en passer. Quel délire ! un traitement bien réfléchi est sans doute le préservatif le plus sûr. Je conviens, ai-je déjà dit, des ravages que la maladie naturelle a fait en plusieurs temps ; mais a-t-on traité les sujets selon que l'exigeoient les circonstances ? a-t-on pris garde à la fièvre particulière de la saison ? cette fièvre étoit-elle légitime, ou une fièvre prolongée d'une saison dans une autre : dans ce cas, la fièvre tenoit de deux caractères, de celui de la saison actuelle et de la saison antérieure, qui peut-être prédominoit. A-t-on bien examiné ensuite la modification que pouvoit y faire le tempérament particulier du sujet, ce qui devoit résulter de la position des lieux, du régime, des exercices habituels des malades ? c'est ce que je n'ai vu dans aucun de ces détails. Or, sans examen de toutes circonstances, peut-on attribuer à la maladie des ravages qu'elle n'a fait qu'indirectement ? B. C. de Juvellina nous rapporte une observation qui fait voir que les ravages viennent souvent du mauvais traitement et non de la maladie. Il avoit traité un très-grand nombre de sujets, dont la petite-vérole étoit accompagnée de si mauvaise fièvre, qu'il l'appelle pestilentielle, *omnes erant malignæ, et cum febribus pestilentialibus.* Il ne perdit cependant qu'un jeune garçon et une petite fille de ce grand nombre, et aucun des convalescens n'ont de mauvais reliquats. Dans le même temps, la maladie faisoit de si grands ravages dans une ville voisine, que le médecin de l'endroit, après avoir vu périr cent cinquante malades, s'étoit sauvé dans la crainte de cette cruelle contagion. B. C. de Juvellina y vint et guérit un grand nombre de sujets pendant les mois de janvier et février. Si l'on s'y étoit bien pris d'abord, il ne seroit donc pas péri tant de monde. Dans d'autres circonstances, la petite-vérole faisoit ailleurs de grands ravages. Il y vint, et de cent quatre-vingt-six malades, il n'en perdit que quatre, encore des enfans à la mammelle, âgés de quatre ou six mois. Neuf femmes grosses s'en sauvèrent par ses soins. Voy. ses *Obs. Médic. cent.* 5, *obs.* 55, 60, 94. Il n'a pas toujours été aussi heureux ; mais ses observations prouvent que le plus grand mal se fit avant qu'il fût appelé.

il n'y avoit aucune épidémie ; cependant le sujet en eut une petite-vérole extrêmement mauvaise.

On risque encore de propager la contagion par cette manœuvre. Il est de fait qu'un sujet exhale encore quelque temps après sa convalescence, l'odeur de la maladie : ce qui est suffisant pour la répandre. Quoique je n'ose pas déterminer le temps où il y a plus de risque de la part du sujet inoculé, ce que j'ai observé dans *le collége de Thérèse* à Vienne, me donne lieu de croire qu'un convalescent est encore long-temps susceptible de communiquer la contagion.

Enfin, je suis effrayé du rapport que nous fait avec franchise un habile médecin de Leipsick : « Cette année-ci, j'ai traité quatre sujets inoculés, et douze autres pris de la maladie naturelle. J'ai perdu un des quatre premiers, tandis qu'il ne m'est mort aucun des douze autres ; quoiqu'il y en eût parmi eux que j'avois jugé ne devoir même pas être inoculés, par rapport à la mauvaise disposition naturelle de leurs humeurs. Cependant ils se sont sauvés de la maladie ».

Telles sont, en général, les réflexions qui m'ont porté à ne conseiller l'inoculation à personne.

CHAPITRE XIV.

De la Rougeole.

LA rougeole est communément une maladie si bénigne, qu'on voit peu d'enfans en mourir, pourvu

qu'on ait bien soin d'eux, et qu'ils n'aient aucun vice à la poitrine.

Cependant elle a quelquefois été si mauvaise, que presque tous ceux qui en ont été pris en sont morts. Voilà pourquoi les anciens l'appeloient *morbilli*, c'est-à-dire, petite peste. Lorsqu'elle a été si cruelle, elle a dû être du caractère de celle qui a enlevé tant de sujets à Stockolm en 1713. On en vit régner une pareille, et peut-être encore plus mauvaise à Vienne, en 1732. Presque tous les malades étoient attaqués de gangrène dans la gorge; et périssoient le trois ou le quatre de la maladie. Ce fut aussi une pareille rougeole qui fit tant de ravages à Londres en 1762 (1); de sorte que chaque semaine elle enlevoit trois cents personnes. Celle qui règna à Hambourg en 1758, fut regardée comme bénigne : néanmoins il mourut un douzième (2) des sujets qui en furent pris.

La rougeole est le plus souvent une maladie épidémique, et se répand comme la petite-vérole. Elle a donc aussi son virus particulier, et qui certainement n'est pas dans l'air, mais se communique, soit par les choses, soit par les hommes, et toujours en supposant un contact. Ainsi, l'on peut se garantir de la contagion de cette maladie, si l'on prend les précautions requises.

Il n'y a dans notre sang aucun principe de ce virus; mais seulement une disposition, ou, si l'on

(1) Voyez Morton, *Pyretologia* et *l'Appendice*. Dickinton. *Observ. Med.* et vol. 4, p. 256. *éd. angl.*

(2) Voyez *Watson*, *Observ. Medic.* etc. vol. 4, pag. 132. *éd. angl.*

veut;

veut, une aptitude à être pris de cette fièvre éruptive, qui jamais ne se manifeste, à moins que le virus n'y ait été importé.

Il n'est pas vraisemblable que cette maladie ait des récidives, si on l'a eue complétement, et qu'il n'en soit pas resté des tumeurs aux glandes : car ces tumeurs renfermeroient le principe d'une nouvelle éruption, qui se manifesteroit quelque temps après. Home en rapporte un exemple : plusieurs médecins prétendent cependant qu'on peut avoir cette maladie deux ou trois fois. Depuis quarante-quatre ans que j'exerce la médecine, je n'ai pas vu un seul exemple de récidive.

Personne ne peut être sûr d'échapper à cette maladie ; homme, femme, vieux, jeune, chacun y est exposé. Il est possible que quatre ou cinq entre cent n'aient pas la rougeole, comme il arrive à l'égard de la petite-vérole. Cependant, nous n'avons pas encore de certitude à ce sujet. Il faut attendre que l'inoculation de la (1) rougeole ait été adoptée comme celle de la petite-vérole. Ce seront les Journaux exacts que l'on en tiendra, qui nous en instruiront.

La rougeole attaque plus particuliérement les enfans. Nous avons, l'ai-je déjà dit, des exemples de gens très-âgés qui l'ont eue. Nombre d'enfans l'ont apportée avec eux en naissant. Ainsi, ce ne

(1) Tant il est vrai qu'une extravagance est promptement suivie d'une autre. Oui, je me rendrois plutôt à l'inoculation de la petite-vérole, qu'à celle de la rougeole ; maladie infiniment plus dangereuse. *O cæcas hominum mentes !* etc.

suivi de chaleur; mais le second, c'est la chaleur qui prédomine. En outre, tous les sujets ont une toux sèche, les yeux coulans, éternuent plus ou moins; avec cette différence, que l'écoulement des yeux et l'éternument diminuent à proportion que la toux est forte. Ensuite le visage est un peu bouffi; les paupières s'enflent, ne s'ouvrent qu'avec peine; les yeux ne soutiennent pas la lumière et deviennent rouges. Les malades se plaignent d'une grande foiblesse, de mal de tête et de poitrine, de douleur à la gorge et aux lombes.

Le vomissement survient; les malades ont une répugnance pour les alimens, de la soif, la langue blanche, la colique, le ventre trop libre, du transport; ils saignent du nez, et sont rarement pris d'éclampsie. Dans quelques sujets, ces symptômes sont accompagnés de grande envie de dormir, et d'une forte fièvre continue.

Vers le quatrième jour, il paroît au visage grand nombre de (1) taches rouges, qui, le premier jour de l'éruption, sont tant soit peu élevées sur la peau. Le second jour, elles reprennent le niveau de la superficie, et deviennent alors de larges taches rouges, de figure irrégulière, rondes, longues, triangulaires, quarrées ou polygones. Le nombre et la grandeur en augmentent peu à peu; elles se manifestent insensiblement à l'extérieur de la gorge, à la poitrine, aux bras, au dos, à l'estomac, aux lombes, aux jambes; et ce ne sont que des taches rouges, planes à ce dernier endroit, même en paroissant.

(1) C'est par là que la rougeole se distingue de la fièvre rouge.

Les symptômes mentionnés ne cessent pas après cette (1) éruption, comme dans la petite-vérole. Il n'y a que le vomissement qui cesse alors en quelques sujets. Ces symptômes, au contraire, augmentent, sur-tout la fièvre, la difficulté de respirer, la gêne de la poitrine, la toux, la foiblesse, l'écoulement des yeux, l'assoupissement et le dégoût.

Au sixième jour, la peau est un peu rude au front, les taches y diminuent et se dessèchent beaucoup, mais sont très-larges et très-rouges par le reste du corps.

Le huitième, on apperçoit à peine une seule tache sur tout le corps; et le neuvième, elles ont toutes disparu. Au lieu des taches, on remarque que l'épiderme se sépare par écaille, ou que le corps est couvert comme d'une poudre farineuse très-fine.

Bien des gens s'imaginent qu'alors tout est terminé; mais il arrive souvent que la fièvre devient plus violente, la respiration plus difficultueuse, et que le malade ne repose ni jour ni nuit. La plupart du temps il paroît un dévoiement subit avec soulagement, et qui enlève tout le mal, si le flux est modéré; mais il abat le malade, s'il est trop fort. S'il dure trop, comme quelques semaines, il attire au sujet une fièvre hectique, la consomption même, et l'on voit l'estomac s'enfler. S'il ne survient pas de dévoiement utile, tout va bien, pourvu que la

(1) Le vomissement bilieux qui survient un ou deux jours après l'éruption, procure un plus grand soulagement que l'éruption même.

maladie ait de temps à autre quelque diaphorese douce et uniforme : car cela enleve la fievre. Un saignement de nez abondant dissipe le mal de tête, de gorge et des yeux. En général, si l'on a soin de bien suivre ces évacuations, l'on n'a rien à craindre des suites de la maladie.

Si la fièvre et la toux continuoient, que la respiration devînt fréquente, difficultueuse et chaude, et, outre cela, les joues rouges, c'est un mauvais signe : l'inflammation des poumons a peut-être déjà lieu.

Si la fièvre continue, et qu'il survienne un point-de-côté, le malade est également en danger. Il en est de même lorsque la gorge s'enflamme, de manière que la respiration et la déglutition soient difficiles.

Si la fièvre tombe, et se fait cependant sentir tous les jours, qu'outre cela la respiration soit hallelante, que le corps s'émacie, et que le malade expectore beaucoup de pus, il est certain qu'il y a un abcès aux poumons.

Si la rougeole rentre brusquement, et qu'il s'en suive un transport, le malade est dans le plus grand danger. L'on a sujet de craindre les taches d'un rouge chargé, ou celles qui pâlissent promptement, et celles qui paroissent trop tôt ou trop tard, comme il a été dit.

Cependant la rougeole est quelquefois si bénigne en certaines épidémies, qu'elle paroît avant que les enfans se plaignent de la moindre incommodité. D'autres, au contraire, sont pris des plus violens symptômes. La rougeole s'étoit répandue à Upsal

en 1752 ; elle étoit très-bénigne, et malgré cela j'eus bien de la peine à sauver un enfant de cinq ans. Il se trouvoit dans la même chambre avec un autre, qui avoit aussi la maladie. Son frere en étoit pareillement attaqué. On apperçut en lui les signes ordinaires de la maladie ; il avoit la fievre, des frissons, et les yeux larmoyans. Sa toux étoit si violente, qu'on l'auroit prise pour une coqueluche, et les accès n'en cessoient que par un vomissement. Il n'empiroit cependant pas d'une nuit à l'autre. Cette scene dura vingt-un jours, et la rougeole parut. Pour lors son état lui devint supportable.

Les femmes grosses ou en couches sont très-exposées, si elles sont prises de cette maladie. Il en est de même à l'égard de ceux qui ont une poitrine foible, de la disposition aux hémorragies, ou qui sont incommodés de descentes. La toux leur cause beaucoup de trouble et de dérangement.

L'on a l'éclampsie à craindre lorsque le malade a de grandes sueurs au premier période, et urine très-peu, ou point. Si une mere ou une nourrice se font peine d'allaiter leur enfant dans cette maladie, il court le plus grand risque.

La petite-vérole et la rougeole règnent quelquefois ensemble dans le même lieu. Jamais je n'ai vu de sujets pris des deux maladies en même-temps. Ils les ont essuyées l'une après l'autre. Le professeur Bergius rapporte plusieurs exemples (1) qui confirment mon assertion.

(1) Voyez des détails plus circonstanciés dans les Mémoires de Suède, 1766, pag. 71, 199.

La cause matérielle de cette maladie n'est qu'un virus particulier qui se porte dans le sang. Quant aux symptômes, ils ont pour cause l'irritation causée par l'action du virus, et l'inflammation qui en résulte. La toux est occasionnée par une partie du virus que la respiration insinue dans les poumons, qui contractent les mêmes taches qu'on remarque extérieurement à la surface de la peau, et qui empêchent la transpiration. Les taches cessent à la circonférence du corps par desquammation, ou par une espece de poudre farineuse, comme je l'ai dit il arrive la même chose dans l'intérieur des poumons. Comme ce viscere est toujours humide, le départ s'y fait plus lentement; mais pendant ce temps-là il y reste quelque matiere qui suscite la toux; c'est même le seul moyen par lequel cette matiere peut en être chassée. Si ce que le malade expectore a été condensé par une cause quelconque, l'expectoration fera paroître des croûtes, ou cette poudre farineuse dont les poumons se débarrassent.

Il est aisé de voir que les choses se passent ainsi, par les exemples de ceux à qui Home inocula cette maladie. La plupart n'eurent pas de toux, quelques autres n'en furent pas exempts; mais elle fut pour eux si bénigne, qu'elle ne méritoit pas la moindre attention.

Ce que nous venons de dire prouve que la rougeole a ses périodes marqués comme la petite-vérole; mais il n'y en a que trois pour celle-là. 1°. Celui où le malade en est pris, (*stadium contagii*,) il se prend du commencement de la maladie à l'éruption. 2°. Celui de l'éruption, (*stadium eruptionis*,)

il se prend du moment de l'éruption à la desquammation des taches. 3°. Celui qui se passe depuis la desquammation commencée, jusqu'au temps où l'éruption a totalement disparu, soit en croûte, soit en poudre farineuse, ce qui se passe en général du six au neuf.

Premier période.

Si la rougeole est de bon caractère, et que le malade n'ait point de vice à la poitrine, il ne faut autre chose que des soins et un bon régime. Ce que nous avons dit sur cet objet, concernant la petite-vérole, peut s'appliquer ici. Cependant comme la toux est toujours plus forte dans la rougeole, il faut être prudent sur l'usage des acides dans le boire et le manger.

La matière de la rougeole est plus volatile que celle de la petite-vérole; et par cette raison, elle rentre plus aisément : ainsi, l'on y aura plus de circonspection que dans la petite-vérole. Il faut éloigner du malade toute autre personne que sa garde. L'on ne tiendra dans la chambre qu'une foible lumière pour la nuit : outre que la lumière fatigue les yeux du malade, une chandelle ou une lampe trop forte altère nécessairement l'air de l'appartement, selon les expériences de Hales.

Si la rougeole régnante est de mauvais caractère, il est le plus souvent nécessaire.

1°. *De saigner*, car la fièvre est ici généralement très-forte. On peut voir à l'article de la petite-vérole les raisons qui l'autorisent ici ou la defendent, (n°. 1) *des moyens de calmer la fièvre.* Un médecin

des amis de Méad lui demandoit un jour comment il devoit s'y prendre pour qu'il ne mourût aucun sujet de la rougeole entre ses mains. Méad lui répondit sincérement qu'il faisoit toujours (1) saigner, parce qu'il craignoit l'inflammation des poumons. Quelque temps après, il alla revoir Méad et le remercia d'un avis aussi sage, et qui lui réussissoit le mieux qu'il eût pu désirer. En effet, il sauvoit tous ses malades. Le sang de la saignée est toujours couvert d'une couène dans la rougeole : du moins, c'est ce que j'ai observé en tout temps. C'est aux autres médecins à remarquer si leur expérience s'accorde avec la mienne.

2°. Il faut que le malade *vomisse* ou *soit purgé.*

Si l'on remarque au malade une envie de vomir ; une langue sale ; s'il a la bouche amère, des étourdissemens, un mal de tête, et vomit même ; pour lors on donnera un vomitif. On se sert, à cet effet, de l'eau tiède, avec de l'huile d'olive, ou du beurre frais, ou bien d'une infusion de (2) camomille romaine. On préférera, si l'on veut, la poudre suivante :

---

(1) Comparez ici les Réflexions importantes de Watson de Dickinson, *Observ. Méd.* etc. vol. 4, pag. 146, 247, pour voir quelle restriction il faut faire à l'avis de Méad.

(2) Pringle et Monro ont montré l'usage de la camomille (*anthemi nobilis*) comme vomitif. Les médecins Suédois l'ont employée depuis avec succès pour les mêmes vues. M. Lewis n'en dit rien à cet égard : il ne lui donne qu'une saveur nauséabonde, *a very biter and nouseons taste.* Voy. *Lind*, Essai sur les Maladies des climats chauds, p. 250. *édit. angl.*

♃ Ipecacuanha, *trois grains.*
Sucre blanc, *seize grains.*

Mêlez. Faites-en trois parties égales.

Ceci convient à un enfant de deux ou trois ans. On en donne d'abord une partie. Si cela n'opère pas dans l'espace d'un quart-d'heure, on en donne une seconde; et si une heure et demie après cela n'a rien opéré, on passe à la troisième, dont l'effet est certain et modéré.

Les enfans vomissent aisément. Leurs fibres sont souples, beaucoup plus humides que celles des adultes; et je donne toujours un vomitif aux enfans, avec plus d'assurances qu'aux adultes. Le vomitif pris de cette manière peut s'administrer à tous les sujets, qui n'ont pas d'ailleurs quelque partie lésée ou trop foible.

Mais si le malade ne présente pas les signes mentionnés, et qu'au contraire l'estomac soit météorisé, qu'il sente un grouillement dans le bas-ventre, ou soit sollicité d'aller à la selle quoiqu'inutilement, on doit préférer un doux laxatif. On choisira parmi ceux qui sont indiqués à l'article de la petite-vérole, (nº. 2.) *des moyens de calmer la fièvre.* En nettoyant les premières voies comme il faut avant l'éruption, on évite au malade beaucoup d'incommodités pendant le cours de la maladie, sur-tout une diarrhée trop forte le huitième jour: on la rend même utile. Si le sujet est tourmenté de tranchées et d'un dévoiement, il doit pareillement prendre un laxatif. On choisit sur-tout la rhubarbe, qui chasse promp-

tement ce qui causoit les tranchées, et calme le cours de ventre.

3°. On a ensuite recours aux moyens indiqués n°. 3, 4, 5, 6, 7, à l'article *de la fièvre*, dans la petite-vérole.

Outre cela, il faut aussi soigner attentivement les yeux du malade. On évitera de les tourner au jour; et de temps en temps on les bassinera avec de l'eau tiède, tâchant d'en faire entrer sous les paupières, pour déterger l'humeur saline qui en découle, et qui pourroit les enflammer par l'irritation qu'elle y cause.

Il ne faut pas arrêter le saignement de nez trop tôt, s'il a lieu : car c'est une évacuation très-propre à calmer les maux de tête. On l'arrêtera promptement si l'on s'apperçoit que les lèvres et le visage pâlissent, que les extrêmités perdent de leur chaleur naturelle, ou que le malade se plaigne d'envie de vomir. Nous avons déjà dit comment on s'y prenoit pour cela. Voyez à l'article des symptômes de la petite-vérole, *saignement de nez*. On verra aussi là comment on doit conduire le malade dans le cas de grand vomissement, de transport, de dévoiement violent, et de convulsion.

La toux est ce qui chagrine le plus les sujets dans la rougeole. On fait une potion fort agréable à prendre avec les espèces suivantes :

♃ Jaune d'œuf, *un*.

Huile d'amandes douces, par expression, *deux onces*.

Mêlez-bien, en versant l'huile peu à peu, après quoi jettez-y,

Décoction légère d'orge perlé, *deux onces.*
Sirop d'althéa, *une once.*
ou Sirop d'orgeat, *même dose.*
Mêlez-bien le tout.

Lorsque tout cela ne fait qu'une espèce de lait épais, on en donne à l'enfant une cuillerée de temps en temps. Si le malade a le ventre trop libre, on emploiera mieux le look blanc du codex de Paris, ou tout autre béchique peu pâteux. Cependant l'on tirera plus d'avantage d'une infusion de fleurs de sureau, que l'on méle avec un cinquième de lait, et dont on fait boire tiède le plus souvent qu'on peut.

Si l'on remarque que la gorge est près de s'entreprendre dangereusement, on a recours à un gargarisme émollient. Voy. l'art. *de la petite-vérole.*

Si la gorge est très-enflée intérieurement, on y met un synapisme chaud tout autour, et on l'ôte aussi-tôt qu'il y a causé quelque inflammation.

Second Période.

Vers le quatrieme jour, le malade doit éviter de s'agiter dans le lit. Il ne lui faut pas alors de sueurs, mais une douce diaphorese. L'expérience a fait voir que la rougeole pousse bien de cette maniere, et épargne les parties internes. Le malade peut toujours prendre un vomitif, s'il est nécessaire, ou de la poudre camphrée, ou une émulsion camphrée, ou de la poudre de musc, si la rougeole est trop lente à paroître. Voyez *à la petite-vérole.* Mais on doit sur-tout le faire bien boire, quand même la rougeole pousseroit suffisamment d'elle-même. Dans

ce cas-ci on laisse de côté les autres moyens curatifs.

Lorsque l'éruption a paru, l'on doit considérer attentivement la couleur des taches; ensuite, si elles persèverent pendant trois jours, et se dessechent dans le même ordre qu'elles ont poussé.

Si la couleur en est trop rouge, on donne au malade les rafraîchissans mentionnés, et la boisson proposée au premier période.

Si les taches sont, les unes rouges, les autres pâles, on administre la poudre ou l'émulsion camphrée.

Si les taches rentrent précipitamment, on aura recours à ces mêmes médicamens, ou à l'une ou l'autre poudre de musc. On fait aussi beaucoup boire d'infusion de fleurs de sureau ou d'ulmaire, et l'on applique un synapisme aux jambes ou à la nuque, si le malade a du transport. On se tranquillisera dès que les taches reparoîtront. On sera très-attentif à garantir le malade du froid, de chagrin, de peur, et de tout autre mouvement de l'ame. Rien ne fait si aisément rentrer l'éruption.

Si le sujet est trop agité à ce période, on lui donnera, sur-tout le soir, plein une ou deux cuillers à thé de sirop diacode, et aussi souvent qu'il sera agité.

Troisième Période.

C'est ici le moment critique, qui va décider si le malade guérira ou mourra, ou tombera dans une nouvelle maladie dangereuse. C'est pourquoi il est essentiel de le bien soigner, et d'examiner si la peau

est molle ; et si le pouls bat moins fort dans ce cas-ci, l'on peut s'attendre à une douce diaphorèse, ou à une bonne sueur qui dissipe la fièvre. Pour lors il suffit que le malade boive beaucoup d'eau. Si la diaphorèse ou la sueur ne viennent pas spontanément, et que le malade n'ait point de grouillement dans le bas-ventre, ni l'estomac météorisé, on tâche de les pousser par une boisson chaude, ou avec la poudre camphrée ; mais il n'en faut que la dose nécessaire à cet effet. On entretient cette transpiration jusqu'à ce que la fièvre soit tombée, et l'on donne ensuite deux ou trois laxatifs très-doux.

Si, au contraire, l'estomac est météorisé et la peau sèche, et que le malade sente des tranchées et des grouillemens dans le ventre, on doit s'attendre à un cours de ventre qui arrive assez communément, et quelquefois si précipité, que le malade rend dix à douze selles de suite.

On doit prendre garde d'arrêter ce dévoiement, qui est salutaire, si le malade se meut avec moins de peine, si la toux tombe, si les yeux deviennent plus vifs, et la région de l'estomac plus molle, ce dévoiement, qu'il ne faut pas arrêter alors, n'a pas de suite dans ces circonstances, et le malade s'en trouve très-bien.

Si le cours de ventre est accompagné de tranchées qui ne cèdent ni à l'application de serviettes chaudes, ou de vieux couvercles de pot de terre pareillement chaud, on fait prendre à l'enfant la potion de rhubarbe mentionnée, et l'on applique sur le ventre un onguent fait de

Thériaque, *deux drachmes.*
Huile de macis exprimée, *deux drachmes.*
Huile essentielle de cumin, *deux gouttes.*
Mêlez-bien.

On étend cela sur un cuir : on jette un peu d'huile d'olive sur le nombril, et on y met l'emplâtre.

Si le dévoiement alloit trop loin, et que les moyens n'eussent pas les succès qu'on en espéroit, on l'appaise avec ce que nous avons déjà dit fur le dévoiement.

Dès que la maladie s'opiniâtre malgré les moyens curatifs susdits, et l'abondance des urines, il paroît une nouvelle fièvre que nous appelons *péripneumonie* ou inflammation des poumons. Cette fièvre est des plus dangereuses. Il faut aussi-tôt appliquer un vésicatoire entre les deux épaules. Lorsqu'il a produit quelque effet, on en pose un autre sur la poitrine du côté où l'on a saigné. On a soin de saupoudrer légèrement de camphre ces emplâtres avant de les poser, pour éviter l'ardeur des urines qui pourroit en résulter.

Si ces vésicatoires rendent la respiration plus libre et plus lente, on fait prendre de la poudre camphrée, afin de solliciter une douce sueur. Après cela, on fait boire beaucoup de petit-lait, coupé avec de l'eau bouillie, où l'on a jeté un peu de miel épuré et du vinaigre, une partie sur deux de miel. Cela doit être toujours bu un peu chaud.

Si le malade commence à expectorer sans peine une matière jaunâtre, mêlée de sang, il ne faut plus saigner, ni donner de la poudre de camphre;

mais insister sur la boisson et sur la décoction légère de gruau d'orge, et l'on a lieu de bien espérer.

Si le malade se dégoûte de cette boisson, on en fait une autre de parties égales de lait et d'eau. On met cela sur le feu, et pendant l'ébulition, on y jette assez de vinaigre pour faire le départ du sérum que l'on filtre ensuite; puis on y dissout une drachme de sel de nitre purifié, et autant de sucre qu'il faut pour corrompre la saveur acide. Si le ventre n'est pas libre, on donne tous les jours un lavement le matin et le soir.

Mais si le malade est pris d'un point-de-côté, avec fièvre, on saigne du bras, du côté de la douleur, et l'on met un vésicatoire avec du camphre, comme ci-devant, à l'endroit même ou le sujet sent le mal. Dès qu'il a opéré, on donne la poudre camphrée, beaucoup de boisson chaude, telle que celle que nous avons déjà recommandée plusieurs fois. Mais lorsque la toux a commencé, il ne faut plus saigner, ni trop insister sur la sueur, parce que l'on arrêteroit l'expectoration. Il suffit seulement d'entretenir une transpiration convenable, par une boisson modérée. Soir et matin, l'on donne un lavement, si le ventre est paresseux.

Si le malade ne s'accommode pas du vésicatoire, on met en place un synapisme, ou une vessie que l'on emplit de fleurs de sureau, de camomille et de safran, le tout bouilli dans du lait; et l'on change cela soigneusement; ou l'on frotte légèrement le côté malade avec de l'huile de lin (1) cam-

(1) Voyez Lewis, N. O.

phrée,

phrée, ou de l'onguent d'althéa, mêlé avec un peu d'esprit-de-vin camphré. On a recours, si l'on aime mieux, à cinq ou six sangsues posées sur l'endroit douloureux, ou l'on y applique des ventouses, ou un pain de seigle sortant du four.

Dès que la fièvre tombe, malgré ses retours dans l'après midi, et que le malade devient enroué, tousse, expectore beaucoup de pus et que le corps s'émacie, on le met au petit-lait, ou au lait coupé avec moitié eau. Mais le lait ne vaut rien ici, lorsque le sang s'est couvert d'une couenne. Pour lors on prend du lait de chèvre, dans lequel on jette de la pressure non salée, ou du blanc d'œuf, pour en tirer le sérum; on le filtre, et l'on en fait prendre deux ou trois livres par jour, jusqu'à guérison. Mais si l'on a lieu de croire que le sang soit trop aqueux et peu lié, le lait devient plus utile; et c'est le parti le plus sage d'en faire la seule nourriture du malade. Voyez Haller, *Elem. Physiol.* t. 7. part 2. pag. 42. L'on peut aussi faire bouillir (1) un peu de quinquina dans le lait.

Le lait de femme est le meilleur, ensuite vient celui d'ânesse, de jument, de chevre, de vache, qui est le moins bon (2).

(1) Voyez Haller, *Opuscule*, t. 3. p. 371. sur l'avantage considérable de cette décoction dans la phthisie. Les Anglais vantent l'élixir vitriolique. De Haen s'accorde en cela avec eux

(2) Le lait d'ânesse et de jument paroît plus relâchant, celui de femme et de brebis plus nourrissant. Voy. Haller, *Physiol.* tom. 7. part. 2. pag. 28-39. M. Medicus a eu la même confiance au quinquina dans cette maladie et dans la petite-vérole, et prétend que l'effet en est de diviser l'éruption sans

Le sujet boit autant qu'il le peut, sans trop se gorger, s'abstient de tout aliment salé, prend l'air et du mouvement.

Les yeux sont ordinairement rouges dans cette maladie, et peuvent être lésés, si l'on n'y fait pas attention. J'ai déja dit qu'on les bassine avec de

---

causer aucun préjudice. Mais lorsque la rougeole est compliquée de fièvre putride, on nettoie d'abord bien l'estomac et les intestins, et ensuite le quinquina devient très-utile. Cette observation de l'Auteur est juste. Cependant on ne trouve pas toujours les momens favorables de placer le quinquina dans la rougeole et la petite-vérole, par rapport à l'état de la poitrine, comme l'observe très-bien M. Lieutaud. M. Murray fait ici quelques réflexions qui méritent d'être lues. Il vaut mieux, dit-il, différencier la rougeole par le caractère de la fièvre qui l'accompagne. M. Grant a dit la même chose de la petite-vérole. La fièvre peut donc être putride, inflammatoire, ou bilioso-putride: ou ce sera un affoiblissement des nerfs qui sera joint à la maladie. Souvent il y a complication de plusieurs de ces circonstances, et l'on parvient à la guérison en se fixant sur ce qui prédomine dans cette complication. Dans les cas de rougeole putride, dont parle M. Watson, la fièvre putride étoit d'un caractère assez inflammatoire. Il divise la maladie en deux périodes, dont le premier finit lorsque l'éruption disparoît. La saignée n'y fut pas aussi utile qu'elle l'est ordinairement, par rapport à la complication, quoiqu'elle eût été faite de bonne heure. Le vomissement suscité après la saignée, avec le tartre stibié fut très-utile. On ne négligea pas les boissons convenables. Le malade prit les bains tièdes lorsque la peau étoit trop sèche. Les vésicatoires furent très-avantageux au second période. Le vin fut permis par rapport à la grande foiblesse. Les selles douloureuses furent calmées avec le sénéka de Virginie, les aromates et les calmans effectifs. La décoction de quinquina fut un très-bon fortifiant, lorsque la toux, la difficulté de respirer eurent presque disparu, autrement elle devenoit nuisible. Les cadavres ouverts firent appercevoir une disposition à la gangrene.

l'eau-rose, tâchant d'y en faire entrer. Mais si l'on ne peut prévenir l'inflammation par ce moyen, on met des sangsues aux tempes et dessous les yeux. Si ces insectes n'ont pas assez sucé, l'on expose les yeux à la vapeur de l'eau chaude, par le moyen d'un entonnoir, et l'on en fait ainsi découler autant de sang que l'on veut. Ensuite on applique un petit vésicatoire aux deux tempes. Dès qu'il a opéré, l'on donne au malade un laxatif, l'on réitère selon les forces du sujet; les ventouses sèches ne sont pas inutiles, posées sur la nuque.

On peut appliquer sur les yeux un cataplasme de pomme reinette, cuite sous la cendre, sans la pelure et les pépins, écrasée avec cinq grains de camphre trituré, et vingt grains de musc.

CHAPITRE XV.

De l'Inoculation de la Rougeole

On voit, par ce qui vient d'être dit, que la rougeole, quelque bénigne qu'elle soit souvent, devient cependant quelquefois une maladie très-dangereuse. C'est ce qui a fait penser à quelques médecins qu'on pouvoit en hasarder l'inoculation.

Le premier qui a eu occasion d'en faire la tentative, a été le docteur Home, médecin du (1)

(1) Il ne paroît pas que l'inoculation de la rougeole ait pris en Angleterre. Cependant M. Cook dit que plusieurs Médecins

collége d'Edimbourg. Il inocula cette maladie comme la petite-vérole, mais aux deux bras, et sans préparation.

Au lieu du fil impregré de virus, il se servit de coton, qu'il trempoit dans un peu de sang des malades, et tiroit ce sang par une très-petite incision à la peau, entre les taches les plus rapprochées de l'éruption. Il observa que les sujets inoculés commençoient à être malades vers le soir du sixième jour. L'ouvrage du docteur Home étant traduit en français, nous y renvoyons le lecteur.

CHAPITRE XVI.

De la Fièvre rouge ou scarlatine.

Il est une autre espèce de fièvre accompagnée d'éruption, à laquelle les enfans sont sujets ; mais rarement les adultes. Le corps en devient aussi rouge que l'écarlate, ce qui a donné à cette fièvre sa dénomination.

Cette maladie ne se voit pas souvent. En trente-huit ans, je ne l'ai vue régner qu'à Upsal en 1741 et à Stockholm en 1763, pendant l'été et au bout de l'automne. Elle avoit cessé en novembre, décembre et janvier : mais on la vit reparoître en février 1764.

ont suivis en Ecosse l'exemple de M. Home. Si j'ose dire mon avis, c'est exposer mal-à-propos les enfans à une maladie qu'ils ont décidément plusieurs fois.

L'infréquence de cette maladie est cause que peu de médecins en ont parlé. La ressemblance qu'elle a avec la rougeole et autres fièvres éruptives de ce règne, la fait regarder comme une espèce de ces fièvres. M. Tissot la prend, mal à-propos, pour une esquinancie : mais le cours de la maladie, ses suites, les précautions nécessaires pour s'en garantir, font asez voir qu'elle mérite un (1) nom particulier.

Je vais la décrire, d'après mes propres observations, comme je l'ai vu attaquer les enfans, et même quelques adultes, à Upsal en 1741. Les uns l'eurent très-bénigne; mais elle fut très-dangereuse pour les autres. De sorte que dans une maison quelques enfans s'en tirèrent très-aisément, et d'autres furent près d'en perdre la vie.

Elle commença toujours par un embarras à la gorge; à cela succédoit un abattement et une extrême sensibilité par tout le corps. Dix à douze heures après il survenoit des dégoûts, un grand vomissement bilieux, un frissonnement, un mal

(1) Sydenham la nomme *scarlatina*, et n'en a observé que des espèces très-bénignes. Morton, qui étoir du même temps et résidoit dans le même lieu, en a observé de très-malignes, et regarde la maladie comme une vraie rougeole. Schultz la décrit, *Ephem. nat. curios.* A. 6. 7. & l'appelle *Purpura maligna.* Le Docteur Plencitz retient la dénomination de Sydenham, *Opere Medic-Phisic. Tractat III*, et l'a aussi vue très-bénigne. Il dit que cette fièvre étoit si inconnue du temps de Sennerr, que cet habile Médecin ne sut même lui donner un nom. Voyez de Haen *Rat. Med.* et Storck, Traité *Théoret et pratiq. de la fièvre scarlatine*, *édit. allem.* 1741. Gotha.

de tête, et un assoupissement insurmontable le premier jour. Le mal de gorge augmentoit si promptement, qu'en un jour, cette partie étoit très-rouge et très-enflée, le sujet en s'éveillant avoit la respiration précipitée et difficultueuse. L'éclampsie, dont il paroît que Sydenham et d'autres ont fait mention, n'a eu lieu chez aucun des sujets que j'ai vus. La plupart avoient, le second jour, et d'autres le troisième, une éruption de petites taches rouges. Elles paroissent d'abord au visage et au cou, ensuite à la poitrine, au bas-ventre, aux lombes, aux jambes. Il y avoit quelques taches un peu grandes parmi les petites, et le jour suivant toutes s'étoient si dilatées, que tout le visage ne paroissoit couvert que d'une seule tache. On voyoit la même chose au reste du corps, sur-tout au pli du bras; mais elles ne s'étendoient que dans l'ordre qu'elles avoient paru; de sorte que la rougeur se portoit aux jambes et aux pieds, lorsqu'elle commençoit à se passer au visage.

Ces taches ne s'élevoient aucunement, ni le premier jour ni les suivans. Néanmoins la partie du corps où elles se portoient, sembloit être plus volumineuse que de coutume; et cela disparoissoit en même temps que la rougeur. Si l'on pressoit la peau du bout du doigt, elle blanchissoit, et la rougeur revenoit aussitôt.

La plupart avoient un hoquet fatiguant vers la fin du quatrième jour. On leur remarquoit aussi une difficulté de parler, outre qu'ils parloient, comme on dit du nez. Il leur survenoit encore un enrouement, et ils commençoient à expectorer une

abondance de flegmes, qui se détachoient de la gorge par les injections. Pour lors la difficulté d'avaler cessoit, les yeux se ranimoient, et l'on obtenoit quelque réponse des sujets, en les interrogeant.

Le même jour, quelques-uns rendoient aussi cinq ou six selles délayées; après quoi l'on appercevoit beaucoup de soulagement.

Quelques-uns avoient un petit saignement du nez le cinquième jour, et cela leur rendoit quelque gaieté : d'autre ne l'avoient que très - modéré le septième jour.

La chaleur et la fièvre, qui jusques-là avoient été considérables, sur-tout l'après-midi et vers le soir, commençoient alors à se modérer; mais ne cessoient qu'au septième jour.

Vers le soir du troisième ou quatrième jour, les sujets avoient communément le transport; mais sans donner lieu de craindre, s'il finissoit aux heures que la fièvre diminuoit.

Le pouls étoit plus ou moins fréquent, aux uns élevé, aux autres foibles, et ceux-ci étoient les plus malades.

Le cours de ventre paroissoit rarement de lui-même, sinon les jours mentionnés.

Je n'ai pas vu de sujets avoir des sueurs avant le soir du quatrième jour.

Les malades ne bavoient pas, comme cela arrive dans une forte esquinancie.

L'intérieur du nez étoit communément sec. On ne remarquoit pas d'éternument comme dans la rougeole. Les yeux ne couloient pas.

L'urine avoit son cours, mais avec certaine difficulté, et n'étoit pas si rouge que la chaleur devoit la rendre. Je ne l'ai pas observée mêlée de sang dans aucun sujet. D'autres Médecins l'ont cependant vue, à ce que je trouve dans leurs écrits.

Aucun sujet n'étoit fatigué de la toux, que quand le flegme se détachoit de la gorge; et la toux étoit rarement inutile alors.

La plupart des malades se plaignoient de la gorge et de la chaleur brûlante de la peau.

Le cinquième jour au matin, la rougeur du visage commençoit à diminuer, et disparoissoit peu-à-peu au reste du corps les jours suivans; de sorte que le huitième jour au matin il n'y avoit plus de rougeur nulle part.

Le septième ou le huitième jour, on observoit à quelques-uns çà et là, sur-tout aux oreilles, à la gorge, aux articulations de la main, des pieds, certaines petites vessies, semblables au pourpre blanc, mais entiérement vides. Elles s'étendoient peu-à-peu, et l'épiderme commençoit à tomber par desquammation. La même chose arrivoit ensuite au reste du corps, sur-tout aux pieds et aux mains, où l'épiderme ne se séparoit ainsi, ni en poudre farineuse, mais par lambeaux. Cette desquammation se faisoit à quelques sujets avec promptitude; à d'autres, cela tardoit jusqu'à deux ou trois semaines.

Plus l'éruption et la chaleur des mains étoient considérables, plus la desquammatiou l'étoit aussi. Le docteur Plencitz a cependant vu quelques sujets qui n'ont pas eu cette desquammation. Durant ce

temps-là, les malades étoient extrêmement sensibles au froid ou à la chaleur. Il suffisoit même, pour les affecter, d'ouvrir la porte de la chambre, qui étoit un peu chaude, ou de le toucher avec une serviette présentée au feu.

Les malades paroissoient hors d'affaire le huit ou le neuf; ne se plaignoient plus, commençoient à se promener dans la chambre, avoient de l'appétit et du sommeil. Néanmoins leur état n'étoit pas encore déterminément assuré.

Plusieurs sujets se rendirent ponctuellement aux avis qu'on leur donna, se tinrent dans un appartement modérément chaud, prirent quelques purgatifs, ne passèrent point les ordres dans le boire et le manger : malgré cela, les glandes s'enflerent aux oreilles et à la machoire inférieure, d'abord d'un seul côté, et ensuite de l'autre, mais plus au premier côté. Cette enflure n'eut aucune mauvaise suite, et se passa peu à peu spontanément. Les sujets qui ne voulurent pas se contraindre quelques semaines, commencèrent à se sentir de la foiblesse du vingt au vingt-deux, et se plaignirent bientôt d'un grand abattement. En même-temps le corps s'enfla peu à peu comme dans l'anasarque, ce qui commençoit par le visage. La fièvre s'y joignoit : les sujets éprouvoient de l'inquiétude, des anxiétes, un serrement de poitrine, et la respiration devenoit très-courte. Les urines couloient peu, et ressembloient à de la lavure de viande crue. Ce fut pendant ce période qu'il périt à Stockholm plusieurs enfans en 1763, pour n'avoir pas voulu s'astreindre à ce qu'on

leur avoit ordonné, ou pour l'avoir suivi trop tard.

Comme je n'ai vu que très-peu de sujets à qui cette enflure et ces symptômes soient survenus, je vais en parler d'après les observations du Docteur Plencitz.

1°. Une pareille hydropisie succède de temps à autre à une fièvre rouge, sur-tout lorsqu'elle est de mauvais caractère, et que l'éruption est considérable.

2°. L'enflure a été plus grande lorsque la desquammation l'avoit été aussi. Cependant quelques sujets sont devenus très-enflés, sans avoir éprouvé de desquammation sensible.

3°. Les enfans ont été plus sujets à cette enflure que les adultes.

4°. Elle a été plus grande en hiver qu'en été, sur-tout pour ceux qui sont sortis trop tôt, au lieu de garder le logis.

5°. Il est péri plus de sujets à ce période, que pendant la fièvre qui étoit réunie à l'éruption.

6°. L'enflure n'est pas une suite inévitable de cette fièvre, puisqu'on peut en garantir les Sujets avec les précautions convenables. Le Docteur Plencitz avoue cependant que malgré toute la prudence, il n'a pas pu quelquefois l'empêcher.

Tel est le cours ordinaire de la fièvre rouge, qui se manifeste toujours comme une maladie épidémique, selon les observations les mieux vues.

Mais elle n'est particulière à aucune saison de l'année; car elle a régné pendant l'hiver à Upsal en 1741. Ce fut en été et en automne qu'elle

parut à Stockholm en 1763, et elle y revint en Février 1764.

Il semble aussi qu'elle ne dépend pas de la différence des températures; car la température étoit fort différentes dans les trois saisons mentionnées. Outre cela, cette maladie est manifestement contagieuse, et attaque sur-tout les enfans au-dessous de l'âge de quinze ans, quoique les plus âgés n'en soient pas à l'abri, s'ils ne l'ont pas eue, car je n'ai pas vu de sujets l'avoir deux fois.

Je dois aussi avertir qu'elle attaque différemment les enfans d'une même maison. L'un est à peine malade, tandis que l'autre en est exposé au plus grand danger; et le troisième en périt, malgré tous les soins possibles.

Je crois avoir observé qu'un enfant s'est tiré de cette fièvre sans éruption, dans une maison où il y avoit trois malades; car deux de ces enfans eurent une fièvre rouge bien caractérisée, l'un après l'autre. Le troisième eut le même mal de gorge, même dégoût, des vomissemens, des frissons, des chaleurs: ensuite il sua très-fort pendant un jour, et tout se passa ainsi pour lui.

D'après l'exposé précédent, il est aisé de différencier la fièvre rouge, sur-tout si l'on est assuré qu'elle règne dans l'endroit où l'on est, ou dans celui qu'on vient de quitter, et que le sujet malade se trouve dans des corconstances où il peut en être attaqué.

Elle a dès le premier abord ses symptômes comme toutes les fièvres éruptives. Si le malade a déjà eu la petite-vérole, que l'œil gauche ne

coule pas, et que les yeux ne soient pas chauds, il est vraisemblable que les symptômes ne seront pas suivis de la petite-vérole. Si l'on ne remarque aucune toux sèche, ni d'éternument fréquent, il est probable qu'on n'a pas de rougeole à craindre.

On voit aussi par-là et par les symptômes de cette fièvre, qu'elle est une espèce particulière de fièvre éruptive, que l'on doit distinguer de toutes les autres.

1°. Dans la petite-vérole, l'éruption reste élevée au-dessus de la peau, et tourne en suppuration. Dans la fièvre rouge, au contraire, les taches sont planes et n'ont aucune élévation.

2°. Dans la rougeole, les taches ne sont pas si rouges. On y sent au tact certaine élévation au visage, le premier jour de l'éruption. Il découle des yeux une sérosité assez chaude. L'éternument est permanent : l'épiderme tombe presque en farine, sans une desquammation aussi considérable que dans la fièvre rouge. Outre cela, la fièvre se passe en huit jours dans cette maladie ; au lieu que dans la rougeole, elle est souvent plus forte le huitième ou le neuvième jour : la difficulté de respirer augmente, et la toux s'irrite.

3°. Dans la fièvre *ortiée*, les taches s'élèvent. Il en est de même dans,

4°. La fièvre pourprée. J'ai observé qu'après celle-ci, les pieds seuls s'enfloient et non tout le corps, (cela commence par le visage,) comme il est arrivé quatorze jours environ après que les sujets étoient quittes de la fièvre rouge.

5°. Dans les fièvres péticulaires, les taches ne

paroissent pas sitôt, et ne deviennent pas confluentes.

6°. Dans l'érésipele, il n'y a qu'une partie rouge et enflée, comme le visage, la jambe, le pied : au lieu que tout le corps l'est dans la fièvre rouge. Lorsque l'érésipele se passe, la peau se ride, et l'épiderme tombe.

Outre cela, le mal de gorge n'est pas aussi fâcheux dans les autres fièvres éruptives que dans la fièvre rouge. Les vessies pâles, par lesquelles la desquammation commence dans cette fièvre-ci, ne paroissent dans aucune autre fièvre éruptive.

La cause matérielle de la fièvre rouge est encore aussi inconnue que celle de la petite-vérole et de la rougeole. Nous savons seulement qu'elle se répand par contagion, et qu'on peut s'en garantir avec des précautions. Il est clair que la peau en éprouve de l'inflammation; car il ne faut, pour une inflammation, que de la rougeur, de la chaleur, de la douleur et de l'enflure. Cependant l'inflammation est ici d'une nature particulière, et ne tourne pas en suppuration, mais sépare l'épiderme de la peau; de sorte que celui-là tombe par desquammation ou par lambeaux. L'inflammation qu'on remarque à la gorge, est de même nature que celle de la surface de la peau; car elle ne suppure pas non plus, mais se termine par desquammation ou par gangrene. Les observations du Docteur Plencitz le prouvent assez, comme on l'a vu ci-devant.

La fièvre rouge est quelquefois si bénigne, que les malades n'ont besoin que d'être bien gouver-

nés, mais aussi les sujets en périssent quelquefois le premier jour.

Les enfans s'en tirent mieux que les adultes.

On regarde comme un bon signe, que l'éruption paroisse peu à peu, et non avant le troisième jour. Néanmoins j'ai vu la maladie bénigne en 1741, quoique l'éruption ait eu lieu le second jour.

On doit regarder comme de très-mauvais signes l'inflammation considérable de la gorge, la grande difficulté d'avaler, beaucoup de chaleur à la peau, le pouls précipité et bas, la respiration fréquente et pénible, le grand affoiblissement, le grand assoupissement ou l'insomnie continuelle, un grand transport après le mal de tête, l'inquiétude, l'anxiété, l'agitation dans le lit : et *vice versâ*.

Lorsque les taches paroissent tantôt plus, tantôt moins, sont plus rouges dans un moment et moins dans l'autre, il survient aisément un grand transport, qui est suivi de mort subite, ou avant ou après la paralysie d'un côté (l'hémiplégie.) Si au contraire il sort alors de l'oreille du pus mêlé de sang, l'on a lieu d'espérer quelque mieux.

Les crachats, ou même les urines, paroissent mêlés de sang chez quelques sujets, au temps de l'éruption, et ensuite le corps s'enfle. Le Docteur Plencitz assure que cette circonstance n'est ni bon ni mauvais signe.

A l'égard des petits enfans pris de fièvre rouge, il faut faire attention aux gencives et aux signes qui présagent une dentition difficile. Nous en avons parlé. Si donc cet inconvénient se joint à la fièvre, ils sont dans un plus grand danger.

Si après avoir essuyé une fièvre rouge, une forte éruption, beaucoup de chaleur à la peau, une desquammation considérable, et s'être bien trouvé, au bout de quatorze jours, l'on perd l'appétit, l'on devient pâle, on sent de la foiblesse, et que les urines ne coulent pas bien, il y a lieu de craindre une hydropisie.

Si l'on ne peut y porter remède aussitôt, et qu'au contraire l'urine ne coule pas, qu'en outre il survienne de la fièvre, une grande soif, de l'insomnie, du transport et des convulsions, il n'y a plus rien à espérer.

La cure de la fièvre rouge est au premier période, la même que celle de la rougeole. Si la maladie est bénigne, il ne faut que de bons soins. Voyez les articles *petite-vérole*, premier période, *rougeole*, *fièvre intermittente*, pour ce qui concerne *la chambre*, *le lit*, *les linges*, *le boire* et *le* (1) *manger*. Le commun du peuple voit ses enfans se tirer aisément de cette maladie, en leur donnant pour boisson *quatre parties d'eau bouillie sur une de lait*. Ce qui se prend chaud. Qu'on n'oublie pas sur-tout de retenir les enfans au logis après cette fièvre, pendant au moins trois semaines, autrement l'on a l'hydropisie à craindre, quelque bénigne qu'ait été la maladie.

Dans le cas de fièvre rouge maligne, on demande s'il faut saigner. On doit se régler à cet

(1) Si la saison fournit des fruits bien mûrs, les malades en peuvent prendre peu à la fois, comme les cérises, les fraises, les groseilles, framboises, &c.

égard par ce que nous avons dit à l'article de la petite-vérole.

La saignée est presque inévitable pour les adultes; mais c'est une chosete un peu délicapour les enfans. La violence de la maladie doit décider du parti qu'il y a à prendre. Si la saignée ne peut avoir lieu, on pose des sangsues sous les oreilles, et l'on tire par-là autant de sang qu'il faut pour diminuer la fièvre et l'inflammation. Cette manœuvre est d'autant plus inévitable, si la dentition difficile se joint aux autres circonstances : il n'y a plus alors d'autre moyen de conserver la vie des sujets.

Si l'on sent un mal-aise et qu'on vomisse, on favorise le vomissement avec de l'eau tiède ou une infusion de camomille, dont on boit après chaque vomissement, jusqu'à ce que l'on ne rende rien que de clair. Voyez ce que j'ai conseillé au premier période de la rougeole : ce n'est presque point la peine de donner un vomitif ici : s'il en faut un, on fera ce que j'ai dit au même endroit.

Lorsque le vomissement a cessé, ce qui ne tarde pas, le malade va ordinairement à la selle ; et dans le cas où cela n'arriveroit pas, on purgeroit le malade, sur-tout si l'estomac étoit météorisé. Si les vents causent du tumulte dans le bas-ventre, et que le sujet ait des envies inutiles d'aller à la selle, on se servira de la formule suivante :

℞ Electuaire lénitif d'Edimbourg, *demi-once*.
Crême de tartre, *une drachme*.
Sirop de rose solutif, *demi-once*.

Mêlez-bien.

Pour

Pour en donner plein une cuiller à thé toutes les heures, jusqu'à ce qu'on en voit l'effet.

L'on choisit, si on l'aime mieux, un des laxatifs ordonné à l'article de la petite-vérole. En cas qu'on ait lieu de présumer que l'éruption va se faire, on renonce au laxatif, et l'on donne le lavement suivant :

℞ Petit-lait extrait avec de la bierre, *neuf onces*;
Huile d'olive, *deux cuillerées ordinaires*.
Sucre en poudre, *demi-once*.

Ajoutez, pour le premier jour seulement;

Nitre purifié, *demi drachme*.

Mêlez bien.

Ce lavement doit se réitérer tous les jours de la maladie, même deux fois par jour, si la fièvre est violente; et l'on prend, pour le donner, le moment où elle est moins forte.

Le but qu'on se propose avec tous ces moyens curatifs, est de prévenir les mauvais symptômes durant la maladie, et de rendre l'inflammation de la gorge et de la peau aussi traitable qu'il est possible.

Cependant la gorge demande une attention particulière. Pour cet effet, on prépare, 1°. le cataplasme suivant :

℞ Graine de lin, *deux onces*.
Feuilles de mauve écrasées, *quatre onces*;

Faites cuire dans du lait, en consistance de bouillie, & appliquez-le chaud autour du cou, dans un linge usé. On en prépare deux, afin d'en avoir un à chauffer, lorsqu'on présume que l'autre est prêt de se refroidir. Dans le cas de besoin, on met en place un synapisme que l'on ôte dès que la peau est rouge, et paroît inégale.

2°. On fait un gargarisme avec quelques figues hachées et bouillies dans l'eau, que l'on passe. Si le malade ne peut s'en gargariser, on lui dit de le garder au moins long-temps dans la bouche : ou l'on mêle deux livres d'infusion légère de fleur de sureau, avec deux cuillerées de vinaigre surard, et autant de gelée de (1) groseille, et l'on injecte cela doucement dans la bouche, portant le bout de la seringue de côté. On réitere souvent cette injection.

3°. On fait aussi avaler de temps en temps un peu de cassis confit.

4°. On trempe ensuite une éponge dans de l'eau et du vinaigre surard, & l'on applique cela sur la poitrine, pour remplir l'athmosphère du malade de ces vapeurs acides et résolutives. Comme le malade a le nez sec et bouché, et respire bouche béante, ce qui dessèche la langue et la gorge;

5°. On insinue de temps en temps dans les narines, un linge trempé dans du lait chaud.

Si cela est inutile pour humecter le nez et soulager la gorge, on pose des sangsues sous (2)

(1) Page 333.

(2) Pringle loue le gargarisme suivant dans les maux de gorge.

les oreilles, et même dans un cas urgent, on fait des scarifications externes à la gorge, avec une lancette masquée. Voyez *Heister Chirurg. part.* 2. *cap.* 94.

Lorsque le Sujet commence à expectorer des flegmes en crachant ou toussant, on a enfin opéré le point essentiel, et il ne faut plus alors que

---

℞ Décoction pectorale de Londres, *quinze onces.*
Miel commun, *une once.*
Esprit de sel ammoniac, *une drachme.*

Je n'ai pas éprouvé ce gargarisme, dit l'Auteur. Le temps nous apprendra si le *romarin sauvage* est aussi utile dans les maux de gorge que le prétend un Médecin. On l'applique en cataplasme sur la gorge, et on en prend en même-temps une infusion comme du thé. Voici un gargarisme que j'ai éprouvé plusieurs fois avec de grands succès.

℞ Graine de lin, *une pincée.*

Faites infuser dans *demi-setier d'eau.* Jettez-y

Suc de grande joubarbe, *deux onces.*
Sel de nitre, *une drachme.*

Edulcorez avec un peu de sirop de limon.

Je fais en même-temps appliquer chaud sur la gorge un gros navet noir, cuit sous la cendre, sans être pelé, et écrasé sous un linge. On le renouvelle dès qu'il est froid. Après deux saignées, j'ai ainsi sauvé, il n'y a pas long-temps, un homme, d'une esquinancie très-dangereuse. Je m'en suis servi dans le cas d'aphtes à la gorge, y faisant jeter une forte infusion de quinquina.

tenir la gorge bien couverte, et réitérer souvent les injections dans la bouche.

On peut faire prendre intérieurement la poudre rafraîchissante, que j'ai recommandée au premier période de la petite-vérole. Comme les malades ont beaucoup de peine à avaler, il faut calmer la fièvre par une diète très-rafraîchissante, telle que celle dont j'ai déjà parlé ; on peut employer l'acide de citron, si on ne l'a pas de vinaigre.

Quant au saignement de nez, voyez ce que j'ai conseillé au premier période de la rougeole.

Si l'éclampsie se met de la partie, l'on aura recours à ce que j'ai prescrit en dernier, au premier période de la petite-vérole.

Supposé que le transport survienne le premier jour vers le soir, lorsque la fièvre est la plus forte, et se passe lorsqu'elle tombe, il ne faut d'autre adoucissement que ce qui a été prescrit pour calmer la fièvre. Mais s'il survient le sixième, le septième jour, ou l'un des suivans, alors il est dangereux. On a recours aux sangsues, à la saignée, aux lavemens, aux synapismes sur les jambes, et même aux vésicatoires sur la nuque. Les observations nous prouvent que le transport n'a pas eu lieu, si l'on avoit procuré dès le commencement les évacuations nécessaires.

Le quatrième jour et les suivans, on donne pour boisson une infusion de fleur de sureau, car il est inutile de donner plutôt ce qui pourroit pousser la transpiration ou la sueur. Il ne peut rien transpirer aussi long-temps que la peau est enflammée. Je n'ose pas conseiller d'autres sudorifiques trop

actifs. Dès que la sueur paroît, il faut être bien attentif : autrement il pourroit en résulter de mauvaises suites.

Lorsque la maladie est conduite au point qu'on ne voit plus de rougeur, et qu'on ne sent plus de fièvre, mais qu'au contraire le Sujet se sent de l'appétit, il faut,

1°. Faire garder la chambre pendant trois semaines.

2°. Frotter le corps, soir et matin, avec un morceau de flanelle que l'on a exposé à la vapeur des baies de genièvre, de mastic, ou de quelque poudre odoriférante.

3°. Le sujet sera très-réservé sur le manger.

4°. de deux jours l'un, il prendra le matin un des laxatifs mentionnés : en cas que les urines ne viennent pas bien, il boira une infusion de baies de genièvre, légèrement rôties. Si cela ne remplit pas les vues, on jettera une ou deux fois par jour, dans l'infusion, depuis quinze jusqu'à trente gouttes d'*essence scillitique*, (*essentia scillæ*, Pharm. *Wurtemb.*) ou l'on emploira d'autres diurétiques.

C'est ainsi qu'on évite l'hydropisie si redoutable à la suite de cette maladie. Si malgré tout cela elle survenoit, il faudroit s'y opposer avec les moyens les plus efficaces.

Les pauvres prendront une infusion de baies de genièvre rôties, dans laquelle on jettera tous les matins la poudre suivante :

℞ Nitre très-pur, *grains*, *cinquante*.
Squille séchée doucement, *grains*, *dix*.

Gingembre, *grains*, *cinquante*.

Mêlez bien.

Faites-en dix parties égales, pour prendre en une dose, les unes après les autres. Cette poudre ne cause point de dégoût. Deux heures après, on donnera une demi dose, et même la dose entière, si l'enfant est fort. On continue ainsi tous les jours, jusqu'à ce que l'enflure ait disparu.

Les gens plus aisés prendront plein une cuiller à thé de *vin s illitique*, (*vin scillit. Pharm. Parisf.*) ou de la poudre precédente, dans une pareille cuillerée d'eau de canelle simple. Si cela leur cause quelque mal-aise à l'estomac, ils réitéreront la cuillerée d'eau de canelle, dans laquelle ils jetteront un peu de sirop de canelle : & au bout d'une heure, la poudre ne cause plus d'incommodité. Les eaux partent alors ou par la voie ordinaire, ou par les selles.

Si l'on donne la poudre avant midi, on pourra prendre l'après midi trois ou quatre très-petites cuillerées ordinaires de la potion apéritive suivante.

℞ Ecorce d'orange, *deux onces et demie.*
Vin de Moselle, *dix onces.*

Agitez cela, jusqu'à ce que le vin ait pris la saveur de l'écorce, et ajoutez:

Double arcane, *deux onces et demie.*

Agitez encore pour le faire fondre, et ajoutez en remuant,

Sucre fin, *six onces.*

Filtrez.

Si l'on n'a recours à la Pharmacie que quand la fièvre, la soif, etc. se sont jointes à l'enflure, il est ordinairement trop tard. Mais comme on ne doit pas abandonner un malade tant qu'il a un soufle de vie, on essaie encore de lui faire prendre de deux à quatre grains de crême de tartre par jour.

Si l'on est assez heureux pour dissiper l'enflure, on donne ensuite au malade des alimens secs : on lui frotte le corps : on joint à cela le quinquina, le vin chalybé. Ou, si le ventre est resserré, on fait prendre la teinture amère de rhubarbe de la *Pharma. d'Edim.* faite avec du vin. J'ai déja dit comment on devoit administrer ce médicament.

CHAPITRE XVII.

Du Vomissement.

LE vomissement est quelquefois si modéré, qu'il ne faut rien pour le calmer : il est même utile assez souvent. Aussi remarque-t-on que la colique, les maux d'estomac cessent dès qu'on a vomi. Mais il est quelquefois si considérable, si souvent réitéré,

qu'on doit le regarder comme une maladie très-dangereuse, et qui exige les secours les plus prompts.

Je ne dirai rien ici de la perte que fait nécessairement le corps lorsque les alimens ne peuvent y rester, ni combien les humeurs deviennent acrimonieuses, lorsqu'elles ne sont pas renouvellées par un nouveau suc nutritif. On en peut voir les suites par l'abattement où se trouvent les enfans lorsque les premiers jours de la petite-vérole ou de la rougeole, ils rendent du sang par le nez, par l'expectoration à chaque vomissement.

Mon but est de ne m'arrêter ici qu'au vomissement des enfans. Comme la cause de cette incommodité peut être très-différente, j'en ferai des espèces différentes.

1°. Il vient de ce que l'enfant très-jeune a tiré le sein plus qu'il n'est en état de digérer. Dès-lors il crie, s'agite, est privé de sommeil. S'il parvient à rejetter un partie du lait qu'il a pris, il s'endort, et se trouve mieux. On doit rapporter ici le vomissement et les maux d'estomac, qui ont lieu chez les enfans plus âgés lorsqu'ils ont mangé trop vîte ou trop bu. Dans l'un et l'autre cas, le vomissement est le vrai moyen curatif. S'il n'arrive pas spontanément, on trempe le bout d'une plume dans l'huile d'olive, pour en châtouiller la gorge.

2°. Il peut venir de refroidissement. Lorsqu'on démaillotte un jeune enfant, et qu'il est saisi d'un froid à l'estomac, il lui prend un hoquet : si la Nourrice lui donne le sein dans cette circonstance,

il ne manque pas de vomir. On fait cesser cela par le moyen d'une serviette chaude, appliquée sur l'estomac.

3°. Il vient de la vapeur du charbon. J'ai souvent vu vomir les enfans exposés à la vapeur du charbon. Cela cesse dès qu'on ôte le charbon, et qu'on fait évaporer du vinaigre dans l'appartement. Les enfans périroient même de cette exhalaison, pour peu qu'on manquât d'attention.

4°. Il vient des crudités qui s'amassent peu-à-peu, lorsque les enfans sont accoutumés à trop manger ou prennent quelque aliment de difficile digestion (1)

L'estomac en est incommodé, ou par leur abondance, ou par leur acrimonie. Je renvoie à cet égard à l'article de la toux; car le vomissement et la toux stomacale se reconnoissent aux mêmes signes et se guérissent de même. On y verra aussi les signes par lesquels on reconnoit si l'estomac est chargé de crudités. Mais il est bon de savoir de quelle nature elles sont.

Les enfans à la mamelle n'ont ordinairement que des crudités acides, parce qu'ils ne vivent que de lait. Il se trouve aussi des crudités acides chez les enfans plus grands, lorsqu'ils prennent sur-tout beaucoup de laitage, de la bierre nouvelle, du vin de temps en temps, des fruits non mûrs ou

(1) Ces crudités fatiguent plus l'estomac des enfans que des adultes, à cause de l'extrême sensibilité de leurs fibres : c'est aussi la raison pourquoi les enfans en sont si exposés aux convulsions.

trop mûrs, des groseilles, des cerises, du vinaigre ou du jus de citron dans leurs alimens. On reconnoît ce vice à l'haleine acide, à l'odeur aigre des crachats, des selles; à la couleur pâle du visage; et dans les enfans très-jeunes, à leurs excrémens verdâtres et mêlés de lait caillé.

On fait cesser ces crudités chez les enfans à la mamelle, par le moyen de ma poudre pour les enfans. La voici.

℞ Magnésie blanche, *demi-once.*
Cumin, *trois drachmes.*
Racine de flambe, *deux drachmes.*
Safran, *trente grains.*

Pulvérisez et mêlez bien.

Pour en prendre cinq ou six fois par jour deux petites pincées dans de l'eau de fenouil, jusqu'à cessation de crudités, et que l'enfant soit tranquille. Les enfans plus âgés s'en trouveront bien aussi; mais ils doivent prendre immédiatement après la teinture de rhubarbe, préparée sans sucre: mais il n'y a rien de meilleur pour dompter les crudités acides, tant dans les enfans que dans les adultes, que l'alkali du tartre, à la dose d'une drachme, dans une livre d'eau de fontaine. On en fait prendre plein une cuiller à café deux ou trois fois par jour, dans une eau légérement antimoniée. Les Sujets plus âgés en prendront plein une cuiller à bouche autant de fois, dans un verre d'eau fraîche.

L'acrimonie que les alimens contractent dans l'estomac, peut être d'un caractère putride : ce qu'on a lieu de présumer, si l'enfant a mangé trop de viande. L'odeur d'œuf pourri qui revient à la bouche en est le signe. On dompte cette acrimonie avec la crême de tartre et les trochisques de citron.

℞ Crême de tartre, *six grains.*
Trochisques de citron, *vingt grains.*

Broyez bien ensemble.

Pour en prendre de deux à quatre fois par jour, dans un peu d'eau, jusqu'à ce que la mauvaise haleine ait cessé.

Ces crudités sont quelquefois d'un caractère rance ; cela arrive lorsque les Sujets prennent trop de lard, de jaunes d'œufs, de pâtisseries, de beurre ou de viandes grasses. On guérit cela avec un peu de sucre pris de temps en temps, ou avec de la poudre précédente. La teinture de rhubarbe est ensuite nécessaire, parce qu'autrement il surviendroit une mauvaise diarrhée bilieuse.

Ces crudités ne sont aussi souvent qu'un flegme visqueux, qui s'accumule dans l'estomac lorsque les enfans sont gorgés de bouillie, à l'eau ou au lait, de pain mal fermenté : ce qui météorise l'estomac et le rend dur au tact. Pour lors, il ne faut qu'un vomitif, et ensuite une infusion de rhubarbe.

Si l'on s'apperçoit que l'enfant rend ses alimens non digérés ou peu changés, c'est une marque qu'il

mâche peu, ou que les alimens sont de trop dure digestion, ou que l'estomac est trop foible : dans ce cas, on donne un élixir stomacal après le vomitif. Voici (1) le mien :

℞ Ecorce d'orange, la partie jaune seule, *demi-once.*
Rhubarbe choisie, *demi-drachme.*
Terre foliée de tartre, *une once.*
Vin blanc de France, *sept onces.*

Faites infuser à une douce chaleur, pendant quatre jours, passez et jettez-y

Extrait de gentiane rouge, *demi-once.*
Huile essentielle de fleurs de camomille, *dix gouttes.*
— de millefeuille, *même dose.*

Mêlez bien.

Pour en prendre quinze à vingt gouttes par jour, dans une eau foible de canelle.

La cinquième espèce de crudité vient peu-à-peu des vaisseaux de cuivre mal (2) étamés, où l'on a laissé refroidir ce qu'on y avoit fait cuire, ou dans lesquels a resté trop long-temps le lait ou le petit-lait qu'on destine aux enfans pour la nuit.

---

(1) J'ai inséré cette recette dans le texte, quoique l'Auteur ne la donne pas. M. Murray dit qu'on la lui a communiquée, et c'est sur sa bonne foi que je la produis.

(2) Voyez Haller, *Physiol.* pag. 216.

J'en vis un il y a peu de temps qui me parut mort au premier aspect. Après être parvenu à lui insinuer le doigt dans la bouche, je le lui portai jusqu'à la gorge. L'irritation suscita un vomissement. Après cela je lui fis avaler de bon lait et de l'huile d'olive, et je le sauvai contre tout espoir.

On doit rapporter ici le vomissement que j'ai vu survenir, pour avoir mangé du rôti qui étoit resté quelques heures sur un plat d'argent. Qu'on tienne, par exemple, sur le feu dans un plat d'argent, une aîle de poulet, on appercevra autour de l'aîle, sur le plat, un trait légérement verdâtre, qui ne vient que de l'alliage du cuivre, que le sel a développé en pénétrant le plat; ainsi, c'est un pur verdet. Il survient quelquefois un vomissement après avoir mangé des œufs au miroir, lorsqu'ils ont passé la nuit sur un plat d'étain. La couleur noire que prend le plat, est une preuve que le blanc d'œuf attaque le vase. C'est un bonheur pour l'enfant qu'on le fasse vomir promptement, ou qu'il vomisse de lui-même : autrement on trempe une plume dans l'huile, comme je l'ai dit, et on la lui porte à l'entrée du gosier. On n'a pas le temps d'aller chercher des drogues chez l'apothicaire, il faut prendre ce qui se trouve sous la main, de l'eau tiède avec du beurre fondu, du bouillon gras, du lait et de l'huile d'olive, et faire avaler de l'une ou l'autre chose, autant qu'il est possible. Le poison émoussé perd son activité. Tout ce qui peut calmer le vomissement est dangereux ici.

La sixième espèce est celle qui a lieu dans la petite-vérole ou la rougeole. Nous en avons parlé. Le

vomissement fut un des plus dangereux symptômes de la rougeole qui parut à Stockolm en 1740. Je me rappelle ici un enfant dont le vomissement fut si violent, que le sang lui sortoit de la gorge, comme pressé avec effort. Il fut soulagé aussitôt qu'on lui eut appliqué sur l'estomac, dans une serviette chaude, deux couches de gruau d'avoine, entre lesquelles on en avoit fait une de menthe crépue écrasée.

La septième espèce vient d'une galle imprudemment répercutée. On le fait cesser en rappellant la galle. Voyez les articles *éclampsie*, *toux*.

La huitième vient des vers dont ces sujets sont souvent très-molestés. J'ai destiné un article particulier pour *les vers*. On le consultera.

La neuvième vient de la coqueluche, de la toux stomacale, de la toux qui résulte du chatouillement ou d'un sentiment d'érosion au cardia. Dans les deux premiers cas, le vomissement est utile. Voyez l'article *toux* et *coqueluche*.

Je passe à la dixième et la plus dangereuse espèce. C'est le vomissement douloureux, qui prend les enfans attaqués d'une hernie, avec étranglement, ou dont les intestins sont obstrués de quelque manière que ce soit, ou ramassés par peloton en un endroit par une cause irritante; de sorte que les matières fécales n'ont plus d'issue. Il arrive de là que le mouvement vermiculaire et ondoyant des intestins ne pouvant plus se faire par le bas, mais se portant vers le haut, tout ce qui y est contenu est repoussé dans l'estomac, et de là dans la bouche. Il n'est donc pas possible de porter aucun médica-

ment dans l'intérieur du corps, bien loin d'y faire rester rien.

Cet état est accompagné de la plus vive douleur, la fièvre et l'inflammation sont bientôt de la partie, et la gangrène ne tarde pas à donner la mort. Il faut ici le plus prompt secours : car si l'on attend jusqu'à la gangrène, il n'y a plus de ressource.

Si la descente est la cause du vomissement, il faut la guérir le plutôt possible. De quelque espèce qu'elle soit, on ne doit songer qu'à faire rentrer la partie, l'*intestin*, l'*épiploon*, etc. (1). Les livres de chirurgie et de médecine donnent toutes les instructions nécessaires à cet égard. On assure ensuite l'état de l'enfant par un bandage.

Si l'on est assuré que le vomissement ne vient pas d'une descente, & qu'au contraire l'enfant se plaigne d'une vive douleur dans le bas-ventre, si les vents y rugissent, si les excrémens ne peuvent se précipiter par le bas, malgré les lavemens réitérés, & que le vomissement continue, c'est une marque qu'il y a quelque obstruction aux intestins, ou qu'ils sont tortillés par l'effet d'une cause irritante. On a tout lieu de craindre le redoutable *miserere*. Dans ce cas-là,

1°. Il faut saigner aussitôt, pour peu qu'on sente de fièvre.

2°. On continue les lavemens tels que ceux dont nous avons parlé, ou d'huile d'olive seule.

3°. On administre le huitième, ou le quart d'un

---

(1) Je supprime ici quelques détails inutiles de l'Auteur. Nous les avons dans tous les Ouvrages de Chirurgie.

grain d'extrait thébaïque (d'opium), pour suspendre au moins pendant quelques heures les secousses du vomissement, et avoir le temps,

4°. De préparer une infusion de senné proportionnée au besoin, y mêlant un peu de jus de citron. On en donne peu chaque fois, mais souvent : ensuite on fait tenir au malade un peu d'écorce de citron confit dans la bouche, ou autre chose semblable, qui soit de son goût.

5°. Après quoi l'on met l'enfant dans un demi-bain tiède, on le couvre bien, et on l'engage à y rester le plus qu'il peut, et à boire de l'infusion susdite. Si le vomissement vouloit reparoître, on donneroit un autre grain d'extrait d'opium. Si l'enfant ne veut pas rester plus long-temps au bain, on le met au lit, et on lui applique sur le ventre des feuilles de mauves cuites dans du lait. On revient encore au bain, dès qu'on le peut, et l'on continue cette alternative de traitement au lit et au bain, jusqu'à ce que le malade se sente mieux.

Ceci me rappelle l'inquiétude que nous eûmes, le professeur Schulzeinheim et moi, il y a quelques années, en traitant un fils unique, enfant de condition, pris de cette terrible maladie ; car nous n'osions dire notre pensée pour ne pas alarmer la tendresse extrême du père et de la mère. Ce fut par ce traitement qu'il en réchappa. Mais il prit jusqu'à une once et demie d'infusion de senné, avant de rendre une selle.

Je fais mention de ce cas-ci, parce qu'on pourroit être étonné que nous ayons administré en même-temps un narcotique et des purgatifs. Mais sans

sans l'opium, l'enfant n'eût rien retenu de l'infusion; et les crampes, les tiraillemens n'eussent point cessé. D'ailleurs, sans la cessation de ces crampes, sans les bains, les fomentations, l'infusion fût restée sans effet. Le point essentiel d'une cure, est de combiner les moyens curatifs, de manière qu'ils tendent tous au même but. Or, ce but est de détruire la cause morbifique, et en même-temps d'empêcher d'agir ce qui peut empêcher de l'anéantir : le succès a justifié notre conduite, et prouve la solidité de ma réflexion (1).

La onzième espèce vient des mouvemens de l'ame, sur-tout de la crainte ou d'un saisissement.

La crainte affoiblit le cœur, qui dès-lors ne lance plus le sang avec la vigueur requise à la surface du corps : les muscles perdent leur ton, et tout se relâche. De-là la pâleur, l'abattement, la diminution de la transpiration. Les pores inhalans attirent l'humidité et le virus contagieux; l'on tremble, on a envie de vomir, et le dévoiement survient.

Le saisissement trouble tout le genre nerveux, et quelquefois il est suivi de crampe, de convulsions, d'épilepsie. Le sang est refoulé sur le centre, d'où il résulte une palpitation de cœur et des anxiétés précordiales. On pâlit, les évacuations cessent ou s'augmentent. On voit donc combien il est dangereux de maintenir les enfans dans une crainte continuelle.

Les parens et les maîtres doivent par conséquent

(1) MM. Bruckner et de Haën approuvent un vésicatoire sur l'endroit où le malade souffre le plus.

se comporter de manière que les enfans les regardent comme leurs meilleurs amis, et que l'envie seule de leur plaire les éloigne de toutes les fautes qui ne sont pas des erreurs de leur âge, et dont ils peuvent même se corriger avec le temps. Les peurs qu'on leur fait imprudemment, ne sont pas moins dangereuses. Il faut peu à peu les accoutumer à voir et toucher tous les animaux domestiques; car les observations nous prouvent les (1) inconvéniens auxquels les enfans, et même les adultes, ont été exposés, pour n'avoir pas été familiarisés avec ces objets.

Si le vomissement résulte de la crainte, il faut rassurer l'enfant en l'égayant; ensuite on lui donne un peu de vin avec de l'esprit (2) de corne de cerf, (*liquor corn. cerv. succinat.*) ou quelques gouttes de baume de vie, ou d'esprit de lavande composé, sur un morceau de sucre, ou dans un peu d'eau de canelle, ou de menthe crépue, ou du vin.

S'il vient d'un saisissement, on use de calmans, non-seulement par rapport au vomissement même, mais encore pour en prévenir les mauvaises suites. Le meilleur parti est d'étendre de la thériaque sur un cuir, et de l'appliquer au creux de l'estomac avec une serviette chaude.

On fait prendre intérieurement, selon l'âge, un seizième, un huitième, ou le quart d'un grain d'ex-

---

(1) Voyez Boerhaave, *Consil. II.* 29. Ab-Heer, *Observ.* 24. Andrée, sur l'épilepsie, pag. 55. *éd. ang.* Schenk, *Observ.* p. m. 100. Zimmermann, de l'*Expérience*, etc.

(2) Dans un peu de sirop d'orgeat.

trait d'opium, avec un peu d'eau de rhue distillée. Si l'enfant est si foible qu'il ne puisse rien prendre, on bande le ventre avec une serviette trempée dans du vin chaud, jusqu'à ce qu'il se trouve mieux; et alors on lui fait avaler quelques gouttes d'esprit de corne de cerf, dans de l'orgeat. Le soir, on lui donne un peu d'extrait d'opium, broyé avec un peu de sucre.

On n'oublie pas de faire rester à côté de l'enfant ceux qu'il aime le mieux de le maison pour l'égayer, et lui faire comprendre qu'il n'y a pas de risque pour lui.

Si l'enfant n'a pas encore assez de raison pour sentir ce qu'on lui dit, on l'amuse, on joue pour le faire jouer, et fixer par-là son attention sur quelque objet agréable. Par-là il oublie bientôt ce qui s'est passé; et l'on tâche de lui dérober tout ce qui pourroit le lui rappeler.

Le cocher d'un homme de qualité prit avec lui un enfant d'un an et demi, pour l'amuser de la vue d'un poulain qui suivoit sa mère. La jument inquiète par rapport à son poulain, à côté duquel cet homme marchoit, lança un coup de pied qui renversa cet homme avec l'enfant. La mère qui se rendit là au moment même, prit son enfant, qui étoit décidément comme mort. On ne lui sentoit plus de pouls; il avoit les yeux et la bouche fermés, étoit entiérement froid. On le mit au lit, en l'enveloppant dans un linge imbibé de vin de Rhin chaud. Quelque temps après, l'enfant commença à revenir, et à crier très-fort. On lui donna de l'esprit de corne de cerf succiné dans du vin de Rhin; il dormit six

heures, et eut une grande sueur. Quelques jours après il se trouvoit mieux; mais bientôt il fut pris d'une diarrhée très-longue, qui ne cessa que lorsque je lui eus fait prendre de l'eau de canelle dans du vin chalybé. (*Vin. chalyb. Lond.*) Quelque jeune que fût cet enfant, il avoit eu une si grande frayeur, qu'il ne pouvoit plus voir la porte de l'hôtel sans être épouvanté. C'étoit-là où cet évènement étoit arrivé.

CHAPITRE XVIII.

De la Toux.

TOUT ce qui irrite les nerfs de la trachée peut occasionner une toux : que la cause agisse immédiatement ou non dans le premier cas, cette cause a son siége ou dans la trachée, ou dans la poitrine même, ou dans une autre partie dont les nerfs correspondent à ceux de la trachée. Voilà pourquoi un médicament utile dans une espèce de toux, peut (1) être inutile dans une autre, ou même préjudiciable.

Je ferai d'abord mention de la toux la plus fréquente chez les enfans, et dont la cause réside dans l'estomac : ce qui la fait appeler toux stomacale.

Les enfans ne gardent point de mesure dans le manger; ils en prennent autant qu'on leur en donne,

(1) Voyez Haller, *Elém. Physiol.* vol. 3, pag. 300.

et souvent on leur en donne sans qu'ils le demandent ; de sorte qu'on en voit malheureusement manger du (1) matin au soir. Le mal est encore plus considérable, si on leur farcit l'estomac de laitage, ou de choses faciles à s'aigrir.

Il n'est donc pas étonnant que les mauvaises digestions continuées laissent différentes sortes de crudités dans le ventricule qui se durcit, se météorise. Bientôt on sent un fort battement aux artères temporales ; l'enfant est pris de maux de tête, ne respire qu'avec peine, prend du dégoût pour les alimens, et même vomit souvent. Si ces crudités restent long-temps dans le ventricule, elles y deviennent acrimonieuses, les nerfs de ce viscère en sont irrités, et l'ébranlement se porte à ceux de la poitrine, ce qui cause cette espèce de toux. La poitrine est alors excitée à la toux, comme l'estomac au vomissement dans une colique néphrétique. Cette toux se reconnoît aisément à l'haleine mauvaise, à la saleté de la langue, à l'élévation de l'estomac et au dégoût des alimens ; et sur-tout si l'on s'apperçoit encore que la toux ait lieu après les repas, si le sujet sent un chatouillement à l'orifice de l'estomac, avant qu'elle commence, et si elle se termine par un vomissement suivi d'un calme assez long.

(1) Dès que vous voyez un enfant demander à manger très-souvent, et pleurer si vous lui en refusez, purgez-le avec un peu de sirop de chicorée, ou donnez-lui quelques absorbans ; car il est sûr que ce sont les acides qui fatiguent son estomac. Plus vous lui donnerez d'alimens, moins vous le nourrirez. J'ai toujours goûté la maxime des Spartiates, qui nourrissoient peu les enfans, afin d'en faire des hommes robustes.

On peut aussi dire à l'enfant de retenir son haleine; si pour lors il tousse, la cause irritante a son siege dans la poitrine, et non dans le ventricule. Cette toux se distingue de la coqueluche, en ce que celle-ci a une exacerbation tous les deux jours, et laisse à peine le temps de respirer, qu'au moment où l'accès cesse par une pâmoison ou par un vomissement. D'ailleurs, la coqueluche est une maladie réellement épidémique, ce qui n'a pas lieu avec la toux stomacale.

On voit par cet exposé que les béchiques, les pectoraux, sont plutôt nuisibles qu'avantageux dans la toux stomacale; car tout ce qui affoiblit le ton du ventricule, augmente les crudités, et par conséquent cette toux. Un doux vomitif, au contraire, la fait cesser promptement. J'ai dit à l'article de la rougeole comment on pouvoit faire vomir les enfans sans danger. Si quelques heures après la prise du vomitif on ne voyoit pas encore de selles, on donneroit au sujet un lavement fait de lait, d'un peu d'huile et de sucre. On peut employer ces deux moyens curatifs alternativement pendant quelques jours, et se promettre avec raison de faire cesser la toux. Mais il ne faut, après cela, donner que très-peu d'alimens, fortifier l'estomac avec quelques légers cordiaux ou un élixir (1) approprié.

Les enfans sont encore sujets à une autre toux, que j'appelle *catharrale*. Elle vient d'un froid dont ils sont saisis de manière quelconque, étant ou trop

(1) On fait beaucoup d'usage de différens élixirs dans le Nord. Quoique ces médicamens en général y conviennent mieux que dans nos climats, on les néglige trop ici.

peu couverts dans l'hiver, ou exposés imprudemment à un air frais sortant d'un endroit chaud, ou allaités par une nourrice qui, ayant froid elle-même, leur présente le sein. Le rhume les prend aussi, lorsqu'après la grande chaleur d'un jour d'été, on les expose à la fraîcheur du soir.

La trachée et les poumons ont une infinité de pores, par lesquels il s'exhale une vapeur aqueuse continuelle. Ce qu'on voit aisément en respirant sur une glace, où cette vapeur se condense et coule même. Cette évaporation est si grande, qu'il s'exhale vingt-deux onces de cette vapeur par cette voie, tandis qu'il n'en sort que onze onces par la circonférence du corps. Il est donc sensible que c'est une extrême imprudence que de s'exposer à l'air froid, lorsqu'on a quelque mal de poitrine, dans la persuasion que les habits chauds suffisent pour se garantir de l'impression de l'air. Outre ces pores exhalans, il se trouve le long de la trachée un grand nombre de glandes, dont les orifices lâchent une humeur un peu muqueuse sur les parois de ce canal, pour le lubréfier, l'amollir, et en garantir le tissu nerveux de l'irritation qui causeroit la poussière et autre chose semblable. Si donc les orifices (1) des pores et des glandes sont resserrés par l'impression du froid, la trachée perd aussitôt sa souplesse, s'irrite à la moindre impression de l'air; l'humeur qui devoit s'y répandre s'aigrit dans

(1) Je ne sais si l'auteur copie ici Hippocrate. Ce qu'il y a de vrai, c'est que cet habile observateur Grec nous donne mot à mot la même ætiologie. Qu'on nous dise encore que les anciens n'avoient pas de connoissances anatomiques bien exactes.

les glandes, ne coule que très-séreuse, et il arrive là les mêmes symptômes que dans l'enchifrenement. Il est donc aisé de discerner cette toux de toute autre. La gorge y est toujours entreprise, et le mal s'irrite, sur-tout le soir.

Ce que l'on rend en toussant est d'abord délayé. Tant que cela dure, la toux ne cesse pas, quelque considérable que soit l'expectoration. Dès que les crachats deviennent jaunes et épais, la maladie cesse bientôt.

Cette toux n'est cependant pas très dangereuse en elle-même : mais si on la néglige, et qu'elle traîne en longueur, la matière devient encore plus acrimonieuse, la gorge s'enflamme, les poumons s'entreprennent, et la pulmonie (1) peut en être la conséquence.

Si la toux est violente, il en résultera peut-être un crachement de sang, outre les autres mauvais symptômes. Il faut le prévenir par la saignée, dès qu'on le craint ; mais on ne voit cela que rarement chez les enfans. Leurs fibres souples prêtent long-temps avant de se déchirer.

Si la toux n'est que commençante, on la fait souvent cesser en tenant l'enfant au logis dans une chambre modérément chaude, ou dans le lit, qu'on a soin d'impregner de fumée de sucre brûlé dans une bassinoire ; et la nourrice prend une infusion de fenouil ou d'anis. Si l'enfant est déjà sevré, on lui fait boire de cette même infusion, ou un peu de

(1) Voyez Pringle, *Maladies des armées*, page 165, de l'édit. angl.

petit-lait chaud, extrait avec de la bierre, jusqu'à ce qu'il ait une bonne transpiration.

Si, au contraire, la toux a duré quelques jours, cela n'est plus suffisant ; mais on suivra ce traitement ci :

1°. Chaque jour ou tous les deux jours au matin, on lui donnera un doux laxatif proportionné à ses forces. Ce sera, par exemple, deux ou trois drachmes de manne dissoute dans le même petit-lait, à la dose d'un petit-verre ; ou bien trois ou quatre drachmes d'électuaire lénitif d'Edimbourg, dans le même excipient. Si cela n'opère pas sensiblement, on réitérera en augmentant la dose du purgatif.

2°. Dans l'après-midi, on lui fera prendre un lait d'amande très-léger, un peu de ce petit-lait, une légère décoction de gruau, du thé au lait, ou autre chose analogue.

3°. Chaque jour au soir on lui donnera un calmant, jusqu'à ce que la matière paroisse cuite et assez épaisse, et par-là il reposera tranquillement. Ce sera, si l'on veut,

♃ Extrait d'opium, *un grain*.
Ipécacuanha, *deux grains*.
Sucre fin, *dix-huit grains*.

Triturez ensemble.

On partage cela en quatre doses, qu'on fait prendre par intervalle le même soir. On double la dose des espèces, si l'enfant n'a pas reposé la nuit. Mais il n'en faut plus dès qu'il a passé la nuit sans tousser.

La toux disparoît heureusement. Si outre cette pratique on a soin de tenir le sujet dans la chambre et même au lit, en lui frottant les pieds avec du suif de bouc, que l'on tient fondu dans un vaisseau, joignant à cela une boisson copieuse, des alimens légers et fluides, et s'abstenant de tout acide et de toute chose salée.

L'enrouement provient de la même cause, savoir, du dessèchement de la partie supérieure de la trachée. Ce qui a lieu par le resserrement des orifices qui lâchent l'humeur lubréfiante des glandes de ce canal; ou par l'obstruction de ces mêmes ouvertures, comme il arrive dans la petite-vérole, la rougeole, les aphtes; ou par l'épaississement trop grand de ce mucus, ce qui a lieu après l'usage des breuvages spiritueux, acides, ou quelques maladies. Aussi voyons-nous souvent enroués presque tous ceux qui aiment les liqueurs fortes, ou boivent beaucoup de vin, etc. L'enrouement peut aussi venir de ce que la toux continuelle épuise l'humeur muqueuse de la trachée, avant qu'elle ait été réparée. C'est pour cela que tous les pulmoniques sont ordinairement enroués.

On peut rapporter ici la toux *titillatoire* ou *gutturale*, qui a son siége au haut de la trachée. On y sent alors un chatouillement qui suscite une toux ou le vomissement. Cette toux se calme et se dissipe avec le julep suivant :

℞ Miel purifié, *une cuillerée à bouche.*
Gingembre passé au tamis, *une petite cuillerée à café.*

Délayez cela ensemble dans *deux ou trois cuillerées d'eau.*

Pour en prendre peu à peu.

J'ai eu, dans le même cas, recours à *quelques grains d'extrait de jusquiane*, et l'effet en a été plus prompt.

Les enfans sont encore sujets à une toux qui vient de *galle répercutée.* Elle est d'autant plus dangereuse, que l'humeur psorique produit sur les poumons le même effet que sur la peau, et peut causer la phthisie, ou même la mort, si le sujet n'est pas secouru à temps. Le plus court moyen est de rappeler la galle à la circonférence. Pour cet effet, on purge bien l'enfant, on le tient au lit, en lui faisant prendre un peu de fleur de soufre dans du lait : peu de temps après il boira de l'infusion de fleurs d'ulmaire avec du lait, ou seule, jusqu'à ce qu'il sue bien ; et l'on soutiendra cette sueur pendant quelques heures, avec la même infusion.

On continue ainsi cette manœuvre pendant plusieurs jours. Si la galle reparoît, on a tout gagné. Dans le cas contraire, on applique sans tarder un synapisme, ou même un vésicatoire, à l'endroit où il y avoit auparavant le plus de galle. Dès que le sujet en sent l'activité, on lui donne par petites cuillerées *du julep* musqué de la *Pharm. de Lond.* jusqu'à ce qu'il sue ; ou des pillules faites de *trois grains de musc*, *d'un grain de camphre*, mêlés avec un peu de sirop de baie de Norland ; et par-là dessus il boira beaucoup d'infusion d'ulmaire. Il est possible que la galle ne paroisse pas encore. Pour lors, on

donnera deux ou trois fois par jour *cinq grains d'éthiops antimonial*, lié avec un peu de sirop apéritif, dans une oublie, et la même infusion à boire par-dessus. Si la toux est trop importune, on la calme avec ce que j'ai conseillé, n°. 3, à la *toux catharrale*. Il y a d'autant moins de danger, que la matière n'est pas de nature à devoir être expectorée, mais doit être poussée (1) à la peau.

Il n'est pas si difficile de faire prendre une pillule à un enfant. On jette dans l'oublie, où est déjà le médicament, un peu de sucre en sa présence. On l'humecte et on la roule encore dans un peu de sucre; on lui en donne même un petit morceau seul auparavant, et il avale la pillule volontiers.

Quant aux autres espèces de toux, qui proviennent de maladies, il en est parlé aux articles particuliers.

CHAPITRE XIX.

De la Coqueluche.

LA coqueluche est une maladie inconnue de nos ancêtres, et il est probable qu'elle a passé de

(1) M. Zimmermann parle d'une toux aussi singulière que violente. L'enfant avoit d'abord eu au cou des tumeurs renittentes qui avoient disparu, et l'humeur s'étoit jetée à la poitrine. Il n'employa que les mêmes médicamens pour la guérir. Voyez les Mémoires de Zurich.

l'Afrique ou des Indes orientales en Europe. Je ne puis déterminer le temps où elle s'est manifestée la première fois en Suède. C'est en 1414 qu'on l'a vue paroître en France.

Cela prouve que cette maladie ne vient pas d'un vice naturel ni d'une humeur acrimonieuse qui découle de la tête, ni de viscosités de la poitrine, ni d'une abondance de flegmes dans l'estomac; autrement nos ancêtres l'auroient eue comme nous. La quantité de flegmes que rejettent les enfans n'est donc pas, selon moi, la cause de la maladie; mais plutôt l'effet que produit la cause sur les glandes muqueuses. L'irritation qu'elles éprouvent alors, les force à excerner plus de mucus que d'ordinaire, comme nous le voyons arriver aux glandes de la vessie, à la suite de l'irritation causée par la présence d'une pierre. C'est donc une absurdité de regarder l'excrétion abondante des flegmes comme la cause des douleurs dans l'un et l'autre cas, puisqu'elle n'en est que la conséquence nécessaire.

D'ailleurs, il est constant que la coqueluche est d'un caractère épidémique; ce qui jette un grand jour sur cet article : car je n'ai jamais vu un enfant pris deux fois de cette maladie, pendant trente-deux ans que j'ai pratiqué la médecine. Elle n'attaque que ceux qui ne l'ont pas encore eue. Ainsi il en est de la coqueluche comme de la petite-vérole; elle se communique par contagion; et moi-même, sans le vouloir, je l'ai transportée d'une maison dans une autre. Un enfant qui en étoit pris, la communiqua à deux autres dans une maison où il avoit été envoyé.

On peut donc être assuré de ne (1) jamais l'avoir une seconde fois. Hillary a fait la même observation. Ni moi, dit il, ni d'autres médecins à qui je l'ai demandé, nous n'avons vu de récidive de la maladie chez le même sujet, et les vieillards qui en étoient pris nous ont assuré qu'ils ne l'avoient jamais eue auparavant. Bisset assure que ceux qui en furent pris dans le Cléveland, jeunes ou vieux, ne l'avoient pas encore eue non plus. Voyez *Essais Médic. et Observat.* p. 174. *édit. angl.* et les réflexions qu'il fait sur la nature de la maladie. Voyez aussi Kirkpatrik, *Analyse*, pag. 64, seconde édition, *ibid.* pag. 178.

Il est cependant des exemples qui sembleroient prouver le contraire de ces assertions, et je ne dois pas les omettre; mais ces récidives n'ont été que le renouvellement de la maladie sous la vraie forme, qu'elle avoit quittée pour continuer sous une autre. Le docteur Morris, *Observ. Médic. et Recherch.* vol. 3, p. 281. *édit. angl.* a remarqué que les enfans qui en étoient pris en automne, en avoient une récidive au printemps. Mais l'état de ces enfans prouve que la maladie n'étoit point passée entiérement, et que ce n'est que le même foyer qui s'est rallumé au printemps. Les fièvres intermittentes sur-tout semblent faire cesser la maladie : ce qui n'est assurément pas. La coqueluche régnoit en Suède en 1769, et jamais je n'en avois vu d'aussi violente. Un enfant de quatre ans, en-

(1) Malgré les autorités alléguées par l'auteur, je suis convaincu qu'il se trompe.

tr'autres, en fut pris. Après lui avoir duré quelque temps, il fut pris inopinément d'une fièvre quotidienne, avec frisson, chaleur, sueurs, et cette scène se réitéra ainsi plusieurs jours vers le soir. La coqueluche disparut pendant ces jours-là. Ensuite la fièvre se passa d'elle-même, et la coqueluche reparut avec la même violence. L'enfant eut de fréquens saignemens de nez; enfin, il s'ouvrit entiérement, ou se rompit un vaisseau de chaque côté du nez, et l'hémorragie fut considérable. On n'avoit pas ouvert la veine au commencement. La coqueluche dura quelques semaines; et alors il parut une éruption de mauvais caractère autour des aînes. Malgré la quantité de matières tres-acrimonieuses qui en sortoit, la toux ne cessa pas immédiatement. L'éruption se soutint encore quelque temps, et la scène se termina par une tumeur au périnée. On la traita méthodiquement, et l'enfant fut guéri. Un autre enfant, pris de la coqueluche, ne put s'empêcher de se gratter à la racine du nez, dans le coin de l'œil, il en résulta un ulcère, et la coqueluche continua avec la meme violence.

J'ai aussi vu un enfant pris d'une toux excessive, avant l'éruption da la rougeole : on l'eût regardée comme une coqueluche, si l'on n'eût considéré que le son de la toux et les vomissemens qui en terminoient les accès. Mais il n'y avoit pas un jour de bon et un jour de mauvais : ce qui est le vrai diagnostic de la coqueluche; et elle cessa dès que l'éruption eut lieu.

Cette maladie est quelquefois accompagnée de fièvre. Si l'on n'en trouble pas la suite par des mé-

dicamens administrés mal-à-propos, il y a, comme je l'ai dit, une exacerbation de deux jours l'un. Les malades sentent ordinairement un froid au bas de la jambe.

Jusqu'au dix ou onze de la maladie, la toux devient sèche de plus en plus : alors elle change de caractère, le malade expectore, et les matières paroissent cuites. Malgré cela, la toux devient plus forte, ne laisse que peu de repos, reprend à des intervalles assez fixes, et secoue les sujets avec tant de fureur, que ces pauvres enfans deviennent tout bleus. Les yeux sont très-prominens, les larmes coulent, et quelquefois il survient un saignement de nez. Enfin, les enfans perdent la respiration, et sont près d'être suffoqués. S'ils peuvent tirer leur haleine, ils le font avec un son aigu, qui prouve avec quelle énorme difficulté ils ont respiré dans ce moment. La toux persévère, et ne lâche prise que quand le sujet vomit une abondance de flegmes. Si elle a cessé sans ce vomissement, elle ne tarde pas à revenir. L'accès qui prend après le manger est toujours plus violent. Le sujet en devient livide, tombe comme suffoqué, et périt quelquefois si l'on n'a pas la précaution de lui porter le bout du doigt ou une plume imbibée d'huile dans la gorge pour le faire vomir. Il est donc prudent de ne jamais laisser ces enfans seuls, ne seroit-ce que pour les garantir des chûtes qui leur arrivent. Il faut les soutenir dans ces quintes ; et c'est ce qu'ils font eux-mêmes en saisissant une chaise, une table, ou ce qu'ils trouvent, pour ne pas tomber.

Nous ne voyons aucune mention de cette maladie,

ladie, ni chez les (1) Grecs, ni chez les Romains.

On voit par cet exposé, que la cause de la maladie doit être une matière étrange, ou un principe nuisible qui se répand et se propage comme celui de la petite-vérole, parmi les individus qui n'en ont pas encore éprouvé l'impression. Je ne sais pas si l'on doit rapporter cette cause à des insectes : ce qu'il y a de certain, c'est que ce principe morbifique s'insinue en partie dans la poitrine par la respiration, et en partie dans l'estomac par la déglutition de la salive. Il ne peut causer que de l'irritation dans l'une ou l'autre partie, sur-tout dans l'estomac, où les nerfs sont en très-grand nombre.

---

(1) Au moins les Grecs ont-ils connu des toux épidémiques. Je remarque dans une pareille toux de l'assoupissement, dit Hippocrate, jusqu'au septième jour : ce qui a aussi lieu dans la coqueluche. A peine ces malades sont-ils près de s'endormir, que les envies de tousser les prennent. La matière de la toux dans Hippocrate, liv. 7, étoit d'abord visqueuse, blanche, épaisse, et ne s'est détachée que vers le onzième jour.

Il y a eu de la fièvre pendant cinq jours, et assez forte. On en remarque aussi dans la coqueluche, au moins en nombre de sujets. La coqueluche fait tousser les malades par quintes. Le malade d'Hippocrate toussoit de même, *quand les accès le prenoient*, dit-il. Dès que la matière fut cuite, elle ressembloit à du pus. Après l'accès de la toux, la matière étoit aisément expectorée ; de même dans la coqueluche, après la toux, la matière vient quelquefois si abondamment, que les malades sont près de suffoquer. Le treizième jour, le malade sentit de la douleur au côté droit du bas-ventre. Ce qui a très-souvent lieu dans la coqueluche, par les efforts de la toux, etc. Enfin, si ce n'est pas là une coqueluche, au moins est-ce une toux épidémique assez singulière, et qui ne tient rien des toux ordinaires. Foës traduit le mot *Grec*, par *tussicula*. Il n'a pas pris garde à l'Idiome Ionien.

Cette irritation se fait périodiquement, et laisse quelques intervalles de repos. De sorte que pendant ce temps-là, il se fait un amas de flegmes, qui renouvellent les accès, et le sujet n'est plus tranquille que lorsqu'il s'est débarrassé de ces matières acrimonieuses par un vomissement.

Ainsi, c'est une alternative continuelle de bien et de mal-être, jusqu'à ce que le foyer du principe morbifique ait été entiérement détruit.

La nature de la maladie indique assez qu'il faut en anéantir le principe, dans l'endroit même où il s'est fixé, ou le chasser hors du corps par la voie la plus courte, et cela sans tarder.

La maladie est des plus cruelles, et de long cours pour peu qu'on la néglige. Elle peut durer six mois et davantage. Conséquemment elle sera peut être mortelle pour le sujet. Aussi voyons-nous tous les jours les enfans en périr, les uns suffoqués, les autres par une hémorragie; ceux-ci dans des convulsions; ceux-là par une apoplexie, un marasme ou enflés : ou s'ils en reviennent, ils en sont incommodés de descentes, ou tout contrefaits.

Les regiſtres publics nous apprennent que depuis 1749 jusqu'en 1764 inclusivement, il est mort en Suéde 43393 enfans de cette maladie ; ce qui fait 2712 enfans par an. En 1755, il en est mort 5832; et dans les années moins mauvaises, depuis 1700 jusqu'à 2000. Des 43393, il y en a eu 21543 du sexe masculin, et 21850 de l'autre. Ainsi, la maladie est encore plus dangereuse pour les filles.

On évite la maladie en prenant les précautions nécessaires pour n'en être pas pris; car il est plus

que vraisemblable qu'elle se porte d'un endroit à l'autre comme la petite vérole, par les habits les marchandises qui viennent d'un endroit où elle règne, si elles ont été exposées au contact du principe morbifique.

Il seroit aisé de détruire ce principe, si l'on connoissoit un spécifique approprié. Les feuilles du (1) *romarin sauvage* sont au moins très-avantageuses pour cela, prises en infusion. Linnée, dans son voyage de Gothie Occidentale, dit que le Paysan s'en sert avec succès dans cet endroit, pour guérir ses enfans.

MM. Hartman et Wohlin confirment les succès de cette expérience. Ils ont donné, après l'émétique, un dose tantôt foible, tantôt forte de cette infusion, avec du lait ou du sérum. Le dernier s'est aussi servi de ce moyen curatif dans une épidémie varioleuse, compliqués avec la coqueluche. M. Wahibom y a eu recours dans Calmar, pour le commun du peuple; et M. Blon en eut aussi de bons succès.

---

(1) *Ledum Palustre Linnæi.* Voyez à ce sujet les Ouvrages Suédois intitulés :

Essai sur les maladies épidémiques de Bergius, page 25.

Détail donné au Collège Royal de Médecine, avec continuation, pag. 157 et 212.

Progrès de la Médecine de Suède, de M. Blon, p. 12.

Il seroit à souhaiter que ces Ouvrages dont je traduis les titres, fussent connus de nos Médecins. La Suède est aujourd'hui le pays qui mérite le plus l'attention du Public, par rapport à la Médecine.

Je conseillerois aussi l'usage du musc dans cette maladie. Les Anglais s'en servent avec les plus grands succès contre la coqueluche. On pourroit employer alors le julep musqué de Londres, ou celui que propose Lewis dans son *Dispensaire* anglais. On profite des momens de tranquillité pour le donner. Je ne propose cependant cet avis que par les bons succès que j'ai eu de l'usage du musc dans des maladies analogues à la coqueluche. M. Hartman dit, qu'outre les vomitifs, il a encore joint le quinquina au musc, et qu'il en a vu des effets plus prompts qu'avec l'infusion du romarin sauvage.

Il seroit à souhaiter que les Médecins employassent les médicamens qui tuent les insectes, et sont utiles dans les fièvres éruptives.

L'année dernière on a commencé à se servir de la graisse du veau marin, (*Phoca vitulina.*) On en faisoit bouillir une demi-once dans une livre de lait, pendant un quart-d'heure. On en donnoit aux enfans de six à douze mois une cuillerée à bouche matin et soir. En huit jours de temps, la difficulté de respirer cessa : la toux dura plus long-temps ; mais on la fit entièrement cesser avec quelques gouttes de goudron, battues dans un jaune d'œuf. Et M. Brandt assure, d'après son expérience, que la maladie a (1) changé en mieux dès le premier jour qu'on en fit prendre. Morris prescrit le *castoreum* et le quinquina contre la coqueluche. Il dit

(1) Voyez la Gazette de Suède, en 1770, n°. 24. et les Expériences de la Société de Chirurgie Suédoise, en 1769, p. 105.

aussi que, selon les rapports qui lui ont été faits, plusieurs enfans ont été guéris en neuf ou dix jours, en les exposant à respirer l'odeur rebutante qui s'exhale d'un bouc ou d'un (1) renard. Il y a donc lieu d'espérer que la coqueluche ne sera plus longtemps rangée parmi les maladies les plus dangereuses. Les pillules d'extrait de tabac sont souvent très-avantageuses dans une autre espèce (2) de toux convulsive. Je ne les ai pas encore éprouvées dans la coqueluche. Werlhoff a prescrit, avec tous les succès possibles, la formule contre cette maladie. Tous les enfans en ont été guéris dans l'espace d'un mois,

♃ Sirop de corail, *huit onces*
Esprit de nitre dulcifié, *une once.*

Mêlez bien.

Pour en donner matin et soir pleiu deux petites cuillers à café.

M. Murray dit aussi avoir employé ce médicament avec succès : après les remèdes généraux, on a aussi loué l'esprit étheré de Froben. Voilà en général les remèdes qu'on a mis en usage comme spécifiques. On pourroit y joindre l'*assafœtida*, recommandée par Millar, dans ses Observations sur l'asthme et la toux convulsive, p. 132, *édit. angl.*

(1) Voyez les Expériences citées.

(2) Voyez ce que l'Auteur a rapporté du Sirop de tabac : *Observ. clin. in nosocomio*, *Varsaviansi*, Faici 1. p. 59. Il s'agit là d'une toux violente avec asthme.

Il en dissolvoit une ou deux drachmes dans six ou huit onces d'eau de pouliot, et faisoit prendre cette dose pendant la journée, l'augmentant ou diminuant selon les circonstances. Voyez cependant dans son ouvrage pourquoi il a dû en cesser l'usage avec quelques Sujets.

TRAITEMENT.

Voici le traitement méthodique. On commence par un vomitif, pour chasser du corps le principe morbifique, qui est la vraie cause du mal. C'est aussi la voie que prit M. Strandberg, comme on peut le voir par les Mémoires de l'Académie de Stockholm, en 1749. Le Docteur Berstral loue aussi cette méthode. Plusieurs Médecins en France sont du même avis. On objectera peut-être que c'est une témérité de donner de l'émétique à des enfans. Je réponds, d'après l'expérience, qu'ils en soutiennent mieux les effets que les adultes. Il faut procéder à petites doses. Les solides sont mous, souples, à cet âge, abreuvés d'humidité; conséquemment les enfans peuvent vomir sans risque. Le plus sûr vomitif est pour eux l'ipécacuanha, donné comme je l'ai prescrit à l'article de la rougeole. On profite des intervalles tranquilles, et l'on réitère la dose avec prudence, jusqu'à ce qu'il opère. On peut avoir recours à d'autres vomitifs très-connus et plus actifs, si les circonstances l'exigent; cependant avec beaucoup de circonspection. On triture, par exemple, un grain de *tartre stibié*, avec trente grains de sucre, et l'on en fait huit

parties, qu'on fait prendre le même jour dans du lait chaud ou de l'eau, aux momens favorables. Comme le lait ne change pas de couleur, l'enfant le prend sans répugnance. Un quart-d'heure après la prise de la première partie, on en donne une seconde, si l'autre n'opère pas; et ainsi de suite. Voyez Fothergill, *Observat. Médic. t.* 3. pag. 319. *édit. angl.* Dès que le vomitif opère, on donne à boire à l'enfant ce qui lui revient le plus. On procède ainsi tous les jours jusqu'à ce que la toux se dissipe, augmentant ou diminuant la dose selon le besoin.

Quant à la méthode curative de Strandberg, elle consiste à donner des résolutifs capables de dissoudre les flegmes; il donne la préférence à l'*arcane du tartre.* A cela, il joint les laxatifs, les vomitifs, parmi lesquels il choisit le miel scillitique, le quinquina, dont il sera fait mention ci-après. La viscosité des flegmes qu'expectorent les malades, le vomissement spontané qui survient et avec soulagement, l'état spasmodique, et le caractère périodique du mal l'avoit déterminé à cette méthode. Brendel, dans sa dissertation *de Tussi convulsiva*, 1747, p. 6. s'en est servi avec les mêmes succès à Gottingue, y joignant, selon les circonstances, la saignée, les tempérans et les synapismes, ou épispastiques. Voyez aussi concernant les vomitifs dans cette maladie, la thèse soutenue à Paris en 1752, par M. Basseville, sous la présidence du Docteur Bourdelin, et ce qu'en dit Millar dans son Traité de l'asthme et de la toux convulsive.

Si contre la marche ordinaire de la coqueluche le malade ne se sentoit pas mieux de deux jours l'un, il faudroit donner l'émétique à la fin de chaque accès, lorsque l'enfant commence à être tranquille.

Si le Sujet est sanguin, on saigne du nez à chaque accès, il faut, sans tarder, ouvrir la veine. S'il est resserré, on lui donne quelques lavemens convenables, ou un peu de rhubarbe. S'il est déjà affoibli par la maladie, de manière qu'on ne puisse hasarder un vomitif, on lui donnera du lait de jument, et en même temps il prendra du quinquina, selon l'avis de Strandberg.

Il peut arriver que le vomitif, même à forte dose, proportionnément à cet âge, n'opère rien, ou fatigue beaucoup sans succès. Cela n'est pas si rare. Un enfant de trois mois ne fut pas ébranlé par une dose qui suffit à son frère âgé de quatre ans. Les flegmes étoient si visqueux, si compactes, qu'on les tiroit par filamens de la gorge. Il prit pour lors de l'eau de pouliot, de l'oxymel scillitique, et de la liqueur de terre foliée dans un peu de sirop pectoral. Après cela, l'ipécacuanha, joint à l'oxymel scillitique, atténué avec une eau distilée, le fit vomir très-avantageusement. Le vomitif fut réitéré tous les jours proportionnément aux circonstances, ou de deux jours l'un avant midi; non seulement au commencement de la maladie, mais encore toutes les fois qu'il fut nécessaire pendant l'usage même des médicamens les plus spécifiques. L'enfant en fut plus tranquille. Les accès revenoient de deux nuits l'une, et beaucoup

plus modérés et plus courts. Je fus cependant obligé d'administrer le quinquina avant de pouvoir faire cesser la toux sans vomissement, par le moyen des apéritifs, des vomitifs et des évacuans. Je l'ordonnai d'abord en décoction, avec la liqueur de terre foliée ; ensuite seul, ou avec quelques grains de castoréum. J'observai encore qu'on ne doit pas cesser trop tôt l'usage du quinquina, quand même il n'y auroit plus de toux : autrement on est exposé à des récidives.

Whytt, dans son traité des Maladies des nerfs, regardoit aussi le quinquina comme un des meilleurs spécifiques, s'il étoit pris à temps, avant qu'il y eût un embarras décidé aux poumons. Bisset, *Essais Méd. et Observat.* p. 183, *édit. angl.* qui en a si justement limité l'usage, ne l'épargne pas non plus pendant tout le cours de la coqueluche, en le joignant aux pectoraux. Il remarque néanmoins que la trop grande quantité de quinquina, lors de l'accroissement de la maladie, loin de l'arrêter, épaissit les flegmes et irrite la toux : qu'ainsi l'on ne doit l'employer qu'après quelque durée de la toux et entre les accès. Il prévient pour lors les récidives, et différentes mauvaises suites; telles que les écrouelles, le rachitis, la phthisie. Le malade, selon lui, doit en user jusqu'à son parfait rétablissement. Comparez avec ceci les observations de Millar, dans l'Ouvrage indiqué.

On jugera que le Sujet commence à se refaire lorsque la toux cesse, que la respiration devient libre, et que les intervalles des accès se prolongent.

Si l'enfant avoit une descente, avant tout, on songera aux moyens de le garantir des suites fâcheuses qui résulteroient des secousses de la toux. Un bandage est le plus sûr moyen.

CHAPITRE XX.

De la Jaunisse.

QUOIQUE la jaunisse soit une maladie de tout âge, les enfans en sont attaqués dès l'âge le plus tendre. Nous devons donc la considérer comme une de leurs maladies. Quelques médecins ont prétendu que des enfans avoient apporté cette maladie en naissant. Je n'en ai jamais vu d'exemples. Il est vrai que ceux dont on fait mention, l'avoient eue de leur mère, qui en étoit attaquée ; mais qu'un enfant l'ait eue comme une maladie qui lui fût particulière en naissant, c'est ce qui n'est pas probable. Sylvius a sans doute pris la couleur plus ou moins rouge de la peau des enfans nouvellement nés, pour la jaunisse. Cette rougeur, souvent jaunâtre, disparoît insensiblement par desquammation, et c'est proprement un érésipele. Du reste, voyez *Miscellan. nat. curios.* dec. j. A. vj. observ. 241. dec. iij. A. ij. observ. 30. Sylvius de le Boc. *Prax. Med.* lib. j. cap. 47. n. xj. p, 302. Théod. Kerkering, *Op. Anat.* observ. 57. p. 118. Ces exemples, excepté ce qui est cité de Sylvius, font voir que les enfans qui avoient la jaunisse en naissant, la tenoient de leur mère : les uns sont venus morts ; les autres n'ont vécu que peu de temps.

La jaunisse n'est pae si fréquente dans nos contrées, parce que le peuple a grand soin de bien laver les enfans dès qu'ils sont nés.

La cause de cette maladie est en général tout ce qui peut obstruer les pores biliaires, le conduit hépatique et le canal cholédoque, ou son ouverture dans le duodénum. Dans les enfans nouvellement nés, cette cause ne peut être qu'un flegme épais, ou des humeurs visqueuses, qui bouchent les voies susdites. De là résulte la jaunisse. Le Docteur Bjuur, *Dissertat. quâ icterus leviter adumbratur, Præs. Samuele*, Aurivilles, 1763, p. 38-39, a fait voir que la vésicule du fiel, le conduit cystique, et les concrétions pierreuses qui s'y trouvent, ne contribuent en rien à la jaunisse, si ces pierres ne bouchent pas le canal cholédoque, ni son ouverture dans le duodénum. Le Roi Frédéric n'eut jamais la jaunisse, et cependant on lui trouva, dans la vésicule du fiel, trois grosses et trois petites pierres angulaires. M. Haller, qui a ouvert tant de cadavres, n'a jamais trouvé de pierres dans la vésicule du fiel chez les enfans. Voyez ses *Opusc. Anat.* part. 3. p. 322 et 328. Le canal cholédoque peut être d'autant plus aisément obstrué, qu'il se prolonge dans les tuniques même du duodénum avant de s'y ouvrir.

Morgagni a eu un sentiment qui mérite attention, voyez *de sedibus et causis morborum*, épist. 48. art. 60. Quoi qu'il en soit, fixons-nous sur l'ouverture du cholédoque. Lorsqu'un enfant a teté, le lait peut s'aigrir, et s'aigrit chez lui très-sou-

vent ; la partie caseuse obstruera donc aisément cette ouverture. Ce qui arrive encore plutôt si l'enfant n'est presque nourri que de bouillie délayée. L'obstruction aura encore lieu si la présence des acides cause des tranchées, qui souvent produisent des invaginations aux intestins, ou les font tortiller.

J'ai observé que le visage des enfans jaunissoit lorsqu'ils prenoient le sein de leur Nourrisse, qui venoit de se mettre en colère ; mais je n'ai encore pu m'assurer s'il résulte de là une vraie jaunisse.

Un enfant sevré demande presque toujours plus à manger qu'il ne lui en faut. On est assez foible pour céder à ses pleurs, et bientôt on n'ose plus rien lui refuser : abus meurtrier, sur-tout de la part des mères, dont très-peu s'entendent à gouverner leurs enfans à cet âge. La mauvaise qualité des alimens est au moins aussi dangereuse que la quantité. De là les mauvais sucs nutritifs, les crudités qui surchargent l'estomac, le durcissent, en altèrent tout l'état naturel ; il se ratatine, change entiérement de forme. L'intestin en est dérangé, et l'orifice du cholédoque fermé : ce qui empêche l'épanchement naturel de la bile, obligée pour lors de prendre un cours contre nature.

Les enfans sont aussi attaqués de la jaunisse, s'ils ont pris un vomitif trop actif, ou à trop forte dose, ou s'ils ont été purgés outre mesure. Les vers, qui causent souvent les tranchées les plus douloureuses, donnent pareillement lieu à la jaunisse, par le bouleversement des intestins. Le cholédoque ne peut qu'en être fermé.

Les fièvres intermittentes de long cours, ou informes (1) et sans type, donnent encore lieu à une très-mauvaise jaunisse chez les enfans, sur-tout s'ils en sont attaqués à plusieurs reprises, et que la fièvre ait été accompagnée de beaucoup de vomissement; ou si la violence et la durée de la maladie a détruit le ton naturel des intestins, y a causé des endurcissemens, des obstructions, et a perverti la masse du sang. Ce qui ne peut être suivi que de l'embarras de tous les canaux secrétoires et excrétoires de la bile. L'expérience n'en est que trop fréquente.

Hillary fait encore mention d'une jaunisse épidémique, qui attaque les enfans, sur-tout de l'âge de trois à huit ans. Voyez ses *Obs. sur l'air et les maladies*, de Barbados, p. 61. *édit. angl.*

Ainsi, la bile n'ayant plus son cours dans l'une ou l'autre des causes mentionnées, elle s'amasse dans le cholédoque, reflue dans la vésicule du fiel et la distend. Elle gorge aussi les autres conduits biliaires, irrite par-là les nerfs de ces endroits, ce qui suscite quelquefois une fièvre.

Comme il y a une liaison très-directe entre les nerfs du foie et de l'estomac, l'appétit se perd, le ventricule souffre : d'où viennent les mal-aises, les vomissemens, les anxiétés précordiales, la difficulté de respirer. L'enfant crie, s'agite, et refuse le sein.

La bile est refoulée dans les vaisseaux sanguins, par la voie des vaisseaux lymphatiques. (Voyez

(1) Voyez Grant, *Traité des fièvres.*

la *Dissertation* du Docteur Bjuur, pag. 31. not. 5.) De-là son mélange avec le sang qui la porte à toute l'habitude du corps, et dans tous les *canaux secrétoires* et *excrétoires*.

La peau, sur-tout aux tempes, l'albuginée, les ongles jaunissent. L'urine a la couleur d'une teinture de safran, et teint en jaune le linge, le papier qu'on y trempe. La sueur des Sujets teint de même les draps, la chemise. Les ranines, la salive, la graisse qui se sépare du sang, le cerveau, les viscères de la poitrine et du bas-ventre, les muscles, les tendons, les cartillages, les os mêmes montrent aussi, par leur couleur, l'impression de la bile extravasée. J'ai même observé que le sang étoit devenu tout jaune. Plusieurs Médecins ont observé que la jaunisse faisoit voir tous les objets jaunes.

Comme la bile est amère, ceux qui ont la jaunisse trouvent aussi cette saveur à ce qu'ils portent dans la bouche.

L'acrimonie de la bile cause aussi une forte démangeaison, qui incommode beaucoup pendant la nuit, sur-tout les adultes, & leur cause de fréquentes insomnies.

La bile est un savon très-atténué, et ainsi très-résolutive; aussi le sang est-il si dissous dans cette maladie, qu'il ne peut être retenu dans ses vaisseaux. Et c'est de là qu'il faut déduire les hémorragies dangereuses (1) et l'hydropisie, qui viennent à la suite d'une longue jaunisse.

(1) Réflexions des plus justes, et qui fait voir combien les apéritifs quelconques peuvent devenir nuisibles dans ces cas-là,

Outre ces ravages causés par l'extravasation de la bile, il en résulte encore un dommage considérable pour les enfans sur-tout. Les acides, dont ils abondent, n'étant plus délayés par l'écoulement naturel de la bile, les digestions se dépravent de plus en plus. Le chyle n'est alors qu'un suc acrimonieux, qui obstrue les orifices des vaisseaux lactés, des glandes du mésentère. Les Sujets sentent des tranchées horribles, les intestins s'entortillent, s'invaginent en différens endroits. Les vents se mettent de la partie, causent des douleurs aiguës, le ventre se durcit, se météorise : d'où il résulte un état d'abattement, de langueur, et la mort.

D'après ces signes et ces symptômes, il est aisé de distinguer cette maladie de toute autre. Il est cependant facile de la guérir dans les enfans nouvellement nés; au lieu que la différente complication des causes et leur puissance, la rend plus ou moins rebelle dans ceux qui sont plus âgés; mais chez les uns ou les autres, les tranchées qui en résultent sont toujours extrêmement à craindre, si on n'y porte un prompt remède. En général, la jaunisse est très-opiniâtre, lorsque la salive est épaisse, amère, de même que la sueur, et que l'on remarque dans les urines quelque chose de visqueux.

Celle qui n'est pas accompagnée de fièvre cède plus aisément au Médecin.

---

si on les emploie sans être bien sûr de l'état pathologique du malade, sur-tout des causes de la maladie.

Lorsque ces malades ont une sueur chaude universelle, que l'urine, qui étoit d'un jaune vif, et spumeuse, ou d'un jaune obscur ou noirâtre, commence à reprendre sa couleur naturelle, que les selles paroissent spontanément et perdent (1) leur blancheur, on a lieu d'espérer que la maladie cessera bientôt.

La couleur jaune de la peau ne tarde pas à disparoître, dès que la démangeaison cesse par une douce sueur.

Ce sont les causes de la maladie qui doivent régler le traitement. A l'égard des enfans nouvellement nés, il faut porter toute son attention sur les flegmes visqueux dont ils sont pleins. De doux évacuans les précipiteront aisément. Un peu de sirop de chicorée composé, remplit bien ces premières vues. On les réitère à petites doses, jusqu'à ce qu'il opère. S'il y a des tranchées, ce qu'on connoît en passant la main sur le ventre, on dissout une très-petite dose de catholicum, dans une eau légère de chiendent, et l'on procède de même. Les excrémens reprennent bientôt leur couleur naturelle. Il ne faut même souvent que le premier lait de la mère, (si elle nourrit) pour produire cet effet avantageux.

(1) Quant aux adultes, les selles ne sont pas toujours blanchâtres dans la jaunisse. Une femme que j'ai guérie d'un ictère très-noir, avec commencement d'hydropisie et de folie, a toujours eu les selles très-brunes, au plus fort même de sa maladie. J'en ai vu d'autres exemples. J'ai traité cette femme avec plus d'astringents légers que d'apéritifs, ne prescrivant pour boisson qu'une décoction de carottes.

Les

Les enfans plus âgés sont malheureusement nourris, en grande partie, avec de la bouillie, aliment visqueux, glaireux, plein d'un acide qui ne tarde pas à se développer dans l'estomac et les intestins. On commence par atténuer les flegmes et les crudités que laissent cette nourriture. Du petit-lait avec un peu de miel, une eau de chiendent légère avec un peu de sucre, seront les médicamens préliminaires. Ensuite on fait passer un doux vomitif. Souvent la nature prévient ce moyen curatif, et l'enfant rejette lui-même ce qui l'incommodoit. Malgré cela, on ne négligera pas quelques doux laxatifs. Pour les pauvres gens, j'ai toujours employé, avec succès, l'élixir de propriété de Boerrhaave, sans acide. On en jette depuis *six* jusqu'à *dix gouttes*, dans une infusion de *menthe crêpue*, édulcorée avec un peu de miel. Le vin aloétique alkalin de Londres remplit bien les mêmes vues, à la dose de quinze à vingt gouttes, selon les circonstances. J'aime cependant mieux que ce médicament soit préparé avec de l'eau. Les gens plus aisés se procureront de la teinture amère de rhubarbe d'Edimbourg. On en fera prendre plein une ou deux cuillers à café par jour. Voici un élixir auquel la jaunisse cède aisément dans ce cas-ci.

Elixir hépatique.

℞ Rhubarbe choisie concassée, *huit onces.*
Arcane de tartre, *trois onces.*
Eau de canelle simple.

Faites digérer cela pendant un mois dans un lieu

un peu frais, en agitant de temps en temps le vase bien bouché. Ensuite ajoutez-y

L'écorce jaune seule du citron nouveau, *demi-once.*
Semence de petit cardamone broyée, *demi-onc.*
--- De fenouil, *même dose.*

Faites digérer pendant huit jours, en agitant souvent. Passez et exprimez. Jetez dans ce qui a passé,

Décoction clarifiée de racine de chicorée, *six onces.*

Agitez-bien le tout, et faites y dissoudre

Vingt-quatre onces de beau sucre.

Lorsqu'on a tout ouvert (1) par ce moyen, et qu'il n'y a plus de douleur au côté droit, le malade ne doit pas être exposé aussitôt à l'air. On le tiendra dans une chambre modérément chaude, lui faisant boire plusieurs fois par jour une infusion de fleur de sureau, afin de chasser par la transpiration ce qui peut être resté de jaune à la peau.

Si la jaunisse est venue d'un vomissement, on la fera passer en suivant les avis que j'ai donnés

(1) Le Docteur Grant vante l'*extrait de suie* dans ces cas-ci. On peut avoir une pleine confiance en cet apéritif, d'après l'expérience réitérée que j'en ai faite. On insérera quelque jour ce médicament dans le codex de Paris, lorsqu'on le reformera. Il en a grand besoin. En attendant, voyez dans *Lewis*, comment cet extrait doit se faire.

à l'article du vomissement, secondant ces moyens curatifs avec l'infusion de sureau, pour achever la cure.

Est-elle venue de superpurgation, on tâche de faire vomir l'enfant avec un mélange d'eau tiéde, de beurre frais, ou d'huile d'olive, et en insinnant une plume trempée dans l'huile, à l'entrée de la gorge. Ce qui pourroit être resté du purgatif sortira par ce moyen : les substances grasses quelconques calment les effets de ces superpurgations. On y joint des lavemens de lait et d'huile, et par ce moyen on appaise les tranchées, on lubréfie les intestins, et tout le mal cesse. La bile reprend son cours ordinaire. La jaunisse disparoît. Enfin, comme l'estomac ne peut manquer d'être affoibli, on fait prendre depuis trente jusqu'à cinquante gouttes de la teinture amère de rhubarbe d'Edimbourg, tous les jours, en consultant les circonstances.

Lorsque la jaunisse vient des vers, ou qu'on a lieu de le présumer, on examine attentivement si l'on apperçoit les signes mentionnés au Chapitre suivant *des Vers*, et on emploie contre ces insectes les remèdes indiqués. La jaunisse cesse bientôt lorsqu'ils sont expulsés.

Ou un enfant peut avoir eu plusieurs récidives de fièvres intermittentes, ou en avoir traîné une long temps ; l'état naturel de l'estomac en a donc été nécessairement dérangé ; ce viscère se durcit, se météorise dans ces cas-là. On sait quel trouble il survient alors à tout le système du foie ; et que la jaunisse, souvent même l'hydropisie, en sont les conséquences ordinaires. Il faut beaucoup de

temps pour vaincre les obstructions, et faire rentrer la bile et les autres humeurs dans leurs couloirs naturels. Ainsi, les médicamens seront continués selon l'opiniâtreté du mal, tantôt actifs, tantôt modérés, et variés avec prudence.

On donnera aux enfans des (1) pauvres gens, les pillules suivantes :

℞ Savon de Venise, *deux onces.*
Extrait de racine de pissenlit, *une once.*
Bon miel, *quantité suffisante.*

Mêlez-bien, pour en faire des pillules de trois grains, pour en donner depuis dix pillules jusqu'à vingt tous les jours.

On fera boire par-dessus une demi-livre, ou une livre de petit-lait, extrait avec de la bierre. On conçoit aisément que ce traitement ne peut se faire qu'au printemps, si l'on veut avoir du lait d'un animal mis au verd. Dans les autres saisons, on y supplée avec la décoction suivante :

℞ Chiendent, *deux drachmes.*
Racine de pissenlit, *une drachme.*
Eau de rivière, *deux livres.*

Lavez-bien les simples, et faites bouillir suffi-

(1) Cette distinction que fait l'Auteur est purement gratuite. Pourquoi les enfans des Grands ne s'accommoderoient-ils pas de ces pillules aussi-bien que le Paysan ? J'aurois même plus de confiance à cette formule-ci et aux suivantes.

samment. Passez la décoction, et jettez-y un peu de miel, pour l'édulcorer.

Si les Sujets peuvent prendre du bouillon de viande, on jette dans le pot des feuilles de pissenlit, du cerfeuil, des épinards, de l'endive et autres herbages semblables, si la saison le permet.

On frotte une fois, soir et matin, l'estomac avec un morceau de flanelle pendant un quart-d'heure, et on y applique ensuite quelques vieux linges un peu imbibés d'huile battue avec du vinaigre chaud. Dès qu'on peut se procurer de la ciguë nouvelle, on fait les fomentations avec cette plante, avec le frottement. On en coud, par exemple, trois poignées entre deux linges; comme une espèce de pièce piquée en losanges, et on l'imbibe légérement de la décoction de la même plante, pour l'appliquer ensuite. On a soin de l'ôter avant qu'elle soit froide, recouvrant l'endroit avec un coupon de flanelle, chaud.

On tâche d'égayer l'enfant, en lui procurant la compagnie de ses semblables. On le fait jouer. Il prendra l'air à propos, si la température est favorable. Si même il est assez fort pour aller à cheval, on lui procurera le mouvement de l'équitation.

Du reste, on observera, autant qu'il sera possible, le régime prescrit à l'article du rachitis, Chapitre XXIV.

Les enfans des gens plus aisés seront traités comme il suit. Au lieu des pillules précédentes, qui sont cependant très-bonnes, ils prendront celles de ciguë de Storck, ou celles-ci:

℞ Savon d'Alicante, *deux drachmes*
Rhubarbe choisie, } de chacun
Extrait de marrube blanc, } *deux scru-*
Tartre tartarisé, } *pules.*
Bon miel, *quantité suffisante.*

Mêlez bien ; faites des pillules de trois grains. On en donne cinq dans une fois, soir et matin, et l'on boit par-dessus ou le petit lait de printemps mentionné, ou la décoction de chiendent, etc.

Les enfans se prêtent aisément à avaler les pillules à si petite dose, pourvu qu'on les jette auparavant dans un sirop, ou autre chose qui soit de leur goût. S'ils n'en vouloient cependant pas prendre, on dissoudroit une drachme d'extrait de ciguë dans six onces d'eau de fleur de sureau, que l'on édulcore avec du sirop de framboise, et on en donne une petite cuillerée à l'enfant deux ou trois fois par jour. On peut même prendre une infusion de cigue. Mais que ce médicament soit en général manié par une habile main.

On ordonnera aussi, avec succès, l'élixir hépatique mentionné, ou la mixture apéritive suivante :

℞ Ecorce jaune seule d'orange, *deux onces et demie.*
Vin de Moselle, *dix onces.*

Agitez jusqu'à ce que le vin ait bien pris l'odeur de l'écorce. Ajoutez-y

Arcane de tartre, *deux onces et demie.*

Agitez encore, et ajoutez,

Sucre fin, *six onces.*

Laissez fondre et filtrez.

Il n'est pas possible de guérir une jaunisse, lorsqu'il y a une excroissance charnue dans le cholédoque, (Meckeren, *Observ. Chirurg.* 43. Bonet, *Sepulchret*, liv. 3. sect. 18. observ. 13.) ou lorsque ce canal est desséché, ridé, sans cavité, (Bonet, loc. cit. observ. 17.) ou lorsque les parois en sont réunis par accrétion, (Bonet, loc. cit. observ. 8. §. 12.) ou s'il s'est bouché en devenant osseux, (Rhodius, *Observ. Med.* cent. 2. *Observ.* 96. p. 121. et cent. 3. *Observ.* 3. pag. 18. Bonet, *Observ.* 14. loc. cit.) ou si l'ouverture supérieure en est large, et l'inférieure si étroite, qu'à peine y passeroit-il un cheveu, (Bonet, loc. cit. *Observ.* 14.) ces cas, dis-je, sont incurables, parce que la cause en est toujours inconnue.

Il arrive quelquefois que la jaunisse est l'effet d'une maladie vénérienne. Le cours de ventre dégénère même en flux *hépatique*. Tout autre médicament que les mercuriaux, devient inutile. Au moins la cure doit-elle avoir le mercure pour base. Voyez le Chapitre des maladies vénériennes.

On voit par-là qu'on tenteroit en vain de guérir toutes les espèces de jaunisses. Je ne parlerai pas ici de vains spécifiques dont tant de fourbes ont fait et font leur profit tous les jours, par la crédulité du peuple.

Un officier, dont j'ai parlé vers la fin de la treizième espèce de diarrhée, s'étoit persuadé que la peau jaune du jabot d'une poule, réduit en poudre avec le blanc de la fiente d'oie et de sucre, le rétabliroit. Sa jaunisse, causée par un ulcère au foie, se termina par la mort, avec ses autres maux.

Une Dame âgée pensa de même avoir enfin découvert un remède infaillible contre la jaunisse, qui la reprenoit plusieurs fois dans l'année. Les retours en étoient très-subits, et précédés d'oppression d'estomac, d'anxiétés, de vomissemens, de fièvre et de douleurs assez vives au côté droit: pour lors, la jaunisse se manifestoit avec un dévoiement. Dès que sa fièvre avoit un peu de rémission, elle prenoit une décoction de bourgeons de bouleau, faite avec de la bierre double. La jaunisse disparoissoit et revenoit quelques mois après, avec les mêmes suites. Cependant elle préconisoit beaucoup son fameux remède. Mais elle n'oublioit pas de cacher qu'à chaque récidive on l'avoit saignée; qu'elle avoit pris des lavemens émolliens, que son côté droit avoit été bassiné avec du vinaigre et de l'huile, qu'on lui avoit donné beaucoup d'émulsion huileuse, et qu'il étoit sorti des pierres ou concrétions bilieuses par le dévoiement.

Ces concrétions ont sans doute été détachées et éconduites hors de la vésicule et du cholédoque, par les médicamens émolliens et savonneux que cette Dame avoit pris. Il étoit résulté une jaunisse de ces concrétions; cela devoit être. A mesure que les concrétions étoient évacuées, la fièvre et

la jaunisse disparoissoient, cela devoit encore être. Il survenoit un dévoiement à la suite de la jaunisse ; il étoit nécessaire par le plus grand écoulement de la bile qui s'étoit amassée dans l'intervalle des récidives. Lorsque toutes les concrétions furent expulsées, la fièvre et la jaunisse cesserent peu à peu. Rien de plus naturel. Tout cela fut l'effet de la sage conduite du Médecin. Cependant, le Charlatan qui avoit vanté la décoction de feuilles de bouleau, eut tout l'honneur de la guérison. Pourquoi une femme raisonneroit-elle mieux que ces fourbes ? Voyez ce qu'a dit à ce sujet M. Zimmermann, *Traité de l'experience en Médecine, et de la dyssenterie.*

CHAPITRE XXI.

Des Fièvres d'accès.

LA première fois qu'un enfant est pris d'une fièvre d'accès, elle est chez lui comme chez les adultes, très-longue et sans type régulier.

La fièvre cesse pour quelques heures, et même pendant plusieurs jours ; ensuite elle reparoît à certaines heures. Chaque accès revient avec un frisson, suivi de chaleur, et enfin de sueur. Après la sueur, la fièvre se calme, cesse ; le malade se trouve assez bien jusqu'au prochain accès. La fièvre est ou quotidienne, ou tierce, ou quarte. Si la fièvre a lieu tous les jours, de manière, par exemple, que l'accès *du lundi* s'accorde avec celui

du mercredi, pour le temps et la durée; que celui *du mardi* s'accorde avec celui *du jeudi*, dans les mêmes rapports; cette fièvre est une *double tierce*. Si le frisson prend deux jours de suite et cesse le troisième, c'est une *double quarte*. On pense que la fièvre quarte est changée en quotidienne, lorsque les Sujets commencent à sentir du frisson tous les jours; mais il n'en est pas ainsi; c'est alors une vraie *triple quarte*. L'accès du *jeudi* s'accorde avec celui du *lundi*, dans les mêmes rapports du temps et de la durée; celui du *vendredi* avec celui du *mardi*, et l'accès du *samedi* avec l'accès du *mercredi*; et c'est une attention qu'il ne faut pas manquer d'avoir dans l'examen des retours des accès. Car il est de la dernière importance de ne pas perdre patience, lorsqu'il s'agit d'épier la marche d'une fièvre, En effet, comment la traiter avec sécurité, si l'on n'en connoît pas le type? On risque au moins de la voir changer en fièvre informe, par un traitement mal entendu; et ce risque est d'une plus grande conséquence que ne le croient ceux qui n'ont pas encore vu quelle est l'opiniâtreté de ces fièvres.

Il ne faut pas non plus commettre d'imprudence dans l'accès de ces fièvres. On voit tous les jours que la sueur, qui doit avoir lieu dans ces circonstances, est supprimée. Si, au lieu de la soutenir patiemment, le malade boit de l'eau froide, se découvre, quitte sa chemise, ou se leve, ceci est bientôt suivi d'un nouveau frisson, de chaleur, et même seulement de chaleur qui ne cesse que lorsque la sueur reparoît; et si l'on fait

la même faute au retour de cette sueur, la même chose arrive encore. L'accès se termine enfin par une sueur forcée, qu'on doit toujours éviter, lorsqu'elle n'est pas spontanée. Ce n'est qu'après la sueur que l'on peut changer de linge, encore faut-il qu'il soit bien sec et un peu chaud, si la température est tant soit peu froide. Voilà cependant comment les fièvres d'accès deviennent informes, sur-tout chez les enfans. Comme ce n'est que par les cris qu'ils peuvent faire connoître la gêne, et la peine même qu'ils souffrent de ces sueurs, on les tire du lit pour les tranquilliser; ils se refroidissent, la sueur s'arrête; et par-là on les expose à des accès réitérés, qui n'auroient pas eu lieu, si on eût pris d'autres moyens pour les appaiser, jusqu'à ce que la sueur se fût passée suffisamment.

Je ne m'arrêterai pas à examiner ici quelles peuvent être les vraies causes de ces fièvres; on a déjà produit assez de conjectures à cet égard. Je remarquerai en passant que les malades ont aussi chaud pendant le froid fébrile qu'auparavant, et même plus, comme le thermometre le prouve.

Avant de parler spécialement du traitement de ces fievres, faisons quelques réflexions préliminaires. C'est une absurdité que d'en laisser la guérison au temps et à la nature. En supposant que cela ait réussi dans d'autres contrées que les nôtres, l'expérience ne nous a que trop fait voir combien cela étoit dangereux chez nous. L'alternative du froid et de la chaleur fébrile, affoiblit si fort l'économie animale, au bout de quelques accès seu-

lement, que les Sujets en sont comme épuisés; le sang se dissout totalement; les parties fluides et les plus robustes s'en exhalent par la sueur; la tunique graisseuse en est émaciée, desséchée; la couleur du visage devient d'un jaune souvent livide; il se forme des endurcissemens dans les intestins; l'estomac se météorise, et la conséquence de ces désordres est une hydropisie incurable. Si l'enfant est naturellement foible, et qu'il soit pris d'une d'accès (1) en automne, il est d'autant plus nécessaire de n'en pas différer le traitement, que le rachitis sera probablement la derniere scene qui précédera la mort à la suite de la fievre.

On nous rapporte que les fievres d'accès très-longues ont été quelquefois salutaires aux adultes. Le célebre de la Hire fut délivré de sa fâcheuse palpitation de cœur, par une fievre quarte, et parvint à un grand âge. Mais peut-être fût-ce le quinquina seul qui le delivra de ces deux incommodités. On a vu aussi une douleur très-vive, et de très-long cours, à l'épaule droite, céder aux

---

(1) Nous appellons *fièvres d'automne*, celles dont on est pris dans l'intervalle du mois d'Octobre, a celui de Février; les autres fièvres d'accès sont appellées *fièvres de printemps*. On pense que ces dernières passent volontiers d'elles-mêmes avec le temps. Oui, si l'hiver précedent a été légitime, autrement elles prennent tout le caractère des fièvres d'automne, et doivent être traitées presque de même, c'est-à-dire, par les vomitifs, les purgatifs. Il ne faut même saigner qu'avec prudence dans ce cas-ci. C'est la bile qui y joue alors le principal rôle.

accès de cette fievre et ne plus revenir. Un homme d'un très-haut rang fut pris d'une fievre quarte en automne 1766; après quelques accès, la cruelle douleur qu'il sentoit à l'épaule gauche depuis nombre d'années, parut cesser entiérement. Dès qu'il eut fait passer sa fievre avec le quinquina et le sel ammoniac, la douleur se fit ressentir au même endroit. Elle cessa encore, mais fut suivie d'un mal de dent extrême, qui céda à l'application d'un vésicatoire, qu'on fixa sur le bras gauche. Cet homme fut quitte de toutes ses douleurs quelque temps après. Mais on voit aisément qu'il ne peut pas en être de même à l'égard des enfans. La plupart de leurs maladies ne viennent que des acides: or, ces acides augmentent nécessairement avec ces fievres d'accès. Le seul avantage que j'ai vu de ces fievres, est l'augmentation de la taille. Un enfant pris d'une fievre quarte qu'il traîna deux ans et demi, grandit de deux pieds environ pendant ce temps-là, selon le rapport du Docteur Schulz de Halle.

Je ne nie pas que les enfans ne puissent sans médicament se guérir de leurs premieres fievres d'accès, sur-tout lorsqu'ils en sont pris au printemps. Mais une fievre d'automne ne se passe pas aisément avant deux ou trois mois, ou même davantage, si l'enfant n'a pas sous les côtes inférieures du côté gauche une enflure rénitente (*placenta febrilis*,) ou si une maladie ne fait pas cesser la fievre. Je me rappelle qu'un enfant fut pris de petite-vérole après une fievre d'accès, qui lui avoit duré trois mois: la petite-vérole qu'il gagna de

sa sœur, enleva la fievre Un autre, pris d'une fievre tierce, fut inoculé dans un des jours d'intermittence. La fievre ne reparut ni pendant ni après la petite-vérole. Voyez la Gazette de Suéde, n°. 47. en 1769.

Quant à l'enflure dont je viens de parler, c'est une espece de crise imparfaite de la fievre. Cela paroît être ce qu'Hippocrate appelloit *obstruction de la rate* : phénomene assez fréquent dans les pays chauds. Voyez les observations de Brocklesly, sur *les Maladies des Camps*, pag. 262. *édit. angl.* Cette enflure est moins à craindre chez les enfans que chez les adultes, sur-tout dans les Hôpitaux Militaires. Sydenham en auguroit la fin prochaine des fievres d'accès d'automne. Cependant on a observé depuis lui, que cette enflure est souvent le commencement d'une hydropisie, qui ne tarde pas à se confirmer. Les ouvertures des Sujets ont aussi prouvé la vérité de l'opinion d'Hippocrate : car on a trouvé la rate pesant jusqu'à cinq livres dans ces circonstances.

La fièvre d'accès prend quelquefois l'apparence d'une autre maladie, et il est alors très-difficile de la bien connoitre. J'ai vu un enfant avoir de grands saignemens de nez de deux jours l'un. Les hémorragies étoient déjà assez considérables pour le faire périr, si je n'avois eu recours au quinquina sans différer. Une dame fut prise d'une violente douleur, qui revenoit de deux jours l'un, avec rougeur aux yeux ; et je ne pus la faire cesser qu'avec le même médicament. Un homme fut pris d'une douleur poignante au côté droit. Elle revenoit tous les deux

jours avec les mêmes symptômes qui accompagnent la présence de la pierre. Le quinquina la fit cesser pareillement. Un autre fut pris dans le même temps d'une toux violente, seche, et suivie, après chaque accès, d'un profond sommeil et de sueur : tout cessa par l'usage du même médicament.

Ces fièvres secrettes ne peuvent se reconnoître qu'aux retours, dont le période paroît assez fixe. Le malade bâille, a des sueurs, et dans les intervalles son urine est (1) briquetée. La sueur a même une odeur aigre. Voyez Haller, *Physiol.* part. 7. page 54. Loin d'admettre aucun retard dans le traitement, ces fievres ne peuvent être assez tôt domptées.

Les plus dangereuses sont celles qui sont suivies d'autres symptômes dans le paroxysme ; comme un fort vomissement, et en même temps un cours de ventre, des selles sanguinolentes, des douleurs au cardia, de fortes sueurs qui ne calment pas les chaleurs, des sueurs froides ; celles qui paroissent sans cause manifeste avec syncope et suffocation ; celles dont les frissons ne se terminent pas par des chaleurs suivies de sueurs ; celles dont les accès sont suivis d'un profond sommeil, de manière que le malade paroît être frappé d'apoplexie ; enfin, celles qui se terminent en fievre continue maligne. Toutes ces fievres sont mortelles : il faut les brus-

(1) M. Murray renvoie, sur ces signes, à l'excellent Ouvrage du Docteur Médicus, *Histoire des Maladies périodiques.* Je donnerai quelques jours cet Ouvrage en Français. C'est le seul traité conséquent que nous ayons sur cet article important.

quer avec de fortes doses de quinquina ; autrement les malades périssent avant même le troisieme accès. Rarement ils vont jusqu'au cinquieme. Ces fievres se font voir en Suéde de temps à autre ; mais sur-tout en Italie, en Angleterre, dans l'Isle de Minorque et dans l'Hanovre. On prétend que c'est pendant le froid fébrile que les Sujets périssent ; mais d'autres ont observé, comme moi, que la chaleur fébrile n'est pas moins redoutable. C'est ce qui est arrivé à Minorque. Voyez Lind, *Essai sur les Maladies des climats chauds*, et l'addition, concernant *les Fievres intermittentes*, p. 313, *édit. angl.* Il assure même qu'aucun Sujet n'y est péri pendant le froid, mais dans la chaleur fébrile.

Je n'ai fait ces observations que pour prouver qu'il ne faut pas regarder ces fievres avec indifférence, mais les traiter, dès le premier moment, avec toute l'attention requise. Voyons à présent comment on doit s'y prendre avec les enfans.

Lorsqu'un enfant est pris d'une telle fievre, on le mettra dans un lit chaud ; l'appartement sera d'une bonne grandeur, s'il est possible, et exempt de vents coulis et de tout passage. L'odeur aigre très-sensible qui s'exhale alors du corps, se rejette sur le malade dans un petit endroit, et rend la fievre très-longue. L'appartement sera très-propre. On y fera une jonchée de petites branches fraîches de sapin, que l'on renouvellera de temps à autre. Si la saison le permet, on ouvrira au moins deux fois par jour la fenêtre de la chambre, prenant garde qu'il ne donne aucun vent du côté du lit.

lit. Plus l'appartement est élevé, mieux il vaut. Autrement, on aura soin d'avoir continuellement un peu de feu dans la cheminée, pour purifier l'air de la chambre.

Le malade ne doit pas boire dans le froid fébrile, autrement, il en est encore plus mal. Il a des inquiétudes, s'agite, et l'accès en est prolongé. On a soin de le faire boire suffisamment pendant les momens de repos. La tisane sera faite de chiendent, de pissenlit. On peut lui donner, avant l'accès, de l'infusion de fleurs de sureau, édulcorée d'un peu de miel. S'il a envie de vomir ou vomit réellement, de l'eau tiéde suffit pour l'aider.

Pendant la chaleur fébrile, on lui donnera un peu d'infusion chaude, avec quelques gouttes de vin du Rhin, ou du petit-lait, de bierre délayée dans quelque peu d'eau, ce qui appaise mieux la soif; ou de l'eau panée, avec quelques gouttes de jus de citron, et un peu de sucre; ou de l'eau d'orge légere, où l'on aura dissous de la gêlée de corne de cerf, de l'eau (1) de groseille ou de cerise; le tout modérément chaud. Les malades se dégoûtent aisément de la même boisson. On aura donc soin de varier, ou d'avoir de quoi le faire, si le malade le demande. Il est fâcheux que la soif ne se calme principalement qu'avec les acides; car c'est par-là que péche sur-tout l'état

(1) L'Auteur dit de délayer des confitures de deux fruits qui ne se trouvent que dans le Nord. *Baccæ rubi chamæmori.* Voyez *Flora danica*, d'Oder. tab. I. *Baccæ vaccinii oxy cocci.* Voyez Gorter, *Flora ingrica*, pag. 59; et *Flor. dan.* tab. 80.

des enfans. Ainsi l'eau pure ou coupée avec un peu de bouillon de poulet, sera une des meilleures boissons, si la maladie s'en accommode.

Il vaut toujours mieux différer de faire boire jusqu'à ce que la chaleur soit à son plus grand degré. Les douleurs de tête qui se sentent alors, se passent aisément si le malade peut souffrir un linge clair et chaud sur le visage : l'évaporation qui a lieu dans ces momens-là, amollit ainsi les pores de la face, et la sueur ne tarde pas à paroître : ce qui soulage beaucoup la tête. On prendra garde de supprimer cette sueur en l'essuyant avec un linge froid. On frottera aussi les bras et les mains avec une flanelle chaude, pour y provoquer une plus grande transpiration. Pendant cette chaleur fébrile, on fera donc souvent boire ; mais peu à la fois. On tiendra les bras seulement couverts sans être dans le lit. Lorsque la sueur n'augmente plus, on met au malade une chemise blanche, bien seche, et exposée auparavant à une fumigation de mastic. Par-là on ressuye ce qui est resté de sueur dans les pores, et la vapeur du mastic empêche les pores de s'affaisser. Dès que l'accès est entiérement terminé, on tire le malade du lit, et on le place devant un feu modéré, pour achever de le bien ressuyer. On ne le remettra au lit que dans de nouveaux draps propres, ou l'on aura soin de bien sécher les autres avec une bassinoire. Encore vaut-il mieux en changer.

Quant à la diéte, il faut que l'enfant soit assez nourri pour soutenir les accès. Il mangera quatre ou cinq heures avant l'accès, afin que la digestion

soit faite lorsqu'il aura lieu. Dans ces fievres, je défends sur-tout le lait, le poisson, la viande fumée ou salée, les herbages cruds les œufs durs. Un peu de viande rôtie, du gruau, une rôtie, avec un peu de vin et plus d'eau, où l'on a jeté quelques pincées de sucre rempliroient bien les vues. Plus la fievre doit durer de temps, selon les apparences, plus il faut soutenir le Sujet; mais ne pas le surcharger. On ne réussira guere à dompter une fievre intermittente par la faim. Tulpius a prouvé le danger de cette méthode.

Dès que le malade a soutenu le premier accès; il faut songer aux médicamens qu'il doit prendre dans les momens d'intermittence. C'est ou un vomitif, ou un laxatif; mais l'un ou l'autre donnent certaines secousses aux forces et les affoiblissent. C'est une raison essentielle pour user promptement de ces moyens curatifs; autrement les Sujets, trop affoiblis par les accès, n'en soutiendroient pas l'action.

Le vomitif est préférable, si l'enfant a des envies de vomir, ou a dejà vomi, s'il a toujours eu bon appétit, a mangé beaucoup, et des choses de difficile digestion; s'il a la langue et la gorge sales, ou un mauvais goût dans la bouche, une mauvaise haleine, des rapports nidoreux; si la levre inférieure a tremblotté; si l'enfant a eu des étourdissemens à l'invasion fébrile, on emploie alors l'ipécacuanha, comme je l'ai dit à l'article de la coqueluche. Il s'agit seulement de bien déterminer le moment où l'on doit administrer le vomitif. Ordinairement on le donne trois heures avant l'ac-

cès suivant, afin qu'il ait produit son effet avant l'invasion, Mais je suis convaincu, par de très-bonnes raisons, qu'on le donne toujours avec beaucoup plus d'avantages, aussitôt que l'accès est fini. Ainsi, je voudrois qu'il fût administré à la fin du premier, ou au moins du second, tandis que les forces subsistent. En effet, si l'on tarde plus long-temps, on risque de ne pas pouvoir le donner, parce que le Sujet est toujours plus long-temps à se ravoir des accès subséquens, à mesure qu'ils ont été plus réitérés.

Ce moment de donner un vomitif étoit celui que conseilloient Sydenham et Boerhaave. Thomson, dans les *Essais de Médecine d'Edimbourg*, vol. 4. pag. 406. prétend, après une expérience de vingt ans, que le vrai temps est le commencement du froid fébrile, ou près de l'invasion de la chaleur. Grainger est aussi de cet avis, dans son *Hist. febr. anomal. Batav.* p. 76. Comme mon sentiment est moins connu, c'est une raison de plus pour y faire attention. Colombier, dans son *Code de Médecine militaire*, tome 4. page 88. choisissoit aussi ce moment-là.

On sue intérieurement comme extérieurement lors de la chaleur fébrile. La sueur externe emporte au dehors une partie de la matiere morbifique; de même la sueur interne jette une autre partie de cette matiere dans l'estomac, les intestins, le foie, d'où elle coule encore dans les intestins avec la bile. Si l'on differe donc encore de la faire évacuer, avant qu'elle soit reprise par les pores lymphatiques et les vaisseaux lactés, elle

ne peut qu'être portée dans le sang ; au lieu qu'on a souvent tout gagné par un seul vomitif, qui fait cesser la fievre sans retour. C'est une chose de fait. Si d'après ces indications, le vomitif doit être réitéré, on le donne immédiatement après l'accès suivant.

Si l'estomac est rénitent, météorisé, que les vents rugisssent, et qu'il y ait des douleurs à la colonne épiniere, il faut donner un ou deux purgatifs. Voici celui dont je prescris l'usage ordinairement.

℞ Jalap, *dix grains.*
Arum préparé, *quatre grains.*
Sel d'absinthe, *même dose.*
Tartre vitriolé, *deux grains.*

Melez bien pour en faire une poudre fébrifuge apéritive.

On la prend dans un peu de bouillon de poulet, le jour d'intermittence, de maniere qu'elle ait produit son effet deux heures avant l'accès imminent. On la peut réitérer ces mêmes jours, si les mêmes indications l'exigent ; et j'ai vu nombre de Sujets se délivrer avec cela seul de leur fievre.

Dans la fievre double-tierce, l'accès est plus fort de deux jours l'un. Comme la matinée qui suit le plus fort accès est le temps le plus tranquille pour le malade, on profitera de ces heures-là pour faire passer le purgatif.

Lorsque le troisieme accès est à sa fin, on fait prendre toutes les deux ou trois heures, une cuillerée chaude de la mixture fébrifuge suivante ;

℞ Sel d'absinthe, *une drachme.*

Versez dessus peu-à-peu,

Jus de citron, *deux onces.*

ou jusqu'à ce qu'il ne se fasse plus d'effervescence. Edulcorez cela avec

Sirop d'orange, *quantité suffisante*

Cette mixture est alors d'une saveur fort agréable. Si l'on n'a pas de citron, l'on peut y substituer le vinaigre de vin. Si l'accès fébrile reparoît, on examine bien si les indications, qui exigeoient le vomitif ou le purgatif, subsistent encore. Dans ce cas-là, on donne l'un ou l'autre, selon le besoin; et après l'effet, on continue la mixture, jusqu'à ce que la fievre ait entiérement cessé.

On aura lieu d'espérer d'exterminer la fievre, si l'on apperçoit les signes suivans :

1°. Moins de durée et de force, à l'accès du cinquieme jour.

2°. Des urines après l'accès, et avec un sédiment blanchâtre.

3°. Les accès de plus en plus modérés.

4°. Moins de diminution dans les forces.

5°. Une éruption au nez et aux levres à ce période. Car les éruptions qui paroissent avant ce temps-là, ou trop tôt, décelent une fievre opiniâtre, sur-tout si c'est une premiere fievre.

Si l'on n'apperçoit pas ces signes, et que la fievre continue, on continuera aussi la potion febrifuge;

et l'on tâchera de faire changer le froid et le tremblement fébrile en chaleur et en sueur, lors de l'invasion subséquente. Pour cet objet, on prendra garde de combien l'accès retarde, ou s'il revient toujours à la même heure, (ce qui seroit la marque d'une longue fievre.) Autrement on ne sauroit à quel moment on devroit solliciter les sueurs.

Je suis parvenu de différentes manieres à produire ce changement.

1°. J'ai fait mettre le malade dans un lit chaud, une demi-heure avant le retour de la fievre. Là, on lui faisoit prendre une décoction de cumin, faite avec de la bierre, lui appliquant en même temps sur l'estomac, un coupon de flanelle, imprégné de beurre chaud, battu avec du vinaigre. On a soin de presser un peu de cette flanelle, et on l'enveloppe dans un linge fin, le plus chaudement que l'enfant peut le supporter.

2°. Pour d'autres, j'ai fait tremper cette flanelle dans de l'eau de la Reine de Hongrie ; ou au défaut de cette liqueur, dans de l'eau-de-vie de vin.

3°. J'ai aussi fait appliquer très-chaud, au creux de l'estomac, des tranches de pain de seigle, trempées dans cette même liqueur, ou dans de l'esprit-de-vin camphré, et enveloppées dans un linge fin.

Peu de temps après, cela fut suivi d'une sueur que j'ai soutenue pendant l'accès, avec une infusion bien chaude de thé, ou avec du petit-lait de bierre, ou avec autres choses analogues, qui revenoient mieux à l'enfant. On se conduit de même avant et pendant l'accès suivant ; et la fievre est ordinairement exterminée, si elle n'est pas de mauvais caractere.

Ces moyens curatifs font aussi toute la pratique de nos femmes ; car il n'y a pas de pays où les femmes se mêlent plus de traiter ces fièvres que chez nous. Voici quelques détails sur les spécifiques les plus usités de nos contrées. Nos ancêtres appliquoient un vésicatoire sur le corps, et dosé de manière qu'il commençât à opérer lors de l'invasion de la fièvre. Nos femmes se servent de la *renoncule* en sa place, et avec les mêmes précautions. Elle est souvent utile, lorsqu'elle fait lever les vessies au moment de l'invasion. La chaleur qui résulte de son action, est si grande, que le froid fébrile n'a pas lieu. Voyez sur l'activité de ces nombreuses espèces de plantes, l'ouvrage que M. Krapf a publié, (*Experimenta de nonnullorum ranunculorum venenata qualitate, horum externo et interno usu*, 1766 ;) d'autres se servent d'un emplâtre fait de parties égales de *suie*, de *gingembre*, de *sel*, liées avec du jaune d'œuf, et appliquent cela sur le carpe. Quelques-uns emploient ensemble la *suie*, le *sel ammoniac*, la *toile d'araignée*, le *poivre*, la *thériaque*, et l'*huile de thérébenthine*, dont ils font aussi un épicarpe. Mais le point essentiel est qu'on mêle quelque principe stimulant et acrimonieux dans ces emplâtres, dont le but doit être d'agir comme vésicatoire au moment de l'invasion fébrile.

Un de mes amis me communiqua un remède semblable, m'assurant que, jeunes ou âgés, les sujets à qui il en avoit recommandé l'usage, s'étoient délivrés de fièvres intermittentes irrégulières, et même de la fièvre quarte dans l'espace de vingt-quatre heures. Prenez du tabac en feuilles, autant

qu'il en faut pour emplir une pipe ordinaire, le double de pain aigre bien émié; mêlez bien cela en y versant assez de vinaigre pour en faire une espèce de pâte, peu de temps avant l'accès. Partagez-en deux cataplasmes, que vous appliquerez aux carpes sur le pouls, avec une bande. On sent bientôt là une démangeaison et une chaleur brûlante. On doit laisser cela un jour, et ne pas ouvrir les vessies qui se seront levées. Je l'ai essayé pendant l'été de 1753; il a réussi aux uns, et manqué avec d'autres sujets. Un homme croyable a eu de bons succès de l'emplâtre suivant :

℞ Thériaque, *deux drachmes.*
Thérébenthine, *une drachme.*
Fleur de souffre, alun, poivre, de chaque *vingt grains.*
Huile essentielle de rue, *dix gouttes.*
Camphre, *dix grains.*

Mêlez pour en faire deux emplâtres qu'on applique au pli intérieur de la main. D'autres, suspendent au cou un peu d'assa fœtida et de camphre, dans un petit sachet. Je n'en ai pas encore vu de succès. J'ai vu quelques adultes prendre de l'ail avec avantage. Prosper Alpin recommande un lavement d'une livre de décoction de marjolaine, et de trois onces d'huile de laurier. D'autres font des frictions le long de (1) l'épine du dos, avec des huiles essentielles. Forest dit avoir exterminé une fièvre quarte

(1) J'ai parlé plus haut de ces frictions.

commençante, en faisant ces frictions avec un mélange d'*huile d'aneth* et de camomille. Voyez aussi dans Prosper Alpin, son mêlange d'encens mâle, etc. pour les mêmes vues. M. de Haën, *Rat. Med.* part. 12, rapporte qu'une femme fut délivrée d'une fièvre quarte de cinq semaines, par une forte sueur, après avoir pris du soufre à l'invasion de la fièvre, qui la quitta la seconde fois qu'elle en eut usé. C'est un remède qui a été long-temps en usage parmi les pauvres de nos provinces. Voyez ce que M. de Haën a dit d'autres épicarpes. *Rat. Med* part. 2.

Tous ces moyens curatifs ont leur avantage dans certaines circonstances, et souvent le médecin est obligé d'y avoir recours, soit pour céder, quoique forcément, à l'opinion des malades, soit pour paroître ne rien avoir négligé. Hippocrate vouloit qu'on ne crut rien légérement, mais en même-temps il veut qu'on ne méprise pas toujours l'opinion. C'est par des expériences aveugles ou hasardées qu'on a commencé à connoître la vertu des productions de la nature et de leurs combinaisons. D'ailleurs, saisissons-nous bien toutes les causes qui ont donné lieu à une fièvre ; ou plutôt la vraie cause, n'est-elle pas souvent celle qui nous est cachée ? Ainsi, sans donner dans l'empirisme, on doit quelquefois hasarder avec prudence, loin de mépriser sans raison un remède qu'on n'a pas éprouvé.

Si la fièvre est d'un mauvais caractère, ces moyens curatifs ne sont plus admissibles. *La triple tierce*, dont les plus mauvais accès sont ceux des *jours pairs*, est la plupart du temps maligne. Le

troisième accès des fievres tierces, fait ordinairement connoître si elle est de mauvais caractère, et s'il y paroît quelqu'un des mauvais symptômes mentionnés, ils sont encore beaucoup plus violens au quatrième accès. Dans ces circonstances-là, j'ai recours au quinquina, et sans retard. Je l'emploie aussi dès que l'accès du cinquième jour a été plus long, plus fort, que les accès antérieurs; ou lorsque l'enfant est foible et semble se fondre en sueur en s'endormant. Je ne m'arrête pas ici à démontrer la bonté de cette pratique, dont l'expérience m'a prouvé les avantages. D'autres médecins de notre royaume les ont reconnus comme moi. Il faut prendre garde que le quinquina ne soit sophistiqué, et l'employer en assez fortes doses et assez de temps, pour que la matiere fébrile en soit entiérement dénaturée et améliorée : car s'il en restoit quelque partie dans le corps, ce seroit un levain qui susciteroit bientôt une récidive. Il en est de cela comme de la galle. Si l'on épargne la fleur de soufre, ou qu'on ne la prenne pas assez de temps, l'éruption reparoît. Ainsi les récidives de la fievre ne viennent pas du quinquina; mais de ce qu'on n'en a pas fait l'emploi convenable. Tous les maux qu'on attribue à l'usage de cette écorce, étoient, avant que nous le connussions, des suites ordinaires des fievres d'accès : pourquoi ne les verroit-on pas aujourd'hui dans les mêmes circonstances? Un chirurgien François a reproché aux médecins de Stockolm de faire un abus excessif de ce médicament; mais il ne mérite pas de réponse.

La grande difficulté est de trouver un moyen de

mixture assez délayée. On en donne une cuillerée à bouche chaque fois, et assez souvent pour que le malade en ait pris un petit verre avant l'accès : ou bien, l'on jettera le quinquina dans un lait d'amandes, ou dans du chocolat foible. Voici comment j'ai fait prendre le quinquina à un enfant de qualité, accoutumé au vin.

℞ Quinquina en poudre, *quatre onces.*
Eau de fontaine, *six livres.*

Réduisez, en faisant bouillir, à la dose de *deux livres.*

Versez sur le résidu,

Bon vin blanc de France, *deux livres et demie.*

Faites digérer pendant une heure, passez, exprimez ; et versez-y encore

Même vin, *une livre et demie.*

Faites encore digérer autant. Passez. Exprimez. Mêlez les colatures sur le feu, et jettez-y

Sucre blanc, *quinze onces.*

Ajoutez y

Ecorce jaune seule *de deux oranges.*

Donnez un bouillon sur le feu, et jettez-y

Graine de kermès en poudre, *une drachme et demie.*

On donnera de ce vin fébrifuge plein une cuiller

à bouche chaque heure, ou toutes les deux heures, pendant les intermittences ou les momens de calme.

L'enfant se trouvera toujours plus mal d'une trop foible dose de quinquina, que d'une trop forte; et il seroit à souhaiter qu'on pût le leur faire prendre en poudre, lorsqu'avant leur fievre ils ont été d'une bonne santé, et robustes. Les estomacs foibles naturellement et sensibles s'accommodent mieux de la décoction, qui est aussi préférable seule à celle qu'on mêle à d'autres ingrédiens pour l'édulcorer. Ces excipiens émoussent tous plus ou moins la vertu du médicament. C'est pourquoi il faut toujours joindre quelque stimulant, telle que l'*écorce d'orange*, etc. lorsqu'on est obligé de donner le quinquina masqué dans une mixture.

Si l'enfant ne peut rien avaler, on fait une forte décoction de quinquina qu'on donne en lavement, après un clystere ordinaire, pour faire évacuer. La décoction en lavement ne se donnera qu'à la dose de quelques onces, afin qu'elle reste et soit repompée par les vaisseaux lactés. Voyez Haller, *Physiol.* tom. 7, pag. 178, et on renouvelle souvent ces lavemens fébrifuges.

Les parens demandent volontiers qu'on purge leurs enfans, lorsqu'ile sont délivrés de leur fievre. Cela est rarement nécessaire. Le bon quinquina procure ordinairement de lui-même des selles. Mais si l'enfant est resserré, on joint la rhubarbe au quinquina, et il restera aussi peu dans le corps que les alimens.

L'enfant peut être pris de cette fievre à la mamelle : pour lors on lui nettoie l'estomac et les

intestins avec le sirop de chicorée composé, et l'on fait prendre du quinquina à la nourrice, comme si elle avoit elle-même la fievre. Elle le prendra en poudre, ou s'il lui répugne ainsi, dans une oublie.

En 1750 je fus pris d'une *hémitritée*. Il y avoit un accès un jour, et deux l'autre. Comme j'avois eu peu auparavant une mauvaise fievre mésentérique, j'étois si dégoûté du quinquina, si épuisé, que je ne pus en prendre davantage. Je fis donc bouillir et bien réduire six onces de bon quinquina dans de l'eau. Je mis cette espece de marc dans un linge clair, que je m'appliquai au creux de l'estomac, le matin du troisieme jour de la fievre. On réchauffoit cet épithême dès qu'il commençoit à se refroidir, et la fievre cessa. J'en continuai néanmoins l'usage pendant sept jours, et recouvrai en peu de temps ma santé. Le docteur Samuël Pye a eu pareillement recours à cet expédient. *Obs. Médic & Recherches*, tom. 2, pag. 245. Il montre, par différentes observations, avec quelle facilité les enfans se guérissent des fievres d'accès, régulieres ou non; par l'usage externe du quinquina. Le docteur Guillaume Alexander s'est lui-même délivré d'une fievre pareille par les bains, où l'on avoit jetté de la décoction de cette écorce. On voit les avantages qu'on doit se promettre de cette pratique, pour traiter les fievres des enfans.

Mais ce médicament devenant de plus en plus en usage extérieurement, il est bon d'entrer dans quelques détails. Il y a déjà du temps qu'on s'en étoit servi en lavemens et en épithêmes. Torti ne rejette pas les avis d'Helvétius, et d'autres méde-

cins en ont vu des avantages marqués. Torti en rejette les épithémes, parce qu'il s'agissoit alors de les mettre au carpe. Le docteur Hannes, *Lettres sur le pourpre*, etc. 1768, pag. 77. *édit. allem.* a eu recours à cette pratique, dans les fievres des enfans, avec cette différence qu'il faisoit bouillir le quinquina dans du vin. Ses succès ont été des plus heureux. Le docteur Pye faisoit faire une camisolle de deux toiles très-fines, sans manches, entre lesquelles on renfermoit du quinquina en poudre, à la dose de quatre et même de six onces, pour les enfans de quatre à cinq ans; et c'est d'après douze exemples, qu'il en prouve les effets. Quant au docteur Alexander, ce fut par le *pediluvium*, qu'il essaya d'exterminer la fievre. Voyez *Essais et Expériences sur l'usage des anti-septiques*, etc. pag. 38. *édit. angl.* Il fit donc bouillir une livre de quinquina dans l'eau qui devoit servir au bain que l'on prend dans un vaisseau étroit, après que l'accès fébrile est terminé.

Je n'ai jamais eu recours pour les enfans à l'huile animale de Dippel, mais souvent pour les adultes, même dans la fièvre quarte. Après avoir préparé le corps d'une manière convenable, j'en ai donné trente gouttes dans de la bierre, où l'on avoit fait bouillir un peu de pain. Ce remede se prenoit une demi-heure avant l'accès, et l'on se tenoit tranquille dans la chambre en l'attendant. Les malades tomboient dans un profond sommeil, accompagné d'une forte sueur, et la fièvre se passoit ainsi. Si, par hasard, on éveilloit le malade par quelque bruit, avant qu'il sortit lui-même de ce sommeil, il

il falloit une seconde dose du médicament, et prendre plus de précautions. Le sel ammoniac a ses partisans : ce n'est pas sans raison ; mais il n'est pas possible d'en faire prendre aux enfans, ni dans du bouillon, ni autrement. Voyez ce qu'en a dit l'habile Grant, *Traité des fièvres.* Rarement je suis parvenu à en faire prendre une dose convenable aux adultes. Un homme de qualité en prit deux drachmes dans une décoction d'avoine, et fut quitte de sa fievre quarte : elle revint quelques semaines après ; mais il préféra le quinquina pour se guérir. On fera donc attention qu'il faut réitérer les doses de ce sel, comme le quinquina, ou l'on s'exposera aux récidives de la fievre.

CHAPITRE XXII.

Des Vers.

LES vers causent beaucoup de maladies. Il faut donc les expulser, dès qu'on en apperçoit, ou qu'on a lieu d'en soupçonuer la présence. C'est toujours au grand dommage des Sujets qu'ils restent et pullulent dans le corps ; car on ne jouit pas d'un moment de vraie santé, lorsqu'ils se sont une fois multipliés, Les enfans et les jeunes gens en ont aussitôt quelque sentiment ; au lieu que les adultes forts et robustes, dont les intestins sont tapissés d'un mucus plus épais, et les vieillards dont les viscères ne sont plus si irritables, s'en apperçoivent

à peine. Malgré cela, tous les sujets en éprouvent ces inconvéniens-ci. Les vers leur prennent une partie de la nourriture, et leurs excrémens; les matieres glaireuses qu'ils occasionnent se mêlent avec les sucs des alimens, et en alterent les qualités. De-là vient souvent que les sujets sont comme émaciés en mangeant beaucoup. Ainsi plus les vers seront gros, plus il en résultera de dommage. Les sujets vermineux sont plus exposés que d'autres aux dangers dans les maladies inflammatoires, sur-tout dans la petite-vérole. Aussi ne doit-on pas risquer d'inoculer un enfant qui a des vers. Il faut les expulser auparavant, et être bien sûr que le corps en est délivré.

Les vers viennent des (1) œufs, (ou de leur semence,) comme toutes les autres créatures vivantes

---

(1) Les faits que l'auteur rapporte plus bas semblent cependant lui avoir donné quelque doute sur le premier principe de ces insectes du corps humain. Les expériences du Jésuite Bonanni, sur la génération spontanée des vers, méritent l'attention de tous les gens qui ne se paient pas de raisonnemens vagues. Je ne sais ce que M. Murray pense à cet égard, mais jamais on ne me fera croire qu'un enfant qui rend des vers en même-temps que son méconium, les avoit dans son corps par des œufs qui y ont été portés dans le torrent de la circulation. Si le *tænia* peut être inné, comme notre auteur semble l'insinuer, pourquoi les autres vers d'un fœtus ne le seroient-ils pas? Or, ont-ils pu se produire autrement que par une génération spontanée? Si un ver, quelque petit qu'il soit, devient spontanément un être organisé et parfait dans son espèce, on voit quelles conséquences je laisse à tirer aux philosophes: car du plus petit au plus grand animal, il n'est de différence que par la dimension: ce sont deux êtres également parfaits, et doués d'un mouvement progressif.

du regne animal. De l'œuf d'une mouche, il vient une mouche, de celui d'une poule, un poulet, etc. de celui d'un ver, un ver, et rien ne se produit autrement. Ces semences sont portées dans nos corps avec les alimens que nous prenons, sur-tout l'eau froide. Le peuple boit beaucoup d'eau, sur-tout l'été, et souvent peu propre ; il mange des viandes seches, de vieux lard. Or, les mouches ou les vers y déposent leur semence, qui ne manque pas d'éclore dans le corps, et quelquefois même on avale avec l'eau des vers tout vivans. C'est-là, sans doute, la cause des fréquentes maladies vermineuses du bas peuple, et la raison pourquoi sur quatre pauvres malades qui sont nourris et soignés dans l'établissement du pieux évêque Kalsenius, près des eaux de Sætra, il y en a trois dont la maladie vient des vers. On a aussi trouvé des vers, même le *tænia* (1) dans plusieurs espèces de poissons, tels que *la brême*, *l'anguille*, *l'able*. Voyez dans les Mémoires du Collége des Médecins de Sthockolm, 1765, pag. 281, etc. ce que M. Faxe en a rapporté plus amplement. Il est croyable que c'est par la déglutition que ce grand ver entre dans

---

(1) Le ver dont l'auteur parle ici est le *fasciola intestinalis*. Linn. *System. natur.* édit. 12a. tom. I. part. 2. pag. 1078. Spœring en a fait insérer la figure dans les Mémoires de Suède, 1747, tabl. 5. lett. *B*. M. Montin l'a encore fait connoître plus distinctement dans les mêmes Mémoires, 1763. pag. 114 et suivantes, à l'occasion d'une femme qui rendit des vers cucurbitins, des bouts de tænia, des vers ronds, des ascarides lombricoïdes, et ce *fascia* plusieurs fois. Dans une autre circonstance, une femme qui mangeoit d'une Brême, se sentit un fascia vivant sur la langue.

nos intestins. Aussi le voyons-nous fréquemment chez les sujets des contrées où l'on mange beaucoup de poisson. Il est plus commun à Stockholm qu'à Upsal. Il est très-fréquent en Russie et en Finlande. En Hollande, sur deux sujets vermineux, il y en a un incommodé du *tænia*, et un sur dix en Suisse. Il est vrai que celui que nous trouvons ordinairement dans la brême est *plat* et *blanc*, assez souvent même sans jointures, mais j'en ai trouvé un qui en avoit, et je le conserve dans l'esprit-de-vin. Les Observations de Linnée, de l'évêque Mennander et du docteur Unzer, prouvent que ce ver se trouve dans l'eau : il n'est donc pas étonnant qu'il se rencontre dans (1) les poissons. Ruysch confirme cela par ses Observations anatomiques, pag. 84.

Mais, dira-t-on, nous faisons cuire le poisson avant de le manger ; or, le feu ou l'eau bouillante sont la perte décidée des insectes. Sept personnes ont été, avec moi, témoins oculaires que cela souffre des exceptions. On apporta sur la table

(1) Les nouveaux rapports des médecins de province Suédois, ont assuré au collège royal de médecine que le *tænia* est très-fréquent dans les lieux poissonneux et près des lacs. Dans Biœneborg, un quart des habitans en est incommodé. Selon M. Faxe, le *tænia* se manifeste chez les habitans, particulièrement en septembre et octobre : or, c'est le temps où finit la pêche. Hill a prétendu que le *tænia* n'étoit porté dans l'eau que par les animaux du Continent ; mais cela est plus ingénieux que solide. Il seroit à souhaiter que les médecins de province Suédois eussent mieux différencié les espèces du *tænia*.

une brême où il se trouvoit un tel (2) ver qui vivoit et remuoit. On feroit une objection plus sensée en disant qu'on mange ici le poisson à demi-cuit. M. Montin a fait voir dans les Mémoires de Stockholm, *année* 1763, pag. 113, quel grand degré de chaleur il faut pour faire périr les vers.

Suivant les observations de Coulet, les vers cucurbitins restent douze heures vivans dans du bouillon de veau bouillant, et aussi agile qu'au premier moment. Voyez son *Traité*, *de ascarid. et lumbrico lato*, *Lugd. Batav.* 1729. Il les appelle mal-à-propos ascarides avec Amatus Lusitan. M. Faxe attribue aussi la présence du *tænia* dans l'homme, au peu de cuisson des poissons; il a essayé d'en faire cuire, où ce ver se trouvoit, à petit feu, y jettant le sel nécessaire, selon lui, pour le tuer; il a remarqué qu'il périssoit d'autant plus vîte, qu'il mettoit plus de sel. Voyez les observations des médecins de province de Suede, page 283.

Peu d'hommes s'imaginent cependant avaler des œufs de ver. Mais il y en a quelquefois des milliers dans un seul verre d'eau. Ces œufs eclosent dans les intestins ou dans l'estomac : 1°. s'ils y sont dans une chaleur convenable; 2°. s'ils peuvent s'y fixer tranquillement, ce qui arrive lorsqu'ils s'aglutinent au mucus de ces viscères, ou tombent dans les replis, les poches qui s'y voient, et n'en sont pas chassés par le battement continuel des arteres;

(2) Je croirois que l'auteur veut parler ici du *fascia lata.* Voy. Linn. édit. 12a. *Syst. natur.* tom. 1. part. 2. pag. 1078.

3°. lorsqu'ils ne sont pas précipités par le mouvement vermiculaire de ces conduits : les œufs de poissons ne produisent non plus que dans des eaux tranquilles, et qui ne les détachent pas d'où ils ont été jetés ; 4°. s'ils ne sont pas comme dissous par les humeurs qui transudent continuellement dans l'estomac et les intestins. Les grains abreuvés par de trop grandes pluies, pourrissent au lieu de germer. On voit par cette comparaison, que je crois juste, ce qui doit arriver dans nos corps, relativement à la génération des vers. Qu'un homme fort et un homme foible prennent un même aliment, où il y ait de la semence de ver ; dans le premier, le mouvement et le ton des viscères, le précipitera ; au lieu que dans le second, elle restera agglutinée au mucus dans les intestins, ou dans les poches et replis, vu la foiblesse du ton des intestins ou de l'estomac, à moins qu'elle ne soit entraînée par une boisson copieuse d'eau bouillie long-temps, ou par beaucoup de mouvement dans le travail. C'est ce défaut de ton dans les viscéres qui rend les vers plus communs chez les enfans, les femmes, que chez les hommes robustes et travailleurs. Ceux qui menent une vie sédentaire y sont aussi plus exposés, et l'expérience le prouve.

Quoiqu'on ait trouvé des vers dans presque toutes les parties du corps humain, l'estomac et le canal intestinal en sont sur-tout le siege.

L'homme est particuliérement sujet à cinq (1) espèces de vers.

(1) Voyez les Observations importantes de Vau-Swieten, relativement à d'autres espèces de vers d'insectes, trouvés dans

La première ressemble aux vers du fromage : nous les appelons *ascarides*. Ils sont en général blancs, courts, pointus, mais plus minces à une extrémité. Ils se nichent dans le rectum, et quelquefois dans le colon ; leur agitalité est incroyable. Souvent ils sortent de l'anus, y rentrent, et causent une ardeur extrême aux petites filles, et même un écoulement blanc vers l'orifice de l'urètre. Jamais on n'en trouve un qui soit (1) solitaire, mais accompagné de beaucoup d'autres.

---

le corps humain, pag. 620. 1363. tom. 4. *édit. Paris*. M. Rosen n'avoit compté que quatre espèces de vers, selon le dénombrement de Linnée ; il a ajouté le *fasciola intestinalis*, ou le ver plat sans jointures, et le *tænia* ou *gordius aquaticus*. On peut y joindre le *ver à queue* ou *trichurides* de Rœderer.

(1) Celui-ci ressemble à l'ascaride, sinon qu'il a une espèce de fil à la queue, deux fois aussi long que le corps, et à la tête une trompe movible. Lorsqu'il la sort, le corps est plié comme en ſpiral ; autrement il est tendu en ligne droite. Voyez les Mémoires de Gottingue, 1761, p. 25. M. le professeur Wisberg, *Observ. de animalcul. infus.* pag. 6 et suiv. le docteur Wagler, *de morbo mucoso*, pag. 41 et suiv. tabl. 3. fig. *A. B.* Linnée les a pris sous la dénomination d'*aſcaris trichiura Mantis. plant.* 2. pag. 543. Il seroit à souhaiter, ajoute M. Murray, que le docteur Zœga de Copenhague, cet habile naturaliste, publiât les figures des vers qu'il a trouvés dans les poissons, entre autres celle de ce *trichuris*, qu'il appella *echinorichos*. Le caractère générique est marqué, selon lui, dans cette lettre qu'il m'écrit par ces termes : *Proboscis retractilis, chinata, perforata*, et celui de l'espèce par *corpus teres annulatum posticè attenuatum in caudam filiformem* (*corpore quadruplo angustiorem, et duplo longiorem.*) Outre cela, M. Leigh, *Transact. Medic.* vol. 1. pag. 54. fait mention d'une espèce de ver qu'il appelle *botts*, qu'un homme vomit avec une prodigieuse quantité d'ascarides, après avoir pris une eau extrêmement salée.

La seconde espèce est le *lombric rond*. Il ressemble au lombric terrestre, sinon qu'il n'a pas d'anneau bien distinct. Cependant le docteur Phelsum, *Traité des vers*, tabl. 5, *édit. holland.* les savans de Gottingue et le docteur Van-Den-Bosch, *Histor. constitut. verminosæ epidem.* lui en ont apperçu de très-distinct. M. Landdrost en a compté jusqu'à cent quarante à un lombric terrestre. A chaque anneau, excepté le grand du lombric terrestre, on apperçoit quatre rangées de poils, ou de pointes très-fines, qu'il pousse ou retire. Ces poils sont droits, mais se plient vers l'une ou l'autre extrémité, selon le besoin de l'insecte. C'est avec cela qu'il avance ou recule, et pince ou pique, lacère les intestins et y cause beaucoup de douleurs. Il a une espèce de bouche à une extrémité, où l'on reconnoît trois petites protubérances. Le ver rond ordinaire dans le corps de l'homme ne peut s'alonger ni se raccourcir, comme celui-là Le lombric terrestre est mollasse, qu'il soit vivant ou mort; au lieu que celui du corps de l'homme est toujours ferme et comme météorisé. Les anneaux en sont longs. Ce ver est rarement seul dans le corps, parce qu'il est rempli d'un nombre infini d'œufs, et que par-là il se multiplie promptement. Il est ordinairement assez petit. S'il sort du corps gros et long, on croit qu'il n'y en a pas d'autres, ou très-peu. J'en fis sortir, avec des pillules, près de

Ces vers se trouvent souvent dans les estomacs des chevaux: au lieu qu'en ce cas-là ils étoient plus petits, à-peu-près de la grandeur d'un grain de bled.

quatre-vingt-dix en neuf jours, du corps d'une jeune fille qui, depuis l'âge de huit ans, étoit tourmentée des vers, et restoit quelquefois sans mouvement pendant une demi-heure après ses convulsions. Je parlerai plus bas de ces pillules. Ceux qui sont dans le corps de l'homme, sont les uns mâles, les autres femelles; au lieu que les terrestres sont hermaphrodites. Quelques semblables que paroissent extérieurement les lombrics humains et les terrestres, on voit par l'anatomie que Willis, *De anima brutor.* cap. 3, pag. 20. édit. Geneve, 1680, nous a donnée des derniers, et celles qu'ont faites des premiers *Redi*, *Valisnieri*, *Tyson*, *Klein*, qu'il y a une grande différeuce entre les uns et les autres. Nombre de faits ont prouvé que ces vers percent les tuniques des viscères et se portent à différentes parties du corps. *Storck*, *Ruysch*, *Palla*, *Duvernay*, en ont trouvé dans les reins, les sinus du cerveau, à la racine du nez; d'autres en ont trouvé le foie attaqué. On en a vu dans les ventricules du cœur. Les animaux ont aussi fait voir les mêmes phénomènes. Redi, Baglivi, Andry, le Clerc, Lanzoni, Torti, etc. ont essayé d'en jeter de vivans dans différens fluides, pour connoître le moyen de les faire périr le plus promptement; mais leurs expériences ont eu des succès si différens, qu'elles ne nous ont presque rien appris. Ils meurent bientôt dans l'eau froide; et Van-Den-Bosch l'a aussi remarqué.

Ils craignent le mercure, quoique quelques expériences sembleroient insinuer le contraire. Voyez Van-Swieten, *de morb. infant.* On croit qu'ils ne

peuvent soutenir ni le vin ni l'eau-de-vie. J'en ai cependant laissé un depuis le matin jusqu'au soir dans l'esprit-de-vin, et il vivoit encore. Ils sont si vivans, que les semences vénéneuses ne les tuent pas. M. Pallas fit périr un chien avec celle de staphisaigre et l'ouvrit. Outre cette semence, il lui trouva des lombrics et un petit *tænia* vivant.

La troisième espèce est le *tænia*, ainsi appelé, de ce qu'il ressemble à *une bande*. Le ver est plat, long, souvent blanc (1) et sans jointures. On pense qu'il s'accroît par des prolongemens articulés. Il s'en trouve quelquefois plusieurs dans l'homme. Il est large à une de ses extrémités; les divisions des productions y sont plus éloignées : c'est tout le contraire à l'autre bout; de manière qu'il faut même une loupe pour les y distinguer. C'est-là probablement son cou, qui se termine enfin par un petit nœud, que nombre de médecins appellent sa tête. Il peut allonger et retirer son extrémité la plus étroite. Les productions de la plus large se séparent aisément en les tirant. Ce sont ce qu'on appelle *vers cucurbitins*, par rapport à leur figure; et c'est à tort (2) qu'on les a regardés comme des vers d'une espèce particulière. Si l'on ne fait sortir que quelques aunes de ce ver, les prolongemens en paroissent égaux en longueur et en largeur; mais s'il en sort seize ou vingt aunes, on reconnoit

(1) Voyez ce que nous avons observé ci-devant.

(2) Malgré cette assertion de l'Auteur, on regarde ces vers comme d'une espèce tout-à-fait différente. Voy. Journal de Médecine, par Roux, tom. 20. pag. 445. et Van-Swieten, t. 4. p. 626.

aisément qu'il est le plus large au milieu, et que les prolongemens sont plus courts qu'à l'extrémité large. Chaque jointure a une petite élévation, ou comme des pores absorbans ronds. La première espèce n'en a qu'un au bord, et la seconde deux sur le côté. Le ver vivant peut pousser en dehors ces canaux et les retirer ; c'est avec cela qu'il suce (1) sa nourriture dans les viscères, outre les autres avantages qu'il en tire probablement. On voit aisément combien une production séparée se gonfle dans le lait tiède.

Il est presque incroyable jusqu'à quelle longueur ce ver parvient dans un adulte. Je n'en ai vu que quatre-vingt aunes sortir en même temps ; d'autres en ont vu trois cents aunes. Un paysan Hollandois en rendit quarante aunes en vomissant, après avoir pris l'émétique, et en auroit rendu davantage, s'il n'eût craint de rendre, disoit-il, tous ses intestins. Voyez *Van-Doeveren*. On voit par-là que ce ver se porte jusques dans les intestins grêles : c'est ce qu'on a souvent vu dans des chiens. M. Raulin a vu un *tænia* de seize pieds dans l'iléon d'un cadavre. M. Strandberg rapporte qu'une fille rendit, depuis le milieu de juin 1759, jusqu'au milieu de septembre 1764, sept cent quatre-vingt-treize aunes trois quart de ce ver, par morceaux.

Il paroît toujours plus large en sortant, et plus

(1) Cette succion du *tænia* a été révoquée en doute, et même niée formellement par d'autres. Ce que l'Auteur en dit plus bas sembleroit cependant la prouver. Voy. aussi Van-Swieten, t. 4. p. 630.

long, que quelque temps après. S'il sort vivant, on reconnoît sa marche rampante, en ce qu'il se retrécit, s'élargit et se roule, en quelque façon, comme par ondulation; et c'est là ce mouvement que sentent dans le corps ceux qui l'ont. Il semble quelquefois en sortant qu'il est mort, mais il est encore vivant; ce que j'ai remarqué après l'avoir laissé vingt-quatre heures dans une assiète devant une fenêtre. Je le remis dans un autre vaisseau, où il y avoit de l'eau tiède, il se mit à y ramper : dès que j'y versois de l'eau froide, il restoit comme mort. Après plusieurs alternatives d'eau chaude et d'eau froide, la peau très-mince dont il est enveloppé par-tout s'est séparée. Je me suis assuré de sa sensibilité en le piquant avec la pointe d'une paire de ciseaux fins : il s'agitoit aussitôt et se mettoit à ramper, en raccourcissant ces productions. Il paroît, par les Observations de M. Kœnig, qu'il a de l'odorat. *Act. Helvetic.* tom. 1. (1).

On s'imagineroit peut-être qu'il est aisé de tirer dehors le *tænia* lorsqu'on en tient un bout; cela n'est pas : car quelque précaution qu'on prenne en le tirant, le malade sent bientôt un grand nombre de pelotons dans le corps, et une démangeaison qui cause des convulsions, si l'on ne coupe pas le bout que l'on tient. Si on y lie un fil et qu'on le lâche, le ver en fait entrer, en se retirant, jusqu'à trois aunes et plus : un instant après, il se soulève et reparoit au-dehors.

On voit donc combien il est difficile d'extirper

(1) Le *tænia* sembleroit même entendre les sons. Voy. Van-Swieten, d'après Kœnig, t. 4. p. 630.

cet insecte, qui a soin d'imprimer ses canaux absorbans comme autant de griffes aux parois des intestins pour s'y fixer. Outre cela, il s'attache encore en pinçant les tuniques avec sa petite extrémité, où il a probablement sa bouche commune; car les canaux susdits sont autant de bouches particulières à chaque prolongement. Ce qui fait qu'il ne lâche prise qu'à toute extrémité. Vepfer, *de cicut. aquat.* c. 3. dit qu'il l'a vu attaché aux intestins comme une sangsue. Voyez Van-Swieten, t. 4. p. 657 et suiv.

Tyson trouva dans un chien un *tænia* vivant, dont l'extrémité large passoit dans le rectum sans y être fixé, mais dont l'étroite étoit si adhérente au duodenum, qu'à peine put-il l'en détacher avec l'ongle. Il le laissa encore s'attacher, et eut la même peine à l'en ôter. On voit donc qu'on ne peut espérer d'exterminer ce ver qu'en faisant partir sa petite extrémité entière; autrement il recroît par prolongement et d'une seule division, il en résulte encore un grand ver.

Il est probable qu'il s'accroît quelquefois au point de ne plus avoir de place dans les intestins, et qu'une de ses parties doit alors se détacher. Souvent aussi l'une de ses parties pourrit, meurt et se précipite avec les selles, ou avec les médicamens. Voilà pourquoi quelques sujets rendent de temps en temps des bouts de ce ver.

Le *tænia*, comme nous l'avons dit, se trouve dans les eaux, les poissons, le chien, le chat, l'agneau, les poules, les oies, les pigeons, dans un chien même qui vient de naître, comme l'a observé M. Darelius. Ne pourroit-on pas croire que

c'est un insecte quelquefois inné, d'autant plus que ce ver s'est trouvé dans la grand'mère, la fille et la petite-fille ? C'est ce qui paroît très-vraisemblable. Voyez Van-Dœveren, *de verb. intest. hominis*, pag. 31. De Lille dit que sa fille, âgée de onze semaines, rendit des vers, et n'avoit absolument rien pris que le lait de sa mère. M. le professeur Brendel de Gottingue a trouvé une quantité de lombrics dans un avorton. Voyez Pallas, *Act. Helvet. loc. cit.* pag. 59.

La quatrième espèce est celle que Linnée appelle (1) *ascaris lumbricoïdes*. Ce ver se rapporte, à tous égards, avec l'*ascaride*, ou le ver de la viande ; il est comme lui pointu aux deux bouts, mais plus long. Il a quelquefois six ou sept pouces. On l'a confondu avec celui de la seconde espèce.

La cinquième espèce est celle du *fasciola intestinalis*. Le docteur Montin l'a chassé du corps d'une femme, et l'a bien décrit dans les Mémoires de l'académie royale de Suede, 1763, pag. 113. Ce ver est épais : on lui remarque à chaque côté une raie formée par de petits points rabotteux. Sa grosse extrémité se termine par une pointe mousse : l'autre bout va toujours en diminuant, jusqu'à l'extrémité de la pointe très-aiguë avec laquelle il s'attache si fortement dans les poissons, qu'on le déchire toujours en voulant l'ôter des viscères, à moins qu'on ne jette le poisson dans l'eau très-froide. Il a aussi

(1) Voy. Linn. *Syst. natur.* loc. cit. pag. 176, et Faun. *Sueci.* édit. 2. p. 504. Clerici, *Hist. lator lumbrico.* tom. 10, fig. 3. M. Muller en a donné la description la plus exacte. *Magasin d'Hanovre*, 1773, n°. 27.

à ses bords des canaux absorbans et très-sensibles au moindre frottement. On les sent particuliérement aux morceaux qui sont fermes ; et ces canaux sont sans doute la cause des tranchées qu'on éprouve, lorsque ce ver est obligé de lâcher prise et de se précipiter par l'effet des purgatifs. Le même M. Montin a jeté ce ver, tiré d'un poisson, sur un brasier très-ardent de hêtre, et a remarqué que le mucus visqueux que le ver rendit, éteignit le feu jusqu'à trois fois, avant que l'insecte mourut. Il a même vécu souvent deux minutes sur les charbons les plus embrasés. Selon le même, une femme de Halland, mangeant la langue d'une brême, se sentit dans la bouche un bout de ce ver vivant, qu'elle cracha aussitôt.

La sixième espèce s'appelle (1) *gordius.* Linn. *Syst. nat.* M. Rolandson-Martin l'a soigneusement décrit dans les Mémoires de notre Académie, 1771, page 261. Le corps de ce ver est cylindrique, pointu aux deux bouts ; mais plus à l'une des extrémités qu'il alonge en forme d'alene très-aiguë, lorsqu'on y verse de l'eau tiède. Le corps du ver est tout blanc ; excepté cette pointe qui est plus pâle que le reste. La peau est à-peu-près de la même couleur ; mais son intestin est encore plus pâle ; et jeté dans l'eau-de-vie, il a l'apparence de brins de fil découpés. Ce ver se meut en différens sens, et semble s'aider à sa progression avec

(1) M. Martin lui trouve beaucoup de ressemblance avec le *gordius argillaceus* ; la couleur en est différente. Voyez les Mémoires de Suéde, à l'endroit cité.

sa petite extrémité qu'il fiche pour se traîner : c'est sans doute sa bouche. Il se loge dans la vessie des poissons pour y pulluler. Les plus longs ont un pouce. Les vieux sont plus vivans que les jeunes. Ils percent la vessie des poissons, sans qu'elle se détende, et de là passent à travers les intestins, le foie, etc.

M. Martin en a trouvé dans le *gadus virens*, le *salmo fario*, le *clupæa harangus*, le *salmo eperlanus*.

Ils se tiennent comme de petits pelotons de fil dans les œufs, la laite de harangs ; c'est pourquoi personne n'ose manger de ce poisson à Helsigor, avant de l'avoir ouvert pour en ôter la vessie et ses parties. C'est le chyle qui fait leur nourriture.

Comme M. Martin a été tourmenté de ces insectes, voici les signes qu'il donne pour les reconnoître. On sent une démangeaison dans les narines sur-tout le soir. La salive se répand dans la bouche, on a des vomissemens inopinés, on sue pendant la nuit, le sommeil est inquiet, on éprouve des tiraillemens vers la rate et le foie. De là résultent des vents, des douleurs autour du cœur ; les joues deviennent rouges, sur-tout la joue gauche. On éprouve des anxiétés précordiales, de l'abattement, de la crainte. On devient soupçonneux, et l'on s'irrite à la moindre chose. Le corps est lourd, comme très fatigué, indolent. L'estomac est météorisé, tendu avant ou après les selles. Il se fait sentir des douleurs sur les côtes. On vomit des glaires avec ces selles, et souvent auparavant. La demangeaison des narines et le vomissement glaireux sont suivant cet habile homme,

me, les deux signes les plus certains de la présence de ces vers.

Il est rare que toutes ces espèces de vers se trouvent dans un seul homme. Cependant un pauvre enfant de quatre ans, très-émacié et très-foible, ayant pris un peu d'eau-de-vie de grain, que sa mère lui donna pour le fortifier, rendit, peu après, une quantité innombrable d'ascarides, quatre aunes d'un *tænia* mince et petit, et dix vers de la seconde et de la quatrième espèce. Après cette évacuation, l'enfant reprit ses forces et de l'embonpoint.

Le gordius est quelquefois fort dangereux. M. Brodd rapporte qu'en une contrée près de Mariens-tadt, dans la Gothie occidentale, il s'en trouve dans différentes sources, d'une espèce qui fait périr les hommes et les animaux, ou leur cause des convulsions horribles, dès qu'on en a avalé, à moins qu'on ne les chasse aussitôt par les plus forts purgatifs.

On remarque que les vers sont plus fréquens en certaines années que dans d'autres. Si pour lors il se manifeste une maladie populaire, on est étonné de la quantité de vers que rendent les malades, par haut et par bas. C'est ce qui est arrivé à un grand nombre de nos soldats Cavaliers ou Fantassins, qui revinrent en 1743 de l'expédition du Finland. Cela vient-il des eaux sales, de la chaleur, qui fait éclorre plus d'œufs, ou d'une autre cause qui ne peut se déterminer? c'est ce que je laisse à examiner. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'est pas possible de faire cesser les maladies régnantes, à moins de chasser ces vers hors du corps!

car d'eux-mêmes ils occasionnent une fièvre, ou augmentent celle qui a déjà lieu par les tranchées, les picottemens, les convulsions qu'ils causent. Voyez le Docteur Van-Den-Bosch, *Hist. constit. epid. verminos.* 1769.

Van Doeveren eut à traiter un Soldat, pris d'une fièvre d'accès. C'étoit un homme fort. Au premier accès, il eut un frisson considérable, sur-tout aux bras : il se mit à rire extraordinairement. Le pouls étoit fréquent, bas, trémuleux, et quelquefois intermittent. Ce Médecin lui donna un vomitif avec lequel il rejetta un grand lombric et beaucoup de flegmes. Tous ses maux cesserent aussitôt, et la fièvre disparut. Comparez avec cet événement ce que rapporte M. Faxe dans les Mémoires du Collége des Médecins de Suéde, 1765, p. 284.

Les symptômes que les vers occasionnent viennent,

1°. De leur grandeur et de leur quantité ; plus ils sont grands et nombreux, plus ils nous dérobent de nourriture. De-là le grand appétit des Sujets vermineux, sur-tout s'ils ont le *tænia*. Il est quelquefois si grand et si fort, qu'il cause des défaillances pour peu qu'on tarde de manger. Ceux qui en sont incommodés font bien de manger trois fois par jour. Une femme enceinte qui a des vers, doit par la même raison, prendre plus d'alimens que celle qui n'en est pas tourmentée : autrement ils pourroient lui causer de fâcheuses révolutions.

2°. Des masses ou pelotons que ces vers forment souvent dans un *magna* glaireux : ce qui tend les intestins dans un endroit, les obstrue ; d'où

résultent les vents, les coliques, les tranchées, le *miserere*. la mort.

3°. De la matière transpirable de ces insectes et de leurs excrémens. Ces matières, putrides par leur résidence, venant à se mêler avec le chyle, passent dans le sang, dépravent toutes les humeurs occasionnent des maladies lentes des plus rebelles, ou la dissenterie, ou des fièvres malignes. Il résulte aussi de grands dérangemens, si les vers viennent à mourir dans le corps et ne sont pas évacués. La putréfaction qui en est la suite, ne tarde pas à faire sentir ses effets, et à porter le désordre dans toute l'économie animale.

4°. De leur passage d'un viscère à l'autre, ou dans la cavité du bas-ventre. Nombre d'observations en font foi. Voici un exemple assez récent. Un homme de vingt-huit ans, Tailleur de profession, s'étoit plaint depuis dix-huit mois environ, de coliques cruelles d'estomac, et avoit pris plusieurs médicamens pour les faire cesser. Il obtenoit quelques semaines de repos. Au bout de ces dix-huit mois, il se sentit une douleur d'abord assez modérée, au côté droit, sous les derniéres vraies côtes. On le saigna, la douleur ne fut que calmée: il prit des purgatifs, en masse, en apozêmes, obtint quelques jours de repos. Quelques jours après, la douleur le reprit; il souffroit sans relâche. Son état commença à empirer visiblement. On lui appliqua quelques topiques sur le côté malade; mais sans succès. Il demanda de lui-même de l'ail; malgré ses instances, on lui en refusa. Les vers, pendant ce temps-là, lui dévasterent le foie, per-

cerent jusques dans la poitrine. Il mourut, et l'on reconnut trop tard la maladie, et combien l'on a tort de se refuser quelquefois aux désirs des malades, quelqu'absurdes qu'ils paroissent. Ces vers avoient percé plusieurs endroits des intestins. L'estomac en avoit trois cicatrices, et le foie, le diaphragme, en étoient tout rongés. D'autres célèbres Médecins ont rapporté plusieurs exemples de ces vers perforateurs. Voyez Haller, *Anatomic. disputat.* part 6. pag. 718. et les Mémoires de l'Académie de Suéde, 1747, pag. (1) 104. On pense qu'ils furent aussi la cause de la mort d'Hérodes Agrippa. *Act. apost.* cap. 12.

5°. De leur mouvement, de leur reptation et de leur succion.

Ils se meuvent par un instinct naturel, lorsque quelque aliment les attire ou leur répugne; ou s'ils sont irrités par la présence des médicamens qui les molestent. Alors ils se fixent, s'attachent le plus qu'ils peuvent aux parois des viscères, pour n'être pas expulsés, et causent de grandes douleurs. En général, les vers n'aiment pas les alimens durs ou salés, les vins acides, l'ail, l'anis, le jus de réglisse, le sucre, le vin doux. Le lait leur plaît le plus. Il calme souvent les douleurs qu'ils causent et les augmente assez fréquemment. C'est ce qui arrive lorsqu'ils sont éloignés de l'estomac, où ils cherchent pour lors à se jetter. Nous savons combien *le ventricule et les intestins* sont sensibles. Ainsi,

(1) Cet endroit est d'autant plus remarquable, dit M. Murray, qu'il y est fait mention d'un *tænia* sorti par un abcès dans l'aine.

le mouvement de la succion des vers ne peut que produire des spasmes, des mal-aises, une bouche mauvaise, de la blancheur à la langue, des serremens de poitrine, des anxiétés, des vomissemens, des grouillemens pénibles, l'élévation douloureuse du bas-ventre, des tranchées; tantôt de fortes selles, tantôt des constipations: enfin, une émaciation totale, etc.

La correspondance qu'ont ces viscères avec toutes les autres parties du corps, montre assez quels désordres l'irritation des vers peut causer dans toute l'économis animale, lorsque la crampe et les spasmes internes se portent plus loin, comme il arrive souvent. Si la peau retirée se tend, il résulte un frissonnement: si les reins se contractent, l'urine est plus pâle ou se supprime. Si le spasme se porte à la gorge, plus de déglutition. C'est donc de-là que proviennent tous les autres maux, les dangereux symptômes qui ont lieu chez les Sujets incommodés de vers, tels que le pouls foible, profond, ou presque interrompu totalement; les palpitations de cœur, les défaillances, les vertiges, la difficulté de parler, le bégaiement. Voyez les Mémoires de l'Académie de Suéde, 1747, p. 111. La perte de la parole, l'aveuglement, les tintemens d'oreille, la crainte, l'abattement d'esprit, la surdité, le transport, les jactations pendant le sommeil, les pensées chagrines, les grandes anxiétés, les inquiétudes de tout le corps, les hoquets, les convulsions, l'épilepsie et l'apoplexie. M. Wahlbon rapporte un exemple singulier de ces convulsions. Deux frères en étoient pris par tout le corps, conservant

leur présence d'esprit, et si souvent qu'ils n'étoient quelquefois pas quatre ou cinq minutes sans les sentir. Il y avoit ceci de remarquable, que les convulsions, quelques violentes qu'elles fussent, cessoient dès qu'on souffloit au visage des malades. Comme M. Wahlbon a été témoin du fait, on ne peut le révoquer en doute. *Mémoires des Médecins de province de Suède*, pag. 221.

Quelques Sujets sont devenus tout à coup furieux par l'action des vers; mais à peine eut-on expulsé leurs vers, qu'ils sont restés comme stupefaits et aussi doux que des agneaux. Les vers causent aux femmes la rétention de leurs règles. Ils font couler trop tôt le lait des Nourrices; les mamelles se crevassent aussi, et le mamelon est entouré d'un cercle pâle. Le Docteur Spigel parle d'une fille incommodée de vers, laquelle avoit le même dégoût des alimens qu'une femme grosse. Son corps étoit enflé, ses règles supprimées. Ses parens consulterent; on leur répondit qu'elle étoit grosse. Là-dessus ils ne voulurent plus entendre parler de médicamens. Pendant ce temps-là, cette fille tomba dans une consomption, et fut ainsi la victime de l'ignorance et de la négligence. On l'ouvrit, on reconnut sa sagesse. Il n'y avoit aucun embrion dans la matrice. L'ouverture des intestins fit voir une quantité extrême de glaires, d'eau, et un *tænia* de la longueur de tous les intestins. Les Médecins doivent donc bien se convaincre une fois qu'il n'y a pas de maladie si particuliere, ni si grande, qui ne puisse venir des vers. Ainsi, dès qu'ils voient une maladie extraordinaire et rapide dans ses pro-

grès, sans cause manifeste, il faut aussitôt s'informer si le malade n'a pas présenté quelques signes de vers. Je vais donner quelques détails généraux sur ces signes, et ensuite je dirai à quels signes particuliers on peut reconnoître chaque espèce.

Les signes des vers sont, en général, la couleur changeante du visage, qui est tantôt rouge, tantôt pâle; un demi-cercle livide sous les yeux, des démangeaisons au nez, de fréquens maux de tête aussitôt qu'on a un peu mangé. On a souvent la bouche pleine d'eau en s'éveillant le matin; la salive coule même sur l'oreiller: le sommeil est inquiet, on y est agité. On est volontiers couché sur l'estomac: on grince des dents; on s'imagine pendant le sommeil vouloir avaler quelque chose; on se met sur son séant, on parle, on appelle et l'on se rendort. On a soif le matin. Les bourdonnemens d'oreilles, les défaillances, les vertiges, le dégoût du manger, quelquefois un grand appétit, une mauvaise haleine, l'exulcération des gencives, les vomissemens, les serremens de poitrine, une douleur poignante, lacérante, sur-tout vers le nombril, l'enflure subite et douloureuse du ventre, le rugissement des intestins, les borborygmes, un roulement et une succion interne, même sensible; de grandes selles fétides; la maigreur, malgré le grand appétit, qui a souvent lieu, font de l'état des Sujets la scène la plus affligeante. Joignez à cela qu'ils se trouvent plus mal le matin, sur-tout s'ils n'ont rien pris la soirée précédente, un chatouillement si vif à l'anus, qu'il cause quelquefois des défaillances; un air triste, sombre, indolent,

de l'inaptitude à tout, des soucis, on veut, on ne veut pas, on se fâche de rien, on parle avec peine, sans ordre, souvent on ne dit mot. Enfin, plusieurs de ces Sujets deviennent furieux, d'autre pointilleux. Quelques-uns sont pris de convulsions sans s'en appercevoir. Si ces convulsions sont modérées, il ne vient pas d'écume à la bouche, *et vice versâ.* On en voit dont tout le corps se roidit; ils tombent sans connoissance, et reviennent avec les plus fortes secousses convulsives; passent de là dans une vraie manie, s'endorment, se réveillent quelques instans après avec toute leur raison; et ne sentent alors qu'un abattement. D'autres boivent souvent. Quelques-uns ont une toux sèche qui approche de la coqueluche : il leur est fort difficile de se ravoir après une maladie. Ils ont des palpitations de cœur. Alex. Monro dit que le signe le plus évident des vers est la grande dilatation de la prunelle. Van-Swieten, *de morb. infant. comment.* Un signe des plus sûrs, est le bien être que sent un malade après avoir bu un verre d'eau froide. J'en ai dit la raison. Mais le signe le moins équivoque, c'est lorsque le malade rend des vers, ou des parties de vers.

Il ne faut pas croire que chaque Sujet présentera tous ces signes. Il suffit qu'on en apperçoive plusieurs bien marqués. Une jeune fille de dix ans étoit pâle, avoit un cercle livide dans les yeux, étoit émaciée, et au déclin des lunes sentoit des douleurs qui l'obligeoient de garder le lit : je conclus de ces signes qu'elle avoit des vers. Je ne me trompai pas. La poudre vermifuge décrite plus

bas, la rétablit. Je vis aussi un enfant qui maigrissoit sensiblement et étoit souvent malade, sans pouvoir se plaindre d'aucun mal particulier. On le trouvoit le matin couché sur l'estomac. Il prit des pillules laxatives, où il y avoit du mercure doux, et rendit un *tænia* mince et encore jeune. Voyez aussi Van-Doeveren. Notre savant *Lindelstope* fut demandé pour examiner la maladie d'une jeune fille de dix ans, qui se plaignoit sur-tout d'une douleur poignante au côté gauche. Outre cela, elle avoit une toux sèche, des chaleurs, un pouls fort, beaucoup de soif, la bouche très-aride, des picottemens à l'estomac, et quelquefois elle restoit comme muette et tomboit dans des convulsions. Le Médecin regarda cela comme des symptômes vermineux, et ordonna une poudre appropriée à ses vues. Après en avoir pris deux fois, cette fille fut prise, vers midi, de si fortes convulsions, que ses pieds se replierent sur le dos, avec roideur. Dès que cela fut passé, elle ne se sentit aucun mal, et s'endormit. Sa mère, voulant refaire le lit, la prit dans ses bras, et vit tomber par terre un ver rond d'une demi-aune, très-vivant et rampant comme un serpent. Il étoit sorti très-sec par les secousses convulsives. Il se détacha de ce ver quelques pellicules et des poches de vers. Voyez son *Traité des vers*, pag. 20.

Si l'on sent du trouble et de l'agitation aux intestins, sur-tout d'un côté, qu'outre cela le ventre soit météorisé, avec une pression au bas de la poitrine, de l'inquiétude d'esprit, du chagrin, et que cette pression se passe par un mouvement

ondulatif toutes les fois qu'on a pris une bonne dose d'extrait d'absinthe, on peut être sûr d'avoir des vers. Le Docteur Darelius fait mention de l'exemple suivant. Un jeune homme sentoit, à la cuisse et aux lombes du côté droit, une très-vive douleur, qui l'obligeoit de porter le pied droit en dedans et de boiter. Son père s'imagina qu'il y avoit une dislocation. Le Médecin voyant que le malade avoit l'estomac dur, et de fréquentes douleurs à ce viscère, qu'outre cela sa bouche étoit quelquefois pleine d'eau, avec (1) démangeaison au nez, et des urines comme du petit-lait, se persuada que les vers étoient la seule cause de ces symptômes. Il les expulsa, et le malade se rétablit bientôt.

Dès qu'on est assuré que la séméiotique précédente que les Sujets ont des vers, on fera attention aux signes suivans, pour juger quelle peut être l'espèce de ces insectes.

Le *tænia* fait sentir une espèce de succion dans le corps, quelque chose de movible, qui cause une sorte d'agitation onduleuse, un poids semblable à celui d'un globe fixé dans un côté. Les excrémens entraînent des corps qui ont l'apparence de graines de citrouille, et ce sont des morceaux de l'espèce de ver pourvu de canaux absorbans à ses bords : ce qui arrive sur-tout après qu'on a pris quelque laxatif, beaucoup de carottes, de l'eau

(1) La démangeaison du nez, sans les autres signes, est un signe très-incertain. Tous les enfans n'ont pas de vers, et cependant tous les enfans se frottent souvent le nez.

de bouleau, ou du suc de hêtre. Linnée compare plutôt ce corps à la semence de chardon. Voyez Linnée *Amœnit. acad.* vol. 2. p. 66, etc.

Les signes particuliers de la présence du lombric sont les douleurs poignantes, qui se font sentir vers le nombril, et quelquefois un sautillement dans le ventre.

Le chatouillement du siége, des épreintes en se lâchant, du chagrin, un abattement d'esprit, décèlent les *ascarides.* Voyez des choses dignes d'être lues, dans l'ouvrage du Docteur Phelsum. *Histor. ascarid. Pathologica*, 1769. cap. 4, 5, 6, 7.

On n'est pas toujours tourmenté des vers qu'on a dans le corps : ce n'est qu'en certain temps, ou dans des circonstances particulières. Le *tænia* se fait sentir sur-tout au déclin de la lune et à son renouvellement. Ce n'est pas que je rapporte ce phénomène à l'influence directe de la lune, (voyez Haller, *Physiol.* tom. 7. p. 11 et 152.) mais je parle d'après mon expérience constante, quelle que soit la cause de ces événemens. Nombre d'enfans me les ont fait voir avec un ordre si réglé, que sans almanach je savois, à ces révolutions, la date du mois; et l'on doit me croire. M. Zimmermann, *Traité de l'expérience*, parle aussi d'une femme qui, depuis trois ans, rendoit au déclin de la lune, deux à huit aunes et plus du *tænia.* Bisset rapporte de semblables phénomènes concernant les ascarides. Voyez son *Essai sur la constitut. médic. de l'Anglet,* pag. 332, *édit. angl.* et le Docteur Phelsum, *loc. cit.* pag. 150.

Si l'on ne veut qu'adoucir les douleurs que cau-

sent les vers, sans les expulser encore, on peut s'y prendre de différentes manières.

1°. Les Sujets boiront une livre de lait chaud qui vient d'être trait. Celui qu'on a laissé refroidir et mis sur le feu, ne les tranquillise pas tant.

2°. On l'on fait passer un doux vomitif, tel que celui que j'ai prescrit à l'article de la coqueluche. J'ai par-là fait cesser les symptômes les plus alarmans chez des enfans. En voici seulement un exemple. En 1752, une fille de quatre ans, rendit le matin un grand lombric; pendant les vingt-un jours suivans, elle ne fit qu'un cri depuis sept heures du soir jusqu'à onze, ne répondant rien à toutes demandes, sinon qu'elle sentoit du mal dans le ventre. Les Médecins les plus expérimentés, qui se trouverent là, ordonnerent les vermifuges les plus sûrs; mais en vain. On m'appella; je fis prendre une dose d'ipécacuanha; au moment où les cris commençoient, tous les maux cesserent. On lui donna par la suite des vermifuges de différente nature, sur-tout lorsqu'on l'inocula en 1758. La petite-vérole se passa bien; mais elle ne rendit jamais de vers, et n'en a pas plus présenté de symptômes.

3°. J'ai fait prendre aux adultes, pendant les accès, trente à quarante gouttes de la formule, dans un peu de vin ou de l'eau-de-vie, lorsque j'ai eu lieu d'attribuer les symptômes actuels aux lombrics ou au tænia.

℞ (1) Assa fœtida, *deux drachmes.*

---

(1) J'insere cette formule dans le texte, quoique l'Auteur

Opium, *demi-drachme.*
Sel volatil C. C. *même dose.*
Essence de castor, *trois onces.*

Faites digérer. Passez.

4°. Lorsque j'ai eu lieu de croire que le *tænia* causoit les anxiétés, la pression de poitrine, le gonflement du ventre, j'ai fait prendre, dans une ou deux cuillerées de vin, de l'extrait d'absinthe. Cela dissipoit ces symptômes, qui cessoient toujours par un mouvement onduleux, et la tumeur se portoit à l'un ou l'autre côté.

Mais ces moyens ne font que procurer du soulagement, sans détruire la cause. Le vomitif peut cependant, par ses secousses, faire lâcher prise aux vers et les chasser quelquefois. Brouzet, *Educ. Médic. des Enfans*, t. 2. p. 60, le prouve. On l'a aussi démontré à Gottingue, dans une thèse soutenue sous la Présidence du Docteur Vogel, *De usu vomitor. ad expelland. vermes.* 1765. Les expériences heureuses qu'en ont fait Monro Strandberg, devroient engager les Médecins à mettre ce moyen curatif en usage plus qu'on ne le fait, pour calmer les symptômes vermineux.

Voyons à présent comment on peut effectivement tuer et expulser ces insectes. On chasse les ascarides en mangeant des carottes crues, ou en prenant le suc de bouleau ou de hêtre, jusqu'à

ne la donne pas, se contentant de la nommer *les gouttes de la mer*, de Dutier. M. Murray la cite d'après M. Herman. *Idea Pharmacop. reformatæ*, p. 18.

ce que le ventre devienne libre ; ou l'on insinue dans le rectum un morceau de lard, non salé et lié à un fil : quand il y a resté quelques instans, on le tire, et chaque fois ce morceau de lard en entraîne même beaucoup. On renouvelle le lard chaque fois qu'on en met, et l'on parvient à les avoir tous, si l'on ne se lasse pas de cette manœuvre.

On peut aussi les expulser avec du lait chaud très-salé, en lavement, ou avec l'eau de nos sources acidules, en y jettant un peu de sel. L'on emploiera, si l'on veut, des crottes de rats et du sucre fin, de chaque une drachme, que l'on jette bien broyée ensemble dans du lait tiede, et non bouilli. On en donnera cinq ou six jours de suite, au soir, un lavement.

Le Docteur Héberden fait mention d'un exemple qui prouve combien il est difficile d'extirper ces vers. L'huile, jointe au lait, en lavement, suspendoit les tourmens du malade. Une demi-drachme de rhubarbe et autant de cinnabre, prise intérieurement, faisoit évacuer beaucoup de flegmes visqueux, semblables à du blanc d'œuf, et en même temps beaucoup d'ascarides. Il prit de la rhubarbe seule, les vers ne parurent pas en aussi grand nombre.

Un autre Sujet, selon le rapport du même Médecin, fut pris de douleurs très-vives à l'estomac, de dégoûts, de vomissemens ; il devint constipé, perdit presque entiérement le sommeil et l'appétit. Il maigrit bientôt, et fut hors d'état de marcher. Son estomac devint dur, enfoncé sur l'épine du

dos. Ses urines ressembloient à du sérum, et déposoient un sédiment blanchâtre. Après avoir pris nombre de drogues inutilement, on lui conseilla de dissoudre du sel dans de l'eau et de la boire. Il en mit deux livres dans quatre livres d'eau, qu'il but en une heure. Il se trouva très-mal, eut un vomissement violent, par lequel il rendit quantité de vers. Après une constipation de quatorze jours, il fit six ou sept selles sanguinolentes, avec lesquelles il rendit encore beaucoup de vers. Il se rétablit de ses secousses, prit encore la même dose, avec presque les mêmes effets, et rendit le reste de ces vers qui étoient morts. Dès qu'il fut bien refait, il prit, deux ou trois jours avant chaque nouvelle lune, une demi-livre de sel dans une livre d'eau, pour s'assurer de son état. Il est très-probable que s'il eût modéré les doses du médicament, il en eût eu les mêmes avantages, sans les mêmes secousses.

Un autre moyen très-sûr pour dénicher ces insectes, est de faire bouillir une once de mercure dans une livre d'eau, d'y jeter du miel, et de le donner en lavement. On a aussi essayé l'immission de la fumée de tabac par l'anus. L'injection aqueuse du tabac, comme la fit le Médecin dont M. Héberden rapporte l'histoire, a causé plus d'inconvéniens que d'avantages. Voyez *Transact. Médic.* vol. I. pag. 45.

Les lombrics ne se laissent pas expulser si aisément. Lorqu'on veut les attaquer, il faut faire attention aux circonstances suivantes.

1°. On choisit le commencement ou la fin du déclin de la lune.

2°. On donne le médicament le matin, au temps du déjeûner, parce que les vers prennent alors leur nourriture.

3°. Le médicament se donne dans du lait tiéde, ou dans de l'eau bouillie avec du mercure; et avant qu'il fasse évacuer par le bas, on injecte un lavement avec du lait pur, tiède, afin de les attirer dans le rectum.

4°. Le malade ne doit pas préparer, ni flairer ce qu'il doit prendre; autrement le ver se cache alors la tête aussi bien qu'il peut.

5°. Si l'on veut les expulser par des médicamens internes, il faut n'en avoir appliqué aucuns externes peu auparavant, pour la même raison. Si le malade, quelques momens après avoit pris un vermifuge, est pris de fortes douleurs en un endroit particulier du ventre ou des convulsions, c'est une marque que les vers se sont rétirés là, et veulent percer les intestins. Il faut les en chasser promptement. On frotte l'endroit avec de l'huile de *pétrole*, seule ou mêlée avec de la térébenthine; ou l'on y applique un cataplasme chaud de sommités d'absinthe, d'ail, de farine de seigle, et de nouveau fiel de bœuf.

6°. Quelques jours avant d'user du médicament vermifuge, le malade doit s'abstenir de tout laitage, et ne prendre que des alimens grossiers, salés, épicés, de la soupe à l'oignon, du raifort, du pourpier, et le soir précédent, du harang salé, sans

sans boire par-dessus. On parvient ainsi à affoiblir les vers, à les obliger de gagner le bas, et à saisir avec plus d'avidité le médicament qu'on fait passer.

La poudre dont je me sers, sur-tout contre les lombrics, se prépare ainsi :

♃ Sel de Mars de Londres, *quatre grains.*
Barbotine, *dix grains.*
Jalap, *un scrupule.*
Bon miel, *même dose.*

Triturez bien ensemble, ayant soin d'avoir auparavant écrasé le jalap avec un peu de sucre.

Ceci est la dose que je fais prendre à un adulte le matin. Si le malade est indifférent sur la saveur, j'y fais mettre une goutte d'huile essentielle de *tanaisie.* Si le Sujet est robuste, j'augmente la dose du jalap de cinq à dix grains, ou je la diminue, selon la sensibilité. Un enfant prend de cela plein une cuiller à café ; le premier jour, supposé que cela ne fasse pas aller sensiblement, on augmente le jour suivant, selon les forces de l'enfant. Lorsque la poudre commence à opérer, on boit un bouillon entre chaque selle. On réitere cela trois jours de suite, chaque fois au commencement et à la fin du déclin de la lune. Il faut ne préparer les doses qu'au temps où l'on doit en user. On fera aussi passer, pendant ces jours-là, une livre ou même plus d'eau bouillie avec du mercure : les vers en sortent plus aisément. L'eau mercurielle est ou simple, ou préparée ainsi, avant d'y jeter du mercure :

℞ Chiendent, *deux drachmes.*
Ecorce jaune d'orange, *demi-drachme.*
Canelle blanche, ou Ecorce de Winter, } *six grains.*
Eau de rivière, *huit livres.*

Faites bouillir ensemble jusqu'à réduction d'un quart; passez, jetez-y *deux onces* de mercure crud, et laissez le tout bien couvert pendant une nuit, exposé à une douce chaleur. Décantez l'eau le lendemain matin; dissolvez-y un peu de miel clarifié, selon le goût du malade. (Le miel vaut mieux sans être clarifié.)

L'infusion d'hyssope est ausi préconisée comme vermifuge. Une femme s'en servit un jour pour sa toux, et en fit aussi prendre à son enfant une petite tasse tous les matins. L'avantage qu'il en tira fut d'évacuer une grande quantité de vers.

Si le malade ne peut prendre de la poudre, je prescris les pillules suivantes :

℞ Extrait de tanaisie, *six grains.*
Barbotine écrasée, *même dose.*
Sel martial de Londres, *quatre grains.*
Résine de jalap, broyée avec une amande douce, *six grains.*
Huile essentielle de tanaisie, *un grain.*

Mêlez : faites-en des pillules de deux grains, avec une feuille d'argent. Ces pillules font une dose pour un adulte. Un enfant en prendra depuis trois usqu'à cinq, selon l'âge et les forces.

Ceux qui peuvent soutenir en même-temps la poudre et les pillules, font très-bien de prendre la poudre le matin, et les pillules le soir. Alors on ne met pas de résine de jalap dans les pillules, et il n'y en a plus que huit.

Si les enfans refusent ces pillules et la poudre, on leur fait prendre de la poudre de nos boutiques, bien sucrée, ou on l'étend avec du miel sur du pain. Nous avons deux sortes de poudre à vers, l'une de semence de zédairè, l'autre de barbotine; il y a peu de semence dans cette dernière. C'est pourquoi Linnée vouloit qu'on lui substituât la semence d'*auronne champêtre*. J'espere que les apothicaires feront attention à cet avis. Lorsque les enfans ont pris la poudre, de manière ou d'autre, on leur fait boire de l'eau mercurielle. On donne de temps en temps l'élixir de rhubarbe, à la dose d'une cuiller à café, deux jours de suite au matin. S'ils refusent absolument ces poudres, on leur applique sur l'estomac l'épithême dont j'ai parlé, et on leur procure des selles avec des lavemens de lait.

Pour peu que l'enfant se trouve incommodé au changement de lune, on doit lui faire prendre quelque chose le matin à jeun; par exemple, *trois* ou *quatre* grains de vitriol martial, dans deux cuillerées d'eau miellée. Le dernier jour du déclin de la lune et le lendemain, il prendra encore au matin de l'élixir de rhubarbe, ou *trente gouttes* de l'élixir de propriété de Boerhaave avec vinaigre, dans un peu d'eau miellée. Il ne faut pas s'alarmer de voir alors les selles noires; cela vient du fer; ou l'on fera quelques pillules avec l'assa fœtida, le

vitriol martial, et un peu de miel. On les argente; et il en avale deux ou trois l'une après l'autre, deux fois par jour. Après cela. on lui donne quelques-unes des gouttes précédentes, pour les purger. Les intestins sont ainsi continuellement remplis de la saveur rebutante et de la forte odeur de ces drogues, qui rendent aux vers leur séjour insupportable, et ils délogent tôt ou tard. Les enfans prennent volontiers les pillules dans de la compote de pommes. Si, au lieu de gouttes, on veut leur donner une poudre laxative, on triturera depuis douze jusqu'à vingt grains de jalap avec du sucre, sur quoi l'on jettera une goutte d'huile de canelle. On en fera deux prises. Cela procure promptement quelques selles.

Le docteur Bisset recommande fortement, contre cette espèce de vers, les feuilles de l'ellébore fétide, (*Hellebor. fœtid.* Linnœi, *helleboraster max.* Gesneri.) Il donne des feuilles sèches en poudre, *quinze grains* à un adulte; ou bien il prépare de leur suc un sirop, et en fait prendre *une drachme.*

Ces feuilles sont devenues très-en vogue dans le duché de Cléveland. La plante est indigene en quelques endroits de la Suisse, de l'Angleterre, de l'Allemagne et de la France. Dans le Cléveland, on fait prendre une décoction aqueuse des feuilles, à la dose d'*une drachme* aux enfans de cinq à six ans, ou *quinze grains* de feuilles sèches et en poudre. et l'on réitère cela deux ou trois jours de suite, le matin. Une dose entière suscite plus ou moins de vomissement, souvent un petit cours de ventre, qui cesse dès que le vomissement survient. M.

Bisset n'a sans doute pas été instruit des suites fâcheuses et même mortelles des effets de ce médicament. (Voyez *Oxfort's Magasin* , mois de mars 1769 , pag. 99.) Malgré cela , Bisset préfere le sirop du suc de ces feuilles , fait avec du sucre , prenant cependant la précaution de les faire écraser avec du vinaigre , pour en modérer l'activité. La dose en est , pendant deux ou trois jours au matin , d'une ou deux cuillerées à café , et une le soir. M. Bisset a néanmoins observé par la suite qu'il vaut mieux donner le sirop avec une teinture spiritueuse de rhubarbe , lorsqu'on veut pousser les selles.

Le docteur Browne a fort préconisé , dans son Histoire de la Jamaique , une plante que Linnée appelle *spigelia anthelmia.* Voyez *Amæn. Acad.* vol. 5. p. 133. tabl. 2. Il en fait bouillir deux petites poignées dans deux livres d'eau, réduisant à moitié. Quand cela est passé , il l'édulcore avec du jus de citron et du sucre , et en fait prendre deux , trois , et même quatre onces , toutes les six ou douze heures , pendant trois jours de suite. Ensuite il prescrit un lavement qui fait absolument partir les vers. Il dit que cette boisson fait dormir comme l'opium ; mais que le malade en s'éveillant est gai , a les yeux animés. Un médecin s'est aussi servi du même moyen curatif avec beaucoup d'avantages. J'ai entendu le professeur Bergius en faire l'éloge , et M. Dahlberg le vantoit aussi dans les lettres qu'il m'écrivoit. Il fait mention d'une femme très-tourmentée de vers. Le *spigelia* , soutenu par les purgatifs , la délivra de treize lombrics , l'été der-

nier. Il donne cette plante en poudre, à la dose de vingt grains, jusqu'à trois fois par jour, et en infusion jusqu'à deux ou trois drachmes dans le même temps. Il continue ainsi pendant quatorze jours, et tous les trois ou quatre jours un laxatif avec le spigélia. Il assure qu'à cette dose le médicament ne cause point de sommeil, ni aucun inconvénient.

Du reste, la différence des opinions exige qu'un médecin soit prudent sur l'usage de cette plante, sur-tout avec les enfans d'un âge encore tendre. Van-Swieten, tom. 4, pag. 656, ne la présente que comme très-dangereuse. On sait l'usage qu'en faisoit la fameuse empoisonneuse Brainvilliers, dont cette plante a pris le nom. Linning, médecin à Charleston, et Brocklesby, assurent aussi qu'à certaine dose, elle jette dans un profond sommeil, cause des vertiges et des symptômes alarmans. Robert Whytt ne fait mention que de la seule racine. Browne a employé toute la plante; Brocklesby les feuilles et la racine. Whytt pense que la plante, transportée de la Caroline méridionale en Angleterre, dégénère et perd de sa vertu.

J'ai souvent prescrit aux enfans, et avec beaucoup d'avantages, une infusion d'une once de barbotine, dans une livre d'esprit-de-vin rectifié. Après un jour d'infusion, l'on filtre et l'on y dissout un peu de sel martial pur; l'enfant en avale plein une cuiller à café le matin pendant tout le déclin de la lune. Les deux derniers jours, je prescrivis une poudre de jalap, comme je l'ai déjà exposé.

M. F. G. Fischer loue beaucoup l'extrait aqueux de la noix encore jeune. Selon lui, le lombric en

périt en deux minutes. Il délaie deux drachmes de cet extrait dans quatre d'eau de canelle, et en donne trente gouttes à un enfant de deux à trois ans. Après sept ou huit jours, il donne un laxatif mercuriel.

Le docteur de Lille loue beaucoup, dans son *Traité de la palpitation du cœur*, le mêlange d'un scrupule d'*extrait d'ellébore noir*, et d'un demi-scrupule de *vitriol martial*, qu'il dissout dans une once d'eau de *charbon béni*, édulcorée ensuite avec du sirop de violette ou du miel. Les enfans en prennent à jeun plein une cuiller à café.

J'ai parlé de l'ail, de l'eau salée, (la saumure du beurre est également bonne,) des carottes nouvelles mangées crues, jusqu'à ce qu'il vienne un cours de ventre, de l'eau de bouleau, du suc de frêne.

Lorsqu'on est parvenu à déloger les vers par l'un ou l'autre des moyens mentionnés, il faut en réitérer l'usage au déclin de la lune, afin de completter la cure ou de dénicher les œufs, s'il en restoit. Dans ces vues, on fait prendre depuis trente jusqu'à quarante gouttes de la teinture amère de rhubarbe d'Edimbourg, préparée avec du vin. Lorsque cela n'a pas été suffisant, j'ai fait prendre la même dose du vin chalybé de Londres.

Quant aux sujets vermineux, pris de maladies aiguës, je leur fais prendre de l'eau mercurielle, édulcorée avec du sirop du jus de citron, au lieu de miel. On peut y substituer un mêlange de deux parties de bonne huile d'olive, une partie de jus de citron, et une de sucre en poudre; le tout bien

Bb 4

battu ensemble. Ils en prennent par cuillerée quatre ou cinq fois le jour ; ou je fais jetter dans la boisson ordinaire un peu de teinture de violettes, pour y donner une saveur acidule : ensuite, je fais appliquer sur l'estomac l'épithême mentionné, d'*absinthe*, de *fiel de bœuf*, etc.

Comme les vers ne s'accommodent pas plus du camphre, et qu'il convient aussi bien que les acides dans les fièvres inflammatoires, on en peut préparer un breuvage très-propre aux circonstances. On en dissout *une drachme* avec quinze gouttes de bonne eau-de-vie dans un mortier de verre ; ensuite on le mêle bien avec deux onces de sucre fin en poudre, et l'on y jette dix onces de vinaigre de vin, pour en faire prendre une cuillerée à bouche chaque heure ou toutes les deux heures.

Le ver le plus difficile à exterminer, est le *tænia* ; ce qui vient de sa longueur, des replis qu'il fait dans les intestins, de sa petite extrémité par laquelle il s'attache, et des canaux absorbans qui lui servent à se fixer. Voilà pourquoi les malades sont si vivement entrepris quand on travaille à l'expulser. La chose seroit aisée, si nous connoissions un moyen de l'attaquer sans attaquer en même temps l'estomac et les intestins. Dès qu'il est une fois mort, il ne peut plus enfoncer sa tête ni ses canaux absorbans ; il se précipite avec les selles. Le grand point est de lui faire lâcher absolument prise.

J'ai déjà dit comment il se remuoit dans un plat où l'on versoit un peu d'eau chaude, et comme il tomboit au fond en un instant, si l'on versoit de

l'eau froide. Cela me fit penser que je pourrois l'expulser, si, après avoir donné un purgatif, je faisois boire beaucoup d'eau froide au malade, lorsque le purgatif commenceroit à opérer. Cela, pensai-je alors, doit l'empêcher de ficher sa trompe et ses canaux, et ainsi de s'attacher en aucun endroit. Je communiquai cette réflexion à M. Darélius, qui étoit alors préposé par la Faculté de Médecine d'Upsal, au soin des malades des eaux de Sœtra. Il eut occasion d'en faire l'épreuve. Quinze jours après, il m'envoya un *tœnia* de dix-sept aunes de long, expulsé du corps d'une jeune fille de dix-sept ans, par ce même moyen. Sa petite pointe étoit entière, et tout au bout on découvroit une petite tête, percée de quatre trous latéralement. On les vit très-distinctement alors avec la loupe de Cuff, et aujourd'hui même on les apperçoit sans ce secours. On le conserve dans la collection de l'Hôpital d'Upsal. M. Darélius en expulsa encore d'autres de plusieurs malades, et n'employa, outre l'eau froide, que le jalap en poudre le matin, et la teinture du Docteur Rothen l'après-midi. Voici la formule de cette teinture.

♃ Jalap, *quatre onces.*
Graine de perroquet, *deux onces.*
Scammonée choisie, *demi-once.*
Gomme-gutte, *deux drachmes*

Concassez tout ensemble; jettez-y trois demi-setiers d'esprit-de-vin rectifié sur de l'écorce de citron, ou un autre aromate semblable. Laissez digérer; décantez lorsque la liqueur est bien rouge; versez;

versez un demi-setier d'esprir de-vin sur le mare; et laissez encore digérer; décantez et mêlez les digestions. On ne doit à chaque fois décanter que les deux tiers de l'esprit-de-vin. Lœsecke, dans son *Choix des médicamens*, page 139, appelle cette teinture *élixir purgatif* de Michaël, et donne une autre proportion des ingrédiens. Des expériences réitérées ont confirmé la vertu vermifuge de cette teinture. Werlhof la donnoit, avec succès, contre le *tænia*. Kaltschimdt, *program. de tænia*, en loue l'efficacité. Bisset s'étend aussi beaucoup sur la vertu vermifuge de la gomme-gutte. Voyez comment il s'en est servi, *Essais et observations de médecine*, p. 192 *édit. Argl.* Les succès qu'il en a eu contre le *tænia*, les *lombrics*, les *cucurbitins*, méritent toute l'attention des Médecins. Le remède de M. Herrenschwand contient aussi de cette gomme.

Il seroit à souhaiter que l'eau froide pût rester long-temps sans s'échauffer dans le corps : au moins, doit-on être attentif à la faire prendre plus froide qu'il est possible, au moment même que le purgatif agit. Si elle passe promptement dans les intestins, l'expédient ne manquera jamais. On ne risque rien de réitérer cela plusieurs fois, et l'on peut être sûr que ce ne sera pas sans succès. Les expériences de plusieurs Médecins l'ont prouvé. Voyez aussi Van-Den-Bosch, *Hist. constit. epid. vermin.* p. 352.

Ceux qui seront à portée de prendre des eaux minérales à la source même, se conduiront ainsi. On se repose un jour après être arrivé à la source: après quoi on prend un laxatif et les eaux pendant

sept ou huit jours au matin. Lorsqu'on s'est ainsi fait peu à peu à l'impression de ces eaux, on prend de bonne heure un purgatif. Par exemple, deux scrupules de jalap en poudre, ou deux ou trois paquets de sel de Seignette. Dès que le médicament se fait sentir, on avale un verre d'eau minérale, qu'on réitère de cinq en cinq minutes, ou même toutes les quatre minutes, sans s'inquiéter de la quantité de la boisson qui se décharge par les selles. Il ne faut pas boire plus souvent, parce que l'eau ne passe pas aussitôt dans les intestins. Si le ver sort entier à la première épreuve, la cure est finie. Si, au contraire, il n'en sort que des morceaux, on recommence les jours suivans, jusqu'à ce qu'il ait lâché prise; on ajoute même l'après midi soixante à cent gouttes de la teinture purgative de Rothen, dont j'ai parlé, en les mêlant bien avec du sirop de Nerprun. Il peut arriver, malgré cela, que le ver ne sorte pas encore. Pour lors, on cessera les gouttes pendant deux jours, se contentant de prendre la dose ordinaire d'eau le matin. Après quoi on réitère les deux médicamens et l'eau. Telle est la conduite qu'il faut tenir jusqu'à parfaite guérison.

Une femme qui s'est délivrée du *tænia* par mes soins, a écrit le détail de ses incommodités, aux instances que je lui en ai faites. Comme cet exposé confirme ce que j'ai avancé, et contient en outre des observations utiles sur cet objet, je rapporterai ici ses propres termes.

« Mes père et mère m'ont dit que j'avois été incommodée de vers dans mon enfance. Mais je

ne me souviens d'avoir été malade que depuis 1740. J'avois alors vingt ans. Vous savez, monsieur, que c'étoit alors la mode de boire des eaux amères: j'en bus; je ne sais pourquoi, si ce n'est pour une éruption cutanée. Deux ou trois semaines après, je fus prise d'une maladie inflammatoire, avec de fréquentes convulsions. La fievre cessa, mais les convulsions me reprirent souvent pendant toute l'année. Je ne songeai certainement pas alors au *tænia*, et je ne me rappelle pas les médicamens que j'ai pris. »

« En 1741, vous m'ordonnâtes au printemps le petit-lait avec du suc de *beccabunga* et de *cochléaria*. J'en pris cinq ou six semaines de suite, et je me trouvai très-bien pendant un an. En 1747, je pris les eaux de salubres *du Parc*, sans qu'aucune maladie l'eût exigé; ce fut même sans observer ni ordre, ni régime. Quelques semaines après, je pris, par hasard, un verre de vin de Moselle, un peu gâté. Je m'en trouvai mal aussitôt, et une heure après je tombai en foiblesse. La nuit suivante, je sentis de vives tranchées vers l'ombilic, et une douleur extrême au-dessous du pylore: cela se passa et revint alternativement pendant cinq jours. Je me déterminai de moi-même à prendre un purgatif. On me conseilla la teinture du Docteur Rothen, et j'en pris double dose dans un sirop, un jour que les accès des douleurs étoient les plus forts. Au bout d'une heure, le médicament opéra avec vigueur, et je rendis enfin cinq aunes d'un *tænia*, qui fut le premier que je vis, et que je vous ai envoyé. J'eus, après cela du repos,

et je pus rester au lit sans tranchées. Mais j'éprouvai bientôt un grand affoiblissement. En 1748, je bus pendant dix semaines des eaux de Norrmalm, et je rendis souvent des morceaux de *tænia*, mais jamais sans avoir pris le matin une dose des gouttes susdites. Néanmoins je ne sentis pas alors tant de mal, peut-être parce que l'eau froide affoiblissoit le ver. En usant de ce médicament ou de tout autre purgatif, il me fallut toute la circonspection pour ne pas vomir. Je l'évitai en prenant froid mon boire et mon manger. »

« Je fus ainsi délivrée de vingt aunes de ver pendant l'été, et je me servis du même purgatif lorsque par la suite le ver me causa de nouveaux troubles. Mais il devint enfin aussi peu efficace que la poudre cornachine. Je pris alors, le soir, dix ou douze gouttes de l'huile animale de Dippel, et le matin un purgatif. Je continuai cela pendant deux ans, avec l'avantage de chasser chaque fois une partie du ver. Mais il n'en sortoit pas, si je négligeois l'huile, qui cependant me répugna comme les autres médicamens. »

« En 1753, je résolus d'attaquer le ver sérieusement avec les eaux de Norrmalm. Je pris donc tous les soirs de la poudre vermifuge (*semen sinæ*,) mêlée les huit premiers jours avec de la fleur de soufre. Je fus obligée de renoncer au soufre, vu les chaleurs et l'agitation qu'il me causoit la nuit. J'en sentois cependant quelque avantage, en ce qu'il chagrinoit beaucoup le ver. Tous les trois jours je pris un purgatif; tantôt c'étoit la poudre cornachine, tantôt le sel de seignette. Ce dernier

eaux minérales de Norrmalm. Cela m'ayant resserré, je pris deux ou trois verres d'eau amère, et réitérai deux fois mon purgatif. Je ne rendis rien du ver. Je ne sais si ce fut parce que je ne pris pas l'eau assez froide, ou de ce que j'omis la poudre vermifuge le soir. Le ver recommença à m'inquiéter en automne, après être resté longtemps tranquille. Tous les jours il me fatigua plus ou moins. »

« Quant à mon état actuel, je sens avant midi une espèce d'astriction poignante à l'orifice de l'estomac, et un serrement au-desssus de ce viscère. Cela va en augmentant, de sorte que je suis baignée d'une sueur froide et près de me trouver mal lorsque cette douleur se fait sentir. Cela ne dure pas beaucoup, mais recommence souvent. J'en fus une fois incommodée quatorze jours de suite pendant cet automne, au point même d'être éveillée brusquement. Je me propose donc de recommencer la même cure qu'en 1753, lorsque le temps deviendra favorable.

« J'ajoute encore ici, Monsieur, sur vos demandes, quelques circonstantes que j'ai observées. Lorsque je me lève le matin, je dois prendre garde de me laisser refroidir le dos; car je sens aussitôt des tranchées vers l'ombilic, au point même de ne pouvoir me redresser. Au bout d'une heure et plus, cela se termine par un dévoiement. Plusieurs fois le jour j'éprouve des récidives, et les choses vont toujours de même. Lorsque cela veut me prendre, je me mets aussitôt au lit si j'ai le temps; et alors je n'ai pas de devoiement.

Je reste au lit une heure ou une heure et demie ; et je me trouve assez bien le reste du jour. Il en est de même quand je prends du lait ou quelque chose de doux. C'est avant midi que le ver me chagrine le plus. Si je passe ce moment sans douleur, j'ai une bonne journée. J'ai quelquefois pensé que cela me venoit de n'avoir pas dejeûné ; mais je me suis trompée. Le manger ne me soulage pas, lorsque le ver vent m'attaquer. En général, j'évite de jeûner, parce qu'il m'incommode par son sucement. »

« C'est vers la fin du déclin de la lune et à son renouvellement, que je sens le plus d'incommodités. J'ai éprouvé les mêmes effets des médicamens ; que je les prenne dans l'une ou l'autre de ces cisconstances, je suis aussi plus tourmentée vers le temps de mes règles. La viande est l'aliment qui me va le mieux, sur-tout le soir. Lorsque je ne prends pas de viande à souper, mais d'autres nourritures plus coulantes, je suis éveillée au milieu de la nuit par un sucement si fort sous la poitrine, que je suis près de tomber en foiblesse, comme si je n'avois rien pris. Cependant je ne puis rien manger alors, et je ne fais cesser le mal qu'en buvant un verre d'eau fraiche. »

« J'ai observé que je faisois très-bien de m'abstenir de lait ; car après m'en être privée pendant six jours, je m'en trouvois mal depuis toutes les fois que j'en usois. Dans le cours des années que je me crus libre du ver, je pris du lait sans en être incommodée jusqu'en 1759, qu'il m'incommoda de nouveau ; et depuis ce temps-là j'y ai renoncé. J'appréhende que le ver ne soit augmenté

et

et fortifié par le lait que je repris alors. Les poissons secs, qui ont résidé dans la saumure, me font mal. Souvent même la seule odeur de la saumure m'a causé du trouble. Tous les alimens forts me sont contraires, aussi bien que tout ce qui est sucré ou confit. Les vins doux me causent également des mal-aises. Je me sens incommodée si je mange du pain d'épice. Le thé, le café, les viandes salées, fumées, ni même les choses assaisonnées avec de l'oignon, ne me font aucun mal; ce qui paroît étonnant. Si je trempe mon pain dans du bouillon, ou du vin, ou de la bierre, ou du thé, cela m'est nuisible; je dois toujours le manger sec. »

« Les eaux amères ne m'ont jamais rien fait rendre du ver, quelque quantité que j'en aie bu en 1750. Je n'ai pas remarqué que j'eusse jamais rendu de cucurbitins, mais de petits vers avec une tête rouge. J'en remarquai même une grande quantité dans une année. Ce sont les lavemens, et non les purgatifs, qui les ont expulsés. »

« Mon ventre n'enfle ni ne rentre, mais durcit lorsque le ver monte et que j'éprouve un accès, soit par quelque erreur, soit autrement. Alors je suis obligée de me desserrer le ventre et la poitrine, et même d'ôter mon mouchoir de cou. »

« Tous le purgatifs m'entreprennent vivement; j'éprouve alors des tranchées, des spasmes, que j'attribue à l'agitation du ver. Ils me causent des nausées; mais rarement je vomis. Si cela arrive, à peine le purgatif opère-t-il, que le vomissement cesse. J'ai quelquefois cru que le ver sui-

vroit cette voie là ; je l'ai pour lors prévenu par un verre d'eau froide. La semence ou poudre vermifuge n'est pas fatiguante, au contraire, elle me procure même du repos, peut-être parce qu'elle oblige cet insecte à se renfoncer. »

« Vous demandez aussi comment je me trouve lorsqu'il sort des bouts du ver ? Ce n'est jamais sans purgatif que j'en rends. Lorsque je l'ai pris, je sens le ver s'attacher à l'orifice de l'estomac, et me causer le serrement douloureux dont j'ai parlé. S'il en part, il descend ; les douleurs se font sentir dans le bas-ventre, et j'éprouve un grand froid dans le dos. J'ai aussi observé la résistance qu'il fait pour ne pas se déplacer, et sa succion, qui me moleste alors extrêmement. Je sens un grand soulagement lorsqu'il paroît ; mais j'en éprouve du froid à l'anus. La partie qui en paroît d'abord, n'est pas unie, mais comme rongée ; et ce qui en est ensuite arraché, n'est jamais si sain que la fin : cela arrive toujours à une jointure. Il faut avec le bout qui paroît, tirer du restant autant qu'il est possible ; et c'est tout ce qu'on en peut avoir pour cette fois-là : car il n'en paroît plus de la journée dans les selles. Si l'on ne saisit pas promptement le bout pour le tirer dehors, il rentre. Quand il n'est plus possible d'en tirer, je sens combien il se débat dans le dos, etc. »

On voit aisément ce qu'on doit conclure de ces détails. Je n'ai pas besoin de dire que ce ver est un de ceux qui ont des canaux absorbans aux côtés. C'est le plus large que j'aie jamais vu.

Plus les bouts qu'on rend sont longs et en grand nombre, plus on est de temps tranquille après cela; et l'expérience m'a fait voir que plus on en avoit rendu d'aunes, plus on avoit été d'années sans le sentir.

Si l'on n'a pas occasion d'user du moyen proposé, il faut tâcher de lui faire gagner le bas et de l'affoiblir; par-là on l'empêche de s'attacher aussi fortement, et on en rend l'expulsion plus facile.

Il est très-vrai qu'il ne peut souffrir la viande salée ou fumée, le jambon, le choux-croute (on doit dire *sauer-kraut*), les alimens assaisonnés avec l'oignon, le raifort, le pain-d'épice, le vin acide, l'ail, l'assa fœtida, le semencontra, la fleur de soufre, les martiaux, l'extrait d'absinthe, et que tout cela lui fait gagner le bas. On ne prend donc de ces substances, comme alimens, qu'une seule fois par jour. Par-là il est affoibli. Ensuite on prend des médicamens qui lui sont contraires, et par là-dessus des purgatifs qui lui causent beaucoup d'agitation, le fatiguent, en le forçant de s'attacher fermement. Le premier jour il tient bon; mais le purgatif du second jour lui fait lâcher prise. Si le malade peut soutenir un purgatif dans la matinée et un l'après-midi, cela vaut beaucoup mieux, parce qu'alors le ver n'a pas le temps de reprendre des forces.

Celui qui voudra donc l'attaquer avec succès, s'y prendra ainsi :

1°. Il préférera le commencement ou la fin du déclin de la lune.

2°. Il ne prendra pendant plusieurs jours que les alimens dont je viens de parler.

3°. Le même jour il avalera, toutes les deux ou trois heures, dix des pillules suivantes :

♃ Extrait de tanaisie,
Assafœtida,
Semen-contra, } de chaque *demi-drachme et six grains.*
Vitriol martial, *douze grains.*
Bon miel, *quantité suffisante.*

Mêlez, faites-en des pillules d'*un grain*, dans une feuille d'argent.

On continue l'usage de ces pullules jusqu'à ce qu'on sente du soulagement au-dessous de la poitrine, de la douleur dans le bas-ventre, et du froid à l'épine du dos ; c'est la marque que le ver a gagné le bas. Alors,

4°. Il faut essayer de le chasser avec du jalap en poudre ; on en donne de douze à vingt grains, en une fois, à un enfant de huit à neuf ans, selon les forces : il doit avoir été broyé avec du sucre. Le jour suivant on réitère la dose, et on l'augmente s'il est besoin. Entre chaque selle, on fait boire un verre d'eau très-froide. Un adulte en prendra double dose.

La poudre vermifuge de M. Herrenschwand a été regardée pendant plusieurs années comme un très-bon vermifuge contre le *tænia*. Cependant elle ne réussit pas toujours. Il vient d'en découvrir aux Médecins la composition ; et l'on voit qu'on peut

la rendre plus ou moins active. Elle se fait (1) avec quinze, ou vingt, ou trente grains de *racine de fougère*, un jusqu'à cinq grains de *gomme-gutte*, cinq jusqu'à douze grains de *gratiole*, *et l'on tient trois poudres semblables toutes prêtes*. Le jour qui en précédera l'usage, on donnera au malade un mêlange, de *mercure doux* et de *diagrede sulphuré*, de chaque *dix grains*. Le lendemain on fait prendre, le matin, une dose de la poudre, qui suscite ordi-

(1) Van-Swieten parle du vermifuge d'Herrenschwand, comme d'un remède encore inconnu. Il consiste, selon lui, en quatre poudres différentes. Voyez Van-Swieten, tome 4. page 657. M. Murray donne de ce vermifuge une recette bien différente de celle de notre Auteur, et dit la tenir d'un Médecin décédé à Gottingue, à qui le Docteur Herrenschwand l'avoit communiquée pendant le séjour qu'il fit en cette Ville. La voici :

♃ » Gomme-gutte, *dix à vingt grains*.
» Sel d'absinthe crystalisé, *quinze à vingt grains*.

« C'étoit-là une dose pour un adulte. Elle procure un vo- » missement ou une purgation. Deux heures après, on en » prenoit une autre, et ainsi de suite toutes les deux heures, » jusqu'à ce que le ver sortit. Le Docteur Vogel prétend » (*Prælection. de cognoscend. et curand. morb.*) qu'on ajoutoit » à ce mêlange *du charbon de bois de frêne*. Quant à la for- » mule que donne l'Auteur, elle est probablement prise de la » thèse de M. Andrée, *De tænia*, Gotting. 1769.

J'en croirois plutôt l'Auteur que M. Murray, d'autant plus qu'il a été, comme Van-Swieten, en commerce de lettres avec M. Herrenschwand, et que sa formule, si l'on y comprend le mercure doux, mêlé avec le diagrede, se rapporte plus aux quatre poudres dont parle Van-Swieten, *loc. cit.* — Herrenschwand écrivoit à l'Auteur et à Van-Swieten, que son remède manquoit quelquefois, quoique très-rarement, savoir, huit à neuf fois sur deux cents.

nairement un vomissement, et quelques selles; deux heures après, la seconde dose, qui procure de fortes selles, et le ver sort le plus souvent avec les excrémens. S'il ne sort pas, on prend la troisième dose deux heures après. Le malade boit un verre de bouillon léger entre chaque selle. M. Herrenschwand chassoit avec cela tout entier le *tænia* de la première espèce, mais celui de la seconde ne sortoit que par morceaux, (*secunda species Plateri.*) Dans la lettre qu'il m'écrit, il dit que jamais il ne prescrit l'usage de cette poudre avant de s'être assuré si le ver s'est retiré; et il reconnoît cela, lorsqu'il voit dans les selles comme de petits grains blancs, après que le malade a pris une once ou demi-once de sirop de fleur de pêcher.

On voit que cette poudre est très-bonne pour ces vues. La fougere a été employée de tout temps en Médecine contre ce ver. Si elle le tue, on l'oblige de gagner le bas; la gomme-gutte et la gratiole sont très-propres à l'expulser, car l'une et l'autre purgent vivement. Le mélange qu'on prend la veille, et la poudre qui en soutient l'action, ne peuvent donc manquer leur effet.

Si l'on observe les circonstances susdites, il n'importe même de quel purgatif on se serve, pourvu que son opération soit vive et vigoureuse. C'est ainsi que le Docteur Nitret a délivré de dix-huit *tænias* entiers la femme dont j'ai parlé. Il fit préparer les pillules suivantes :

℞ Résine de scammonée, *douze grains*,
— de jalap, *six grains*.

Turbith minéral, *deux grains.*
Esprit-de-vin, *quantité suffisante.*

Faites cinq pillules.

Le malade en prit trois le 10 Septembre au matin, et les deux autres une heure après. Le même jour elle rendit sept *tænias* entiers vivans, le lendemain neuf autres, et le soir encore un qui étoit mort. Comme cette femme donnoit encore des soupçons de ver, il réitéra les pillules le 4 Octobre, y mettant un grain de plus de turbith minéral. Le 6 de ce mois, elle en rendit un dix-huitième. La malade ne se sentoit pas aussi bien qu'on l'avoit espéré. Elle reprit donc plusieurs fois le médicament, et rendit des cucurbitins morts, et une quantité de lombrics vivans; de manière que le médecin parvint ainsi à une cure complette.

Van-Swieten avoit déjà prescrit les mêmes pillules pour des vues différentes à un jeune homme. Elles lui avoient fait rendre un *tænia* entier. Ce Docteur les employa pour lors contre ce ver avec de bons succès. Mais il ne les ordonna que deux fois par mois, parce qu'elles opèrent vigoureusement. A la troisième dose le ver sort ordinairement. Van-Swieten, t. 4. pag. 655. *simul ostendit mihi vermen latum, integrum, cum filo suo, qui vi medicamenti expulsus fuerat.*

Feu le Docteur Hasselquist dit, dans son *Voyage en Palestine*, que le *tænia* est très-commun en Egypte, et qu'au *Caire* le quart des habitans, surtout les Juifs, en sont très-tourmentés. Le meil-

leur vermifuge qu'on y emploie est l'huile de pétrole, de vingt à trente gouttes en une fois dans de l'eau, pendant les trois derniers jours du déclin de la lune; et l'on se purge le quatrième jour. Si le ver ne sort pas, on y attend le déclin prochain pour recommencer la curation. Un Médecin nous dit qu'aprés avoir fait prendre pendant quatorze semaines inutilement nombre de médicamens à un homme incommodé de ce ver, il lui ordonna enfin l'huile de pétrole et de térébenthine, de chaque demi-drachme en trois doses. Le malade rebuté des médicamens, ne vit celui-ci qu'avec une extrême répugnance, et le prit en une seule dose pour ne plus en entendre parler, et il fut délivré en une fois du ver entier. Quelque tems après, le même Médecin ordonna le matin trente gouttes du même médicament à une femme, et quarante autres à prendre l'après-midi, si le ver ne remuoit pas. Elle fut aussitôt délivrée de neuf aunes d'un ver mort.

S'il ne sort qu'un bout de ver pendant à l'anus, on le tire doucement jusqu'à ce qu'on sente de la résistance. Pour lors on se met sur un petit lit, et l'on attache au bout un poids léger, mais assez pesant pour empêcher le ver de rentrer, autrement il se romproit. Ce poids doit pendre hors du lit, ou le malade se couche sur le côté droit. Si l'on a de la patience, on l'a ainsi tout entier, ou au moins en grande partie, sur-tout en le passant dans une canulle que l'on porte ensuite dans l'anus, de peur que le sphincter ne le fasse rompre en le serrant.

Je m'apperçus, il y a peu de temps à Calmar, qu'un homme étoit très-tourmenté du *tænia*, au point même de vouloir se tuer de désespoir: on s'en saisit. Je lui prescrivis trois doses de la poudre qui expulsa le ver, et tous les maux de cet homme cessèrent.

Voici une poudre dont j'ai acheté la formule. On en fera usage si l'on veut.

℞ Charbon de terre, (houille) } de chaque *une*
Poudre à tirer, } *drachme et dem.*
Poivre bien pilé, *sept grains.*

Mêlez; faites-en trois parties égales.

On les prend l'un après l'autre dans un peu d'eau-de-vie pendant trois jours de suite, seulement lorsque le ver se fait sentir; et l'on boit chaque fois un peu d'eau-de-vie par-dessus. Si cette poudre ne cause aucun mouvement particulier dans le bas-ventre, on augmente la dose la première fois qu'on en reprend; et si le ver ne part pas, on prend le quatrième ou cinquième jour au matin quarante grains de jalap en poudre dans de l'eau.

Le peuple se délivre du *tænia* dans le Biarnebord avec l'huile de térébenthine, à forte dose. Dans la Botnie Occidentale, il prend un mélange de parties égales de lait et de goudron, à la dose d'une cuillerée à bouche le matin, pendant sept jours de suite. Le corps en est vivement entrepris. Les convulsions en sont assez fréquentes. Mais tous les symptômes cessent dès que le ver est expulsé.

Je rapporterai encore comment un homme de

qualité s'en est délivré ; de sorte que depuis 1748, il n'en a pas eu le moindre sentiment.

Le détail du malade se trouve dans les Mémoires de l'Académie de Stockholm ; mais il mérite de trouver place ici.

« En 1747, comme j'entrai dans ma quarante-quatrième année, je sentis, au retour de l'automne, pour la première fois, du trouble et un grouillement dans les intestins, sur-tout du côté gauche. Mon ventre s'éleva ; je sentis une oppression de poitrine ; ce qui fut suivi d'inquiétudes, de chagrin, de tristesse. Je crus que cela venoit d'un dérangement d'estomac, et pris le parti d'essayer de l'extrait d'absinthe pour me soulager. J'en préparai de très-fort avec du vin et même de l'esprit-de-vin. J'en éprouvai de bons effets. L'oppression et gonflement du ventre disparurent ; et chaque fois je sentis du mouvement dans le côté gauche : ce qui me sembla n'être que des vents. Je remarquai cependant dans mes selles de petits corps blancs, tels que des grains de citrouille, sans trop savoir ce que je devois en inférer. En 1748, je fus pris d'un fort dévoiement, je ne sais par quelle cause. En même temps je rendis un *tænia* pour la première fois. Je fus extrêmement effrayé ; car je pris cela pour une partie d'un intestin. Néanmoins je tirai cela prudemment jusqu'à ce que le bout se rompît : ce qui, loin de me causer de la douleur, me procuroit un grand soulagement : j'en eus deux aunes. Le bout étoit bien vivant. Après cela je me trouvois mieux, et j'eus toujours un

bon appétit. Mais je n'étois pas encore délivré de mon ennemi. Après avoir été fortement secoué sur un cheval, je rendis encore un long bout de ver que je tirai doucement, tant qu'il voulut venir. Ce bout étoit aussi vivant. »

« Je songeai alors très-sérieusement à l'exterminer tout entier ; car je le sentois au moins une fois par mois et très-vivement. Je le chassois toujours de mon côté avec l'extrait d'absinthe, me gardant de prendre ni lait, ni rien de doux ; autrement ma douleur de côté recommençoit. Un ami me conseilla de prendre de l'ail tous les matins. Je commençai donc en été à en avaler trois ou quatre fois par semaine deux ou trois têtes au matin, buvant par-dessus ou de l'eau froide ou du thé, et pris le parti de les couper très-menu par la suite. Pour me purger, j'usai de l'élixir (1) suivant, à la dose d'un demi-verre d'antimoine,

(1) L'Auteur ne donne pas la formule. M. Murray la prend ainsi dans la Pharmacopée domestique Suédoise du Docteur Darélius.

♃ Racine de gentiane rouge, Assa fœtida, ou myrrh. Camphre. Ecorce d'orange, sèche. Castoreum. Extrait d'aloès, Un peu de safran,	de chaque *une drachme.*

Broyez un peu; faites digérer pendant six ou sept jours dans,

Esprit-de-vin, *cinq livres.*
Vin de Portugal, *deux livres.*

Passez.

avec du vin blanc de France ; ce qui me procuroit deux ou trois selles. Mes affaires me firent partir en Septembre pour la campagne. Pendant le voyage, j'usai de l'ail et de l'élixir. Je rendis une fois un bout de ver sans être obligé de le tirer. Il ne donna aucun signe de mouvement. Pendant ma résidence dans l'endroit où je m'arrêtai, je me trouvai bien ; il en fut de même à mon retour à Stockholm. En Novembre, je fus obligé de faire un autre voyage. Un jour que j'avois bien déjeûné et fait un bon bout de chemin, je me sentis vivement serré dans le bas-ventre, et je fis une grande selle, avec laquelle je rendis un très-long bout du ver, qui ne donna aucun signe de vie. Depuis ce temps-là je n'en ai plus rien senti. Je n'ai pas maigri pendant qu'il m'a tourmenté, ayant toujours bon appétit. Lorsque je différois de manger, je sentois un sucement extraordinaire dans l'estomac, et un mouvement de reptation dans le côté gauche. »

Les mêmes mémoires nous rapportent un exemple singulier de la vertu de cet élixir contre le *tænia*.

Un enfant d'Aobo prit, pour suer, de cet élixir dans une bonne dose d'eau-de-vie. On ne lui soupçonnoit point de *tænia*. Tout-à-coup il eut une forte envie d'aller à la selle, et rendit une quantité prodigieuse de *tænias*. On courut au Médecin, croyant que l'enfant avoit rendu tous ses boyaux. Le Médecin trouva, comme il le pensoit, un *tænia* dont on eût pu emplir un chapeau. Voyez *année* 1747, pag. 111. *édit. suéd.*

Que l'ail soit un excellent remède contre ce ver, c'est ce que j'ai prouvé dans les Mémoires de notre Académie, *année* 1760, page 186, etc. Voici le cas.

Une Dame, âgée de vingt ans, et mariée, passa l'année 1755 dans des douleurs, des pleurs, des angoisses presque continuelles, tombant très-souvent en foiblesse et presque réduite au désespoir; elle obtint du soulagement des eaux de la fontaine de Pouhon (de Spa), quoiqu'elle fût extrêmement émaciée et pâle. Elle en usa le reste de l'année, et avec soulagement. En 1756, elle retomba malade, et prit de différentes eaux du lieu de sa résidence. Il sortit un bout du *tænia* de l'espèce qui a des canaux absorbans : mais les douleurs la reprirent de temps à autre. En 1760, elle me demanda avis. Je lui conseillai d'avaler tous les matins un ou deux morceaux d'ail, et de se remettre aux eaux de Spa pendant l'été. Elle continua l'ail jusqu'en Juillet, qu'elle prit les eaux. Dix jours après l'usage de ce fluide, elle fit une course de quinze milles, se reposa un jour, et continua les eaux tous les jours au matin, quelque peine qu'elle eût à ne les pas rejeter. Chaque soirée elle prit des fraises, qui, le jour suivant, la faisoient aller. Quatre jours après ce petit voyage, elle fut prise de fortes convulsions, de tranchées, avant qu'elle eût achevé la bouteille, et rendit en un peloton le *tænia* entier avec sa petite extrémité. La tête étoit telle que je l'ai décrite plus haut. Je ne pus en appercevoir les quatre trous, faute de microscope. Les jointures de ce ver étoient très-épaissies. Cette

Dame acheva la prise de ses eaux, sans ressentir après cela aucune incommodité ni répugnance de la boisson. L'appétit qu'elle avoit perdu lui revint. De sorte que quatorze jours s'étoient à peine passés, qu'elle reprit des couleurs et de l'embonpoint.

J'ai donc lieu de croire qu'elle n'aura plus de récidive d'affection vermineuse, et qu'elle jouira d'une bonne santé. Dès que ce ver eut été rejetté, je le mis dans de l'eau tiède; il n'y eut que la petite extrémité qui s'y remua, et environ un quart d'aune au milieu. Dans de l'eau chaude, ces parties rampèrent; mais le reste étoit mort. Ensuite j'y versai de l'eau froide, et ce qui vivoit perdit tout mouvement, etc.

Je conclus de-là que la plus grande partie en étoit morte, et un autre cas semblable me persuade que ce fut l'ail qui en avoit ôté la vie. L'ail ne doit donc qu'être continué long-temps pour exterminer le *tænia*. Cette Dame en avoit pris pendant six mois, et seize aunes du ver en étoient mortes: peut-être que le reste seroit aussi mort, si elle n'eût pris que ce vermifuge plus long-temps dans le cas où le ver ne seroit pas sorti, quelque vivace qu'on suppose la petite extrémité. La secousse du voyage l'a probablement forcé de se ramasser en peloton. Or, il fait moins de mal alors que quand il est étendu dans toute sa longueur; et l'on peut le chasser plus aisément, parce qu'il n'est pas attaché en tant de points. Il étoit d'autant plus aisé de l'expulser, qu'il étoit mort en grande partie. Les fraises ont l'avantage de servir de purgatif avant midi, lorsqu'on les prend le soir pendant l'usage des eaux minérales. Quelquefois

même elles font aller si fort, qu'il en résulte des tranchées, qu'on appaise alors avec de l'eau-de-vie, où l'on a mis infuser de la canelle. Les fraises ont suppléé au purgatif, et la froideur de l'eau a affoibli le reste vivant de l'insecte, qui n'a pu s'accrocher davantage.

La teinture de rhubarbe dont j'ai si souvent fait mention, se prépare ainsi :

♃ Rhubarbe d'Alexandrie, *deux onces.*
Raisins secs, *une once.*
Ecorce de citron, *demi-once.*
Réglisse, *même dôse.*
Cardam. minor. *deux drachmes.*
Vin de Portugal, *deux livres.*

Mêlez. Faites digérer pendant deux jours; passez, exprimez, ajoutez

Extrait d'aunée, *demi-once.*
Sucre fin, *trois onces.*

C'est du Docteur Darélius que je prend cette excellente formule. Quand on s'en sert contre les vers, on prend *deux livres* de bon hydromel au lieu de vin de Portugal. On fait digérer pendant quatre jours; on passe et l'on ajoute

Extrait de tanaisie, *deux onces*,

au lieu d'aunée. C'est la même quantité de sucre.

CHAPITRE XXIII.

Du rachitis ou *Noueure des Enfans.*

DE toutes (1) les maladies qui affligent l'humanité, il n'en est pas de plus à craindre pour l'espèce humaine après la vérole. Les malheureux individus qui en sont attaqués maudiroient sans doute père et mère, et le jour qui les a vu naître ou leur nourrice, s'ils

(1) L'Auteur, extrêmement intéressant dans le chapitre des vers, n'a presque rien dit que d'après les autres sur le rachitis. Il y suit l'opinion commune. Je rapporte tout ce qu'il en dit, en refondant le Chapitre entier; et je ne balance pas à me déclarer pour une opinion toute différente de la sienne, sur la vraie cause et les progrès de ce mal. Chacun pensera là-dessus comme il le jugera à propos. Je crois cependant avoir donné à mon sentiment toute la probabilité possible. M. Murray n'a rien dit en note dans sa traduction allemande. Comment un aussi habile homme n'a-t-il pas fait une seule réflexion neuve sur une maladie si dangereuse à l'espèce humaine? Au moins aurai-je donné lieu de réfléchir; m'inquiétant peu d'une critique aussi absurde que celle du jeune homme qui nous a présenté l'*Analyse des Oracles de Cos*, de M. Aubry, à la mort de M. Roux. Cette Analyse n'est qu'un tissu d'ignorance, de paralogismes et d'inepties. Elle ne méritoit pas de réponse. Les Oracles de Cos, de M. Aubry, devroient être le bréviaire de tous ceux qui passent à la pratique de la Médecine. Je n'y vois de trop long que le Discours préliminaire. Mais il est si intéressant, qu'on ne peut que gagner à le lire. Le Journal de Médecine est, je pense, à-présent rédigé par des gens plus conséquens, et qui ne s'imaginent pas qu'en sortant de la Licence, on est en état de juger Hippocrate et ceux qui l'ont médité long-temps, d'après des faits de pratique comparés avec ses observations.

s'ils savoient qu'en général c'est d'un sang impur que cette redoutable maladie a pris son origine chez eux. Heureux ceux qu'elle enlève dans leurs tendres années, lorsqu'elle est devenue incurable! En effet, ne vaut-il pas mieux mourir, que de montrer toute la vie à quel point la nature a été dégradée par l'abus des plaisirs? Tel est cependant l'état de la plupart de ceux qui en sont attaqués. Bossus, tortus, foibles, souvent très-infirmes, hideux, à qui peuvent-ils reprocher la contrefaction totale de leur corps, qu'aux parens qui les ont engendrés, ou à leurs aïeux? et d'où viendroit cette difformité dans les climats qui sont entre les extrémités des deux zones tempérées, sinon du libertinage? car je suis d'un sentiment bien différent de ceux qui regardent les maladies vénériennes comme nouvelles, c'est-à-dire, comme inconnues en Europe avant les voyages de Colomb. J'en ai trop vu de trace chez les Anciens, pour changer d'opinion, et jamais on ne me persuadera le contraire. C'est donc aux suites de ces maladies que j'attribue le rachitis, qui, suivant moi, n'est qu'une vérole dégénérée ou dénaturée, en passant des pères aux enfans et aux générations suivantes. De-là je soutiens aussi que le rachitis est plus ancien que plusieurs habiles écrivains l'ont prétendu. Les maladies vénériennes ont été autrefois d'un caractère moins malin dans nos climats, avant les voyages de Colomb, parce que, malgré le libertinage, le virus n'a pas pu s'y exalter autant que chez les Américains; mais ce n'en étoit pas moins un vrai virus vénérien, semblable à celui dont parle B. C. de

Juvellina, *mitis, itâ ut patiens sospitem se habeat: hinc paulatim corpus distemperatur, --- morbus fit incognitus, obscurus, nec à Medico, nec a patiente, pro venereo morbo judicatur, sicque medendo difficillimus.* Astruc admettoit pareillement un degré insensible de ces maladies, mais qui n'en étoit pas moins tel. Des causes particulières au climat de l'Amérique, soit dans les vivres, soit dans les lieux où naquit la maladie, soit même la fréquence de l'accouplement et le changement réciproque des hommes et des femmes, ont pu contribuer à y rendre la maladie plus maligne qu'elle ne l'étoit dans ceux qui en avoient été jadis attaqués en Europe ou en Asie; et c'est sans doute de-là que cette maladie a été si terrible dans les sujets de nos climats, qui en ont été infectés les premiers. L'impression de ce virus, trop exalté, excédoit les forces de leur organisation et la crase de leurs humeurs, sur-tout dans les climats du Nord, où l'on transpire beaucoup moins qu'il est besoin pour résister à cet horrible mal, si on ne le guérit là promptement.

Conséquemment il y a lieu de croire que le rachitis est une maladie plus ancienne. Glisson, qui l'a décrit le premier en homme de l'art, le regardoit comme une maladie nouvelle. Tous les médecins de son temps ont pensé comme lui, ont parlé comme lui, et notre auteur, Van-Swieten, d'autres ont été du même avis. Mais le nombre des témoins n'a souvent fait que multiplier l'erreur. Faloppe s'est attribué la découverte des trompes de la matrice; tous les médecins, jusqu'à Drélin-

court, lui ont fait le même honneur ; s'ils avoient lu Hippocrate ils y auroient vu ces trompes, et même assez perforées pour laisser passer un crin de cheval dans la matrice. Huit à dix médecins, long-temps avant Fallope, les avoient également vues. Ce qui prouve la vérité de cet axiome. *O imitatores servum pecus !*

Mais voyons mieux la chose. D'abord, je dis qu'en examinant l'ætiologie que plusieurs médecins ont produite pour assigner les causes de la maladie, sans même y comprendre de virus vénérien, la maladie a dû exister de tout temps comme de nos jours, parce que ces causes ont toujours existé, soit dans un endroit soit dans un autre. Que le lecteur jette ici les yeux sur les n°. 1482 = 83 = 84 de Boerhaave et de Van-Swieten, je suis sûr qu'il sera de mon avis, quant aux conséquence que j'en tire. Car comme il n'y a point d'effet sans cause, la cause n'est jamais sans son effet, parce qu'il est lié avec elle de toute nécessité physique.

Voici donc ce que nous apprend notre auteur. Les causes de cette maladie chez les enfans, sont, en général, tout ce qui peut amollir les parties solides :

1°. Par exemple, être né de père et de mère foibles, maladifs, ou qui ont fait un abus du thé, du sucre, de viandes grasses.

2°. Si les père et mère vivent dans l'indolence, l'oisiveté ; *sur-tout* s'ils ont eu quelques *maladies vénériennes*, ou qu'il en soit résulté certain épuisement. Dans ces cas-ci, rarement une

mère amène un enfant à terme; plus souvent il est mort, ou attaqué du rachitis lorsqu'il est né.

3°. L'indigence qui prive les père et mère d'une nourrice convenable. Voilà pourquoi cette maladie a sur-tout lieu dans les maisons très-riches ou très-pauvres; et rarement chez les gens d'un état moyen.

4°. Naître de père et mère très-âgés.

5°. Habiter des lieux bas, humides, marécageux.

6°. Le lait d'une mère ou d'une nourrice trop âgée; ou si le lait est trop épais ou trop délayé, ou insuffisant pour la quantité, ou imprégné d'un virus vénérien, scorbutique, scrophuleux, cancéreux; ou vicié par les effets du chagrin, par une grossesse, par la boisson, etc.

7°. Si l'enfant a été continuellement tenu dans une chambre humide; s'il est long-temps et souvent resté dans ses linges sales, ou sur le pot, ou dans les bras de sa nourrice, ou sur ses genoux.

8°. S'il a souvent pris des substances douces, sucrées, de la bouillie avec de la farine et du lait, des fruits, de la bière pendant la nuit, sur-tout étant aigrie. Tout cela empêche la transpiration nécessaire, augmente les sérosités, produit des acides, rend le corps mat et indolent.

9°. Répercuter une galle avec des topiques quelconques. Laisser un enfant traîner long-temps une fièvre, une coqueluche, sans songer à le guérir. Plus il se réunit de ces causes dans un enfant ou dans les père et mère, plus la maladie est déter-

minée chez lui ; et plus long-temps elles durent plus aussi est-elle difficile à guérir.

Je demande à présent si presque toutes ces causes n'ont pas été connues des anciens. Ils ont connu le virus cancéreux. Strabon nous donne les symptômes du scorbut, de manière à ne pas s'y tromper ; le sucre a été très-connu de Théophraste, et les anciens en faisoient usage ; au moins connoissoient-ils les choses douçâtres. Les livres Hébreux me fourniroient des preuves sans replique de la vérole, si c'étoit ici le lieu de me livrer à des réflexions philosophiques sur la vraie signification des termes ; j'en produirois aussi des exemples des auteurs latins, quoique Van-Swieten ne les y ait pas vus. Quant aux autres causes rapportées par Rosen, elle sont journalières. Donc le rachitis a pu exister ; donc, dis-je, il a existé avant l'époque de Glisson ; et la preuve triomphante, c'est qu'il y a eu des bossus, des tortus, des gens contrefaits, tels qu'on en voit de nos jours, à la suite de cette maladie, selon Glisson, lorsque les sujets ont le bonheur de n'en pas périr jusqu'à l'âge de vingt ans, mais en ont été mal guéris au terme de l'âge de cinq ans, selon le même. J'en ai vu périr un âgé de dix-sept ans il y a trois ans, et dont la maladie ne s'étoit manifestée que l'année précédente, par des douleurs dans les os, sur-tout aux omoplates et à l'épine du dos : bientôt survint le gonflement et la plus grande dimension des os, *le spina ventosa*, la suppression de tout mouvement et la mort.

En vain objecte-t-on que les anciens n'en ont pas parlé. Je dirai qu'Hippocrate ne nous a donné les

symptômes que d'un très-petit nombre de maladies dans les écrits qu'il nous a laissés ; et ces écrits se réduisent à quatre ou cinq ouvrages : car les autres qui forment le corps des Traités qu'on lui attribue, ne sont ni de lui, ni de son école. Ensuite avons-nous tout ce que les anciens ont écrit ? Le rachitis a été confondu chez eux comme chez nos modernes, et même par plusieurs médecins de nos jours, avec la (1) cachexie. D'ailleurs, cette maladie produite alors par un virus beaucoup moins violent que celui qui s'est répandu depuis la découverte de l'Amérique, n'a probablement pas été accompagnée de symptômes aussi graves que ceux qu'on a vus depuis la propagation de la vérole Américaine en Europe.

Mais je ne puis concevoir l'aveuglement de ceux qui n'ont pas reconnu la maladie au détail que présente le passage d'une lettre de Jean-Baptiste Théodose, sur lequel Van-Swieten s'est fait une singulière illusion : « L'enfant est d'un tempéra- » ment qui incline au froid et à l'humide, ce qui » lui donne une couleur pâle ; de sorte qu'il paroît » tendre à la cachexie, et qu'il s'engendre chez » lui beaucoup de crudités. Sa maladie est un » affoiblissement de la faculté motrice, de ma- » nière qu'âgé de dix-sept mois, il ne peut absolu- » ment se mouvoir, ni se tenir debout ; et si sa

(1) Ces deux maladies sont essentiellement différentes. Mais je crois très-fort que le *spina ventosa*, le rachitis, ne sont que deux espèces d'un même genre. Je remarque même qu'on a donné, pendant quelque temps, le nom de *spina ventosa* au rachitis, avant que Glisson publiât ses observations.

» nourrice le prend dans ses bras, il n'est pas en » état de soutenir sa tête. Mais le symptôme le » plus fâcheux, c'est que trois vertèbres à la ré- » gion des fausses côtes se sont déjetées en dehors: » c'est une espèce de gibbosité, et les côtes se » courbent même comme un arc tendu ». C'est à-dire, très-tendu, comme lorsqu'on décoche la flèche; autrement l'écrivain ne diroit rien.

Que conclut Van-Swieten de ce passage? Il n'y a pas, dit-il, de mention que le ventre eût été enflé, que les os fussent grossis aux jointures. Mais la maladie étoit-elle à son dernier période? d'ailleurs, tous les sujets rachitiques ont-ils le ventre gonflé? Je (1) le nie.

Van-Swieten ajoute: « Les côtes se courbent ici » comme un arc, tandis que dans le rachitis, le » thorax est déprimé sur les côtés, et le sternum » s'élève en pointe ». Cette réflexion est pitoyable. Qu'on examine le corps de dix rachitiques, je suis sûr qu'on en trouvera huit dans la position de celui de cet enfant. De cinq squelettes d'enfans rachitiques que j'ai vus en ma vie, il n'y en avoit pas un dont quelques côtes ne fussent extrêmement courbées du côté que les côtes opposées les avoient déjetées; de-là vient justement la conformation irrégulière de la charpente osseuse, qui tantôt promine en dehors, tantôt se renforce sur le der-

(1) Il est aisé de voir que Van-Swieten s'est encore fait illusion en citant Heister, qui n'avoit pas parlé du gonflement du ventre. Heister, quoique jeune, n'auroit pas manqué d'observer la cause de ce phénomène, si elle avoit existé dans les sujets rachitiques qu'il ouvroit.

rière, tantôt se porte sur l'un ou l'autre côté. Or, cet exemple est antérieur à l'année 1514, tandis que le rachitis de Glisson ne s'est manifesté qu'environ vers 1612 et 1620, selon Rosen; donc cette maladie étoit connue cent ans avant qu'elle fût remarquée en Angleterre. Boot avoit-il tort d'avancer que c'étoit une maladie commune à d'autres contrées qu'à l'Angleterre et l'Irlande? Comme il ne nomme point la France, Van-Swieten conclut qu'elle n'y étoit pas connue, cette logique n'est pas exacte. Mais que nous importe? Si on l'a remarquée en Italie: c'est ainsi qu'il a demandé la preuve qu'il avoit sous les yeux. Je vois que le savant M. Lorry n'a pas été non plus du sentiment de Glisson sur la nouveauté de cette maladie. ***Cui*** *(Glissonio) tamen contradicere forsan licitum foret, si de eo tractanti morbo nobis incumberet provinciâ?* De morb. cut.

Mais doit-on déduire ce vice d'un virus vénérien sans exception, de sorte que de tous les temps le rachitis en ait été une conséquence éloignée? Pour moi, je ne balance pas à prendre le parti de l'affirmative. M. Lorry, qui ne pense pas tout-à-fait de même, s'énonce ainsi: « quoique ce soit *peut-* » *être* parler trop (1) généralement, que de tou- » jours déduire cette maladie d'un vice vénérien, » cependant il n'y a point d'homme un peu instruit » sur cette matière, qui ne convienne que ceux qui

(1) Cet habile observateur ne se sert que du mot *forte*, *peut-être*, pour supposer des exceptions à mon opinion. Rosen même semble la favoriser plus bas.

» ont été infectés d'un vice vénérien, ont la plupart du temps des enfans rachitiques : ces enfans » sont si imprégnés d'un mucus acide et abondant, » que le suc osseux ne peut jamais parvenir chez » eux à une consistance solide et comme calcaire : » au contraire, il n'acquiert qu'une texture mollasse et sélénitique. De-là vient que les os augmentés en volume sont privés de toute force, » prominent de toute part, et ne forment que des » appuis trop foibles pour soutenir le corps ; ce » qui est cause de la figure informe qu'ils prennent. » On sent aussi dans les expressions de Boerhaave, qu'il n'a pas non plus osé dire son sentiment au net. Mais il en regarde le virus vénérien comme la principale cause, *imprimis labi venereæ*. Je ne nie pas le concours des autres causes. Je conviendrai qu'un enfant, en se cassant la jambe, a pu devenir rachitique, comme le dit très-sensément M. Lorry. Mais l'inflammation, la foiblesse résultante de l'*accident*, ou toute autre circonstance, n'a-t-elle pas pu déterminer la cause préexistente à l'actualité ? c'est ce que semble insinuer Van-Swieten : « Il est peut-être vrai que ce vice des parens a pu » donner aux enfans une disposition à cette maladie, qu'ils auroient pu vaincre avec une constitution plus robuste. L'exemple (1) de M. Lorry

(1) Je me suis trouvé, la semaine dernière, dans une voiture publique, avec un enfant à qui pareille chose est arrivée; et la sœur aînée, quoique fort droite, faisoit encore voir à l'âge de sept ans, par la grosseur de ses veines, les marques du rachitis dont elle avoit été affectée dans l'enfance.

est bien dans ce cas-ci ; et l'on peut aussi rendre raison du concours de toutes les autres causes qui ne font que déterminer le développement du virus rachitique, ou vénérien dégénéré. *Van-Swieten* objecte que plusieurs enfans sont devenus rachitiques, sans qu'on ait pu remarquer le moindre indice de virus vénérien dans leur père ou leur mère. J'ai déjà prévenu l'objection plus haut, en citant B. C. de Juvellina et Astruc, et l'on en verra ci-après la foiblesse au chapitre des maladies vénériennes. On ajoute aux causes rapportées ci-devant, *les fleurs blanches* : j'en conviens aussi. Et l'enfant mort, âgé de dix-sept ans, dont je viens de parler, étoit dans ce cas-là. Ce fut moi qui osai interroger la mère en particulier sur cet article : l'habile M. Moreau, qui y étoit avec moi, n'y avoit pas songé. Ainsi Storck, cité par Van-Swieten, avoit raison de dire qu'après les fleurs blanches, *tandem sequitur pessima rachitis quæ rarò huc usque sanari potuit.* « Enfin, ces enfans, conçus » dans une mère sujette à ces fleurs blanches acri- » monieuses, sont attaqués d'un rachitis très-malin, » et qu'on n'a encore guéri que très-rarement jus- » qu'ici » Ce fut aussi ce qui me fit aussitôt prononcer que l'enfant n'en reviendroit pas, sous quelque forme qu'on lui donnât le mercure. M. Moreau l'avoit ordonné en sirop ; mais il étoit trop tard. Sans dire tout-à-fait sa pensée, il avoit bien vu le remède, et moi je ne voulus rien ordonner en disant la mienne. L'enfant fut remis entre les mains d'un bourreau, autorisé à tromper le peuple par le crédit de quelques grands ; il ne tarda pas à l'achever.

Mais je sais que le père et la mère ne se sont pas gênés sur les plaisirs : ainsi je regardois ces fleurs blanches comme une suite d'une acrimonie vénérienne. Les sœurs du jeune homme en sont pareillement attaquées dès leur première jeunesse. On sait que les filles ont quelquefois apporté cette maladie en naissant. Depuis que les maux vénériens se sont répandus avec les plus cruels symptômes, rien de si commun que les fleurs blanches chez les femmes, et rarement elles en guérissent aujourd'hui. Cette incommodité fait des ravages énormes, de nos jours sur-tout, dans les villes : c'est encore une autre cause de la difformité de tant d'enfans contrefaits ; c'est-à-dire, du rachitis. Les médecins ne font pas assez d'attention à cette dégénération de l'espèce humaine. Boerhaave avoit donc raison de supposer, dans la cause du rachitis, un virus vénérien, *latente fortè leni labe venerea permixtâ*, §. 1488. Si le respect que je dois à d'honnêtes gens me permettoit de produire les noms de celles que j'ai guéries l'année dernière des fleurs blanches opiniâtres, je prouverois, sans craindre le soupçon de mauvaise foi, que la mère et deux filles attaquées de fleurs blanches, rebelles à tout remède, ont été guéries par l'usage du mercure et les décoctions de salsepareille. La plus jeune des deux filles, âgée actuellement de vingt-un ans, en a encore quelque léger ressentiment de temps à autre. Elle n'a pas eu le courage de suivre la cure sans interruption : mais son état actuel prouve qu'elle eût été guérie entièrement si elle l'eût voulu. Plusieurs enfans ont été guéris du rachitis par l'usage

des mercuriaux, soit intérieurement, soit extérieurement : c'est au moins une présomption favorable (1) à mon opinion. *Van-Swieten* raisonne certainement très-mal, lorsqu'il pretend qu'on ne peut déduire le rachitis d'un virus vénérien, parce que le rachitis ne s'est manifesté en Angleterre qu'un siècle après la vérole de Naples ou d'Espagne. Son objection seroit sensée, s'il eût été vrai que l'époque du rachitis eût été antérieure à celle de la vérole. Mais celle-ci l'a précédée; donc on en peut déduire le rachitis de Glisson, qui parut, non un siècle, comme dit Van Swieten, mais près d'un siècle et demi après la vérole américaine. Ainsi, l'espèce humaine avoit eu le temps de sentir par-tout l'impression de ce terrible virus L'époque de la vérole, selon B. C. de Juvelina, est de 1483, ce qui seroit antérieur de dix ans au premier retour de Colomb. Il y auroit peut-être là un 8 pour un 9 ? ou la vérole moderne a été connue en Italie avant cette fameuse expédition de l'Argonature Italien. Mais je suis du parti de ceux qui regardent le virus vénérien comme très-ancien, dans notre continent, quoique d'un caractére moins malin; et je dis que le rachitis est *une maladie de son genre particulier*, *résultante d'un virus vénérien dégénéré ;* mais plus ou moins dangereuse, selon le concours des causes

(1) Je ne prétends pas que le mercure soit l'unique remède du rachitis : il n'est pas toujours le vrai spécifique contre le virus vénérien. Quelque avantageux qu'il soit dans la cure des maladies cutanées, M. Lorry remarque très-bien qu'il y est assez souvent sans effet, j'oserois même dire dangereux.

qui la déterminent. Ainsi j'exclus tout autre miasme, virus, affection, maladie, comme cause primitive du rachitis.

Je conclus aussi de-là que le rachitis est inné, au moins, quant au principe du mal ; ou qu'il vient immédiatement du lait de la nourrice qu'on donne à l'enfant, si les père et mère ne tiennent aucun virus éloigné de leurs aïeux. Que le virus, dans le premier cas puisse être inné, cela est hors de doute. N'aurions-nous qu'un seul exemple il suffiroit pour nous le prouver. Or, Glisson fait mention d'un enfant né rachitique, de manière à ne pas s'y méprendre. Notre auteur et d'autres ont donc eu tort de prétendre que les enfans ne naissoient pas avec la maladie; pour moi, je pense que ceux qui en sont incommodés l'ont apporté avec eux. Si le virus en étoit peu actif, les progrès du mal ont été très-lents, insensibles pendant quelque temps ; et c'est sur-tout à la dentition que le mal s'est manifesté. La cruelle révolution qui se fait alors dans le corps d'un enfant développe le germe caché du mal, et l'on voit, avec étonnement un enfant très-sain en apparence, devenir tout contrefait. Cependant un œil attentif est rarement abusé sur ce phénomène. Ces enfans sont toujours plus intraitables ou de plus mauvaise humeur que les autres. J'en ai vu d'autres si taciturnes, qu'en quelque place qu'on les mît, cela leur étoit très indifférent; ils y restoient sans jeter un cri, sans même regarder à peine leur mère ou leur nourrice. Tels sont les premiers signes de cette terrible maladie imminente, qui tantôt se manifeste avec les symptômes que je

rapporterai ci-après, tantôt sous la forme d'un virus scrophuleux à l'âge de trois ou quatre ans; quelquefois plutôt ou plus tard.

Le virus scrophuleux, quoique très-malin de sa nature, est souvent plus traitable que le rachitique, proprement dit, lorsque celui-là s'est manifesté par la seule tumeur des glandes quelconques. Mais si à la tumeur des glandes il est survenu quelque exostose, ou même des ulcères avec carie, comme je l'ai vu, alors il n'y a presque plus de remède, ou il faut traiter le mal comme un virus rachitique; encore n'a t-on guère lieu d'espérer ce succès. Mais j'ai vu, rue Aubry-le-Boucher, il y a environ deux ans, près de Saint-Josse, un passementier entaché des deux virus en même temps. Dans sa jeunesse, il avoit été attaqué du rachitis; la nature avoit enfin pris le dessus, et il s'en étoit tiré, quoique tout contrefait de la tête aux pieds, il se maria avec une femme qui avoit perdu deux doigts à la suite des effets d'un virus scrophuleux, dont elle se croyoit bien guérie. Le germe scrophuleux, compliqué avec le virus rachitique étouffé en apparence dans l'homme, ne tarda pas à se manifester chez lui avec tous ses symptômes. Il lui survint des exostoses au dos, à la poitrine, aux clavicules, au coup, à la mâchoire : la carie suivit promptement. Je fus appelé à cet état : j'appris qu'il avoit usé de nombre de médicamens de charlatans, sans succès. Je parvins à rendre le pus moins caustique, à cicatriser enfin les plaies, excepté une seule au côté droit. Je n'avois osé établir un cautère par précaution, de peur d'établir en même temps un

ulcère, avec un écoulement aussi acrimonieux. Le malade tomba en paralysie; ce que je craignois très-fort. Je le tirai cependant de là. Il monta même et descendit deux étages. La faim le prit: il se refusa à mes avis, et mourut d'une indigestion. Mais se seroit-il guéri entièrement de ses ulcères? Non. J'en avois dit mon sentiment à la famille. La paralysie est une preuve que le virus avoit déjà attaqué le principe vital et les nerfs. Le lecteur me passera cette digression : elle donnera lieu aux observateurs de réfléchir sur la nature de ces deux virus, en faisant voir combien l'on a peu de raison de se persuader que les virus rachitique et scrophuleux peuvent s'éteindre (1) entièrement dans ces sujets malheureux. Leur haleine très-souvent fétide, meme dans leur meilleure santé, décele le principe du mal jusqu'à leur mort. Quelle sera donc la crase des humeurs de leurs enfans, s'ils en ont?

Voyons, d'après notre auteur, les symptômes du rachitis. Les sujets, en général, ont avant la maladie déterminée, les os gros aux articulations, la peau lâche, le ventre prominent sur-tout à droite, le visage plein, pâle, bouffi, le corps maigre. Dès que la maladie passe à son état déterminé, le coronal commence à prominer sensiblement; les os du crâne quittent leurs sutures; la peau se ride, s'épaissit, sur-tout aux articulations des mains. Les

(1) Astruc remarque que le virus vénérien qu'on ne soupçonnoit plus, s'est quelquefois remontré avec toute sa fureur, par une occasion capable de le remettre en action.

dents jaunissent, noircissent, tombent l'une après l'autre. Les nouvelles ne les remplacent qu'avec lenteur, pour tomber bientôt, si l'on ne guérit promptement le malade. La poitrine est comme renfoncée aux côtés, le sternum s'élève, et la charpente monte quelquefois plus haut d'un côté que de l'autre, ou se jette toute d'un côté. Les côtes s'élargissent; il s'y forme des nœuds, sur-tout à la rencontre des cartilages, qui joignent le sternum. Les clavicules se courbent considérablement, de même que la colonne épinière qui fléchit en divers sens. Quelques os s'applatissent, se courbent, tels que le fémur, le tibia, les deux os de l'avant-bras. Ceux du bassin se renfoncent, se dévoient, en retrécissent la capacité. D'autres ne prennent pas leur accroissement naturel; et ce qui arrive quelquefois, ils se ramollissent, et perdent la consistance osseuse naturelle. De-là vient ce raccourcissement sensible qu'on a remarqué à quelques enfans. Souvent aussi les os s'amincissent, ou ne font qu'une espèce de cartillage très-foible et très-cassant. D'où vient que certains enfans en qui l'on ne soupçonne pas le virus, se cassent la cuisse, la jambe, à la moindre chûte; ce qui est rare, en général, aux autres enfans (1) sains. Ou bien les os sont souples en un endroit, friables en un autre.

---

(1) Cette facilité avec laquelle quelques enfans se cassent un bras ou une jambe, m'a toujours fait soupçonner le virus rachitique, depuis que j'ai réfléchi sur cette maladie. Aussi ne tarde-t-elle pas à se déclarer après ces accidens, s'ils en sont entachés; mais ce n'est pas l'accident ni ses suites qui la produisent.

Les

Les muscles s'affoiblissent peu à peu, au point que le malade n'est plus en état de quitter le lit, ni même de bouger. Il est continuellement dévoré par une petite fièvre hectique, sur-tout la nuit, et qui achève d'absorber le peu de graisse qui reste à la peau. Quelques sujets ont un râlement, une toux humide, et avalent les flegmes qu'ils expectorent : d'autres n'ont qu'une toux sèche, comme on l'a remarqué à l'enfant de Thomas Moore, au commencement de sa maladie. A cela survient une difficulté de respirer, qui s'augmente au point que les malades sont près d'être suffoqués, si on ne les asseoit dans le lit. Quelquefois ils se bouffissent tout-à-coup comme s'il étoit entré de l'air entre cuir et chair. La sueur sort par gouttes, ou les yeux coulent, et le visage désenfle. Enfin, viennent les convulsions, la paralysie, qui terminent cet état déplorable. *Il est remarquable que le corps de ces sujets ne se refroidit pas promptement, ni ne se roidit après la mort.*

Cette observation, que notre auteur fait après plusieurs médecins, n'est accompagnée chez lui, ni chez d'autres, d'aucunes réflexions. Je crois devoir m'y arrêter un instant. L'habile docteur Lorry remarque que ces sujets sont comme gorgés d'un *mucus acide*, qui empêche leurs os de prendre une ferme consistance, etc. Si l'on pouvoit conclure des opérations de l'art à ce qui se passe dans le corps pendant cette maladie, il est très-sûr que M. Lorry auroit mieux vu que Boerhaave, qui rapportoit la maladie à une cacochymie *inerte*, *froide*, *rapide*, par laquelle on ne peut pas expliquer

le ramollissement des os, au moins lorsque le rachitis ne se manifeste que vers l'âge de seize à dix-sept ans. Mais ce mucus acide, qui est vraiment la cause efficiente de tous les ravages, existe-t-il toujours comme tel, lorsque la maladie est à son dernier période. Je ne le crois pas; et sans doute M. Lorry ne le prétend pas non plus. La chimie nous démontre que tous les corps fermentescibles tendent spontanément de la fermentation acide à la fermentation putride ou alkaline, et qu'elles ne parviennent jamais à cette dernière sans un degré si foible qu'on le voudra supposer, de fermentation acide. Les substances animales, les bouillons de viande, par exemple, nous le prouvent, de même que les plantes qu'on appelle improprement *alkalines*. Faisons l'application de ce principe : l'acide, qui détruit le corps des rachitiques, agissant sur et dans un corps animal, reste long-temps, si on le veut, dans cet état d'acidité acrimonieuse qui lui est particulière; mais il doit enfin s'alkaliser insensiblement, et les effets le prouvent. Le sang de ces sujets n'est plus, sur la fin, qu'un magma putrilagineux. Leur haleine fétide vers les approches de la mort, décèle leur entière dépravation, causée par une fermentation alkaline interne, qui doit même se continuer après la mort; temps où elle parvient enfin au dernier degré de la putréfaction. Voilà pourquoi ces corps sont long-temps chauds après le décès, et ne se roidissent pas comme les autres. On peut remarquer le même phénomène dans ceux qui meurent de la peste. Cela nous montre en même-temps à

quel degré de la maladie l'on peut administrer tel remède, qui n'y convient plus dans un autre. Les alkalis qu'ordonne notre auteur ci-après, seroient donc utiles au commencement ; le mercure a donc aussi pu réussir à ce période, comme plusieurs médecins s'en sont servi, et Glisson n'a pas non plus eu tort de dire que le mercure avoit fait périr quelques-uns de ces malades. On l'avoit sans doute donné sans faire cette distinction, tandis que Buchner a guéri des rachitiques en joignant le mercure à ses autres moyens curatifs. Les alkalis vers la fin seroient devenus très-préjudiciables. Je vois qu'il en est de même de la vérole. Si la maladie n'est que commençante, le mercure seul, sans y joindre d'acides, est le vrai spécifique ; si on l'administre sans y joindre les acides, lorsque le virus a fait de grands ravages, sur-tout à un sujet dont le sang est d'une foible texture, ou tendant au scorbut, il doit causer bien du mal, et laisser les tristes reliquats qu'on remarque après son usage dans des mains imprudentes.

Je puis proposer actuellement cette question. Le rachitis est-il contagieux ? En admettant une distinction, je crois qu'on peut la résoudre. Non, il ne l'est peut-être pas, si la maladie n'est qu'un virus peu exalté ; mais je pense qu'elle le seroit aux derniers degrés qui conduisent à la mort. C'est une vraie putréfaction dont les miasmes ne peuvent être que nuisibles aux corps qui en éprouveroient l'impression. Ainsi Glisson, en un endroit, a conclu trop généralement pour la négative, de ce que les enfans qui avoient couché avec un rachitique,

n'avoient pas gagné la maladie. Sans doute que l'état du malade n'étoit pas encore à ce dernier degré, Glisson lui-même en doute dans un autre endroit, et penche même pour l'affirmative. Pour moi, je pense que si la phthisie en général est contagieuse, on a droit de conclure que le rachitis, qui est une phthisie universelle, capable de résoudre les os, ou de les carier au point où je l'ai vu, doit l'être à plus forte raison. Il faut donc être sur ses gardes vers la fin de ces maladies.

Doit-on admettre la distinction qu'on a faite entre rachitis *parfait* et *imparfait ?* Si on prend la distinction dans les termes qu'on la propose, c'est demander si l'on doit distinguer entre une espérance assez probable de la vie et une mort certaine : ce qui n'est pas proposable pour les vues de la médecine-pratique. En effet, ceux qui ont fait la distinction appellent *rachitis parfait* celui qui a conduit le sujet aux derniers degrés du mal. Sans doute il n'y a plus de ressources, et c'est la mort même. La seule distinction qu'on peut établir ici doit se prendre des degrés auxquels le virus aura été exalté. S'il est encore près de sa source, il cède presque aux mêmes remédes que le virus vénérien, pourvu qu'on en continue long-temps l'usage dans les premières années de la vie.

S'il a passé à plusieurs générations, c'est un virus d'une nature différente, par rapport aux qualités acrimonieuses qu'il a acquises dans les humeurs des divers sujets qui en ont été infectés (1). Quoique

(1) Voilà pourquoi l'on a guéri cette maladie par des remèdes tout-à-fait opposés.

ces sujets se transmettent de père en fils à-peu-près la même difformité externe, je pense que le virus varie de l'un à l'autre, selon leur régime et leur conduite, quoique le même dans son principe. De là je présume aussi que ce virus, une fois porté dans le sang d'une famille, ne s'y éteint qu'à l'extinction de la race entachée : ce qui ne tarde pas long-temps, heureusement pour l'espèce humaine: car ces gens contrefaits quoique très-salaces, ont rarement une nombreuse postérité. Presque tous leurs enfans périssent dans le bas âge, ou un peu plus tard.

Le virus rachitique, parfait dans son caractère n'est donc (1) déterminé que d'une génération à l'autre. Souvent même il reste plusieurs générations sans se développer dans les humeurs des descendans, pour exércer son énergie à la première cause occasionnelle. L'expérience prouve que les sujets qui en ont triomphé passé l'âge de seize ans environ, se soutiennent quelquefois jusqu'à une heureuse vieillesse; mais qu'au moindre excès ils sont exposés à en ressentir les effets. Mais c'est je pense, se jouer des termes que de demander si le rachitis est imparfait ou parfait, lorsqu'il se manifeste par ses symptômes ordinaires. Il est bien sûr que ces symptômes doivent commencer de l'une ou de l'autre manière. Qu'en conclure ? sinon que le virus

(1) Malheureusement on ne connoît le degré du mal que par ses ravages. *Nec enim huc usque definitum est ad quem gradum possit per varios decrescentium prosapiarum ordines degenerare mutari, alterari, mitescere.* Lorry *de morb. cut. p.* 121.

déterminé, dans son propre caractère, va détruire infailliblement le sujet, si l'on n'y prend garde. Mais en est-il moins tel parce qu'il n'a pas encore fait tous ses ravages ? Les maux vénériens, dont il dérive, quoi qu'en dise Astruc, peuvent cependant en varier le caractère, selon leur degré de malignité ; et c'est la seule différence intrinsèque qui doit s'y rencontrer. La bonne conduite, un régime, et des exercices bien proportionnés, contribueront à l'adoucir, à le refréner : pour lors, si le sujet qui en est manifestement entaché dans l'enfance, est conduit prudemment, il n'est pas douteux que l'action musculaire, artérielle, ne consolide un jour les os que le virus avoit lésés, affoiblis, et que le sujet, quoique contrefait, n'échappe au danger ; car dans ce cas-là, l'acide acrimonieux n'ayant plus cette énergie qui lui est propre ; ne peut plus dissoudre la substance terreuse ou calcaire (1), qui doit s'incorporer avec le principe mucilagineux pour former les os ; et

(1) Je demanderai en passant pourquoi les os se sont dissous dans l'humeur qu'on tira d'un dépôt goutteux ? Cette humeur étoit-elle acide, ou tenoit-elle d'un caractère rachitique, ou plutôt ces deux vices sont-ils analogues ? On n'ignore pas que la goutte est souvent la conséquence des maux vénériens, ou au moins d'un peu de licence dans les plaisirs de cithère. Un cordonnier de mon voisinage rendit, pendant quelque temps, une terre vraiment osseuse par les urines à la suite de maux vénériens. Dès que le sédiment étoit reposé, il se durcissoit et faisoit plus d'un tiers des urines. Je fus assez heureux pour le guérir, quoique je n'en espérasse rien. A peine pouvoit-il se soutenir. L'antimoine, les forts mucilagineux, le quinquina en poudre et un régime farineux furent mes moyens curatifs.

ils reprennent leur fermeté, au moins en grande partie.

Je ne m'arrêterai pas aux phénomènes que les cadavres des rachitiques ont présenté à différens curieux. Ces phénomènes, uniformes à certain point, ne laissent pas de varier : il n'est même pas de sujet qui ne présente quelque chose de particulier. Par exemple, on a observé quelquefois du pus dans la poitrine. Un sujet m'a fait voir un épanchement de sang mêlé d'un pus d'une puanteur abominable. Plusieurs côtes étoient picottées en dedans comme avec un poinçon. L'hydrocéphale est très-souvent une suite de la maladie; j'ai aussi remarqué des vésicules assez grosses, remplies d'une sérosité mordicante qui me causa de la rougeur et une démangeaison à un doigt. Des trois seuls sujets que j'ai vu ouvrir dans ma vie, deux ne m'ont pas présenté le foie du volume dont Glisson et d'autres l'ont dit. La surface concave ou inférieure en étoit grumeleuse et livide dans un; et tous les trois exhaloient une puanteur très-forte.

Voyons quelques réflexions de notre auteur et sa méthode curative. Plus il se réunit de causes (1) de cette maladie dans un enfant, plus elle

(1) La source des erreurs où l'on est tombé par rapport à la vraie cause de cette maladie, a été de prendre, comme on le fait à l'égard de presque toutes les autres maladies, les signes de la maladie pour les signes de la cause, ce qui est bien différent. De-là cette multiplicité de causes qu'on assigne à une affection morbifique. Mais si l'effet est déterminé par sa cause, on doit aussi convenir que la cause l'est par son effet. Rarement

est déterminée chez lui ; et plus long-temps elles durent plus il est difficile de la guérir. On peut voir par-là jusqu'à quel degré on a lieu de la craindre pour lui, et les mesures qu'il faut prendre pour la prévenir à temps. Si par exemple, un homme sait qu'il a gardé long-temps une maladie vénérienne, et qu'il n'a pris que des remèdes au hasard, sans ordre et sans suite, et insuffisans pour déraciner le virus, et que cet homme vienne à se marier avec une femme d'une santé débile et si l'enfant qu'il en a est confié à une nourrice scorbutique et qui a un lait trop vieux, il y a lieu, dans ces circonstances de présumer ou que l'enfant ne vivra pas, ou qu'il sera attaqué du rachitis. Il est donc alors de la prudence de donner une bonne nourrice à cet enfant, et d'écarter toutes les autres causes qui donneroient naissance à cette maladie. Les anglois la craignent pour leurs enfans, lorsqu'ils les entendent parler avant de marcher. Mais il faut se souvenir qu'un enfant apprend à parler d'autant plus vîte qu'on jase souvent avec lui, et qu'il marche aussi de bonne heure, si on le porte moins dans les bas, et qu'on le laisse ramper et se rouler à terre. Plutôt les dents paroissent, plus on craint le rachitis. Supposons que l'enfant ait

---

le concours de plusieurs causes a lieu pour déterminer l'état malade, sous quelque dénomination que se présente la discordance des fonctions naturelles. De trente causes possibles qu'on assigne, je soutiens même qu'il n'y en a qu'une vraie : et c'est souvent celle qu'on veut ignorer ou qu'on ne peut connoître, parce qu'on perd de vue le signe qui lui est propre.

pu se soutenir auparavant et marcher, qu'il ait été gai, sain, on a cependant lieu de craindre la maladie, si l'éruption des dents, (qu'il y soit pris d'éclampsie ou non) la peau devient flasque, l'estomac est météorisé, et la poitrine promine en avant. C'est à quoi il faut prendre garde, depuis le neuvième mois jusqu'à deux ans.

Le changement qui arrive dans le corps d'un enfant au temps de la dentition, donne lieu à la maladie de se manifester. L'épine ne se courbe ordinairement que lorsque l'enfant commence à marcher. La tête devient proportionnément plus volumineuse que le reste du corps, parce que les sutures deviennent lâches, et que les os se quittent. Alors le poids de la tête et la foiblesse des muscles empêchent de la soutenir. La peau se ride, parce que les chairs s'amollissent et que la graisse se consume. La chair est même pâle par rapport à la dissolution aqueuse du sang. L'élévation du bas-ventre vient de ce que les viscères sont proportionnément trop grands et trop gros, et que l'estomac et les intestins sont remplis de vents.

La respiration courte et gênée vient du peu de liberté qu'ont les poumons dans la poitrine retrécie, soit parce qu'elle s'applatit sur les côtés, soit parce que le trop gros volume des viscères du bas-ventre refoule le diaphragme et s'oppose à l'intromission suffisante de l'air. Mais la principale cause vient du relâchement (1) des releveurs des côtes. Enfin, il s'est peut-être amassé de l'eau dans la

(1) Ceci est une pure chimère.

cavité de la poitrine ou du péricarde. Si l'eau est du côté droit de la poitrine, le malade ne peut se coucher du côté gauche: si elle est dans le péricarde, l'enfant se courbe ordinairement en devant.

La gêne de la poitrine empêche le sang de passer de la tête et du visage aux parties inférieures. Voilà ce qui rend les veines du cou et de la face si grosses. Le grand appétit vient des sucs acides de l'estomac, et ces acides sont la suite du défaut de bile; et la bile manque (1), parce que la graisse de l'épiploon est épuisée. La présence des acides se manifeste assez par l'haleine aigre (2) de ces sujets. Or, ces acides sont assurément la cause du ramollissement des os.

La bosse vient de la courbure de la colonne épinière. De-là le cou court, et l'enfoncement de la tête sur les épaules. Les bras paroissent plus longs par rapport au raccourcissement de l'épine du dos. Le corps se déjette selon l'obliquité de la courbure de l'épine. Les parties inférieures sont plus contrefaites que les bras, par le poids du corps qu'elles ont à soutenir. Les observations de Valsalva, de Haller, de J. H. Von-Brunn, prouvent assez qu'on ne doit pas déduire la maigreur de ces sujets, de ce que les nerfs qui partent de la moëlle épinière, sont comprimés par l'inflexion des vertèbres.

Il est facile, en général, de prévenir les suites

---

(1) Ceci est dit un peu légérement.

(2) Oui, au commencement de la maladie; car plus tard, l'haleine est très-fétide.

de cette maladie, lorsqu'elle ne fait que commencer. Mais l'enfant exige un soin particulier, et l'on doit écarter de lui tout ce qui pourroit contribuer aux progrés du mal. Il est, au contraire, presque impossible de lui donner du secours, pour peu qu'on soit négligent ou indifférent sur la propreté de l'appartement, si la saison est pluvieuse, et si l'enfant ne peut être placé dans un endroit bien sec et bien sain. Si le mal a déjà fait quelque progrès, la cure devient presque impraticable. Il est plus aisé de guérir ces sujets lorsqu'ils sont attaqués (1) de la galle. Mais si l'enfant se donne un coup violent en tombant ou en se heurtant, ou s'il se casse un membre, il y a grand risque que la maladie n'empire et ne parvienne même à son plus haut degré. La septième ou la quinzième année sont fort critiques pour ces sujets : car c'est à ces deux périodes qu'ils en reviennent, ou que la maladie empire sans ressource.

L'été est une saison précieuse pour eux, sur-tout si la saison est bien sèche. C'est le contraire de l'hiver et de l'automne. Ceux qui gardoient le lit commencent à se sentir de nouvelles forces aux approches de l'été; ils se traînent un peu, et même parviennent à marcher. Ils ont cela de commun avec les vieillards et ceux qui ont essuyé une paralysie. Les saignemens de nez leur sont aussi nuisi-

(1) C'est ce qu'avoit dit Glisson. *Scabies et pustulæ in cute puritusve huic morbo supervenientes, ad curam ejusdem multum conferunt.* Personne que je sache n'a encore essayé de communiquer la galle à un enfant rachitique, pour faciliter sa guérison. Pourquoi ne pas tenter ce moyen dans des cas critiques?

bles que toute autre perte de sang. Lorsqu'ils expectorent ou crachent du sang, cela vient rarement de l'ouverture violente de quelque vaisseau; mais des pores exhalans où le sang trop délayé s'est porté par quelques symptômes de la maladie.

L'enflure, quelquefois subite du corps, ne marque point de changement, car un seul vomissement la fait souvent disparoître pour deux jours. Mais la mort n'est pas loin lorsque l'enflure, loin de se passer, quitte un côté pour reparoître à un autre, par exemple, du bras ou du pied droit, au bras ou au pied gauche; si l'œil, outre cela, pleure du côté de l'enflure, et que la fièvre, quoique petite, s'y joigne; si le visage s'abat, se ride; si les selles s'augmentent, ou d'autres symptômes spasmodiques deviennent plus grands.

Ces sujets approchent aussi du terme de leur triste existence, lorsqu'il se fait chez eux des changemens considérables. Si, par exemple, leur ventre se resserre après avoir été libre auparavant, si les urines ne coulent plus librement. Lorsque le visage se contracte sensiblement, ils n'ont guères plus que quatorze jours à vivre. Si le visage s'obscurcit et que les pieds perdent le sentiment, ils n'ont plus que trois ou quatre jours de vie. Il en est de même si l'haleine devient (1) très-fétide.

J'ai assez de preuves que cette maladie se voit parmi nos paysans Suédois; mais il me semble qu'on devroit examiner si elle n'a lieu que dans les endroits exposés au passage des voyageurs, ou

(1) Souvent elle devient très-fétide avant cette extrémité.

près des palais des grands (1), où les maux vénériens se glissent le plus communément.

La cure de cette maladie exige assez souvent une année entière, si les sujets ne sont pas encore dans un état désespéré. Ce qui ne doit pas étonner si l'on fait attention que c'est pour le moins autant du régime que des médicamens, qu'on doit attendre la guérison. Il est aisé d'affoiblir un corps robuste; mais très-difficile de relever un corps foible (2) et abattu.

Les gens qui ne peuvent beaucoup dépenser pour leurs enfans, se contenteront de deux sortes de médicamens.

Le premier est pour dompter et détruire les acides. On jette donc *une demi-once de potasse* dans *une livre d'eau de fontaine* très-pure, et l'on garde cela dans une (3) bouteille. L'enfant en prendra depuis vingt jusqu'à quatre-vingt ou cent gouttes, dans un verre d'eau tous les matins, selon l'âge. On interrompt tous les trois ou quatre jours, pour les

(1) Il est singulier que la plupart des médecins se déclarent tacitement pour mon opinion, sans oser l'admettre. Elle n'est cependant pas injurieuse aux pères et mères des enfans, puisqu'ils peuvent tenir ce vice de leurs aïeux, ou de leur nourrice.

(2) Hippocrate disoit, dans le même sens, qu'il étoit plus aisé de vider que de remplir.

(3) Je doute que cela réussit lorsque le mal a fait de grands progrès. C'est risquer de déterminer plutôt les humeurs acrimonieuses à la putréfaction. Aussi Buchner, à ce période, abandonnoit-il les sujets à leur triste sort, comme des malades sans espoir; et Van-Swieten a eu mauvaise grace de lui en faire un crime.

reprendre ainsi alternativement au bout de quatre jours.

Le second diminue aussi les acides, mais favorise particuliérement les digestions, donne lieu à la préparation d'un bon chyle, soutient l'ouverture des pores, des vaisseaux lactés, obvie aux matières glaireuses, dissout les humeurs visqueuses, lève les obstructions des glandes mésentériques, entretient, par une légère irritation, le mouvement vermiculaire des intestins et des selles.

℞ Savon de Venise, *dix grains.*
Fiel de bœuf cuit, *un grain.*
Arum préparé, *cinq grains.*

Mêlez; faites huit pillules de deux grains chaque.

On les roule dans de la canelle en poudre, pour en donner quatre à dîner et quatre à souper; et l'on supplée ainsi au défaut de la bile.

On ne risque rien d'en faire préparer pour trois mois; cela se conserve bien à la cave dans une bouteille de verre, bouchée.

Les Anglais (1) font prendre les bains froids à ces enfans, ou leur font tomber de l'eau froide sur le corps avec un entonnoir. Nous employons aussi ces deux moyens, quoique plus rarement. Une fille usa de ces bains pendant trois étés de suite contre cette maladie, et fut entiérement guérie. Il se fit une cure des plus notables à nos eaux minérales de

(1) Voyez la fin de ce chapitre.

Loka (1), par la douche à laquelle on exposa un enfant rachitique en 1760. Il ne pouvoit ni marcher, ni se (2) soutenir ; et en quatorze jours il fut assez sain et assez fort pour sauter, danser. La froideur du limon contribua sans doute beaucoup à cette guérison. Rien ne rend si promptement aux muscles leur force que l'eau froide, soit dans les bains, soit en douche. Si l'enfant ne pouvoit la soutenir, on lui bassineroit le corps avec une éponge imbibée d'eau froide, tous les jours en allant au lit.

On ne sauroit prescrire de régime aux enfans (3) des pauvres. On aura cependant soin de tenir leur appartement bien net, d'y faire des fumigations avec du bois de genièvre ; de ne pas laisser sortir les malades pendant un temps humide ; leur habit, leurs linges, seront bien secs : ils ne prendront ni lait (4) aigre, ni bière vapide ou aigre : on leur frottera plusieurs fois par jour le corps avec un morceau de flanelle, exposé à la fumée de bois de genièvre.

On a recommandé *la garence*, contre cette maladie. Voyez M. *Cosnier*, Quæstio Medica, *an rachitidi rubia tinctorum? Paris.* 1758 ; et Levret, *Art*

(1) Voyez, touchant ces bains salutaires de Loka, ce qu'en a dit Bergius, *Tal om*, *etc.* « Discours sur les bains froids en » général, et en particulier sur ceux de Loka, 1764 ».

(2) La cachexie seule, sans vice rachitique, peut réduire les enfans à cet état.

(3) Pourquoi non? est-ce par rapport aux dépenses? Mais ils sont également gênés dans toutes les maladies.

(4) Le lait en général ne convient pas ici, par rapport à son principe acide. Un os bouilli dans le lait s'y ramollit assez promptement. Voyez ci-après.

des accouchemens, 1766, p. 277. Comparez les observations du professeur Bœhmer, et l'Encyclopédie, tom. 7. p. 479.

La racine de la (1) parelle seroit très-utile dans cette maladie, si on la préparoit comme la *squille*.

Les gens aisés peuvent parvenir plus sûrement et en moins de temps à la guérison.

1°. On jettera une demi-once d'alkali du tartre dans une livre d'eau de fontaine bien pure, qu'on gardera comme la première, mentionnée ci-devant. L'enfant en prendra le matin depuis vingt jusqu'à cent gouttes, selon l'âge, dans un verre d'eau, et autant l'après-midi, pendant trois jours : on interrompt pendant le même temps, pour les reprendre de même alternativement jusqu'à ce que l'on n'apperçoive plus de signe d'acidité, tel qu'une haleine ou des sueurs aigres.

2°. Si ces gouttes ne procurent pas de selles, ce

(1) *Hydrolapathum*. M. Murray dit que la saveur amère et astringente de cette plante, donne déjà une présomption favorable de ses vertus. Du reste, Zwinger dans son *Théât. Botanic.* donne à cette plante toutes les vertus que les médecins suédois lui attribuent. C'est donc injustement que M. Murray reproche aux Allemands de n'en pas parler dans leur matière médicale. Voyez Zwing, pag. 458. *édit. allem.* M. Lewis la regarde la *Bratanikè* de Dioscoride, lib. 4. c. 2. Voyez le *Nouveau Dispensaire* de Lewis. Selon ces deux habiles écrivains, il n'est peut-être pas de plante plus convenable pour purifier le sang, et les humeurs des vices qui s'y seroient insinués. Jointe au trèfle d'eau verd et non sec, comme on le prescrit, ses effets sont beaucoup plus prompts, sur-tout si l'on ordonne quelque préparation d'antimoine.

qui arrive cependant par le mélange de ce sel lixiviel avec les acides, on donnera de l'élixir de rhubarbe mentionné, jusqu'à trois cuillerées, selon l'âge.

3°. A la fin des repas, savoir, du dîner et du souper, on donnera cinq ou six pillules de deux grains.

♃ Offa de Van-Helmont, *neuf grains.*
Fiel de bœuf desséché, *un grain.*
Arum (1) préparé, *même dose.*

Mêlez bien.

On en peut faire préparer pour deux mois. Ces pillules sont très-avantageuses pour suppléer à la bile, par rapport à l'*offa*, qui n'est qu'une huile subtile, et un sel lixiviel très-atténué.

Si l'on observe que les gouttes (n°, 1.) ne doivent pas être réitérées si souvent, on commence à donner à l'enfant tous les jours le quinquina en poudre, depuis vingt jusqu'à quarante grains, selon l'âge. On l'humecte d'un peu d'eau, pour l'envelopper d'une oublie. J'ai déjà dit comment on pouvoit faire prendre cela à ces petits malades. Le sel essentiel de quinquina est aussi utile dans ces circonstances. J'en fis prendre pendant neuf mois dix

(1) L'arum ne doit se préparer en poudre qu'à l'instant de s'en servir, autrement il perd bientôt sa vertu, et devient insipide et farineux, dit Lewis : *Dried and kept for some time, it loses much of its acrimony, and becomes at lenghs an almost farinaceous substance.* Mat. Médic. Arum.

grains en pillules à un enfant, qui avoit quelques symptômes de cette maladie. Soir et matin, on le frottoit avec un coupon de flanelle, parfumé de l'odeur du mastic sur le feu, et on le rouloit dans la chambre, presque tous les jours, sur un petit charriot. Il se trouva enfin en état d'aller, et ne se ressentit plus de la maladie.

Si le quinquina rebute, on fait boire fréquemment de l'eau (1) de *Spa*, (celle du Pouhon) dans le cas où l'on n'en auroit pas, on en prépareroit d'artificielle, à la manière de Monro. Voyez *Essais et Observations de Medecine de la Société d'Edimbourg*, t. 3, pag. *66. éd. franç.* Ou bien l'on fera de l'eau de boule. On suspend une *boule de Mars* à un morceau de mousseline qui baigne dans l'eau, et on l'y laisse jusqu'à ce que l'eau ait pris la couleur d'une infusion de thé: on ôte alors la boule qu'on met sécher. L'enfant boit de cela pendant la matinée. Le lendemain on en fait autant.

On auroit donc tous les remèdes les plus efficaces, connus, si l'enfant pouvoit prendre les bains froids, ou recevoir l'eau avec un entonnoir, ou en douche, tous les jours au soir.

Il faut joindre à cela un régime convenable. Après avoir pris toutes les précautions mentionnées relativement à l'air, à la sécheresse de l'appartement, des linges, l'enfant sera mis dans une chambre assez espacée, et où il y ait au plus deux ou trois personnes. L'appartement sera modéré-

---

(1) C'est une foible ressource, si on ne la prend sur les lieux.

ment chaud. L'enfant doit coucher, non sur de la laine ou de la plume, mais sur la paille. En Hollande et en Angleterre, ils couchent alors sur de la fougère mâle. Les habits seront blancs ou rouges, à moins que l'enfant ne soit attaqué d'épilepsie en voyant une couleur rouge, comme le docteur Buchner en cite un exemple.

Les alimens seront plus secs que fluides, et l'on ne livrera pas l'enfant à son appétit. Ainsi le thé, l'eau chaude, le bouillon, la bouillie, les décoctions de gruau, le pain tendre, ne lui valent rien; il faut, au contraire, un pain semblable au biscuit de mer, et dont la farine ait bien fermenté. Toutes les substances grasses, les acides, ou ce qui peut le devenir, est préjudiciable. Les choses douçâtres, les fruits, le lait, le petit-lait, les poissons, les ragoûts, le bouilli, ne doivent pas être permis. Toute la boisson doit être un peu d'eau et de vin, où il y ait le moins d'acide, ou de la petite-bière forcée de houblon. Du reste, on permettra un peu de soupe bien dégraissée, des œufs brouillés ou mollets, de la volaille, du veau, de l'agneau, enfin, toute viande légère, bien rôtie, et en ôter la superficie brunie par le feu. On aura soin d'assaisonner les alimens d'un peu d'épices, de canelle, de muscade ou de macis.

On préférera le plus souvent les foies rôtis des poissons, de veau, de poule, de canard, d'oie et d'autres volailles engraissées, On porte par-là dans les humeurs un principe bilieux qui y manque.

Comme l'auteur ne propose pas tous les moyens curatifs dont plusieurs habiles médecins ont fait

Ff 2

usage, et que souvent ceux qui traitent les malades dans les campagnes, ne peuvent pas lire les originaux latins, je vais joindre ici ce que d'autres ont proposé pour la guérison de cette maladie.

Il est très-probable que c'est l'acide du lait qui commence à développer le germe du virus dont le sang est imprégné dès la naissance. Je serois donc assez de l'avis de ceux qui ont d'abord employé quelques doux purgatifs et à petites doses. Je préférerois une infusion de rhubarbe et de quinquina à toute autre, pour purger de loin en loin, sur-tout aux approches des temps humides. Si les enfans se refusent à cette boisson. on mêle quelques grains de résine de jalap, avec de la conserve d'orange, ou de citron, et ils prennent cela volontiers. Mais en général, dans cette maladie comme dans toute autre, les purgatifs réitérés sont funestes aux enfans. Leurs fibres s'affaissent promptement et ne reprennent leur ton qu'avec beaucoup de peine. Le gros ventre qui semble diminuer par l'effet de ces médicamens, redevient bientôt plus gros ou plus dur.

Quoique les enfans soutiennent aisément les effets des vomitifs, lorsqu'on les leur donne proportionnément à leurs forces, il n'est guère à propos de leur en administrer dans ces maladies, à moins qu'ils ne soient indiqués par des symptômes particuliers. Les seuls purgatifs peuvent remplir toutes les vues. Le vice n'est pas ici dans les premières voies, mais dans le principe même de la vie, dans toutes les humeurs. On a donc plutôt besoin d'altérans. Je ne vois que quelques mauvaises digestions qui les indi-

quent, et c'est la pratique la plus abusive que de prétendre expulser toute la saburre de l'estomac et des premières voies. D'ailleurs, ces sujets sont presque toujours privés de l'humeur bilieuse qui leur seroit si nécessaire.

Devons-nous, dans notre contrée, prescrire la bière à ces enfans, comme on le fait dans les pays qui se rapprochent du Nord ? Je ne le pense pas. J'ai eu lieu de remarquer en Flandre que le foie de ces grands buveurs de bière étoit presque toujours pierreux, ou rempli de concrétions livides, jaunâtres. J'en demandai la cause à un habile homme; il me dit que c'étoit l'effet du houblon. La bière, forcée de houblon, telle que la recommande l'auteur, ne seroit donc pas exempte d'inconvéniens. D'ailleurs, cette boisson ne nous est pas familière. Van-Swieten a raison de préférer le vin, le moins acide qu'il soit possible, détrempé de suffisante quantité d'eau, ou bien une infusion de vin et de canelle (de l'hyppocras); mais le faltranck Suisse en infusion est préférable à toute boisson.

On a conseillé d'exposer tous les jours les habits de ces enfans devant le feu, et à une fumigation d'aromates : le conseil est très-sage. Le mastic en larmes, l'encens, la colophone et les herbes odoriférantes, telles que le thym, la lavande, etc. rempliront ces vues; cela joint aux frictions que recommande l'auteur et Van-Swieten, produira toujours de bons effets. Van-Swieten remarque qu'il ne faut commencer les frictions qu'avec douceur, et frotter peu de temps chaque fois, pour augmenter ensuite peu à peu et la force et la durée; cela

est juste : mais la raison qu'il donne de ce précepte d'après Celse, ne paroît pas admissible dans le cas de cette maladie. Ces frictions faites avec des aromates ou des substances pénétrantes, sont moins dans les vues de faire passer plus aisément une partie des alimens digérés à la peau, que pour porter dans les humeurs un principe balsamique qui ranime, soutienne le principe vital, et résiste en même temps à l'énergie du vice rachitique. Ainsi la réflexion de Celse, quoique très-juste, n'étoit pas applicable dans toute son extension. Le grand mal de ces enfans, c'est qu'en mangeant quelquefois beaucoup, ils ne digèrent que très-mal, ou point du tout. L'effet des frictions ne peut donc être uniquement d'attirer à la peau une plus grande quantité de substance nutritive dans ces cas-ci.

On a aussi employé les vésicatoires. Comme on a vu qu'ils étoient utiles dans la paralysie, et que les rachitiques perdent presque tout mouvement lorsque la maladie a fait de grands progrès, on a conclu que ces topiques produiroient de bons effets. Mais il n'y a même pas de comparaison à faire entre ces deux affections, à moins que la paralysie ne soit l'effet direct et subit du rachitis. La paralysie, prise dans son acception propre et ordinaire, est bien différente de la privation du mouvement qui arrive aux rachitiques. Je croirois offenser le lecteur, si je m'arrêtois à lui expliquer cette différence. Si les vésicatoires ont été avantageux à un rachitique, pris d'une fièvre continue et maligne, ce n'a été que comme un stimulant qui a ouvert en même temps un égoût à la nature, pour se débar-

rasser du virus dont la fièvre avoit heureusement fait le départ. Il arrive quelquefois la même chose dans les maladies pestilentielles. Le principe délétere, irréductible par la force de notre organisation, (comme le dit Fernel , après Hippocrate ,) est alors expulsé à l'un ou l'autre endroit de la circonférence , par l'heureux effort d'une organisation puissante , et le sujet traité avec soin se guérit du dépôt qu'a fait la nature , s'il n'est pas jeté sur une partie trop foible pour en soutenir l'impression. Mais conclure de-là que les vésicatoires seront avantageux aux rachitiques , c'est un abus extrême. Peut-être ne seroient-ils pas mal placés lorsqu'on apperçoit les premiers symptômes du mal , et avant que le sujet soit affoibli : autrement ce topique portera dans les humeurs un principe acrimonieux, dont il ne résultera qu'une plus grande activité dans le virus , qui dévore et consume toute la substance du sujet. Glisson , qui en avoit fait usage, décide aussi pour la négative , à moins que quelque maladie aiguë , compliquée , ne l'exige.

Le cautère a eu ses avantages en plusieurs cas ; cependant Glisson conseille de n'y avoir recours que lorsqu'il n'y a plus d'autres moyens à tenter pour dompter l'énergie du virus rachitique. Mais dans les cas où il a réussi, n'a-t-on pas pris une cachexie pour un commencement de rachitis. Jamais Glisson ni d'autres ne me persuaderont que le rachitis ait été guéri par ce moyen, presque seul, *ferè solo ;* et je ne veux que cette assertion pour présumer qu'on s'est trompé. Encore une fois ,

lorsqu'on voit six frères (1) et sœurs rachitiques, nés cependant de père et mère qui ne se soupçonnoient aucun vice, on a lieu de croire que le virus de l'un ou de l'autre s'est développé par la coalition des deux sangs, et de conclure aussi qu'il est dans le principe même de la vie des enfans; que conséquemment l'égoût du cautère (2) n'en diminuera que la quantité, loin d'en affoiblir et changer la qualité intrinsèque. Ainsi le cautère ne seroit qu'un adminicule, dont les effets devroient être soutenus par d'autres moyens curatifs très-énergiques. Van-Swieten dit qu'il n'y a jamais eu recours, quoiqu'il ait guéri plusieurs rachitiques. D'ailleurs, pourquoi établit-on un cautère? Pour empêcher un vice accidentel de se jeter sur l'une ou l'autre partie noble. Il sera utile pour sauver un sujet d'une pulmonie accidentelle; mais si le sujet est né de père ou de mère sur-tout phthisique, le cautère ne le sauvera pas, parce que ce vice est inné. Il en est de même du rachitis. En procurant un égoût au virus, on prive en même-temps les sujets d'une partie de la lymphe nutritive, dont ils ne sont déjà que trop dépourvus par le vice interne qui la dévore.

Insita nam miseros pestis depascitur artus.

Quant aux médicamens dont on a tiré le plus

(1) On a vu huit frères et sœurs très-sains, nourris par une même mère, et le neuvième devenir rachitique, ayant été allaité par une nourrice étrangère: donc il tenoit le virus d'elle.

(2) Si l'on disoit que dans ce cas-là il est survenu une fièvre considérable, une éruption cutanée, je croirois la chose possible; mais on n'en dit rien.

d'utilité, j'ai déjà parlé des mercuriaux et de l'antimoine. Boyle, et d'autres depuis lui, se sont beaucoup loués de son *ens veneris*, qui n'est qu'un mixte composé de parties ferrugineuses, les plus subtiles du vitriol, et de sel ammoniac, sublimés ensemble : ce qui les a fait appeler *fleurs martiales ammoniacales.* On les a données à la dose de trois à trente grains par jour, en faisant prendre aux sujets une infusion de salsepareille. C'est un médicament qu'il faut continuer avec patience. Van-Swieten observe que ce médicament agit sur-tout par sa partie ferrugineuse. Mais ce n'est pas s'expliquer nettement. Le fer agit moins ici que la partie saline avec laquelle il est extrêmement atténué. L'acide du virus rachitique se jette sur le fer, qui s'embarrasse avec lui et l'absorbe peu-à-peu, tandis que la partie saline agit comme un puissant apéritif, et détruit tous les embarras qui se trouvent dans les viscères. D'où il résulte deux avantages. Le premier, c'est que le virus embarrassé par la chaux ferrugineuse, n'agit plus sur la partie calcaire des os, ou que très-peu. Le second, c'est que la lymphe nutritive se porte avec liberté par-tout, et répare ainsi les pertes que faisoit la nature. Je ne doute pas qu'en joignant le sel ammoniac, ou l'extrait (1) de suie, à la *teinture dorée de vitriol martial*, dont parle (2) Van-Swieten, on n'en retire encore plus d'avantage que de la donner seule, quoiqu'il s'en loue beaucoup. Il la donnoit à la

(1) Voyez le dispensaire de Lewis.

(2) Tom. 5, pag. 588.

dose de trois ou quatre gouttes, une ou deux fois par jour, prescrivant pour nourriture du pain, fait comme le biscuit de mer, et de bonne bière, mais peu forte.

De Haën a conseillé les écailles d'huîtres en poudre. Cet absorbant seul peut-il opérer une guérison radicale, comme de Haën et Van-Swieten l'ont dit? Je le nie, en accordant même que les symptômes ne décèlent pas encore la ruine de toute l'organisation. Si les absorbans ont leur avantage sur-tout chez les enfans, on sait que leur usage long-temps continué, n'est pas exempt de danger. Au moins doit-on y joindre de temps à autre quelque léger purgatif. Du reste s'y fie qui voudra.

On a encore prescrit l'usage de la vipère en aliment, et l'on assure avoir radicalement guéri le rachitis par ce seul moyen. Il n'est peut-être pas si indifférent que le pensent ces gens qui ont le bonheur de tout savoir, sans avoir rien appris. Les analyses abusives de la chimie ont fait négliger, pour les fumées de ses fourneaux, des médicamens excellens, introduits par une pratique aveugle, il est vrai, mais qui n'en (1) sont pas moins efficaces. Si j'avançois qu'un jeune homme de vingt-trois ans s'est guéri, avec la vipère, de deux ulcères, contre lesquels tous les remèdes anti-vénériens avoient échoué, quoique ce fût un reliquat des plaisirs de vénus, on riroit sans-doute. J'ai le bonheur d'être

(1) Ceux qui voudroient faire ici quelque objection, les trouveront dans les Médecins de Breslaw. Ils verront en même-temps que je connois les bornes de mes assertions. *De experientiâ*, pag. 415.

assez ignorant pour le croire, parce que j'en suis pertinemment instruit. On me démentiroit peut-être encore, non pas à ma honte, si j'avançois qu'une fille épuisée par des plaisirs effrénés, et rongée de plusieurs vilains ulcères, s'étant retirée à la campagne pour finir sa déplorable existence, se guérit de tous ses maux, par l'usage du lait, qui étoit la seule nourriture dont elle pût s'accommoder. Je citerai un Professeur respectable, dont j'ai suivi les cours à la faculté de Paris. Je ne rapporte ces faits que pour prouver que la nature ne nous dit pas toujours quelles ressources elle tire des médicamens, ni comment elle opère dans ses laboratoires, mieux distribués et plus économisés que ceux des chimistes.

Les extraits des plantes vénéneuses les plus terribles, à la dose d'un à deux et trois grains, sont celles qui ont encore fourni les plus grandes ressources. Mais rarement elles suffisent seules, quoi qu'en dise Storck. Si l'on y joint prudemment les fleurs martiales ammoniacales, ou quelques grains de calomelas avec autant de soufre doré d'antimoine, deux grains de chaque tous les jours; le matin, et dans le courant de la journée, un peu de quinquina en poudre, on a des ressources presque assurées, pourvu que les ravages ne soient pas encore considérables : autrement la nature ne peut plus se prêter à l'effet des médicamens. Ces médicamens actifs doivent s'administrer d'abord dans quelque excipient mucilagineux, qu'on délaie peu à peu, à mesure que l'estomac s'y fait. Ceux qui ont prescrit des gelées de viandes, ont mal vu la maladie et les

forces des sujets. Les rapports aigres et nidoreux que donnent ces gelées, font voir qu'il faut s'en abstenir.

En général, il n'est pas de cure qui donne moins d'espérance pendant long temps. Mais avec de la persévérance, on est au moins sûr d'arrêter l'énergie du virus, si on l'a attaqué de bonne-heure; car je doute qu'on le détruise entièrement. Benevoli, au bout de trente mois, perdoit courage, et l'enfant fut guéri par la persévérance de sa mère. C'est un abus énorme que de prétendre redresser ces enfans par des entraves, des machines, qui ne sont que la ressource de l'ignorance. Trois filles entachées de ce principe malin, mais peu actif, se courboient à vue d'œil. La mère leur fit mettre des corps très-serrés; et l'incurvation de leur colonne épinière fit les progrès les plus rapides. Un chirurgien prudent dit son avis, proscrivit les corps, attaqua le virus avec succès, et toutes les trois se redressèrent, comme l'enfant que traita Benevoli. Malgré cela, je suis sûr que si elles deviennent mères, leurs enfans porteront la peine de l'iniquité, dont elles-mêmes ne sont pas coupables. Mais c'est assez faire, que d'avoir au moins rendu une existence agréable aux sujets.

On a beaucoup vanté les bains. Rosen, comme on l'a vu ci-devant, en est grand partisan. Comme je n'ai pas lu les détails que Bergius a donné sur ceux de Loka, je ne puis prononcer si leur énergie dépend de l'impression seule du froid, ou d'un principe sulphureux ou métallique qu'ils portent dans les pores inhalans. J'admettrois cependant

plutôt cette dernière raison que la première. L'anglois Floyer, dont les détails ennuyeux n'ont rien de décisif en faveur des bains froids, a prétendu que le rachitis ne s'étoit manifesté en Angleterre que lorsqu'on y eut négligé le baptême par immersion dans l'eau froide. Je n'examinerai pas ici les effets spirituels du baptême sur la tache du péché originel, dont les Théologiens n'auroient jamais dû parler, selon St. Augustin; mais au tribunal de la médecine, j'aurai droit de dire que trois immersions dans l'eau froide, faites une fois pour la vie, n'étoient pas capables d'effacer la tache matérielle du virus rachitique, s'il étoit dans les humeurs. Van-Swieten n'a pas pensé non plus devoir en croire Floyer sur les avantages physiques de ces bains. La seule réponse que méritoit Floyer est que,

Quisquis amat ranam, ranam crepat esse Dianam.

Je présume que quiconque aura lu les solides réflexions que fait M. Lorry sur l'endurcissement de la (1) peau, et ses dangereuses conséquences, ne sera pas porté à prescrire des bains froids Je pense aussi ne pas me tromper, en disant que les enfans qu'on a baignés dans l'eau froide sont plus exposés au moment de l'éruption de la (2) petite

(1) *De Morb. cut.* pag. 483 et suiv. Cet endroit est du plus grand intérêt.

(2) Que doit-on inférer de la réflexion de Buchner? « Presque tous les rachitiques qu'il a vus, avoient eu la petite-vérole naturelle. » La regardoit-il donc comme le principe de cette maladie?

vérole que les autres. Je viens encore d'en voir un exemple. Quelque avantage qu'en rapportent les anglois, je leur répondrai que la première cause de leur consomption vient de l'usage des bains froids de l'enfance. Leur peau trop épaissie à ce premier âge ne peut plus permettre une transpiration assez abondante, si nécessaire d'ailleurs pour des gens qui mangent tant de viandes salées, tant de beurre (1) et de graisse. L'air de leur climat continuellement chargé de particules salines, leur porte dans les humeurs alkalescentes un principe acrimonieux, qui achève de déterminer la maladie; mais le grand mal vient originairement du défaut de transpiration, occasionnée par les bains froids de l'enfance. En général, les Anglois ont tous l'haleine extrêmement forte; ce qui appuie ma conjecture. On auroit tort de dire que c'est le charbon de terre qui leur cause en partie cette maladie; ce qu'on a déjà avancé mal-à-propos. Voyez ce qui en est dit dans le traité de l'expérience de M. Zimmermann. Je crois donc que les bains, considérés par rapport à la seule impression du froid, ne peuvent faire que du mal aux rachitiques, au moins en général. Cette disposition peccante des humeurs, est une de celles qu'il ne faut pas (2) attaquer, ni prétendre résoudre avec violence, mais par des progrès presque insensibles. Si le virus cause de si grands dommages avec une libre trans-

(1) Le beurre et la graisse, dit le docteur Grant, ont détruit plus d'Anglais que la famine et l'épée. *Traité des Fièvres.*

(2) *De Morb. cut.* 121.

piration ; que ne doit-on pas craindre en supprimant cette voie si nécessaire à la nature, pour se décharger d'une partie de ce qui anéantit presque toutes ses fonctions ? Les topiques ne sont pas plus avantageux que l'eau froide. On peut admettre cependant quelques huiles essentielles, délayées dans quelque véhicule très-fluide, pour en faire des frictions le long de l'épine du dos ; mais prétendre diminuer la grosseur du ventre, par des linimens imprégnés de principes drastiques, ce n'est pas connoître la nature du mal.

CHAPITRE XXIV.

De l'Hydrocéphale.

Les enfans se trouvent dans un état très-fâcheux, lorsque leur tête excède la grosseur relative ordinaire à leur âge, et s'augmente rapidement de volume, tandis que les autres parties du corps cessent de s'accroître, ou même dépérissent. Nous appelons cette maladie *hydrocéphale.* Il est avantageux pour l'humanité que cette maladie soit rare ; et je n'en aurois pas parlé, si elle n'entroit naturellement dans la classe des maux particuliers aux enfans. Plusieurs lecteurs auroient été fâchés de ne pas voir ici les détails nécessaires sur cette métamorphose de la tête, puisqu'il est vrai qu'on a quelquefois lieu de l'observer. Je ne doute pas que nombre d'enfans, morts de maladies rangées sur

nos (1) Tables parmi les maladies inconnues, ne soient péri d'une attaque de celle-ci; et c'est ce qui est arrivé il y a peu de temps dans une famille distinguée.

Lorsque l'enfant apporte ce mal en naissant, plusieurs causes peuvent en avoir déterminé l'actualité. Par exemple, la mére étant grosse se sera peut-être donné un coup au ventre, l'embryon sera resté trop long-temps dans une même position, parce que la mère aura été trop serrée dans ses habits, on aura gardé quelque temps une attitude

(1) Les Suédois, très-attentifs aux progrès de la médecine, publient tous les ans une table des maladies rares ou inconnues. Cependant M. Murray observe que ces Tables ne sont pas toujours rédigées par des gens éclairés. On y trouve souvent les maladies les plus communes. Le chevalier Vargentin s'en étoit déjà plaint en 1755, comme on le voit par les mémoires de l'Académie de Stokolm. Il n'est pas étonnant que ces Tables deviennent quelquefois si considérables. Une Table de 1760 fait mention de 5332 garçons et de 4451 filles, que la mort a enlevés de maladies inconnues. Supposons que ces Tables soient lues dans plusieurs siècles, et qu'il ne reste pas d'autre ouvrage de médecine, la postérité n'auroit-elle pas droit de croire que ces maladies, si ordinaires de notre temps, étoient cependant nouvelles pour nous? Ce qui nous arrive sans ces Tables, peut arriver à nos descendans. Nous sommes néanmoins mieux fondés qu'ils ne le seroient, puisque nombre de maladies très-anciennes n'ont été détaillées dans aucun des écrits que le temps a épargnés : ou s'ils en ont parlé, ils n'en ont donné que quelques symptômes qui ne les caractérisent pas : peut-être les anciens, en nombre de cas s'étoient-ils proposé la sage maxime des Médecins de Breslaw, pag. 414. *Et certè melius honori suo et arti consulerent multi, si nullo præfixo titulo rariora symptomata ennarrarentur*, etc. De-là les disputes de nos modernes sur les prétendues maladies nouvelles.

gênante

gênante sur le même siége, ou aura eu le ventre opiniâtrement resserré.

Quant au coup que peut s'être donné la mère, ce n'est pas une cause purement imaginaire. *Johan. Thad.* Klinkosch. *Program. de hydrocephalo fœtus rariori. Pragæ*, 1773, en rapporte un cas des moins équivoques. La mère s'étoit donné un coup au ventre huit jours avant d'accoucher. Les os s'étoient séparés au haut du crâne, et l'on trouva entre la dure-mére et le péricrâne de l'eau qui s'y étoit amassée. Ce fut le même coup qui causa par la suite à la mère de fréquentes fausses-couches, des pertes, et enfin la mort.

Cependant la maladie peut encore venir de causes cachées, comme de maladies internes et enracinées chez les père et mère. Malgré l'impossibilité de découvrir toutes ces causes, je fais mention de ces circonstances, parce qu'elles contribuent ordinairement à la forme extraordinaire qu'ont souvent les embryons, et qu'une mère doit tâcher de les éviter. Une frayeur subite à la vue d'un objet insolite, est presque toujours préjudiciable à l'embryon. Cependant, il ne paroît pas qu'elle contribue en rien à la maladie dont il s'agit. Si la tête de l'enfant a déjà été défigurée à certain degré dans le sein de la mère, l'accouchement en devient plus difficile, M. Jacob (1) Hydeen a eu occasion

(1) Voici encore une chimère de notre temps. La tête de l'enfant, dit-on, ne peut alors changer de position. J'ai été témoin du contraire, et j'ai fait voir à mon professeur d'accouchement que son opinion étoit des plus erronées, en dérangeant l'enfant de cette position sans aucune difficulté;

de voir un cas semblable, dont il a fait le rapport au collége royal de médecine. La tête de l'enfant étant (1) enclavée, le docteur Hydeen crut qu'il n'y avoit plus d'autre parti à prendre que d'ouvrir le crâne avec le ciseau de Smellie. Il le fit à la suture sagittale; d'abord il sortit un peu de sang, ensuite beaucoup d'eau, et l'acconchement se fit sans difficulté. L'enfant fut assez bien le premier jour, mais mourut le quatrième, après les convulsions qu'il avoit eues le troisième. Du reste, la maladie doit d'autant moins causer de chagrin en commençant de si bonne heure, qu'elle est toujours suivie d'une prompte mort.

On ne s'apperçoit le plus souvent de cette maladie que quelques semaines ou quelques mois après la naissance: malgré cela, il y a lieu de croire qu'elle avoit déjà eu son principe dans le sein de la mère. Peut-être est-ce aussi la compression et la douleur que l'enfant a souffert au passage, qui y aura donné lieu. Cela dépend de la conformation des parties.

Il est encore d'autres circonstances qu'on a regardées comme des causes de cette maladie, par rapport au danger qui les a accompagnées. On l'a

---

ce qu'il disoit impossible. Mais j'ai vu un enfant en changer lui-même à ce période de l'accouchement. Heureusement on vient de combattre avec beaucoup de raison cette chimère, qui coûte tous les jours la vie aux mères et aux enfans. M. Murray devoit au moins demander si l'auteur ne se trompoit pas.

(1) Dans ses observations de Médecine, pag. 300, édit. suéd.

donc attribuée à un rhume provenu du refroidissement de la tête, et à la répercussion d'une galle, ce qui n'est pas sans vraisemblance, quoique souvent ces inconvéniens arrivent sans être suivis d'hydrocéphale. Quelquefois on a cru qu'une chûte de l'enfant ou une forte fièvre en étoient la cause : aussi dans ces circonstances la vie des sujets a-t-elle été très-courte. Cependant on a vu des enfans vivre trois, quatre, dix et quinze ans avec cette maladie. On a vu, dans une paroisse près d'Upsal, une femme mourir à quarante cinq ans, avec une tête énormément grosse, depuis le sixième mois de sa naissance. Voyez la thèse du docteur Auriville, *de hydroceph. interno ; annorum* 45 *resp. Carolo* D. Ekmark, 1763. L'auteur y rapporte encore plusieurs exemples d'anciens hydrocéphales ; savoir de quatorze, de vingt-quatre ans. M. Gottlieb Buttner en rapporte un de trente-un ans. Voyez-en sa description. *Kœnigsberg*, 1773.

Lorsque la tête prend cette augmentation de volume, le crâne se dilate ordinairement, et il est aisé d'en sentir les os à la résistance qu'ils opposent au tact, sous le cuir chevelu. Quelquefois le crâne se gonfle dans toute son étendue ; mais sur-tout en devant et en haut, où il n'y a pas en général de résistance externe. Le front s'étend, s'éleve, et saillit sur les yeux et sur le visage, qui en paroît beaucoup plus étroit et plus court. Les os se lâchent d'abord aux sutures, de sorte qu'on peut aisément en sentir la séparation, comme à la fontanelle. Si l'enfant vit quelques années malgré ce malheureux état, les os jetent quelques pro-

ductions à leurs bords, ou il se forme des os wormïens entre les espaces vides, et toutes les parties du crâne se lient, se réunissent. Cependant on a remarqué que le crâne de ces sujets n'avoit pas la dureté ordinaire après cette réunion. Il est donc vrai que la séparation des os de la tête n'est un signe de cette maladie que dans les jeunes années. Malgré cela, il faut y faire attention, lorsque la maladie commence dans un âge plus avancé, et ne pas différer d'y remédier, si l'on veut la guérir. En général, les os se durcissent et s'épaississent après la réunion; mais on a produit un exemple de crâne, devenu diaphane : l'on pouvoit, à la faveur d'une lumiere placée à l'opposite de la vue appercevoir les parties internes de la tête. M. Murray a aussi observé la même chose à Gottingue en 1767, dans le cas d'hydrocéphale survenu à une petite fille à la suite d'une peur.

Aux premiers commencemens de la maladie, l'enfant ne souffre pas qu'on le lève. Il est boudeur, impatient. Il tousse, vomit, s'agite si on tarde de le coucher. Tout cela cesse, dès qu'il est dans une position horisontale, où sa tête est appuyée. Il est toujours assoupi, ne peut soutenir (1) la lumiere. Ces symptômes méritent une attention particuliere, même chez les adultes. Lorsqu'on peut

---

(1) Whytt regardoit cette aversion de la lumière comme un symptôme inséparable de l'amas séreux qui commence à se faire dans les ventricules du cerveau. Voyez un autre signe dans Van-Swieten, t. 4. p. 109. §. 1218.

en avoir des soupçons chez les enfans, on doit aussitôt examiner l'état du crâne et de la fontanelle, pour en discerner exactement la forme et le changement. Le corps s'accroît lentement, les membres s'amincissent lorsque l'hydrocéphale fait des progrès; et en peu de temps l'enfant ne peut plus tenir sa tête droite, et encore moins le corps; ou plutôt, il est comme perclus. Le lit que ces malades doivent garder continuellement ne contribue pas péu à leur dépérissement. Ceux qui ont vécu quelques années dans cet état, n'ont pu rien apprendre. Ils ont été comme imbécilles, agités par de fréquens vomissemens et des convulsions. Donald Monro en cite cependant un de huit ans environ, dont la tête avoit quatre pieds quatre pouces de tour, et qui, malgré cela, étoit aussi éveillé, aussi intelligent, que d'autres enfans de son âge, ayant beaucoup de mémoire. Il apprit même insensiblement à marcher avec assez de fermeté. Mais en général, ces sujets ne jouissent que de l'existence la plus malheureuse. N'est-ce pas déjà un assez grand malheur que de ne pouvoir changer sa tête de place?

L'ouverture des cadavres a fait voir que la boîte osseuse a été abreuvée du fluide qui s'est répandu dans le crâne, et a empêché ces os de prendre de bonne-heure la consistance naturelle; ce qui en a favorisé l'expansion. Le fluide occupe ordinairement les ventricules du cerveau, qu'il baigne enfin totalement. Quelquefois on a trouvé l'eau dans un kyste particulier, ou sur la cervelle même au-dessous de la pie-mere, ou entre celle-ci et la dure-mere; l'eau s'est aussi amassée entre celle-ci et les parois

des os ; malgré cela il y avoit dans ces cas-ci un épanchement aqueux dans les ventricules, et c'est probablement là que se fait le commencement du dépôt. Voyez les réflexions importantes de Whytt, sur les signes de cette maladie. *Observations sur l'hydropisie du cerveau*, *pag.* 723, *édit. angl.* Conférez Fothergill et Watson, *recherches et observat. de méd.* tom. 4, pag. 20, 78, 324. *édit. angl.* Roux, *Journ. médic.* tom. 30, pag. 20.

Le fluide qu'on trouve dans ces dépôts est ordinairement une sérosité claire, quelquefois teinte de sang, ou mêlée de pus, ou fétide. On en a retiré depuis une jusqu'à huit livres. On dit même qu'on en a eu jusqu'à douze livres de la tête d'un enfant. En général ces dépôts sont plus considérables chez les enfans.

Le moindre amas d'un pareil fluide est déjà suffisant pour violenter le cerveau, et comprimer les nerfs qui se jettent aux parois, ou bien hors du crâne à sa base ou latéralement. Voilà pourquoi la partie supérieure du cerveau, qui a ordinairement deux ou trois doigts d'épaisseur, a été trouvée aussi mince que le dos de la lame d'un couteau, ou même qu'une feuille de gros papier, sans y appercevoir la moindre trace de ses fibres sinueuses. Lorsque l'eau s'est trouvée sur le cerveau, il étoit comprimé dans un très-petit espace et très-dur. Quelquefois il étoit dissous en bouillie, ou consommé jusqu'à la production du cervelet.

Quelquefois l'eau ne s'amasse sensiblement dans le crâne que jusqu'à la deuxième ou troisième année d'un enfant, et pour lors elle n'augmente qu'avec

beaucoup de lenteur, ou même reste dans cet état. Dans ce cas là, le crâne ne prend qu'un peu plus de dimension, et les signes de la maladie deviennent fort équivoques. Il en est de même dans les cas de rachitis avec beaucoup d'enfans. Souvent ils sont sots, bouffis, ont la peau élevée par certaine quantité d'eau, et sont à bien des égards dans le même état apparent que ceux-là.

Les adultes sont également exposés à ces amas de sérosités internes; mais sans que le crâne prenne plus d'expansion, parce qu'il a pour lors trop de consistance pour être détrempé et amolli par les fluides surabondans. Les sutures forment une trop ferme adhérence, et quelquefois même disparoissent assez tôt; de sorte que la boîte osseuse, en quelques sujets, ne forme presque plus qu'une seule pièce des quatre os principaux qui forment l'hémisphère. L'eau n'est jamais amassée en aussi grande quantité chez les adultes. Mais la pression où elle met les nerfs n'en est pas moins violente et dangereuse. Les sujets sont exposés à l'apoplexie, à la perte de la raison, à des foiblesses très-fréquentes, aux affections soporeuses. M. Zimmermann rapporte un exemple qui confirme cette théorie dans son traité de l'expérience. En voici un assez récent. Un jeune ecclésiatique fut pris, à l'âge de vingt-quatre ans environ, de certains étourdissemens qui revinrent assez fréquemment. Bientôt cela fut suivi de foiblesses; il tomboit inopinément et restoit quelque temps sans connoissance, sans mouvement. Peu de temps après, on le trouva mort dans son lit. On l'ouvrit, et l'on apperçut un globe formé

par une peau très-mince, entre les deux lobes antérieurs du cerveau. Il étoit rempli d'une eau fort claire (1).

Ces amas d'eaux se présentent quoiqu'assez rarement, sous la forme de deux vices particuliers à la naissance même des enfans. Le premier est une tumeur qui a l'air d'une excroissance, tantôt à un côté, tantôt à l'autre de la tête. Cette tumeur est de différente grosseur. Quelquefois comme un œuf, quelquefois du même volume que la tête. On a trouvé dans ces kystes plus ou moins (2) de cervelle, avec une cavité dans le milieu, où il y avoit un fluide séreux. Cette cavité communiquoit avec l'un des ventricules du cerveau, par une ouverture pratiquée naturellement dans les os sur lesquels la base de la tumeur s'appuyoit. L'ouverture du kyste, loin de soulager, a accéléré la mort du sujet. On voit clairement par-là que l'eau qui s'étoit amassée dans un des ventricules du cerveau, après avoir délayé une partie de ce corps pulpeux, l'avoit entraînée entre l'espace que laissoient les os encore cartilagineux, et peu rapprochés du crâne, avoit ainsi formé la tumeur. Souvent ce vice a été suivi d'une prompte mort après la naissance. Quelquefois la tumeur a été peu considérable, et selon l'ha-

(1) Voyez ce que M. Zimmermann rapporte d'un savant dans son traité de l'expérience.

(2) M. Murray rapporte un exemple de cette hernie du cerveau, pris de M. Silebold, *Collect. medic. chirurg. Fascic j.* art. 1. L'hernie étoit à la suture lamdoïde, et pendoit jusqu'aux vertèbres du cou. L'enfant vécut ving-six jours après sa naissance.

bile Ledran, on est parvenu à la faire disparoître et à sauver le malade. Il a donné par-là l'espérance de guérir l'hydrocéphale, lorsqu'il n'est que commençant.

Le second vice ne differe du premier que par sa position locale. On remarque à une partie de la colonne épinière, sur-tout aux vertèbres des lombes, quelquefois même assez près du siége, et rarement ailleurs, une tumeur qui décèle au tact quelque fluide (1) renfermé, et forme décidément un vice local, à la partie où elle se forme. Le plus souvent les os y sont ou contrefaits ou dévoyés. Lorsque ce vice a été accompagné d'une grosseur extraordinaire de la tête, et qu'on a ouvert la tumeur, la tête a diminué de volume, et l'a repris dès que l'ouverture de la tumeur dorsale s'est refermée.

---

(1) Voyez Van-Swieten, tom. 4, pag. 112, §. 1218. Notre auteur dit que ces vices se manifestent quelquefois près du siége. Ruysch, selon Van-Swieten, étoit étonné de ne pas les y voir, même page, ligne 2. *Rarissimè in inferiore et exteriore parte ossis sacri, quod mirabatur Ruyschius, cum infima pars, etc.* M. Murray rapporte plusieurs exemples de ce vice, et cite le professeur Acrel, *Mémoires de l'Académie des Sciences de Suède*, 1748. Un sujet étoit âgé de dix-huit ans, l'autre de dix-sept : Heverman, *Remarques et Recherches de Médecine-pratique*, *édit. allem.* tom. 1, pag. 304 et suiv., table 3. Rau, Henkel, *Observ. de Médec. et de Chirurg.* premier Recueil, n°. 1, *édit. allem.* Roux, *Journ. Médec. Chirurgie*, tom. 29, pag. 140. Ce dernier cas a de particulier que la tumeur se gonfloit à l'inspiration : le docteur Hall, *Etat et progrès de la médecine*, *édit. suéd.*, *pag.* 239. L'enflure, dans ce cas-ci, étoit à l'os sacrum. Le même fait mention d'un autre sujet, dont la tumeur étoit à la quatrième vertèbre dorsale. Ces deux sujets moururent âgés de quatre mois.

Cette ouverture a même causé quelquefois la mort. Or l'anatomie en a fait voir la cause, en montrant la correspondance de ces parties. Le fluide, qui s'étoit d'abord amassé dans les ventricules supérieurs ou latéraux du cerveau, prend dans ces cas-là son cours par le trou de la moëlle allongée, se répand dans la production des méninges qu'il écarte même de la moëlle. Outre cela, les vertèbres ont été trouvées divisées par derriere. On y sent alors des espèces de nœuds qui, dans un enfant nouvellement né, ne sont encore que des cartillages : quelquefois ces nœuds (qui ne sont que les apophyses) ont manqué, soit qu'ils aient été dissous par le fluide, ou qu'il se soit opposé à la formation complette de l'os.

C'est alors ce que nous appelons *spina bifida*, mal auquel il n'est pas impossible de remédier, lorsqu'il n'est pas encore à un certain degré, et se trouve plus près du siége, où il n'y a proprement pas de vertèbres. Mais la cure devient plus difficile lorsque le mal est aux vertèbres lombaires même parce qu'on ne peut remédier par une simple pression à la *défiguration* des os. Il est aussi possible que l'eau se soit d'abord amassée seulement autour de cet endroit-là, et soit montée plus haut par la suite; ce qui peut arriver sur-tout après quelque chûte ou quelque coup.

Dans tous les autres cas mentionnés, l'on voit que le vice de la tête a son principe dans les ventricules du cerveau. Il se forme une autre espèce d'hydrocéphale externe, lorsque l'eau s'amasse entre le crâne et les tégumens externes. Comme il y

a plusieurs tégumens l'un sur l'autre, l'eau peut s'amasser en différens endroits. Dans l'anasarque totale des adultes, le visage est enflé comme les autres parties. L'érésipèle de la tête est aussi accompagnée d'une pareille enflure. Cela se voit aussi dans la petite vérole, les douleurs de dents, les rhumes, et aux fluxions de la tête. Cependant on ne voit pas que le cuir chevelu s'enfle dans la plupart de ces cas-ci; et l'on appelle proprement hydrocéphale externe l'enflure de ce tégument, soit que l'eau soit épanchée entre la calotte aponévrotique, et le péricrâne, soit entre celui-ci et les os. Dans ce cas-ci, l'enflure a plus de profondeur, et le mal est plus rebelle Des praticiens fort expérimentés n'ont cependant pas remarqué ce dernier cas-ci; ce qui en prouve la rareté. On l'a observé une ou deux fois avec l'hydrocéphale interne : il étoit alors la conséquence manifeste de celui-ci. Malgré le peu d'exemples qu'on en a, cela prouve toujours que les gens âgés y sont exposés comme les sujets les plus jeunes.

L'hydropisie commence dans la tête comme dans toute autre partie du corps. Les ventricules du cerveau, grands ou petits, sont, comme les autres cavités, arrosés continuellement par une vapeur aqueuse qui s'échappe des dernières productions des artères. Si cette vapeur ne trouve pas d'issue, elle s'amasse, forme un dépôt, qui ramollit même ses solides. Quelques petits que soient les orifices par où cette humidité s'exhale, elle ne peut, avec le laps du temps, qu'inonder l'endroit où elle s'arrête, quand on supposeroit même l'espace de plusieurs mois ou

de quelques années. C'est pour éviter ces désordres que la nature a formé dans le tissu de nos membranes quelconques, un nombre incompréhensible de pores absorbans, qui reprennent sans cesse cette vapeur, pour la porter dans les couloirs destinés à la recevoir : de-là elle passe dans le sang par le moyen des vaisseaux lymphatiques qui se déchargent dans les vaisseaux sanguins. Ainsi l'on voit que l'hydropisie peut reconnoître pour cause d'obstruction de l'une ou l'autre de ces especes de couloirs, de quelque maniere que l'obstruction ait lieu.

On doit se proposer deux choses dans la cure de l'hydropisie en général.

1°. D'évacuer l'eau.

2°. D'empêcher qu'elle ne s'amasse de nouveau.

On la fait évacuer par les purgatifs, les diurétiques, les vésicatoires, ou les opérations chirurgicales connues, et pratiquées dans l'endroit même du dépôt. On l'empêche de revenir par un régime approprié, et en rendant aux solides leur ton naturel.

C'est en suivant ces mêmes vues qu'on doit tenter la guérison de l'hydrocéphale, qui commence à se manifester. On purge l'enfant avec la manne, la rhubarbe, le jalap, l'électuaire lénitif, le sirop de rose solutif; choisissant ce qui convient le mieux à la dose convenable. On fait même prendre un laxatif à la nourrice, pour rendre son lait purgatif. Si l'enfant est un peu plus âgé, on joint à ces purgatifs quelques grains de squille, c'est le médicament le plus convenable pour faire évacuer par les urines ou les selles, et souvent par les deux

voies en même temps, les eaux surabondantes. On tâchera d'empêcher les vomissemens que la squille cause quelquefois. Ce n'est pas qu'un léger vomissement ne devienne utile; mais il en résulteroit du dommage, s'il étoit violent. Le cerveau ne seroit que plus comprimé par les efforts du sujet.

Si l'eau est épanchée extérieurement, comme on le voit quelquefois, le plus prompt et le plus sur moyen de la faire écouler, est d'ouvrir les tégumens verticalement, jusqu'au bas de l'occiput; et l'on entretient l'ouverture aussi long-temps qu'il est besoin avec de la charpie et un peu de *digestif*, sans oublier de baigner la tête avec de l'eau de chaux, mêlée d'un peu de vin ou d'eau-de-vie, ou simple ou camphrée, ce qui vaut beaucoup mieux. Les cantharides procureront presque le même avantage.

Si l'eau est dans l'intérieur du crâne, les ouvertures ou incisions ne serviront probablement qu'à accélérer la mort du sujet : on doit donc les éviter. Les cantharides sont fort vantées dans ce cas-ci. Van-Swieten dit en avoir eu les plus grands avantages dans des circonstances qui donnoient lieu de soupçonner un hydrocéphale interne. On prend neuf parties de l'emplâtre de mélilot, et une de poudre de cantharides, qu'on mêle bien, pour appliquer cela sur la tête de l'enfant, dont on a coupé les cheveux. L'emplâtre se renouvelle deux ou trois fois par jour, et l'on frotte la tête. Le malade en a eu de fortes sueurs, et la galle répercutée n'a pas tardé à revenir. Les yeux, la poitrine,

tout le systême nerveux, avoient déjà senti l'impression de la rentrée de la galle.

En même-temps on aura soin de serrer (1) peu à peu les os du crâne, afin de les rapprocher à mesure que l'eau s'en écoule : ce qui n'est pas aussi aisé que si l'on avoit des parties molles à rapprocher. Celles-ci retombent aisément l'une sur l'autre, lorsque les eaux sont évacuées; au lieu que l'expansion du crâne lui a probablement fait prendre une plus grande dimension. Pour lors, le cerveau n'en remplit plus la capacité, quelque rapprochés qu'en soient les os. L'eau restante seroit donc encore suffisante pour exercer sur le cerveau une pression considérable, quand bien même ce fluide n'y recroîtroit plus. Car nous ne connoissons pas de moyens capables de chasser entièrement l'eau de l'intérieur, de maniere à faire croître en même-temps le volume du cerveau, pour qu'il chasse par son extension le résidu de l'eau. Cette cure n'est donc pratiquable qu'au commencement même de la maladie; et l'expérience a prouvé qu'on y parvenoit alors. La compression de la tête se fait avec des linges imbibés d'eau-de-vie, etc. comme nous l'avons dit ci-devant, ou par le moyen d'un bonnet ou bourrelet fait pour les circonstances.

M. Zacharie Vogel, *observations et recherches*, *édit. allem. pag.* 417, rapporte qu'il a vu de ces enfans tomber dans un sommeil de vingt-quatre heures; mais que cela ne lui a fait rien craindre.

---

(1) Il faut être bien prudent sur cette manœuvre. Autrement on risque de faire périr les sujets comme d'apoplexie.

Toutes les trois heures il faisoit chatouiller les enfans pour leur donner le sein; outre cela on leur tenoit le ventre libre avec un lavement et il parvint ainsi à une entiere guérison. Ceci donne lieu d'espérer la guérison complette, non-seulement des tumeurs aqueuses de l'épine du dos, lorsqu'elles sont près du siége, mais encore les hydrocéphales internes avec expansion du crâne, si le mal n'a pas fait de grands progrès.

Cette maladie se verroit peut-être plus souvent, si l'on observoit l'état des enfans avec plus de soins, et on en sauveroit beaucoup en s'y prenant à temps; au lieu qu'il n'y a plus de remède, si l'on manque de s'en appercevoir assez tôt, et la mort termine la scène.

CHAPITRE XXV.

De la Croup *ou* Suffocation striduleuse, *avec une peau morbifique dans la trachée.*

LES feuilles hebdomadaires de Stockolm nous font souvent mention d'enfans morts de maladies inconnues. On peut, avec certitude, ranger parmi ces maladies un mal de gorge si inconnu de notre peuple, qu'il n'a pas encore de nom particulier. Je ne vois pas non plus qu'il ait sa dénomination chez les autres peuples de l'Europe, excepté en Ecosse où on l'appelle *croup*; (*morbus strangulatorius*, suffocation striduleuse.) Les médecins étran-

gers en parlent aussi peu que les nôtres. C'est sans doute parce que le mal est si peu de chose dès l'abord, que les père et mère ne songent pas à recourir au médecin. Or les enfans ne peuvent faire connoître les maux qu'ils souffrent ; et il n'y a plus de remède lorsque cette maladie est à son plus haut période. Voilà ce qui les fait périr inopinément. Les père et mère n'ayant pas pris garde à l'attaque et à l'accroissement du mal, les médecins, qui ne sont requis que rarement et trop tard, ne peuvent non plus en connoître le cours : d'ailleurs, on ne leur permet pas d'ouvrir les enfans après la mort.

Quelques pères et mères ont cependant été assez raisonnables pour ne pas se refuser à l'ouvertnre des morts, et l'on est ainsi parvenu à reconnoître la nature du mal. Le premier médecin qui m'en a donné avis est M. Strandberg, à qui l'on avoit permis l'inspection des cadavres. D'autres médecins, après lui, ont fait les mêmes observations en Suede, et le docteur Wilke a soutenu une thèse à ce sujet en 1764, sous la présidence de M. Auriville, médecin à Upsal.

Ce mal de gorge s'est montré non-seulement à Stockholm, mais encore à Upsal, dans les campagnes des environs de Rasbo, et a fait tant de ravage en 1761 et 1762, que tous les enfans en furent enlevés dans nombre de maisons. Les uns en mouroient le second jour; mais la plupart le quatre ou le cinq de la maladie. Ils vomissoient quantité de flegmes, et quelquefois des lambeaux d'une espèce de pellicule. Les enfans qui alloient voir leurs camarades malades, étoient bientôt attaqués du même mal. Il

Il fit périr aussi nombre d'enfans dans la paroisse de Fundbo ; et a régné pareillement à Hédémora et à Sœter. Il s'est répandu en Ecosse, comme on le peut voir par le petit ouvrage que le docteur F. Home fit imprimer en 1765, sous le titre de *recherches sur la nature, la cause et le traitement de la croupe* (1). Il y a réuni ses observations et celles de plusieurs autres médecins. C'est donc d'après ses observations et celles de nos médecins, que je vais exposer cette maladie.

Il se forme à l'invasion de la fièvre dans cette maladie, une peau molle, blanche, épaisse dans le larynx, et elle s'étend quelquefois jusqu'au bas de la trachée. Elle n'est pas adhérente aux parois de ce conduit cartilagineux, mais y est comme suspendue, et on l'a retirée sans peine après la mort, formant comme un second conduit imaginé dans l'autre. Entre ce conduit accidentel et la membrane, qui revêt naturellement l'intérieur de la trachée, on a remarqué une matière semblable à du pus, qui s'étoit même porté jusques dans les bronches. Cette matière va au fond de l'eau, et l'on ne remarque aucune apparence de fibre à la pellicule (ou conduit) produite par la maladie. Elle ne se dissout pas dans un mélange d'eau et de lait. Malgré cela, les poumons ne sont pas endommagés, et l'on ne trouve pas la moindre apparence de suppuration à la pellicule naturelle interne de la trachée.

Dès que les enfans en sont attaqués, ils perdent leur gaieté naturelle, ils sont plus chauds au tact,

(1) An inquiry into the nature, cause and cure of the croup.

et quelques-uns ont de la toux. Ils se plaignent d'une douleur sourde à la trachée, un peu au-dessous du larynx. On apperçoit même là, extérieurement, une petite enflure. Si l'on presse du bout du doigt, ils sentent de la douleur. Le visage devient rouge et bouffi. On n'apperçoit rien dans la gorge : malgré cela, la déglutition devient difficultueuse ; la respiration est gênée ; la fièvre survient, avec un pouls très-fréquent. La soif est grande ; quelquefois la toux s'y joint. Tous ces symptômes augmentent rapidement ; le pouls baisse, devient encore plus fréquent, mais obscur et très-foible. La respiration devient de plus en plus fréquente et gênée ; les douleurs cessent : la toux disparoît, et la mort survient inopinément.

Quelques-uns doivent toujours garder le lit ; d'autres se trouvent mieux de le quitter de temps en temps, et peuvent marcher. Un enfant alloit et venoit dans la chambre ; sa mère voulut le prendre sur ses genoux, il mourut dans ses mains. Ce mal a ceci de particulier, que les enfans conservent leur raison jusqu'au dernier moment, qu'ils ont une voix extraordinaire et tout-à-fait étrange, rauque, dure, et en quelque maniere semblable au chant d'un jeune coq, mais on ne peut guère la décrire. Celui qui l'a entendu une fois ne peut se tromper sur la maladie, car c'est le signe le plus certain de la présence du mal. Il ne s'agit que de les entendre crier, parler, appeler.

On voit, par cet exposé, qu'il est facile de différencier cette maladie des autres qui sont accompagnées de toux, d'enrouement, de rhume. On

doit aussi la distinguer d'un autre mal de gorge, qui étoit presque oublié, et qui a reparu depuis peu en Suède, en France et en Angleterre, où il a fait périr beaucoup d'enfans. Dans ce mal de gorge, suivi de gangrene, on remarque une enflure manifeste à la gorge ; elle blanchit, suppure, se termine par la gangrene, si l'on n'y remédie promptement. M. Bergius en a parlé amplement dans un ouvrage suédois. *Essai sur les maladies courantes, extraordinaires, de la Suède*, pag. 36, 38, année 1755.

Comme on n'a pas observé jusqu'ici que les sujets fussent attaqués de cette maladie, passé douze ans, on peut conclure que c'est une maladie particuliere aux enfans.

M. Home pense qu'il se manifeste beaucoup plus dans les endroits voisins de la mer, ou quelquefois dans les pays bas et marécageux ; mais on l'a vue en plusieurs endroits de ce royaume, fort éloignés de la mer, à Hédémora et à Sœther.

Comme il n'y a pas de science où les conjectures soient moins permises qu'en médecine, et qu'on n'y peut avancer qu'avec le flambeau de l'observation et de l'expérience, je vais rapporter différens exemples d'enfans morts ou réchappés, avec ce qu'on a fait pour les sauver : cela servira d'éclaircissemens sur la conduite qu'on doit tenir dans le cas de maladie inconnue.

Premier Cas.

Un enfant mourut de cette maladie en 1755, et fut ouvert par le professeur Martin, en présence des deux assesseurs Strandberg et Darélius.

On trouva dans la trachée *une peau* presqu'entièrement *séparée*, qui formoit un second conduit. Elle étoit intérieurement d'un blanc gris, épaisse, et extérieurement rouge à sa partie supérieure. Plus elle plongeoit dans les bronches, plus elle étoit pâle ; elle étoit de la couleur d'un blanc d'œuf cuit, au bas des plus petites ramifications des bronches. Il étoit facile de voir qu'elle n'étoit pas naturelle aux bronches, mais accessoire et nouvelle. Les poumons étoient sains, et sans aucune marque d'inflammation.

Second Cas.

M. Home fut appelé pour une petite fille de quinze mois, qui demeuroit à deux ou trois cents pas de la mer. Le soir précédent elle avoit paru dérangée, et avoit plus chaud que de coutume. Le médecin la visita le matin, elle avoit beaucoup de peine à respirer ; le pouls étoit dur, et battoit cent trente-cinq fois dans une minute. Le médecin lui fit tirer cinq onces de sang. La voix devint rauque, avec ce son particulier dont j'ai parlé, et la respiration encore plus précipitée et profonde. On sentoit beaucoup de chaleur au front et dans les mains, qui étoient enflées, aussi bien que les pieds, mais sans rougeur. Comme le pouls étoit fort serré, on saigna une seconde fois, et il en résulta beaucoup de soulagement. On lui fit respirer la vapeur chaude de l'eau, mêlée avec un peu de vinaigre, ce qui fit expectorer. On purgea avec un peu de magnésie blanche, et le soir on mit un vésicatoire autour du cou. Le troisième jour elle

étoit un peu mieux. La voix, la respiration, étoient encore dans le même état. Le soir on mit quatre sangsues sous le menton. Dès qu'elles furent *saturées*, on lava les endroits de la succion avec de l'eau chaude, pour laisser encore couler le sang quatre heures; et le matin du jour suivant l'enfant étoit guéri.

Troisième Cas.

Une petite fille de dix-huit mois, bien portante jusqu'à ce moment-là, fut prise de la maladie. Elle demeuroit près d'un grand lac, à un mille de la mer. On lui mit aussitôt les sangsues, et on lui donna un vomitif. Le docteur Home vint la voir, et observa qu'elle n'avoit le son de voix particulier, que lorsqu'elle toussoit ou vouloit élever la voix. Sa respiration étoit précipitée et le pouls dur, battant cent trente fois dans une minute. La toux étoit sèche. Elle pouvoit avaler sans difficulté, mais ne pouvoit tourner la tête sans douleur. Les urines étoient claires, ne laissant aucun sédiment. On lui fit respirer la même vapeur, et l'on mit un vésicatoire au cou. Le soir elle sembla se trouver mieux, et le cou commença à s'amollir. La nuit se passa bien. La voix étoit naturelle le troisième jour, sinon lorsqu'elle toussoit. Le nez commença à couler, et l'on n'apperçut aucun *énéorème* dans les urines. On la fit encore vomir. La voix n'étoit pas encore dans son état. Les urines déposèrent alors; ce qui arriva en trois ou quatre jours, pendant lequel temps elle recouvra sa santé. Il est à remarquer que cet enfant eut la même maladie six mois après, mais très-bénigne.

Quatrième Cas.

Un enfant de deux ans fut pris tout-à-coup de ce mal. Il avoit eu la petite-vérole six mois auparavant. Sa voix prit le son susdit. On lui mit les sangsues au cou, et les vésicatoires derrière les oreilles, et au haut de la gorge extérieurement. La respiration étoit alors très-gênée ; la poitrine serrée ; le cou enflé pardevant. Le pouls battoit cent quarante fois par minute. Tout paroissoit aller très-mal. On employa la vapeur susdite, les fomentations, les cataplasmes, et l'on mit plus de sangsues au cou. Le jour suivant, l'enfant étoit beaucoup soulagé, plus gai, la voix plus naturelle. Le sixième jour le pouls étoit bien, la voix ordinaire, et l'enflure avoit disparu.

Cinquième Cas.

M. Home fut appelé pour un enfant de sept ans. Il y avoit quatre jours qu'il étoit malade. Il demeuroit près d'un pont. L'hiver précédent la toux l'avoit violemment secoué, et six semaines auparavant il avoit essuyé la rougeole. On l'avoit souvent purgé, et il fut assez bien après cela, n'ayant plus qu'un reste de toux, qui lui dura jusqu'au moment où il retomba. L'invasion de la fièvre fut accompagnée de chaleur, de soif ; et le son particulier de la voix décela bientôt la maladie. Le quatrième jour le pouls devint très fréquent, dur, mais sans force. La déglutition étoit aisée. Le malade se plaignoit cependant de douleur au larynx,

lorsqu'il vouloit parler, ou qu'on y appuyoit le doigt. Le visage devint bouffi, la soif considérable, et la respiration profonde. Le malade eut des envies de vomir, fit souvent voir sur ses lèvres des crachats spumeux. La tête étoit libre, et l'esprit présent. On saigna sans tarder; et la nuit suivante on mit les sangsues et les vésicatoires au cou. Le jour suivant le pouls très-foible battoit cent soixante-quinze fois. La respiration devint très-précipitée, et l'enfant mourut pendant la nuit, ayant eu l'esprit présent jusqu'au dernier moment.

On l'ouvrit. Il n'y avoit pas de marque d'inflammation au cou; mais le médecin fut très-étonné de trouver dans la trachée une peau épaisse, presque entièrement libre, et recouvrant une matière comme purulente. Les parties inférieures paroissoient rouges, sans que cependant l'on pût dire qu'il y eût eu de l'inflammation. En pénétrant dans les bronches, on trouva que la même peau étoit plus molle, plus mince, et comme purulente. En effet, on en fit découler beaucoup de pus en pressant. Les poumons étoient très-sains.

Ceux qui voudront voir d'autres cas, pour avoir des détails plus circonstanciés de cette maladie, consulteront l'ouvrage du docteur Home. Voici quelques exemples observés dans le territoire d'Upsal.

Sixième cas.

Un enfant de cinq ans, bien portant, tomba dans une espèce d'assoupissement le 19 janvier 1762. Il fut pris en même temps de rhume de cerveau,

d'enrouement, mais sans toux. Les deux jours suivans il fut tantôt levé, tantôt couché, mais étant toujours brûlant ; l'assoupissement augmenta. Il vomit, eut un écoulement du nez et éternuoit ; les yeux étoient larmoyans. Le quatrième jour, même état vers le soir, déglutition difficile; fièvre déterminée ; point de sommeil pendant la nuit, sinon le matin. Le cinquième jour, moins de fièvre ; déglutition plus difficile, langue blanche, comme couverte d'une peau : point de sommeil avant minuit, à cause des flegmes rendus par les vomissemens, ou d'autre manière. Le six, déglutition plus aisée; mais les flegmes abondans rendoient la respiration comme striduleuse, quoiqu'elle fût plus aisée ; fièvre à peine sensible : vers le soir, bon sommeil, troublé pendant la nuit par la sortie des flegmes. Le septième jour, vers midi, enrouement ; toux sèche et profonde : vers le soir, encore plus sèche, très fatiguante jusqu'à l'expectoration des flegmes ; déglutition aisée, profond sommeil, pouls plus fréquent ; plus de toux après minuit ; grande agitation. Le dix-huit, de bon matin, respiration plus difficile : cent quarante à cent cinquante pulsations par minute : aucun moyen de susciter une toux pour faire expectorer ; les anxiétés redoublent, la respiration devient très-précipitée ; le sujet meurt.

Pendant tout le cours de la maladie, M. Halenius avoit employé de doux laxatifs, les vomitifs, les résolutifs, les rafraîchissans, les gargarismes, les injections dans la gorge avec la seringue, un mélange d'esprit de corne de cerf et d'huile d'olive : tout fut inutile. L'ouverture découvrit la peau dont j'ai parlé.

Septième Cas.

La sœur de cet enfant s'étoit bien trouvée pendant la maladie de son frère, et personne n'auroit présumé qu'elle alloit éprouver le même sort à l'âge de sept ans. Le 4 février elle se sentit un violent mal de tête, un grand assoupissement, le visage lui devint rouge : la fièvre se fit bientôt sentir, et la malade se tint au lit. Elle vomit une fois, eut une douce sueur pendant la nuit, et dormit assez bien. Le jour suivant elle se trouva mieux vers midi ; mais commença vers le soir à se plaindre du mal de dent, de tête, et d'une vive chaleur. Sa langue blanchit, elle saigna plusieurs fois du nez, mais peu chaque fois ; la respiration étoit déjà striduleuse, soit que la malade respirât par le nez ou par la bouche ; nuit suivante inquiète. Le troisième jour au matin, mal-aise à l'estomac, langue encore plus blanche ; petite éruption au bas du nez et dedans, blanche à la pointe, et rouge à la base ; deux vésicules semblables, à la lèvre supérieure ; fièvre presque insensible le matin, forte le soir comme auparavant ; déglutition de plus en plus difficile aux approches de la nuit. Le quatrième jour, la fièvre fut un peu modérée ; grande douleur de tête ; déglutition assez difficile ; expectoration pénible des flegmes ; croûte brune dans la bouche, à la luete, au voile du palais ; langue plus blanche : vers le soir, augmentation de la fièvre ; l'injection avec la séringue détache beaucoup de flegmes de la gorge, sommeil troublé par le crachement de ces flegmes visqueux et abondans, qui découlerent

aussi par le nez et causerent un éternument pénible Le cinquième jour, même état : la croûte de la bouche s'épaissit et se porte aux côtés. Le soir, fréquens éternumens qui s'opposent au sommeil; toux modérée; flegmes délayés, mais qui ne peuvent sortir. Le sixième jour, état des choses un peu meilleur en apparence; l'injection fait encore sortir beaucoup de flegmes de la gorge : vers le soir, foiblesse, assoupissement, mais point de sommeil à cause des flegmes, quoique les yeux fussent presque toujours fermés; la toux détache une partie de la croûte du voile du palais, mais elle ne peut sortir étant retenue attachée par un côté. Le septième jour, vers dix heures, un peu moins de sombre chez la malade, elle tousse, éternue; il découle de son nez une matiere un peu délayée : point de sommeil avant minuit, à cause de la gêne de la respiration striduleuse, et des flegmes dont il sembloit devoir résulter une suffocation : car la malade étoit déjà extrêmement foible et fort agitée. Le huitième jour, un peu moins d'abattement; expectoration quelquefois assez facile : l'injection détache entiérement plusieurs morceaux de la croûte, visqueux, épais, d'un blanc gris à un côté, et rayés de rouge à l'autre. Après midi, pouls fréquent, foible; les forces s'abattent; plus d'expectoration; toux profonde; la voix change, les flegmes sont plus épais; la respiration plus précipitée, entre-coupée, anxiété, agitation, profond sommeil, abattement encore plus grand; la toux diminue et cesse enfin vers minuit. Les boissons font vomir, et reviennent par les narines,

quoique la déglutition soit aisée. Le neuvième jour, de bon matin, vomissement qui fait rejetter un peu de la croûte mentionnée. L'agitation, la foiblesse, la fréquence du pouls, de la respiration, augmentent insensiblement, De loin, l'odorat est frappé de la mauvaise odeur qui venoit de sa gorge : urines claires, telles que de la petite bière, avec un sédiment blanc et épais; suffocation; la mort à trois heures après midi.

Cette maladie régna aussi dans Fahlun en 1761. L'habile chirurgien M. Schulz m'en donna avis. Voici quelques exemples où j'ai remarqué des circonstances particulières.

Huitième Cas.

Une fille de huit ans se plaignit de quelque gêne dans la gorge, s'adressant seulement à une domestique. Le père et la mère n'observèrent pas que leur fille se trouvât dérangée en rien. Quatre ou cinq jours après elle mangea même avec très-bon appétit. Le même jour au soir, à huit heures, elle se trouva subitement assez mal, respiroit difficilement, sur-tout en aspirant, et rendoit le son de voix mentionné. On lui donna du rob de sureau, avec une poudre camphrée. On mit autour du cou un cataplasme emollient. On purgea avec la rhubarbe, sans omettre les vésicatoires, la vapeur des herbes émollientes. Le matin suivant, on lui donna du sel de corne de cerf, et l'après-midi, de l'oximel simple, et même du scillitique. Rien ne soulagea. La malade avaloit cependant sans difficulté, et n'avoit aucune fièvre. Le pouls étoit inégal, et

souvent intermittent. Le jour suivant, la malade mourut à quatre heures du matin. Ainsi la maladie déterminée ne dura que trente-deux heures.

Vers la troisième ou quatrième côte, on remarqua, sur la poitrine, quelques vergetures rouges, mais point d'enflure, ni là, ni au cou. Les poumons étoient sains, sinon que près de l'épine du dos on y remarqua une couleur sombre et comme du sang caillé : du reste, point de signes d'inflammation, ni aux poumons ni à la trachée, qui étoit recouverte en dedans de la peau étrangère mentionnée: en quelques endroits même elle étoit très-adhérente, contre ce qu'on observe ordinairement. Il y avoit du pus au haut de la trachée, mais sans odeur.

Neuvième Cas.

Une jeune fille de six ans, qui chantoit très-joliment, devint enrouée sans cause manifeste: du reste, parut se trouver bien. Le 13 novembre 1765, elle tomba subitement malade le soir, la respiration étoit très-gênée, la voix singulière en aspirant. On la saigna du bras, mais sans soulagement. Elle prit de l'oximel, des purgatifs, fut exposée à la vapeur chaude des plantes émollientes, mais en vain. Le pouls s'arrêta plusieurs fois. Le peu d'urine rendue étoit comme de l'eau. Le matin la malade prit du thé, du bouillon léger. L'après-midi, elle ne voulut rien prendre de fluide; elle mangea des prunes et des raisins secs. De jour elle n'éprouvoit point de mal-aise, jouoit avec ses petites babioles. Mais l'agitation recommençoit vers

la nuit ; de sorte qu'elle ne dormoit que très-peu chaque fois. Comme elle rendoit, en expectorant, de petits lambeaux de peau, on présuma qu'elle s'en tireroit. L'espérance fut vaine. Le 21 novembre elle fut tout-à-coup suffoquée sur les genoux de la domestique.

A l'ouverture du corps, on ne remarqua rien d'extraordinaire au dehors. Les poumons étoient sains. On trouva la peau mentionnée dans la trachée ; elle étoit très-libre. Il y avoit une matière spumeuse d'un jaune pâle, près de la glotte et dans les bronches.

Dixième cas.

La sœur, âgée de quatre ans, étoit pour lors à la campagne ; on la fit venir pour les funérailles. Après quelques jours de résidence à la ville, on la renvoya à la campagne. Le lendemain, elle tomba malade et garda le lit. Elle vomit, et même du sang avec ce qu'elle rejeta. La maladie resta cachée comme celle de sa sœur. On ne peut l'engager à rien prendre. Elle mourut au bout de quarante-quatre heures.

On trouva dans la trachée la même peau et quantité de matière délayée, qui s'étoit même portée dans les tronches.

Le Docteur Home a observé que lorsque cette peau ne s'étoit point trouvée à aucun autre endroit de la trachée, on l'avoit apperçue le long de la partie membraneuse, ou cessent les anneaux cartilagineux, et où ce canal s'appuie sur l'œsophage : or, c'est-là que se trouvent la plupart des corps glanduleux de la trachée.

Il est facile à présent de distinguer ce mal de gorge. Ainsi, dès qu'un enfant se plaint d'un malaise au larynx, et a la respiration gênée, il faut aussitôt prendre garde,

1°. S'il court des maux de gorge.

2°. Si la température est humide et froide, ou si elle a été telle.

3°, Si l'enfant a eu depuis peu un rhume de long cours, une coqueluche, la rougeole ou la petite-vérole.

4°. Si on lui sent de la chaleur, s'il a de la soif, ou le visage bouffi.

Dans tous ces cas ci, on a lieu de craindre cette maladie meurtrière. Pour se mieux assurer des choses, on examine,

1°. S'il y a de l'enflure à la partie antérieure de la gorge, si en pressant on produit quelque sensation douloureuse au sujet.

2°. Si l'enfant avale sans difficulté et respire de même.

3°. Si le pouls, étant au commencement de la maladie, fréquent, dur, fort, devient quelques jours après, mou, foible et précipité.

4°. Si la toux, au cas qu'elle ait lieu, est précipitée et comme suffocante lors de l'invasion.

5°. Si la voix est enrouée, aiguë, grassayante, sinon continuellement, au moins lorsque l'enfant crie, tousse, ou appelle.

La description précédente donne assez le moyen de différencier la maladie de toute autre, semblable au moins en apparence, par exemple, de l'esquinancie, dans laquelle la partie supérieure du larynx est enflammée : car,

1°. Cette maladie-ci n'est pas une de l'âge d'enfans.

2°. Elle est accompagnée de difficulté très-grande d'avaler.

3°. On y sent à la gorge une telle chaleur avec douleur, que les malades sont comme réduits au désespoir, et souvent veulent se défaire eux-mêmes.

4°. On n'y remarque aucune tumeur externe à la gorge.

Ce qu'on peut conclure de ces observations, c'est que cette maladie est une fluxion qui se jette sur la trachée, et sur-tout à l'endroit membraneux, qui fait le complément des cartilages. Ce flux y vient des glandes, dont les orifices laissent couler une quantité de flegmes qui s'épaissit et forme une peau du côté exposé au contact de l'air, mais libre du côté opposé à la pellicule interne de la trachée, parce qu'il y découle continuellement de semblables flegmes, qui l'empêchent de s'attacher. Cela est d'autant plus vraisemblable, qu'on ne remarque aucune suppuration à la tunique interne de la trachée. Il n'en est pas de même dans les maux de gorge gangreneux. Il arrive souvent que la pellicule interne de la trachée et même l'œsophage s'y séparent et sortent par lambeaux en toussant. Voyez *Journal de médecine*, 1769, pag. 202.

La formation de cette peau n'a cependant rien de si extraordinaire. Nous en trouvons des exemples dans l'*abrégé des transactions philosophiques*, tom. 3, pah. 60, *Edit. angl.* Haller *physiol.*, tom. 3, pag. 149. On l'a aussi remarquée dans les intestins, et les malades en ont rendu des bouts qui for-

moient un conduit entier. Comparez aussi ce que M. Warren a dit des polypes de la trachée, dans les *transac. médic.* des médecins de Londres, tom. 1. M. Murrai en a remarqué un exemple, et en a donné toute l'histoire pathologique dans le *comment. nov. Soc. Scient.* Gotting. tom. 4, pag. 44.

Ces fluxions arrivent aussi à la vessie; M. Lieutaud appelle cela un catarrhe de la vessie.

Mais pourquoi cette humeur se jette-t-elle sur la trachée? C'est ce que j'ignore. Les exhalaisons de la mer n'en sont pas la cause, comme le croit M. Home, puisque la maladie s'est manifestée dans les endroits les plus éloignés dans le continent.

D'après l'exposé de la maladie; on voit aisément que la suffocation ne vient que de ce que l'air est intercepté dans la poitrine, sans pouvoir en sortir, ni même y rentrer. Le sang ne peut plus revenir de la tête, et produit la bouffissure du visagé.

La maladie est contagieuse; les exemples rapportés le prouvent. On a vu aussi qu'il est possible d'en éprouver la récidive.

Nous apprenons, par les observations précédentes, que le pouls est prompt, dur, fort les premiers jours; que le visage est rouge, et que les sangsues, la saignée, ont alors très-bien réussi. L'ouverture des sujets prouve que la maladie est inflammatoire: ce que montre assez la couenne dont le sang est couvert. Lorsque cela a duré quelques jours, le pouls devient fréquent, mou, foible; les mal-aises, les inquiétudes augmentent, les forces tombent; les flegmes s'amassent, deviennent

viennent comme purulens ; les bronches s'emplissent ; la respiration et la circulation du sang deviennent difficiles. On peut donc distinguer deux périodes dans cette maladie ; le premier, est celui d'inflammation ; le second, celui de la suppuration. Au premier on a encore un espoir assez bien fondé ; mais c'en est fait du sujet au second. Les évacuations, qui sont avantageuses au premier ; deviennent préjudiciables au second. Ce qu'on doit y désirer, c'est que le sujet expectore la peau et beaucoup de matière ; cependant cela n'a pas été suivi de grands avantages.

Malgré cela, il est assez difficile de distinguer ces deux périodes. Si l'urine des malades dépose un sédiment blanc et semblable à du pus, la malade est déjà au second période ; ainsi on ne doit attendre que la mort. C'est donc sur-tout aux premières plaintes ou à la première gêne des sujets, qu'il faut faire une sérieuse attention ; autrement la mort survient inopinément. Les père et mère doivent tout craindre après les exemples mentionnés, pour peu qu'ils perdent de temps.

Le moyen curatif le plus sûr, s'il est employé à temps, est, sans contredit, la saignée. On la doit réitérer jusqu'à ce que le pouls baisse ; s'il s'élève encore, on saignera de nouveau. Au second période, la saignée n'est plus praticable.

Après la saignée, on emploiera les sangsues à la gorge ; elles procurent le même avantage que dans les cas de pleurésie, d'inflammation aux yeux, lorsqu'on les pose sur l'endroit douloureux du côté, ou autour des yeux.

On prépare ensuite une infusion de fleurs de sureau, imprégnée d'une teinte de vinaigre. On y trempe une éponge, que l'on met sous le nez ou sur la poitrine ; de manière que le malade puisse en respirer la vapeur. On atténue par-là les flegmes, et l'on facilite la toux.

On applique les vésicatoires à la nuque, aux côtés de la gorge, mais non à l'endroit où les sangsues ont sucé. On sait de quelle utilité elles sont dans les cas de fluxions sur les dents, de maux de gorge ordinaires, et autres flux d'humeurs. Mais il faut que la saignée et les sangsues aient précédé.

Si la cure devenoit moins aisée, on mettroit autour du cou un cataplasme émollient, aiguisé d'un peu de sénevé, et on le laisseroit jusqu'à ce que la peau rougît, et parût s'élever çà et là. Ensuite on met le cataplasme de sénevé, et ayant soin de le changer lorsqu'il est près de se refroidir. Le cataplasme se fait avec trois onces de feuille de mauve qu'on cuit en bouillie dans l'eau, y jetant, vers la fin de l'ébulition, deux drachmes de sénevé écrasé.

On a soin de tenir le ventre libre avec des lavemens, ou l'électuaire lénitif ou de la pulpe de casse, ou de la magnésie mêlée d'un peu de sucre. On peut aussi dissoudre de la manne dans du petit lait.

L'expérience a fait voir que les sudorifiques n'ont été d'aucun avantage, non plus que les vomitifs. Cependant les secousses qu'ils produisent contribueroient peut-être quelquefois à faire détacher la

peau morbifique de la trachée ou des bronches, quoiqu'il soit alors trop tard pour en espérer de vrais avantages. Mais pourquoi ne pas tout hasarder dans des cas désespérés ?

L'expérience apprendra ce qu'on doit espérer de la laryngotomie, ou de faire une fumigation de poivre dans la chambre pour solliciter la toux.

Cette maladie a fourni à plusieurs médecins de Province Suédois des observations intéressantes en 1769. Voyez M. l'assesseur Wahlbom, pag. 58; le docteur Blomb, pag. 9; le docteur Engstrom, pag. 300. La grande difficulté est de savoir pourquoi la trachée est aussi insensible dans ces circonstances-là et dans quel temps la peau est réellement formée ?

CHAPITRE XXVI.

De la Galle.

Les enfans des gens aisés ont rarement la galle; elle est, au contraire, très-fréquente parmi les pauvres. Les premiers sont soignés avec l'attention requise, on les tient proprement à tous égards; leur nourrice a de même les habits, les linges nécessaires pour changer : mais les autres ne sont pas tenus dans la même propreté.

Je ne pense pas que la galle ait une autre cause que le manque de soins et la mal-propreté. Elle se répand ensuite par le contact d'un corps à

l'autre, ou par celui des habits qu'on met, après qu'ils ont servi à une personne infectée.

La galle, en elle-même, n'est pas une évaporation, ni une acrimonie innée ou acquise, ni une qualité saline ou aigre du sang; mais elle est produite par de petits insectes vivans, (*Acari* Faun. *Succic.* 1191 et 1195) qui se nichent dans l'épiderme, où ils croissent, pullulent, et causent une démangeaison à la peau par leur picotement; de sorte que le prurit continuel produit une affluence de sérosités, qui fait lever des vésicules, recouvertes bientôt d'une croûte, lorsque l'humidité s'est évaporée. Cette opinion n'est pas imaginaire, mais fondée sur une expérience constante. Hauptmann, Bonomo, Schiwiebe et d'autres gens dignes de foi, ont examiné soigneusement ce phénomène dans des sujets de différens âges et de différent sexe, et ils ont remarqué ces insectes dans les rides de la peau, sur-tout au bord des vésicules. Ils les en ont tiré et mis sous le microscope, et ont vu comment ils déposent leurs œufs; ce qu'ils font très-promptement. Ils ont même vécu plusieurs jours hors du corps. Voyez les figures de Bonomo, *Act. nat. curios. append. ad* A. 10 Dec. 2 page 33. Comparez Linn. *Ammænit. Acad.* vol. 3. pag. 333, et vol. 5. pag. 95.

On voit donc par-là,

1°. Pourquoi la galle se communique si aisément; car le seul mouvement peut les porter d'un homme à l'autre.

2°. Pourquoi la mal-propreté l'entretient; car les insectes se multiplient alors considérablement.

3°. Pourquoi les enfans y sont plus exposés que les adultes ; car leur peau est plus tendre, plus poreuse : les insectes s'y insinuent donc plus aisément.

4°. Pourquoi l'éruption paroît d'abord aux mains. C'est par-là que se fait le plus fréquent contact des personnes ou des habits. Si elle venoit d'acrimonie ou saline, ou autre quelconque, elle se manifesteroit d'abord aux endroits où l'on sue le plus.

5°. Pourquoi il est nécessaire de se laver souvent, sur-tout le soir. On déterge et emporte par-là les insectes, qui sont encore dans les plis de la peau, avant qu'ils aient pénétré dans l'épiderme. Comme on manie plus de choses le jour que la nuit, on voit qu'il faut encore plus laver les mains le soir que le matin, dans ces circonstances.

6°. Pourquoi la galle rentre par le froid, et ressort en s'échauffant par une grande agitation. Les insectes sont également molestés par l'une et l'autre alternative.

7°. Pourquoi le prurit est alternatif. Les insectes ne se meuvent que de temps à autre pour pâturer.

8°. Pourquoi la galle se porte d'un endroit à l'autre du corps ; les insectes changent de place et pullulent.

9°. Pourquoi la galle n'est pas une maladie nécessaire. Les insectes n'y sont pas innés, mais transportés accidentellement. Il en est de même de toutes les autres maladies contagieuses, auxquelles on peut échapper avec des précautions.

10°. Pourquoi lá démangeaison et la galle dis-

paroissent, lorsqu'on frotte le corps avec des médicamens gras, imprégnés de soufre, de mercure, de plomb, d'ail, de tabac, de racine d'année, de sel alkalin, etc. Les insectes rentrent alors plus avant, et c'est ce qui fait le danger d'une galle imprudemment répercutée.

11°. Pourquoi la galle reparoît si aisément. Outre que l'on peut la gagner une seconde fois, nous ignorons encore combien ces insectes vivent de temps sur les habits. On peut les avoir détruit sur la surface de la peau, sans que ceux qui étoient plus enfoncés aient eté tués. Alors ils se remontrent avec la maladie.

12°. Pourquoi un enfant que sa nourrice poudroit avec de la farine eut la galle, selon Linnée, *Amœnit. Acad.* vol. 5. pag. 85. Il s'y trouve de semblables insectes.

13°. Pourquoi la galle empire lorsqu'on se frotte ou se gratte. Les insectes agités, tourmentés, s'irritent, se portent plus avant.

14°. Pourquoi un seul homme peut infecter toute une armée. Ces insectes pullulent très-promptement, et la propreté est presque impossible dans les camps.

15°. Pourquoi ceux qui sont dans les prisons, ou dans les grands hôpitaux la gagnent si aisément.

16°. Pourquoi la galle est plus difficile à guérir en hiver qu'en été. Le froid empêche les insectes de paroître à la superficie. La chaleur, au contraire, les y attire, ou les y pousse, si elle est produite sur-tout par un grand mouvement.

17°. Pourquoi le peuple fait plutôt disparoître

la galle que les médecins. Il a sur le champ recours aux pommades, la fait rentrer sans en savoir les conséquences.

J'ai tenté différens moyens curatifs contre cette maladie; je n'en ai pas trouvé de plus sûr que le soufre. Les insectes en périssent décidément. Le soufre, qui ne rend aucune odeur sans brûler, se fait sentir tres - désagréablement lorsqu'il s'exhale du corps avec la sueur, ou même pour peu qu'on ait chaud. L'or, l'argent, noircissent dans la main de celui qui prend du soufre intérieurement. C'est ce principe odorant qui tue ces insectes. Ainsi, le soufre est le premier des médicamens antipsoriques.

Lorsqu'on veut traiter un enfant,

1°. On tiendra la chambre, les habits, les linges dans la plus grande propreté; ceux qui le manieront, auront le même soin pour eux.

2°. L'appartement sera modérément chaud.

3°. On fera prendre à l'enfant depuis deux jusqu'à trois grains et plus de fleur de soufre, tamisée, dans un peu de lait, même dans celui de la Nourrice, deux ou trois fois par jour; s'il purge, ce qui arrive quelquefois, on diminuera les doses.

4°. Si cela ne procuroit aucun effet au bout de quatre jours, on feroit un liniment avec de la fleur de soufre et de la crême, pour en oindre, tous les matins seulement, les articulations des mains et des pieds, jusqu'à ce que la galle fût passée. Mais pour l'empêcher de rentrer, on continuera toujours l'usage de la fleur de soufre.

Je fais frotter le matin, parce que l'on prend le remède interne pendant le jour; les insectes pris ainsi, comme entre deux feux, périssent infailliblement. On donnera un laxatif, si l'estomac et les intestins ne sont pas nets; autrement il n'en faut pas. Les laxatifs n'ont jamais guéri de la galle, à moins que leur action n'ait été assez lente pour qu'ils passasseut dans le sang; encore faut-il qu'on y joigne quelqu'autre chose, capable de tuer les insectes, ou de les chasser.

Si l'enfant est trop jeune pour risquer de le médicamenter quelque tems, sa Nourrice prendra tous les jours un peu de fleurs de soufre, dans du lait chaud. Je sais, par expérience, que cela est suivi de bons succès. Si l'éruption est considérable, par exemple, aux pieds, j'y ai fait appliquer avec réussite des feuilles de choux. D'abord les *ulcuscules* coulent abondamment, se desséchent et se cicatrisent promptement. Les mains se nettoient bientôt, si on les lave pendant deux jours plusieurs fois avec du genievre bouilli.

Je dirai au Chapitre suivant, comment on guérit les galles que les enfans ont des maux vénériens de père ou de mère, et de leur nourrice.

Malgré l'opinion que Rosen adopte d'un air si décidé sur la seule cause de la galle, je ne pouvois me résoudre à embrasser son sentiment. J'avois fait quelques réflexions, que j'ai revues en partie dans l'ouvrage immortel du Docteur Lorry. Je pense que le Lecteur (1) lira ici avec plaisir ce

(1) Je ne parle en français qu'à ceux qui ne peuvent voir dans l'original combien il faut de prudence pour traiter cette maladie sans courir aucun risque.

que cet habile homme a produit d'avance contre l'opinion de Rosen, dont il n'a certainement pas encore lu les réflexions.

» Quoique plusieurs Médecins, dit-il, aient » abusé des raisonnemens précédens, pour ad» mettre dans toutes les maladies contagieuses un » vrai principe morbifique vermineux, on ne » doit pas regarder avec indifférence l'opinion » de ceux qui pensent que la galle dérive des » vers; car il n'y a ni ridicule, ni absurdité à » croire qu'il se trouve dans les corps animés cer» tains animalcules nuisibles qui échappent à la » vue, et s'insinuent dans la peau. On peut même » assurer qu'il y en a un grand nombre que nous » n'appercevons nullement. D'ailleurs, cette opi» nion est appuyée de l'autorité des gens très» versés dans l'observation des phénomènes de » la Nature. Cependant Méad et d'autres Obser» vateurs assurent ne pas avoir apperçu (1) ces » insectes, depuis que cette découverte s'est » répandue. Les yeux armés des meilleurs mi» croscopes ne les découvrent pas.

» Mais comme ce seroit être injuste que de » nier ce qu'on n'a pas vu, et que cette hypo» thèse se prête à l'explication de plusieurs cas » de cette maladie, on peut l'admettre, en di» sant qu'elle n'est pas applicable à toutes les » circonstances, ni expliquer tous les phéno» menes de la galle.

(1) On voit, par les détails de notre auteur, que les insectes ont été apperçus par d'autres observateurs que ceux qui sont cités dans l'ouvrage de M. Lorry.

Tous les Médecins conviennent

» 1°. Que plusieurs fièvres se sont heureusement
» terminées par l'éruption d'une galle, et qu'à
» sa première apparition tous les symptômes
» internes ont cessé ; ce qui n'auroit pas pu avoir
» lieu, si la galle n'avoit été répandue qu'à la
» superficie de la peau. Tous les Médecins ont
» vu, comme moi, des Sujets *moroses et chagrins*
» *depuis long-temps*, guéris de cette affection par
» l'éruption d'une galle qui devint alors, pour
» eux, une crise vraiment dépuratoire. Je citerois
» Schenck, Hidan, Rivière, et d'autres de dif-
» férens âges.

» 2°. Rien de si connu et de si souvent répété
» dans les ouvrages de Médecine, que les effets
» d'une galle répercutée, qui se jette alors sur
» les poumons et les autres viscères ; tandis que
» l'on a vu les asthmes, les inflammations, les
» fièvres malignes cesser, en faisant mettre aux
» Sujets la chemise d'un galleux.

» 3°. Meklin nous apprend qu'une manie mé-
» lancolique fut guérie en inoculant la galle, etc.

» Or, tous ces effets ne peuvent se dériver de
» la maladie produite par ces insectes cutanés ;
» mais s'expliquent très-bien par un principe qui,
» emporté dans le torrent des humeurs, lèse les
» fonctions, crispe les viscères, et y cause les
» spasmes les plus cruels, et produisent en ap-
» parence toute autre maladie que celle qui est
» cachée : si, au contraire, on parvient à attirer
» ce principe vicieux à la peau, il y cause un
» prurit pénible, tandis que la santé se rétablit à
» l'intérieur.

» Si l'on veut donc chercher une autre cause » de la galle, on la trouvera certainement dans » une acrimonie particulière à cette affection. Ré- » pandue dans un principe salin et mordicant, » elle décèle quelque chose de muriatique au » goût, sans volatilité, il est vrai, mais cepen- » dant imprégné d'une odeur spécifique, péné- » trante et contagieuse. *de Morb. cut.* p. 250. et » suiv. »

Tels sont les doutes que j'avois entrevus, et la solution que j'y trouvois. J'avoue néanmoins que cela ne satisfait pas encore. On peut expliquer les phénomenes rapportés par M. Lorry, en admettant l'hypothèse de Rosen.

1°. Si plusieurs maladies fébriles ont cessé à l'éruption de la galle, produite par la chemise d'un Sujet entaché de ce vice, ne peut-on pas dire que les insectes produisant à ce *sensorium commun* le même effet qu'un synapisme, l'ébranlement général qui en résulte, y ouvre une voie d'autant plus prompte qu'elle est générale, et la nature s'y décharge du principe morbifique, sur-tout s'il est acrimonieux. Car pour lors, il a une affinité directe avec la lymphe qui se trouve viciée à la peau par la présence des insectes. Or suivant Hippocrate, c'est toujours en vertu de leur affinité que les principes analogues se réunissent dans tous les mixtes de la nature (1). Ainsi, le phé-

(1) Voyez comment j'ai exposé la doctrine de cet habile maître, dans mon discours préliminaire du *Traité de l'expérience*, de M. Zimmermann.

nomene s'expliqueroit en admettant les insectes. On peut dire la même chose du principe vicieux qui causoit la *morosité*.

2°. La galle répercutée se jette sur les poumons, les viscères, et y cause les dommages que nous connoissons. Cela est vrai; mais cela n'exclut pas encore la présence des insectes. Quel doit être le premier effet de cette répercussion de la galle? C'est de faire entrer dans le torrent des humeurs une lymphe devenue acrimonieuse à la peau, soit par les excrémens que les insectes déposent dans leurs nids, soit par les principes corruptibles que l'air y porte. Le second, c'est que l'acrimonie entraînée avec les autres humeurs, se jette toujours sur les parties les plus foibles quelconques. Hippocrate avoit bien vu ce principe. De-là les ravages, si elle n'est ou résolue, atteuuée, expulsée, ou rappelée à la circonférence. Mais il n'est pas besoin, pour produire l'asthme, etc. de croire que les insectes doivent se porter dans l'intimité des viscères. Ils périssent probablement par l'effet du topique, qui ne peut corriger les vices de la lymphe dont il supprime l'expulsion favorable. Ainsi ce second phénomene ne les exclut-pas encore. Le cas de l'hydropisie, à la suite d'une galle supprimée, s'expliqueroit aussi facilement L'acrimonie, dont les vésicules scabieuses sont gorgées par le prurit continuel qu'y causent les insectes, n'ayant plus d'issue, est refoulée dans les vaisseaux lymphatiques, qui se répandent en tout sens sous la peau; il se fait une astriction

aux orifices de ces canaux, qui portent à la peau la lymphe dont elle tient sa souplesse et sa nourriture. Cette lymphe stagnante ne peut que faire des amas, des dépôts, etc. d'où résulte l'hydropisie. Mais ces ravages n'excluent pas les insectes. On peut dire aussi que la sérosité acrimonieuse de la galle refoulée, est portée jusqu'aux parties les plus éloignées du centre. Un homme meurt hydropique, à la suite d'une éruption cutanée, répercutée. Le Sujet est ouvert, on lui trouve un rein presque pourri. Sans doute que l'humeur acrimonieuse s'étoit d'abord portée là, dans le gros conduit lymphatique qui passe par ce viscère; sans parler des autres moindres qui s'y jettent en grand nombre. Ainsi les phénomènes que rapportent M. Lorry et Nietzki, *Pathol.* (1) §. 1130. s'expliquent très-bien avec les animalcules.

3°. L'inoculation ou la communication de la galle a guéri les plus cruelles maladies, la manie, etc. cela ne répugne nullement. Le vice acrimonieux qui les causoit ayant été jeté à la circonférence par l'ébranlement, qu'ont causé les animalcules, s'est joint à l'acrimonie périphérique, (qu'y causoient ces insectes) par l'affinité, l'analogie qui se trouvoit dans leur caractère. Les nerfs n'étant plus titillés, picotés à leur origine ou dans leur partie principale, sont rentrés dans

(1) Cet abrégé de pathologie est un des meilleurs ouvrages de médecine qu'on ait jamais écrit. Celle de Gaubius n'en est pas l'ombre.

leur mouvement et leur action naturelle, et les Sujets se sont ensuite guéris de la galle traitée méthodiquement. Rien de plus simple que ce mécanisme. C'est un vrai vésicatoire qui a attiré sur lui un principe homogène. Et sans l'action des animalcules, cela ne seroit pas arrivé.

Je ne propose ces raisonnemens, sensés je pense, que pour faire voir combien Rosen avoit peut-être de raisons pour se décider sur son sentiment, raisons qu'il a probablement cru ne pas devoir détailler. Du reste, l'hypothèse de M. Lorry (1) est très-sensée. C'est mot à mot la même que celle de M. Nietzki, cet habile homme, qui fait tant d'honneur à l'humanité par l'art avec lequel il sait ranimer les Noyés. Mais dans l'une

(1) On leveroit peut-être tous les doutes en admettant une distinction reçue de ceux qui ont sensément réfléchi sur les causes des maladies. Une cause est nécessairement interne ou externe. Dans le premier cas, la cause est ou une partie essentielle du corps humain, ou un produit du corps, mais qui y est encore contenu. Dans le second, la cause n'appartient pas au corps humain, et n'est pas non plus un de ses produits. Si c'est une partie du corps humain ou un de ses produits, il est clair qu'il n'en résulte qu'une maladie symptômatique; au lieu que si ce n'est pas une partie du corps ni un de ses produits, il en résulte une maladie idiopathique. Or les insectes sont une cause externe dans l'hypothèse de Rosen; et dans celle de M. Lorry, l'acrimonie un produit du corps; donc les deux galles sont essentiellement différentes par rapport à leur cause. D'où l'on pourra dire que la galle idiopathique est l'effet de la présence des vers, et la galle symptomatique celle de l'acrimonie interne des humeurs. Cependant on demanderoit encore, ces deux galles sont-elles la même maladie, quant à l'effet présent? Je ne le crois pas.

ou l'autre hypothèse, le traitement revient-il au même? Voici celui que j'ai suivi pour moi-même en revenant d'Allemagne, où j'avois attrapé cet amusement ordinaire du Pays Germanique. Je pris des délayans, des rafraîchissans, ensuite deux légers purgatifs. Après cela, demi gros de fleur de soufre dans de l'eau très-froide, deux fois par jour, durant une semaine. Le huitième jour, sans interrompre la fleur de soufre, je me frottai par-tout le corps avec de la poudre à tirer, broyée dans de l'huile d'olive, une fois par jour le matin, gardant alors les mêmes linges jusqu'à la fin. Le lendemain, je me lavois avec de l'eau chaude simplement, et une heure après je me refrottois. Au bout de cinq jours, la galle disparut. Enfin, je me purgeai trois fois dans l'espace de seize jours, délayant foiblement pendant les intervalles; et je fus bien guéri. J'ai guéri depuis la femme d'un meûnier par le même traitement.

CHAPITRE XXVII.

Des Maladies Vénériennes.

Je ne m'arrêterai pas à examiner l'époque de cette maladie en Europe. Y seroit-elle plus ancienne qu'on ne l'a dit? n'a-t-elle paru (1) qu'en

(1) L'auteur se déclare pour l'affirmative. C'est l'opinion d'Astruc.

1494 ? L'abus des plaisirs de l'Amour a été excessif de tout temps ; les suites devoient donc en être les mêmes. Ce qu'il y a de vrai ; c'est que le premier qui en a été gâté n'a pu l'être que par ces excès. Or, ce vice une fois implanté dans des parties aussi chaudes, contracte une acrimonie extrêmement pénétrante ; d'où l'on sent aisément que les progrès du mal ont été aussi rapides que dangereux ; dans des temps sur-tout où l'on ignoroit l'art de l'arrêter.

Au reste, quelle qu'en soit la date en Europe, il est certain qu'elle a été, les siècles derniers, beaucoup plus mauvaise, et qu'elle s'est manifestée avec les plus horribles symptômes. Sa malignité semble avoir diminué peu-à-peu ; et depuis 1610 environ, elle n'est plus accompagnée de ces cruels symptômes. Le virus attaque, en général, aujourd'hui les parties externes avant de passer dans le sang, sur-tout les endroits où la peau est fine, comme les lèvres, la bouche, la tête du gland, l'urètre, etc. Si les symptômes diminuent en nombre, comme ils ont fait en violence, il est probable que cette maladie sera un jour facile à guérir, ou cessera peut-être.

Ce mal se gagne par un commerce impur, et l'on a tout lieu de craindre alors d'en être infecté, quand bien même il ne se manifesteroit pas quelques jours ou quelques semaines après. Le virus est souvent assez foible pour ne causer ni prurit, ni cuisson, ni douleur dans les parties qu'il a attaquées ; mais il n'en gagne pas moins la masse du sang, s'y cache plusieurs années,

nées, et se manifeste enfin comme un mal presque sans remède; sur-tout s'il est porté dans l'intérieur des os.

On peut cependant en être encore attaqué sans voir de femme. Par exemple, en couchant dans des draps qui ont servi à un Sujet infecté. Voilà pourquoi il n'est pas sûr de coucher avec ceux dont la santé n'est pas bien connue. ***Fabr. Hildan*** nous rapporte un pareil exemple, ***Cent.*** 5. ***Obser.*** 97. Les habits la communiquent de même, surtout ceux qui enveloppent et serrent le corps. Un Chirurgien gagna ce mal, pour avoir dormi la tête posée sur un oreiller où avoit bavé un Sujet pendant la cure de cette maladie. Hildan dit encore qu'une Domestique ignorante la gagna pour avoir mis le bas d'un jeune garçon infecté. Le Docteur L'indestolpe dit qu'un frère infecta sa sœur en la baisant sur la bouche. Tous les jours les gens mariés libertins se la communiquent l'un à l'autre. Un homme infecta sa femme; l'enfant qu'elle portoit, en fut atteint, il gâta sa Nourrice; et elle, ses deux enfans. Nous avons vu, ces dernières années-ci, à Stockholm, une Nourrice gâter, sans qu'on y songeât, l'homme, la femme, trois enfans, et deux garçons de boutique, dans une des bonnes maisons de la Ville. On a vu plusieurs fois les Sages-Femmes être gâtées dans des accouchemens de femmes infectées. Burgesius dit qu'une Sage-Femme gâtée infecta trente-cinq familles. Everhaers, Médecin Hollandais, rapporte qu'une femme, honnête d'ailleurs, et qui ignoroit son mal, gâta nombre de femmes

Kk

et d'enfans, en prêtant son ministère pour tirer le sein des femmes qui venoient d'accoucher, et leur faire ainsi le mamelon. Le Docteur Bilguer fait mention de semblables exemples dans son traité de de l'Hypochondriacie, pag. 71, 75.

Si le père et la mère sont tous les deux gâtés, il est naturel que les enfans le soient aussi. Comme le virus, pendant la grossesse, ou devient plus acrimonieux, ou s'émousse par des circonstances particulières, on voit que l'effet doit en être différent chez les enfans qui naissent avec. S'il est extrêmement acrimonieux ou malin, l'enfant périt ordinairement dans le sein de la mère : voilà ce qui occasionne aussi des fausses couches. L'enfant vient quelquefois à terme, mais couvert d'ulcères ; preuve évidente du mal dont il est atteint. Un homme infecté sans ressource recherche une fille en mariage ; elle l'épouse à cause de sa fortune, disant qu'avec le bien qu'il lui apportoit, elle se feroit guérir. L'homme meurt de sa maladie quelques mois après. La femme devenue grosse, accouche d'un enfant couvert d'ulcères, de galles, qu'il a gardées jusqu'à l'âge de seize ans, moment où j'écris ceci, et n'en guérira probablement jamais. La mère mourut de la maladie quelque temps après ses couches. Un homme, âgé de trente ans environ, se marie, après avoir fait arrêter l'écoulement d'une gonorrhée, il y avoit à-peu-près sept ans. Sa petite-fille fut attaquée d'écrouelles à l'âge de deux ans et demi, et en est encore incommodée. On voit par-là que le mal ne se manifeste plutôt ou plus tard, que selon le degré de malignité.

Quelquefois les progrès en ont été ralentis par des médicamens que l'on aura pris, sans cependant se guérir radicalement. Pour lors les enfans n'ont pas de maux vénériens proprement tels. Le virus est chez eux comme dénaturé, et n'y produit que des maux d'autant plus rebelles, qu'on n'en soupçonne pas la cause.

Ces enfans croissent à-peine, sont foibles, malingres et n'ont qu'une postérité qui s'éteint bientôt, s'ils parviennent à l'âge viril. C'est ainsi qu'une Nation entière peut dégénérer et s'éteindre peu-à peu. Les femmes gâtées font plus de ravage que la poudre et l'épée. Philippe V. en vit bien les funestes conséquences, lorsque l'armée portugaise campoit autour de Madrid. La moitié en fut détruite par les femmes infectées, qui passerent chez les ennemis dans la vue de les perdre. Voyez *Supplément aux Essais historiques sur Paris*, pag. 75.

Il arrive aussi que quelques enfans nés de parens gâtés ne font appercevoir aucuns symptômes morbifiques, tandis que les autres sont manifestement atteints du mal. Dans le premier cas, les enfans sont nés, lorsque le père ou la mère observoient une conduite régulière, un bon régime; enfin, ne donnoient pas lieu à l'exertion de la malignité du virus par un excès quelconque, sur-tout si ce virus avoit été comme étouffé auparavant par l'usage de quelques médicamens, des bains, etc. Dans le second, le virus ou aura eu le temps de se faire enfin sentir dans la masse des humeurs en s'y répandant peu-à-peu, ou aura été ranimé par quelques excès. L'enfant engendré

dans ces circonstances doit donc en être atteint même au principe de son existence, et n'en guérira peut-être jamais, ou il périt avant sa naissance.

On voit, par ces réflexions, fondées sur l'expérience, combien l'on doit s'examiner avant de se marier, si l'on a eu quelques maux vénériens par le passé; autrement on perd une femme et ses enfans. Ce n'est qu'un Médecin de la plus grande expérience qu'on peut consulter dans ces cas-là, et l'on doit parler à cœur ouvert.

L'on n'auroit même eu qu'un chancre qui auroit disparu subitement, sans être suivi de tumeur aux aines, ou au moins sans qu'elle eût été bien guérie, c'en est assez pour être assuré qu'on a quelque virus caché dans les humeurs, et qui tôt ou tard se manifestera sur le père, ou la mère, ou les enfans. Il en est de même d'une gonorrhée simple, supprimée par quelques astringens ou autres répercussifs, comme je l'ai déjà dit. Si l'on sent même une dureté insolite aux glandes de l'aine ou du cou, après avoir vu des femmes, y eut-il plusieurs années, on doit encore craindre, malgré la bonne santé dont on jouit. La honte est toujours préjudiciable et mal-fondée dans ces circonstances; et l'on doit se soumettre à un traitement régulier, entre les mains d'un homme adroit et d'une probité reconnue. Car on ne voit que trop souvent blanchir simplement les malades au moyen de quelques palliatifs; alors le virus se porte encore plus avant dans le sang, et reparoît avec le laps du tems, ou au moindre excès; ou

occasionne des affections spasmodiques, la paralysie, l'apoplexie, la goutte, etc.

Un jeune homme, atteint de ce mal, se soumit au traitement. Après avoir salivé, il se crut guéri, se maria, eut deux enfans très-sains; devint veuf, se remaria; sa seconde femme étoit très-saine. Il eut deux filles. Cette femme, qui n'avoit jamais senti la moindre foiblesse de poitrine, commença à cracher le sang et assez souvent, sans cause manifeste. Les enfans qu'elle eut ensuite furent d'une foible constitution, attaqués du rachitis, et l'un deux de l'epilepsie.

On voit donc que le traitement auquel cet homme s'étoit soumis, avoit étouffé le virus pour quelque tems, et que les derniers enfans n'en furent infectés que lorsqu'il se fut développé de nouveau.

Dans le cas où l'enfant seroit gâté par la Nourrice, il faut la traiter, et qu'elle allaite le nourrisson pendant la cure, et ne pas attendre que l'enfant soit sevré pour le guérir, autrement le mal s'enracine, et devient des plus rebelles.

On ne sauroit donc apporter trop d'attention au choix des Nourrices. L'établissement qu'on a fait à Stockolm d'un Bureau des Nourrices, peut garantir, par la suite, de tout inconvénient, si les vues en sont toujours bien remplies. On les y examine non-seulement; il faut qu'elles donnent de bonnes preuves de leur conduite passée. De deux cent quatre-vingt-quinze qui s'y présentèrent en 1764, on n'en agréa que cent cinquante-deux; et en 1767, sur six cent trente, on en

renvoya deux cents pour cause de maux vénériens, de galles, d'écrouelles, de lait corrompu, et l'on n'en admet qu'après les recherches les plus exactes, sur toutes les circonstances qui pourroient donner du soupçon. On doit aussi être instruit de la santé de leurs propres enfans. Ce point même est ce qu'il y a de plus essentiel. Jamais une Nourrice ne devroit se présenter qu'avec un certificat authentique, par lequel la santé passée et actuelle de ses enfans est bien constatée. On en excepte les maladies accidentelles, qui ne viennent pas de la dépravation innée du sang.

L'enfant atteint de ce mal en naissant, peut aussi infecter sa Nourrice. Il est bon de faire pour l'un ou l'autre cas une observation confirmée par l'expérience : » C'est toujours à la partie » où le virus a fait quelque impression, que les » premiers symptômes se manifestent ». Ainsi, lorsque l'enfant a pris le mal de sa Nourrice, il s'éleve des boutons dans sa bouche, sur-tout au fond de la gorge et aux amygdales, qui s'enflent, se durcissent. Si la Nourrice le tient de son nourrisson, c'est au sein, aux glandes des aisselles, que le mal se déclare. Si c'est en couchant avec une personne infectée que le mal s'est propagé, il se manifeste d'abord à la peau par des vésicules, des tumeurs, des abcès, etc. Il est cependant des exceptions. Le mal peut être caché longtems, gagné de cette maniere-ci, et ne se manifester qu'à la gorge. Dans ce cas, il faut de prompts remedes, ou le mal est sans ressource encore plus chez les enfans que chez les adultes.

Le virus attaque plus aisément les enfans, parce que leur peau est d'une texture plus lâche, plus fine, et que les pores en sont plus ouverts. Je n'approuve donc pas que des enfans se servent, pour boire ou manger, de ce dont se servent les adultes dont on n'est pas sur.

Le mal ne tarde pas à se manifester chez les enfans, pour peu qu'il ait eu d'activité chez la mère, à moins qu'elle n'en ait comme arrêté l'action par quelques médicamens. Pour lors on ignore quand il se déclarera.

Une jeune fille de onze ans se trouvoit fraîche comme une rose, après avoir subi l'inoculation de la petite-vérole. Quelques mois après, le mal vénérien héréditaire se déclara chez elle par la tuméfaction et la suppuration des glandes du cou, du nez, par une mauvaise galle, la carie du palais, et des ulcères rongeans au visage.

Une autre de deux ans fut infectée par une Domestique, qui ne lui présentoit son manger qu'après l'avoir mâché. On remarqua plusieurs ulcères vénériens sur le corps de cette malheureuse, et on la chassa. Le mal ne se déclara chez l'enfant qu'à l'âge de neuf ans. Sa tête se couvrit d'une teigne. On lui fit prendre de l'esprit mercuriel pendant quatre mois, (je ne sais avec qu'elle méthode ;) elle parut guérie. L'année suivante l'éruption reparut ; quoique moins considérable, et fut suivie d'ulcères rongeans à la gorge. La malade parloit du nez et se trouvoit souvent enrouée. Deux de ses frères furent gâtés par une Nourrice, qui perdit le nez après être

sortie de la maison. Le mal vénérien ne se déclara chez l'un qu'au bout de trente ans ; l'autre en présenta les symptômes au bout de huit, par l'éruption qui lui survint.

Je ne hasarderai pas de dire si le virus vénérien consiste en petits insectes, ou si c'est une acrimonie acide, ou un principe putride. Ce que l'expérience nous montre, c'est qu'il cause de la rougeur, de la chaleur, une tension et de la douleur aux endroits qu'il attaque, et que cela est bientôt suivi d'ulcère rongeant. Nous savons encore qu'il coagule la partie lymphatique du sang, et se fixe sur-tout aux glandes sébacées. Ce virus n'est pas non plus volatil, et conséquemment n'est pas porté par l'air, mais par le seul contact.

Il a cela de particulier, qu'il peut rester caché dans le corps pendant très-long tems, sans que le Sujet en éprouve le moindre dérangement, tandis que le sujet infectera une autre personne, chez qui le virus produira des effets mortels. Goulard nous donne un exemple, (*Œuvres de Chirurgie*, tom. 2. pag. 19.)

Ce virus caché manifeste aussi sa présence par des symptomes qui semblent n'avoir rien de commun avec les maux vénériens. Les bons Observateurs ont remarqué qu'il en résultoit alors (1) des maux de tête, l'ophtalmie, l'aveuglement, les douleurs d'oreille, la surdité, des ulcères

(1) J'ai vu des maux de gorge, et ensuite trois attaques d'esquinancie, céder aux anti-vénériens. Le sujet m'avoit donné lieu d'en soupçonner la cause.

dans le nez, des catharres, des aphtes, l'enrouement, la toux, des points de côté, le crachement de sang, l'asthme, la phthisie, la dyssenterie, la lombagie, les fleurs blanches, le marasme, la jaunisse, la fièvre tierce, une foiblesse aux articulations, le rhumatisme, la goutte, des convulsions, l'épilepsie, etc.

Les sujets ont peut être eu quelques-unes de ces maladies avant d'être atteints de mal vénérien, mais la présence du mal les rend toujours plus graves. On a lieu de soupçonner dans les maladies susdites, lorsque le Sujet a eu une gonorrhée ou un chancre qu'il a négligé, ou s'il a eu commerce avec des personnes suspectes; si le malade n'en fait l'aveu, ou ses amis, le Médecin ne peut guere deviner la source du mal, loin d'y porter remède.

M. l'Assesseur Bierchen m'a raconté ce fait-ci. Un jeune homme de vingt ans vint le trouver, ayant une paupière pendante, la bouche renversée du côté droit, et une tumeur à la joue. Il soutenoit que cela lui étoit venu d'un refroidissement ou d'un rhume; que dans le même tems il avoit eu mal au cou, et s'étoit trouvé ainsi dérangé tout-à-coup; mais que son cou alloit mieux. Ce Médecin n'eût soupçonné aucun virus vénérien, s'il n'eût pas remarqué que les glandes fussent enflées sous le menton, et comme *acrûes* les unes aux autres En visitant la gorge, il apperçut, sans y penser, un ulcère dans le nez et à la cloison intermédiaire; ce qui acheva de le confirmer dans ses soupçons. Le malade alors lui

dit qu'il avoit négligé une gonorrhée. Le Docteur Bierchen lui fit user, pendant quatorze jours, de l'esprit mercuriel de Van-Swieten intérieurement et extérieurement. Les joues, la bouche, la paupière, reprirent leur état naturel.

Mais comment une honnête femme fera-t-elle un aveu de cette nature, si elle n'a rien à se reprocher, sur-tout si l'état de son mari n'est pas équivoque? Le Médecin, dans ce cas-là, doit ne rien omettre dans les interrogations et les recherches qu'il fait pour s'éclaircir. Une femme honnête souffroit depuis long-tems de fleurs blanches, au moins regardoit-elle son incommodité comme telle. Cet écoulement étoit de mauvaise couleur, accompagné de douleurs violentes dans le bas-ventre, et d'une puanteur qui obligeoit la malade d'éviter presque toute compagnie. On n'avoit cependant rien à lui reprocher. Son mari sembloit être très-sain; mais l'on découvrit enfin qu'il avoit essuyé un traitement mercuriel, il y avoit un an. Tous les doutes furent levés. Le Médecin n'en parla pas à cette Dame, lui fit prendre l'esprit mercuriel susdit, et tous les maux disparurent.

Il est encore moins possible de découvrir la maladie cachée dans les enfans, et de s'assurer s'ils l'ont de père ou mère, ou de la Nourrice. C'est à la sagacité du Médecin de chercher toutes les voies capables de le conduire à la vérité. Quelque médicament qu'on emploie, tout devient inutile dès-qu'on ignore la cause du mal. Les réflexions que je viens de faire engagent un Mé-

decin à essayer prudemment les mercuriaux, et d'en épier attentivement les effets. Voyez l'exemple que rapporte Sauvage, *Nosolog. méthod.* t. 3. part. 2. pag. 383. Conférez Rivière, *Observ.* 10. *Communic.*

M. Strandberg nous présente les deux cas suivans, dans le Discours qu'il fit en quittant la Présidence de l'Académie des Sciences. Un homme, après avoir souffert long-tems les douleurs les plus vives dans une hanche, les fit cesser avec des frictions mercurielles, page 33. Un jeune homme étoit près de perdre l'ouie et la vue, lorsqu'il fit l'aveu de son inconduite passée : on le guérit aussitôt.

Je rapporte ces exemples pour engager les malades à ne pas user de déguisement, et par-là éviter leur perte infaillible. Si, au contraire, le Médecin est appelé pour une mère innocente ou un enfant, c'est à lui de découvrir la nature et la cause du mal, de quelque manière que ce soit.

Quant à l'enfant, il ne présente pas communément les signes de la maladie, à moins que la maladie de la mère n'ait commencé avec des ulcères chancreux. Cependant on a lieu de soupçonner le virus lorsqu'on lui apperçoit dans la bouche quantité de boutons et de petits ulcères semblables à du lard, sur-tout aux amygdales, à la luette, au voile du palais, dans la gorge; ces boutons se portent d'un endroit à l'autre, paroissent tantôt ici, tantôt là, tandis que les glandes de la mâchoire inférieure ou du cou se

durcissent, et qu'il s'exhale une mauvaise odeur de ces parties.

On observera que les ulcères scorbutiques commencent toujours aux gencives.

Le détail que m'a envoyé M. Kœhler, Médecin de l'Amirauté, m'a prouvé que la teigne des enfans est quelquefois un signe manifeste de mal vénérien chez les parens qui n'en ont pas été bien guéris. On examine donc si l'enfant a des dartres, la teigne, un larmoiement, ou un écoulement derrière les oreilles, ou si les lèvres suppurent, dans ce cas, on doit soupçonner la Nourrice. Si elle a du mal, il n'y a plus de doute sur la maladie de l'enfant.

Il peut arriver, comme je l'ai dit, que le virus ne se manifeste pas sous les symptômes ordinaires à ces maladies. Dans ce cas-là, voici l'examen qu'il faut faire.

On prendra donc garde si l'on apperçoit un visage, des mains d'un jaune pâle, des yeux enfoncés, avec un cercle bleuâtre et comme tuméfié; de la maigreur, un dépérissement de l'embonpoint, un écoulement comme dans un rhume de cerveau, un enrouement fréquent sans cause manifeste, une déglutition difficile; si ce qui est avalé revient quelquefois par les narines ou par la toux; s'il y a des ulcères rongeans, semblables à du lard, dans la gorge; si le Sujet meut difficilement les membres, et s'il perd les cheveux, les poils. S'il dort bien, on sent alors de la douleur à la tête, au dos, aux membres, sur-tout aux jambes, lesquelles douleurs cessent

le jour, et ne sont pas si fortes la nuit, lorsqu'il dort sur une chaise.

On examine aussi l'état des aines, des aisselles, des oreilles, de la machoire inférieure, du crâne, des os du bras, de la jambe, pour voir s'il y a des tumeurs ou des exostoses. On prendra garde s'il y a de petits boutons purulens, squammeux, ou quelque humidité à la racine des cheveux, sur le front. Si l'on voit des taches rouges, jaunes au cou, à la poitrine, au bas-ventre, une éruption, des gerçures, des crevasses aux pieds, aux mains, des excroissances, de porreaux, des chancres, aux parties cachées; ces chancres sont plus ou moins gros, tantôt planes, tantôt creux, le plus souvent d'un rouge clair au bord, et plus ou moins durs; l'intérieur en est blanc, et ils deviennent livides ou noirâtres, lorsqu'ils ont déjà rongé pendant quelque tems. Ils sont d'une nature différente des ulcères cancéreux, commencent tout différemment; savoir, par une petite rougeur, un prurit, qui se change bientôt en douleur: ce qui est suivi de boutons blancs, qui tombent et suppurent. Quelquefois ils ressemblent à des verrues qui rendent un pus blanchâtre; mais ce pus est toujours jaune sur le linge.

On verra encore s'il y a au siège des cicatrices purulentes, des excroissances de différentes formes, dures ou mollasses.

Tous ces symptômes ne se rencontrent pas chez le même Sujet. L'un en présente plus, l'autre moins. Par exemple, les Sujets ne sen-

tent que peu ou point de douleur pendant la nuit, lorsque les symptômes se sont manifestés par des ulcères purulens, ou par l'expectoration de flegmes abondans et de pus.

Les enfans qui tiennent ce mal de père et mère, sont foibles, maigres en naissant, n'ont point de repos la nuit, sont sujets aux éruptions cutannées quelconques; ou dès qu'ils sont nés, ou au bout de six mois. Outre les symptômes susdits, dont ils présentent les uns ou les autres, on voit de la rougeur, de la tumeur au mamelon de leur Nourrice.

Cependant on n'a pas encore de certitude à cet égard, ou à moins qu'on ne sâche que les père et mère, ou l'un ou l'autre, a été pris de ce mal. On a lieu de présumer, que la mère en est entachée, si elle fait de fréquentes fausses couches, ou si elle met au monde des enfans qui semblent comme à demi-pourris, et qui sont bientôt morts. Le médecin se comportera prudemment avec les personnes d'un certain rang dans ses recherches.

Les ulcères vénériens de la bouche s'appellent ordinairement *chancreux*, mais il ne faut pas les regarder directement comme *cancéreux*. Il me semble qu'on n'a pas fait, à cet égard, une juste distinction, et la chose n'est réellement pas si facile à discerner que je l'avois d'abord pensé. S'il paroit aux lèvres, à la langue, à la poitrine des tumeurs rénitentes ou des ulcères, et que ces symptômes s'aggravent, on ne peut guère les reconnoître pour tels sans en avoir vu souvent.

On dit que les ulcères cancéreux rendent beaucoup de sang, et les vénériens aucun; mais ceux-ci en rendent également, même souvent et beaucoup. Tous les ulcères vénériens, qui ne sont pas semblables extérieurement à du lard, mais rouges et secs, saignent aussi lorsqu'on en ôte la charpie, si elle s'y est attachée. Or, tous ces ulcères ne ressemblent pas à du lard; les uns sont rouges, les autres rongeans, quelques-uns gangreneux ou noirâtres. Ces derniers passent souvent pour cancéreux, sur-tout lorsqu'ils ne sont pas aux parties de la génération. Il est encore difficile de les différencier par la dureté des bords ou de l'intérieur. Cependant il est vrai que toutes les tumeurs cancéreuses sont plus dures; mais il faut, comme je l'ai dit, avoir vu souvent les unes ou les autres pour les reconnoître avec sûreté. Dans ces cas-là, c'est des circonstances antécédentes qu'il faut tirer l'éclaircissement convenable pour entreprendre la cure avec succès, sur-tout lorsque l'on n'en peut voir le local: par exemple, à l'orifice de la matrice. Si l'ulcère est cancéreux, la guérison est presque impossible. Le mercure a souvent fait disparoître l'ulcère vénérien.

Une fille de douze ans fut amenée à Stockolm pour se faire traiter d'un ulcère qu'elle avoit à la bouche, et qu'on regardoit comme cancéreux. Plusieurs Médecins l'examinerent. L'ulcère étoit large, ayant des bords rabotteux, élevés, mais point durs: il paroissoit sale et purulent. On ne remarquoit extérieurement qu'une tumeur blanche,

les glandes du cou et des oreilles étoient très-gonflées. M. l'Assesseur Bierchen regarda cela comme un mal vénérien, qui ne tenoit rien du cancer. Il la pansa pendant cinq semaines avec une solution de quatre à six grains de sublimé dans une once d'esprit-de-vin, appliquant sur l'ulcère de la charpie trempée dans ce médicament; les bords s'amollirent et disparurent avec l'enflure: l'ulcère se cicatrisa. Après cela, il lui fit prendre une préparation de mercure pour extirper le principe du mal. Il est donc essentiel de bien savoir différencier ces ulcères. Comme M. Bierchen a une grande expérience à cet égard, il m'a envoyé les instructions suivantes, dont je fais part au Lecteur.

» Les ulcères cancéreux se manifestent de deux » manières : ou ils rongent en formant des bords » durs, calleux, ou ils s'élèvent et deviennent » spongieux. Les premiers présentent une rénitence assez ferme en dedans et en dehors. La » dureté ne cède pas à la pression du doigt, et » ils ne paroissent pas tenir de la nature des » corps élastiques ; ils font la même résistance » qu'une pierre. En cela, ils se rapportent avec » les squirrhes complets.

« Ces ulcères sont le plus souvent ronds, » d'un rouge terne, avec des bords pâles, et » ordinairement recouverts d'une pellicule pu- » rulente.

» Ou bien ils sont spongieux, et en cela dif- » férens des premiers. A n'en juger que par l'ex- » térieur, ils semblent mollasses. Malgré cela, » on

» on sent aussi un peu de fermeté. Ils n'ont pas » de bords sensibles, mais s'enflent, s'étendent en hauteur et en largeur; et semblent « comme attachés au fond par la pellicule qui est » dessous; de sorte que quand on a enlevé la » partie spongieuse, on y remarque de la dureté, » et un bord élevé à l'un ou l'autre endroit. Ces » ulcères sont d'un rouge terne et rabotteux. » Le plus souvent ils rendent un pus jaune, quel- » quefois une sanie délayée et maligne, ou même » l'un et l'autre mêlés ensemble.

» Le pus jaune vient du tissu cellulaire ambiant » qui a entièrement suppuré par l'impression de » l'air et l'irritation continuelle ».

Le virus vénérien peut rester caché dans un homme gras tout le tems de sa vie; mais cet homme est dans le cas de gâter sa femme, et les enfans s'en sentiront infailliblement.

Le mal ne tarde pas ordinairement à paroître lorsque le Sujet s'agite beaucoup contre sa coutume, s'il boit de l'eau-de-vie, prend des alimens durs, grossiers, et sur-tout beaucoup de lard. Voilà pourquoi la maladie est si rebelle chez le Paysan, et souvent mortelle. Lorsqu'on á tout essayé pour découvrir le caractère et la cause d'une maladie de long cours, on parvient à s'éclaircir en recourant au mercure. S'il soulage, on peut croire que le virus vénérien y joue au moins son rôle. On verra plus bas comment je m'en sers.

Une maladie vénérienne, à la suite d'une gonorrhée mal guérie, est plus rebelle que celle

qui se manifeste par des chancres. Celle-ci attaque vivement et force le Sujet à ne pas différer de se faire traiter ; ainsi le mal ne fait pas tant de progrès.

Les ulcères scorbutiques se distinguent des vénériens, en ce que leur contour est bleuâtre et comme parsemé de petits points blanchâtres. Si on en presse la croûte, on la trouve molle et spongieuse. On y trouve communément des morceaux de chair crue et étrange, qui a l'air du foie de veau. Si on l'en retire, le reste s'élève bientôt en hauteur. On l'arrête aisément avec de l'alun calciné, dont on saupoudre la plaie. Si l'on apperçoit d'autres signes de scorbut, il ne reste plus de doute sur la nature du mal. Dans le cas de scorbut froid, le visage est bouffi, pâle ; le Sujet est très-foible. et hors d'haleine au moindre mouvement ; les gencives sont mollasses, spongieuses, saignent aisément. On voit sur le corps et particuliérement sur le tibia, des taches rouges, bleues ; livides ou noires ; mais jamais au visage. On sent de la douleur et de la foiblesse aux genoux.

En 1735, je fus appelé, avec M. Boltenhagen, Chirurgien, pour un enfant qui avoit plusieurs ulcères sur le corps. Ils ressembloient à du lard. L'enfant pleuroit souvent, et les parens ne demandoient que du secours. La couleur des ulcères, et tout leur extérieur nous fit présumer que c'étoit un mal vénérien. Nous ne pûmes avoir assez d'éclaircissement sur l'état des parens ; il ne nous restoit donc que des soupçons. Dans cet

état déplorable de l'enfant, M. Boltenhagen, homme adroit et fort expérimenté, imagina de répandre, dans un des ulcères, un peu de mercure doux, bien trituré, le couvrant d'un emplâtre, et me dit que si nos soupçons étoient bien fondés, l'espèce de champignon seroit fondu le lendemain, mais que le mal seroit pire dans le cas contraire. L'effet justifia le pronostic; nous vîmes alors que c'étoit un mal vénérien. La mère se soumit aux frictions mercurielles, allaita en même tems son enfant, et tous deux furent guéris.

Il est plus aisé de secourir les enfans qui tettent, que ceux qui sont sevrés. Mais le mal est plus rebelle lorsqu'il est héréditaire, que lorsqu'il vient de la Nourrice. Plus le mal se manifeste de bonne-heure, plus il est aisé de le guérir. Mais au bout de quinze ou vingt ans, il est très-difficile et souvent impossible de les déraciner, ou il faut quelquefois user du mercure pendant deux ans; et une grande patience, tant de la part du médecin que du malade. Si les os sont entrepris, le malade est presque désespéré.

Rarement on parvient à ces cures heureuses après un long laps de temps, et l'on a toute la vie des restes de la maladie mal guérie; ou elle se manifeste de nouveau sous sa première forme et plus dangereusement. On voit donc le danger des cures palliatives, et combien un homme de l'art mérite d'être puni, lorsqu'il ne fait que blanchir un malade.

Le moindre mal qui résulte de ces cures manquées, est une dartre. Or, rien de si re-

belle que cette incommodité. Les plus habiles Médecins échouent tous les jours contre ce mal opiniâtre. Après avoir essayé, le seul parti qu'il y ait à prendre, c'est de la fendre, de la déchirer avec la pointe d'une lancette ou d'une aiguille, de l'amener à suppuration et de la traiter comme un ulcère; encore faut-il de la prudence dans cette manœuvre, qui n'est pas toujours pratiquable, par rapport au local. Il y auroit du danger à le faire, si la dartre étoit vers quelque endroit glanduleux ou gras.

Plus on a été de fois atteint de maux vénériens, plus il est difficile de les guérir; & plus on prend long-temps des palliatifs, moins il y a, par la suite, d'espoir d'en guérir.

Ceux qui ont des tophus à la tête, ou des ulcères au cou, doivent se faire traiter promptement, parce que la carie dévore bientôt les os; de-là méninges, etc. ce qui est suivi de convulsion, d'épilepsie. Les autres ont à craindre la *déturpation* du visage, et que le nez ne vienne à tomber.

Le mercure est préjudiciable, lorsque les Sujets sont en même tems scorbutiques. Au moins faut-il l'avoir guéri en partie, avant de risquer le mercure sur ces Sujets. Les écrouelles vénériennes se guérissent avec le mercure, si le mal n'est pas vieux, mais il faut du tems pour ces cures. La jaunisse, les vomissemens habituels, le dévoiement, les convulsions, cedent aussi au médicament, si cela provient de la même cause. Mais si le virus porté aux poumons, y a produit

une suppuration, il n'y a presque plus rien à espérer. Les enfans périssent en général de l'éclampsie, qui vient de cette cause.

Les Sujets hypochondriaques s'imaginent n'être jamais guéris de ces maux, après les cures les plus exactes.

Les Sujets atteints de ce virus périssent ordinairement des maladies aiguës ou inflammatoires.

Lorsque le mal s'est manifesté à la superficie du corps, soit par une éruption, soit par des ulcères, les sujets sentent moins de douleur. Voilà pourquoi un vésicatoire les soulage, si on l'applique sur la partie douloureuse; mais le mal ne tarde pas à se faire ressentir, dès que la peau est guérie.

Après ces réflexions préliminaires, je passe maintenant au traitement même, mais dans les limites que je me suis proposé.

TRAITEMENT.

Voyons d'abord comment on traitera une femme grosse, atteinte de ce mal, et qui conséquemment doit en infecter son fruit. Il n'y a pas à différer; le cas est pressant; l'enfant viendroit peut-être avant terme, ou mort au tems convenable, ou à demi-pourri. Le virus peut aussi produire des tumeurs, des exostoses, des excroissances qui s'opposeront à la délivrance de la mère, et elle périra dans l'accouchement, même avec son fruit. Dedier, dans sa dissertation sur les Maladies Vénériennes, nous rapporte un exemple important à cet égard, voyez pag. 84.

La malade sera donc bien préparée et subira les frictions; nous verrons plus bas comment on s'y prend à ces deux égards. Je dis auparavant qu'il n'y a point de danger particulier. Je l'ai expérimenté sur une femme grosse de six mois, qui m'avoit avoué son état. Les succès furent des plus heureux. Elle recouvra sa santé, mit au monde l'enfant le mieux portant; son mari subit le même traitement, et les couches suivantes de cette femme furent des plus favorables. Ce fut ainsi qu'Hildan sauva une femme grosse, son fruit et un autre enfant qu'elle allaitoit encore. D'autres Chirurgiens en ont fait la même expérience.

Quant à l'enfant né avec ce virus, il se guérit avec le lait de la mère, soumise aux frictions mercurielles. Si elle est trop foible, on paye une nourrice forte et bien portante pour allaiter l'enfant, pendant qu'elle se soumet aux frictions. Cependant l'honnêteté veut qu'on prévienne cette Nourrice, pour éviter tout inconvénient. On sait que pareil événement a donné matière à un procès en France.

Comme il arrive souvent que l'enfant infecté cause de la tumeur ou autre incommodité au sein de sa Nourrice, on se servira d'une chèvre dont on rase le poil, pour la frotter avec une pommade mercurielle, et l'on fait prendre son lait à l'enfant pendant ce tems-là. Plusieurs habiles gens de l'Art ont vérifié les succès de cette manœuvre. M. d'Aumont, Professeur à Valence, a guéri de cette manière, en trente-cinq jours, un enfant qui recouvra entiérement sa santé. M.

Levret dit aussi avoir traité plusieurs enfans avec la même méthode, et heureusement.

Si l'enfant est déjà sevré, il peut user du même traitement avec le lait. Est-il âgé de dix à douze ans, il peut subir les frictions, mais sous la conduite d'un homme très-prudent; ou bien il prendra une ou deux fois par jour du sirop mercuriel de M. Plenck, à la dose d'une cullerée à café chaque fois.

Je sais qu'on emploie ordinairement plutôt le mercure doux, ou d'autre préparation mercurielle, fait avec un acide minéral, et je conviens que plusieurs en ont été guéris. Mais l'expérience m'a prouvé que ces préparations sont sujettes à causer de violentes tranchées, de douloureux dévoiemens, une salivation abondante; circonstances qui rendent le traitement ou dangereux, ou infructueux. Ces préparations produisent un effet plus prompt, les symptômes diminuent, et l'on conclut aussitôt que la salivation résultante de l'effet des médicamens, doit les faire préférer à des frictions réitérées pendant quelque tems. Mais les récidives de la maladie, dont tant de médecins ont été les témoins, ont prouvé que le mal, subsistant même après la salivation, avoit enfin cédé entiérement aux frictions; ce qui justifie ce que j'avance. Si l'on a soin d'éviter la salivation pendant l'usage de l'aquila-alba (calomélas), ou d'autres semblables, continué aussi long-temps que devroient durer les frictions, sans doute qu'ils auroient les mêmes avantages. On peut même prendre à certaine quantité le calomélas,

joint au camphre et au soufre doré d'antimoine, sans faire saliver : on en tireroit la même utilité que des frictions. M. l'assesseur Bierchen rétablit avec cela un jeune cavalier, qui étoit incommodé d'un flux hépatique, à la suite de maladie vénérienne, parce que les frictions le faisoient aussitôt saliver.

Les fumigations du cinabre sont tout au plus avantageuses pour résoudre quelque tumeur vénérienne ; mais il y a peu d'espoir à fonder sur ce moyen curatif, pour extirper un vrai mal vénérien. Voyez Astruc.

Quoique le traitement par salivation soit encore très-commun, en Suède, je voudrois qu'on y renonçât.

1°. Il est sujet à trop d'incommodités.

2°. Il est trop dangereux.

3°. Il n'est pas sûr qu'il guérisse complètement.

4°. Tous les sujets ne peuvent pas y être exposés.

5°. La salivation n'est pas une vraie crise.

6°. La meilleure raison, c'est qu'on peut s'en passer.

Je ne m'arrêterois à prouver ces six assertions, qu'en répétant ce que de très-habiles gens ont dit avant moi ; ainsi je passe outre.

Tout le traitement consiste,

1°. A introduire dans le corps autant de mercure qu'il en faut pour détruire le virus.

2°. A le faire passer dans toutes les plus petites ramifications de nos vaisseaux.

3°. A exposer à son contact la plus petite goutte du sang et des autres humeurs.

4°. A n'y exposer chaque goutte qu'une seule fois.

Le mercure doit donc s'arrêter quelque temps dans le corps, se porter dans l'intimité des parties, et n'en pas sortir trop tôt : c'est ce qui arrive lorsqu'on le joint aux purgatifs. Il ne passe alors que dans les premières voies. Les décoctions sudorifiques le chassent également trop vîte ; il en est de même de la salivation.

C'est pourquoi il faut,

1°. Frotter avec quantité suffisante de pommade mercurielle. Ordinairement sept, huit, neuf onces complètent la cure. Cependant on consultera l'âge, l'accroissement, la grandeur des malades, et autres circonstances. Plus on met de temps entre chaque friction, moins il faut de pommade, et *vice versâ*, plus aussi la cure devient certaine. M. Raymond tira ainsi d'affaire, en procédant avec lenteur, un homme à qui le virus vénérien avoit fait un trou au crâne. Il n'employa que cinq onces de pommade en huit mois, y compris le temps de la préparation. Le trou se ferma, et tout alla très-bien. Cet homme avoit pensé périr auparavant dans des convulsions, parce qu'on avoit voulu accélérer la cure.

S'il faut huit mois pour guérir une maladie vénérienne, contractée par un commerce impur, on croira sans doute aisément qu'il faut plus de temps pour extirper une maladie héréditaire. Ainsi l'on a lieu de penser que nombre de sujets n'ont pas été guéris par trop de préparation. Voyez ce que rapporte Astruc de deux malades, dont l'un fut frotté tous les cinq, six ou sept jours, et se rétablit

en six mois ; et l'autre qui étoit moins mal, en trois mois.

2°. Il ne faut que peu de pommade pour chaque friction ; tout au plus deux drachmes ; mais plutôt moins.

3°. Les frictions se feront lentement, de manière qu'il y ait assez de temps de l'une à l'autre pour éviter la salivation. On cessera donc lorsque le malade sentira de la chaleur dans la bouche, ou aux gencives, ou lorsque celles-ci deviendront d'un rouge animé, ou s'enfleront. On est alors assuré que le mercure a passé dans le sang.

4°. Le corps doit auparavant avoir été préparé assez de temps pour que le mercure n'y cause aucun trouble, ne se porte pas aussitôt à la bouche ; mais reste quelque temps dans le cours des fluides, pour s'évaporer en partie par la peau, et sortir en partie par les urines, les selles, etc.

La préparation fait le point le plus essentiel de la cure ; elle exige plus ou moins de temps, selon les circonstances du sujet. M. Strandberg, page 18 de son discours cité, a fait voir quelles funestes suites il résulte d'une préparation précipitée, et quels heureux succès a eu une nouvelle préparation, faite avec le temps convenable.

En général, on commence par la saignée, et l'on tire plus ou moins de sang, selon qu'il se grumèle plus ou moins dans le bassin. Le lendemain, l'on purge plusieurs fois s'il le faut. Le malade prend du petit-lait coupé, ou de l'eau simple, ou coupée avec un quart ou un cinquième de lait. On peut aussi faire une légère décoction

de chiendent, de scorsonère, de chicorée et de pissenlit, où l'on jette un petit bout de réglisse, en la retirant du feu. On boit cela seul, ou avec un peu de lait. On évitera de suivre l'appétit. Les alimens ne seront ni grossiers, ni capables d'échauffer le sang, ou d'y porter de l'acrimonie. Après avoir été purgé, on prend deux fois par jour, soir et matin, les bains tièdes.

Plus on restera au bain, mieux on fera, sur-tout si l'on est maigre et décharné. Je ne ferois cependant pas prendre les bains à une femme grosse, de peur de fausse-couche. Les uns font prendre dix-huit bains, d'autres moins; ce sont les circonstances et les forces qui doivent régler le médecin. Après chaque bain, le malade prendra ou du bouillon, ou une décoction de gruau. Lorsqu'on a cessé les bains, il est bon d'examiner si la saignée ne seroit pas encore utile. Nous ne la réitérons pas alors en Suède; mais en général, il est avantageux de repurger quoique modérément.

Il arrive cependant que l'état ruineux des malades ne permet pas le délai d'une longue préparation. Par exemple, s'ils sont déjà épuisés, si les ulcères du nez ou de la gorge font craindre le ravage de ces parties, si les os commencent à être attaqués, si la foiblesse de la poitrine menace de suppuration. Dans ces cas-là, il faut, après une courte préparation, entremêler les frictions aux bains alternativement, jusqu'à ce que les symptômes alarmans aient cessé en partie; ce qui ne tarde pas. Pour lors on suspend les frictions et l'on prépare le malade par la diète, mais sur-tout par

les bains, comme s'il n'avoit pas encore été frotté. Après quoi l'on continue les frictions jusqu'à parfaite guérison.

Pendant la cure, on sera aussi attentif sur la quantité que sur le choix des alimens. Ils seront de très-facile digestion. On évitera les épices, les viandes durcies à la fumée. Les décoctions de gruau, l'eau pannée, coupée avec du lait, le bouillon de veau, de poulet, les œufs mollets, les épinards, et autres légumes semblables, le pain, feront la principale nourriture. On permettra le vin avec de l'eau, si le sujet est trop relâché, ou d'une foible complexion. En général on s'abstiendra de tout ce qui peut resserrer le ventre, parce que ce n'est qu'en le tenant un peu libre qu'on empêche le mercure de porter à la bouche.

On a lieu de craindre ce transport, lorsque, outre les chaleurs de la bouche et l'enflure des gencives, le ventre se resserre, les selles et les urines diminuent, le visage rougit, et la tête s'appesantit. On aura aussitôt recours à quelque doux laxatif, tel que la casse, la manne, sans négliger les lavemens; et l'on fera beaucoup prendre de l'une ou l'autre boisson mentionnée.

La pommade pour les frictions se prépare ainsi :

Eteignez bien trois onces de mercure dans suffisante quantité de térébentine, de manière qu'on ne le distingue plus; mêlez ce magma peu-à-peu, avec six onces de graisse de porc. Il faut procéder avec lenteur et patience, en faisant cette mixtion des trois. Cela exige à-peu-près trois jours, si l'on a eu soin de bien purifier le mercure auparavant.

Le mercure se purifie bien en le jetant dans un mortier de marbre avec de l'eau : on l'y agite avec un pilon de bois. On décante de temps en temps l'eau avec la poudre noire, qui se sépare du mercure, et l'on y jette de nouvelle eau propre, décantant après l'avoir battue, jusqu'à ce qu'elle ne change plus de couleur. La graisse de porc doit n'avoir pas été fondue, mais coupée ou arrachée de ses locules adipeux. Si le mélange n'est pas bien fait, de manière que le mercure n'y soit pas également combiné dans toutes les parties, la cure souffre bien des difficultés. Le mercure d'ailleurs fait départ, et se précipite au fond du vase, où l'on garde la pommade, surtout en été.

L'attention et le travail que je recommande pour faire ce mélange, ne sont pas une chose indifférente. On parvient, par cette méthode, à charger la graisse de moitié de son poids de mercure : au lieu que par les autres, on y en fait à peine entrer un tiers. Le mélange n'est pas encore bien fait, lorsque la couleur bleue en est terne ; il survient bientôt un ptyalisme ; la couleur bleue doit en être claire, et cet inconvénient n'arrive plus.

Quand tout est prêt, qu'on a des bas secs à sa disposition, et que l'état de la bouche et des gencives a été bien examiné, on procède aux frictions. Le malade s'assied prés du feu, à moins que ce ne soit par un temps très-chaud d'été.

S'il peut se frotter lui-même, il le fait ; autrement un autre s'acquitte de cela, faisant d'abord chauffer sa main, et il frotte avec une ou deux drachmes de pommade, selon l'âge et la force du

sujet, jusqu'à rougir la peau : premièrement, un pied et une jambe ; deux ou trois jours après, l'autre pied et l'autre jambe : après le même temps l'un des lombes; trois ou quatre jours après, l'autre partie correspondante. Si l'on n'apperçoit aucun signe de ptyalisme, on donne la cinquième friction aux aines et aux hanches, et la sixième le long de l'épine du dos, la septième à l'un des bras, la huitième à l'autre : après quoi l'on recommence par l'un des pieds, et l'on procède comme auparavant, mettant toujours le même espace de temps entre chaque friction, jusqu'à ce qu'on voie que les frictions suffisent.

Comme la transpiration insensible est la plus abondante de nos évacuations, et peut, par conséquent, le plus garantir la bouche, on aura soin, quelques momens après chaque friction, de passer sur le corps une eau légère de savon, imprégnée d'une idée d'eau-de-vie, et d'enlever ainsi, en essuyant, ce qui pourroit être resté de pommade à la peau. Par ce moyen on débouche les pores exhalans et inhalans ; la transpiration reprend son cours, et le mercure ne trouve plus d'obstacles à la prochaine friction. Je ne suis pas d'avis qu'on mette alors les malades au bain, sinon dans les cas mentionnés, parce que la sueur survient abondamment, peut faire sortir le mercure, et d'ailleurs affoiblit beaucoup. Ceux qui subiront ce traitement en été, feront bien de s'exposer alors à un air libre, et de prendre un peu de mouvement.

Il faut réitérer plus souvent les frictions aux endroits qui ont le plus souffert de la maladie,

surtout aux exostoses et autres tumeurs. C'est surtout pour les enfans et les femmes grosses, les sujets foibles, qu'on observera quelques jours d'intermission entre chaque friction. On doit même tenir le malade au lit une ou deux heures après chaque opération. Je ne puis prescrire combien cela doit être réitéré de fois; c'est la grandeur du mal et les symptômes de la maladie, qui doivent régler la conduite du médecin. On cessera les frictions lorsque les symptômes, qui doivent céder au mercure, ne paroissent plus, surtout si la cure s'est passée sans salivation et sans diarrhée; on se lave alors avec l'eau de savon susdite. On prend quelques doux laxatifs, pour se remettre peu-à-peu à l'ancienne manière de vivre régulière; mais prenant garde de s'exposer trop tôt à l'impression d'un air trop vif ou trop humide. Un sujet crut pouvoir sortir, mais trop tôt, avec une veste de soie; il en eut une colique qui manqua le perdre. Un autre mourut pour avoir mangé inconsidérément quelques pâtisseries. D'autres se sont attirés d'autres maux par imprudence dans le boire, le manger, dans la manière de se conduire, en sortant de ces traitemens, qui ne font sur la machine qu'une trop vive impression.

Dans quelques sujets le mercure se porte d'abord à la bouche; voilà pourquoi il faut sans cesse visiter la bouche, et s'arrêter, si on apperçoit le moindre signe de ptyalisme imminent. Si malgré cette précaution, la salivation survient, on fait changer de bas, de draps; on lave le corps comme il a été dit; on donne un léger laxatif, et l'on a

recours à la saignée, pour peu que le pouls soit élevé. Le bain domestique tiède peut être très-utile. En augmentant la transpiration, on détourne de la bouche l'affluence des humeurs (1).

CHAPITRE XXVIII.

Des insectes de la tête.

Les enfans sont attaqués de ces insectes, comme ils le sont de la galle. Rien de plus aisé que de les détruire. On fait une pommade avec de la graine de persil et du beurre frais. Dès que la tête est rasée, on l'en frotte plusieurs fois. Le moyen le plus sûr d'éviter ces insectes, c'est de peigner les enfans et de les tenir propres.

(1) Je n'ai pas cru devoir reprendre, dans ce chapitre, plusieurs observations que l'auteur a tirées de nos ouvrages Français en faveur de ses compatriotes. Ces choses nous sont toutes connues.

FIN.

TABLE
DES PRINCIPAUX ARTICLES.

A

C

D

E

F

G

L.

M.

Q

R

T

V

Fin de la Table.

412½





005676432